

Moine Dhamma Sāmi

La vie de Bouddha et de ses principaux disciples



Yangon (Myanmar) – janvier 2004
<http://www.dhammadana.org>



dhammadāna

Ce livre est gratuit, il ne
doit pas être vendu.

La vie de Bouddha et de ses principaux disciples

(présentée par le moine Dhamma Sāmi)

Ce livre, qui présente de manière détaillée les récits essentiels de la vie de Bouddha et de celle des ses principaux disciples (moines, moniales et laïcs), a l'avantage d'être facile à lire (en dehors des mots palis), d'être aisément compris par celui qui n'a jamais entendu parler de Bouddha, et d'intéresser celui qui, ayant une bonne connaissance de l'enseignement de Bouddha, souhaite obtenir des précisions.

Il a aussi la commodité de se lire comme un conte de fées, tout en présentant très clairement les innombrables bénéfices offerts à chaque individu qui sait faire de toutes les situations de son existence un entraînement à la générosité, à la vertu, à la bienveillance, à la vigilance et à la patience.

Ce livre est disponible sur Internet (en ligne ou en téléchargement gratuit) :
<http://www.dhammadana.org/livres.htm>

Moine Dhamma Sāmi

La vie de Bouddha et de ses principaux disciples



Écrit en 2003, achevé en janvier 2004
– Version corrigée (mai 2005) –

dhammadāna

© dhamma dāna – <http://www.dhammadana.org/dhammadana.htm>

Table des matières

Table des matières	5
Avertissement	8
Mesures de temps	10
Le quotidien de Bouddha	12

I. De la première vie de boddhisatta à la dernière naissance ..15

L'ermite Sumedhā	17
Les dix pāramī du boddhisatta	30
Le roi Vessantarā	40
L'avant-dernière vie du futur Bouddha	42
Les 32 caractéristiques d'un bouddha	44

II. De la naissance à l'éveil 47

La naissance du futur Bouddha	49
L'enfance du prince Siddhattha	56
Les 4 grands signes	60
Le départ pour la forêt	66
Les six ans d'austérités	71
La voie moyenne	77

III. De l'éveil à l'arrivée à Rājāgaha 81

L'éveil de Bouddha	83
Les 49 jours après l'éveil	87
La sollicitation du brahmā Sahampati	92
Les premiers enseignements de Bouddha	95
L'intégration du riche Yasa dans le saṃgha	102
La propagation du dhamma	105
L'entrée des trente princes Bhaddavaggī dans le saṃgha	106
À propos des trois frères Kassapa	107
L'entrée des trois frères Kassapa dans le saṃgha	111
L'arrivée de Bouddha à Rājāgaha	117

IV. À propos des principaux disciples moines 119

Le passé des Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna.....	121
L'entrée de Sāriputtarā et Mahā Moggalāna dans le saṃgha	126
À propos du Vénérable Koṇḍañña.....	134
À propos du Vénérable Yasa	136
À propos des trente moines Bhaddavaggī.....	137
Le retour à Kapilavatthu	138
L'entrée du prince Nanda dans le saṃgha	145
L'héritage donné au prince Rāhulā.....	150
Le passé du Vénérable Anuruddhā	153
À propos du prince Anuruddhā.....	159
Le passé du Vénérable Ānandā	166
À propos du Vénérable Ānandā.....	173
Le passé du Vénérable Mahā Kassapa.....	179
Le passé des Vénérables Rāhulā et Raṭṭhapāla.....	200
À propos du Vénérable Rāhulā.....	205
À propos du Vénérable Raṭṭhapāla.....	207

V. À propos des moniales 211

Le passé de Mahāpajāpati Gotamī.....	213
À propos de Mahāpajāpati Gotamī.....	216
À propos de Yasodharā.....	219
La reine Khemā	221
La courtisane Ambapālīkā.....	223

VI. À propos des principaux disciples laïcs.....225

Le parinibbāna du roi Sudodhdhana	227
Le docteur Jīvaka.....	228
Le dāyaka Anāthapiṇḍika (donateur du monastère de Jetavana).....	235
La vénération du roi Ajātasatu pour Bouddha	238

VII. Les principaux sermons.....243

La démonstration des pouvoirs psychiques	245
L'enseignement de l'abhidhamma.....	250
Le brahmā Baka.....	252
Bouddha et les castes.....	256
Le sermon aux Kālāma.....	260
Le brahmane Pañcagga.....	261
Le sermon au Vénérable Cūlamālukyaputta.....	263
Le moine malade, soigné par Bouddha.....	265
Le sermon au jeune Singāla.....	266
Bouddha et les maîtres religieux.....	268
Le Vénérable Vakkali, admirateur de la beauté de Bouddha.....	269
Le sermon au brahmane Akkosa Bhāradvāja	270
Le labourage de Bouddha	271

VIII. Les principaux conflits	273
La division du saṃgha par Devadatta.....	275
Le conflit de la rivière Rohinī.....	290
La haine de Māgaṇḍiya envers Bouddha.....	292
La femme ascète Sundarī.....	296
L'accusation de Ciṅkhamāna contre Bouddha	298
La dispute des moines.....	299
L'oppression de Māra au Vénérable Mahā Moggalāna.....	303
Aṅgulimāla, le coupeur de doigts	306
 IX. Du dernier vassa au premier concile.....	 311
Les vassa de Bouddha.....	313
Le dernier vassa de Bouddha	314
Le parinibbāna du Vénérable Sāriputtarā	315
Le parinibbāna du Vénérable Mahā Moggalāna.....	321
Le parinibbāna de Bouddha	323
Le premier concile	341

Avertissement

La vie de Bouddha est particulièrement riche d'enseignements, et c'est d'ailleurs ce qui fait tout son intérêt. Contrairement à certains ouvrages, celui-ci respecte le *tipiṭaka* (les trois parties des Écritures palies) – c'est-à-dire l'enseignement de Bouddha –, ne s'appuyant que sur des textes basés sur celui-ci, et évite de tenir compte des *aṭṭhagāthā* (les commentaires), qui font souvent l'objet de contestations. Son contenu se borne à l'essentiel, car l'intégralité des textes canoniques sur la vie de Bouddha s'étale sur de nombreux volumes. Bien qu'adaptés au mieux à la langue française et à la compréhension occidentale contemporaine, les dialogues et les faits décrits dans ce livre demeurent fidèles aux Écritures canoniques du *theravāda*.

Pour mener à bien la réalisation de cet ouvrage, les travaux de recherches, de traductions (depuis le pali et le birman) et d'explicitations ont été effectués en collaboration avec des moines birmans versés dans les Écritures canoniques (en particulier le Vénérable Devinda, de Mandalé).

Hormis les événements qui concernent directement Bouddha, la chronologie n'a pu être respectée, pour la simple raison que les périodes où se déroulent les récits sont longues et se chevauchent, et les événements courts ne sont pas systématiquement datés. Ainsi, certains chapitres sont regroupés chronologiquement, tandis que d'autres sont regroupés par thèmes.

Autrefois, les histoires de dragons cracheurs de feu, d'individus qui volent dans les airs, d'abondantes quantités d'or qui apparaissent spontanément, ou d'êtres qui tombent aux enfers, avalés par la terre, attireraient des foules entières. De nos jours, de telles histoires ont plutôt tendance à faire fuir le monde, devenu si sceptique qu'il ne croit même plus en la réalité. Seuls, les enfants, les amateurs de contes de fées, et les personnes qui ont une grande confiance envers l'enseignement de Bouddha, accordent du crédit à ce type de récits présent tout au long des Écritures.

Si certains faits à « caractère magique », présents dans les enseignements du *dhamma*, peuvent surprendre ou paraître relever de la science-fiction, il faut savoir qu'ils étaient tout à fait banals aux temps où ils se produisaient. Certains d'entre nous ont du mal à croire que tout être qui a développé suffisamment de *pāramī* (maturité dans le *dhamma*), et qui s'efforce convenablement et suffisamment à certains exercices de méditation, est en mesure de développer des pouvoirs psychiques. Une personne vivant au temps de Bouddha aurait beaucoup plus de mal à croire à l'existence d'Internet. Essayons de lui expliquer que de notre temps, même un individu stupide est en mesure d'envoyer une image de lui, qui peut-être animée et accompagnée de son, qui, voyageant par des fils et par des ondes dans l'air, parvient à l'autre bout de la planète en une fraction de seconde, et le tout, exclusivement à l'aide de matériel !

Naturellement, même du temps de Bouddha, il y avait des personnes sceptiques. Bouddha disait que trois choses ne doivent pas être réfutées, en précisant que

chacun était libre d'y croire ou pas, mais devait éviter de critiquer : 1) les pouvoirs psychiques développés par la concentration ; 2) tout ce qui est lié à Bouddha (l'omniscience, les connaissances particulières, les pouvoirs, les caractéristiques particulières, les manifestations spontanées, etc.) ; 3) le *kamma* (la loi naturelle des causes et de leurs conséquences).

Toutefois, il convient de garder à l'esprit que dans les récits de l'enseignement de Bouddha, ce qu'il y a de plus important, ce ne sont pas les faits, qui peuvent parfois paraître très étranges, mais leurs sens et la grande richesse des sages recommandations et explications qu'ils contiennent, qui sont autant d'encouragements à la pratique de chacun sur la voie juste et raisonnée, celle qui conduit à la libération de toutes les impuretés mentales, racines de toutes les souffrances.

Mesures de temps

Calendrier employé

Si les dates des événements de la vie de Bouddha font toujours état de controverses lorsqu'elles sont calculées d'après le calendrier grégorien ou le calendrier dit « bouddhique », les dates énoncées à l'aide du calendrier de la « Grande ère » sont fiables. En effet, il s'agit du calendrier employé de son temps et par conséquent avec lequel les événements importants furent datés. La date de ce calendrier étant parvenu à un très grand nombre, le père de Sudoddhanna (c'est-à-dire le grand-père de Bouddha) alors roi, décida de la remettre à zéro. Ainsi, le prince Siddhattha naquit en 68 de la Grande ère.

Pour un emploi facile des mois, nous considérons le mois de « *citta* », qui commence à la nouvelle lune de mars ou d'avril, comme le mois d'avril, et les autres mois en conséquence de cela. Remarquons qu'un mois commence au premier jour suivant un jour de nouvelle lune.

Unités de temps

Le *kappa* équivaut au temps écoulé durant le cycle d'un monde, autrement dit, entre la genèse d'un univers (le big-bang, d'un point de vue scientifique) et celle du suivant. 10¹⁴⁰ *kappa* correspondent à 1 *asaṅkheyya*. Le *mahākappa*, qui correspond à 4 *asaṅkheyya*, constitue la plus grande unité de temps employée dans les enseignements du *dhamma*. L'*āyukappa* est l'espérance de vie des humains à une époque donnée. Du temps de Bouddha Gotama, l'*āyukappa* était de cent ans. L'*āyukappa* s'allonge progressivement au fil du temps jusqu'à une durée si longue que les humains ne peuvent plus compter leur âge ; ils oublient même qu'ils sont nés et qu'ils vont mourir. Ensuite, cette espérance de vie régresse peu à peu jusqu'à l'âge de dix ans. Actuellement, nous sommes dans une phase de régression de l'*āyukappa*. Un cycle de progression et de régression de l'*āyukappa* est appelé *antarakappa*. Chaque *asaṅkheyya* comporte 64 *antarakappa*.

La durée nécessaire pour devenir un bouddha

Pour parvenir à *nibbāna*, la libération définitive de toutes les souffrances, une quantité démesurée de *pāramī* (maturité dans le développement d'actes méritoires effectués avec l'œil de la sagesse) est nécessaire. Pour devenir un bouddha omniscient, qui a la capacité de découvrir par lui-même la voie qui mène à *nibbāna* et de l'enseigner aux êtres, la quantité de *pāramī* nécessaire est incomparablement plus importante. Il faut par conséquent un temps inconcevablement long pour permettre leur développement. Pour exprimer de telles durées, nous employons l'*asaṅkheyya*.

Le temps durant lequel un futur bouddha développe les *pāramī* nécessaires à un tel accomplissement se découpe en trois périodes :

1. Période durant laquelle il formule à l'aide de la pensée le vœu de devenir un bouddha.
2. Période durant laquelle il formule à l'aide de la parole le vœu de devenir un bouddha.
3. Période durant laquelle il s'efforce activement, à l'aide de la pensée, de la parole et du corps, à l'entraînement qui le conduira à devenir un bouddha (développement des 10 *pāramī* propres aux *bodhisatta*).

Pour le bouddha Gotama, la première période a duré 7 *asaṅkhyeyya*, la seconde 9 *asaṅkhyeyya*, et la troisième 4 *asaṅkhyeyya* et 100 000 *kappa*.

La durée de ces périodes varie d'un bouddha à l'autre. La troisième période dure environ 4 *asaṅkhyeyya* s'il s'agit d'un bouddha qui se base (lors du développement des *pāramī*) sur la sagesse – comme le bouddha Gotama – (*pañña buddha*), environ 8 *asaṅkhyeyya* s'il s'agit d'un bouddha qui se base sur la foi, sur la confiance (*saddhā buddha*), environ 16 *asaṅkhyeyya* s'il s'agit d'un bouddha qui se base sur l'effort (*vīriya buddha*).

Le quotidien de Bouddha

Lorsqu'il n'était pas en déplacement, ni dans la forêt, Bouddha demeurait dans un monastère ou un autre, où l'emploi du temps variait peu. Une journée type du Bienheureux se divisait en cinq parties : 1) la matinée, 2) l'après-midi, 3) le premier tiers de la nuit, 4) le second tiers de la nuit, 5) le dernier tiers de la nuit.

Évidemment, l'horlogerie n'existait pas en ce temps-là, mais on peut donner des heures approximatives...

Le dernier tiers de la nuit (2h00 – 6h00)

Après environ deux heures de sommeil, Bouddha se levait vers 4h00. Il se lavait le visage, avant de faire une marche, suivie d'une assise pour une absorption d'une heure. Ensuite, il balayait le monde du regard, à l'aide de *dibbacakkhu ñāṇa*, la connaissance qui permet de voir partout, pour savoir qui il aiderait et à qui il irait délivrer un sermon, dans la journée qui arrivait.

La matinée (6h00 – 12h00)

Vers 6h00, il fermait sa robe et partait collecter sa nourriture dans le village ou la ville alentour, en silence, les yeux vers le sol, suivi ou non d'autres moines. Une fois la collecte terminée, il mangeait au village, au bord du chemin ou dans un abri, comme tous les moines avaient coutume de faire à cette époque. Souvent, des *dāyaka* l'invitaient pour le repas. Dans ce cas, il n'avait pas besoin d'effectuer sa collecte ; il allait déjeuner chez ces gens, avant de leur délivrer un enseignement. Quand il revenait au monastère, il se faisait laver les pieds et changer ses robes.

Remarque : En vertu de ses *pāramī* exceptionnelles, Bouddha était doté de nombreuses particularités propres à tout bouddha omniscient. Entre autres, il ne se salissait pas. Bien qu'il marchait toujours pieds nus, ses pieds restaient toujours propres. Toutefois, il se faisait laver les pieds chaque fois qu'il revenait de l'extérieur, et se lavait régulièrement. Bouddha faisait afin d'éviter que certains pensent qu'il adopte des comportements non humains, et croient ainsi qu'il est un *deva* ou un dieu, et non un être humain.

Ensuite, il rappelait à ses disciples les cinq *dullabha* (les cinq événements qui surviennent difficilement) :

(Ici, l'expression « difficile de » est à comprendre dans le sens « difficile de parvenir à ».)

Il est très difficile qu'un bouddha omniscient s'éveille.

Il est très difficile de naître humain.

Il est très difficile de développer *saddhā* (foi et confiance) envers le *dhamma*.

Il est très difficile d'être moine.

Il est très difficile d'entendre l'enseignement d'un sage (d'un être accompli dans le *dhamma*).

Ayant énoncé ces cinq événements rarissimes, il encourageait chacun à ne pas négliger une occasion aussi précieuse en s'efforçant de son mieux à la pratique du *dhamma*, jusqu'à *nibbāna*, la seule issue à la misère de l'existence.

L'après-midi (12h00 – 18h00)

Vers midi, Bouddha recevait généralement des moines qui venaient lui poser des questions ou lui demander des conseils. Peu après, il faisait une courte sieste dans le *gandha kuṭī*, sa chambre parfumée de lotus. Ensuite, il donnait des enseignements aux laïcs qui venaient auprès de lui. Quand ceux-là rentraient chez eux, il donnait des enseignements aux moines. Après, il se lavait, avant d'enseigner encore le *dhamma* aux moines.

Le premier tiers de la nuit (18h00 – 22h00)

Vers la tombée de la nuit, Bouddha continuait de recevoir de nombreux disciples pour clarifier leurs doutes, et pour répondre à leurs interrogations. Il leur expliquait divers points de l'enseignement de la réalité, et leur exposait la pratique de la générosité, de la vertu et de la concentration que sont tenus de suivre tous ceux qui souhaitent mettre un terme définitif à leur souffrance.

Le second tiers de la nuit (22h00 – 2h00)

Vers 22h00, les *deva* de la sphère Majjhimayāma venaient à leur tour profiter des enseignements du Parfait, qui répondait aussi à toutes leurs interrogations.

I

DE LA PREMIÈRE VIE DE BODDHISATTA À LA DERNIÈRE NAISSANCE

L'ermite Sumedhā

L'environnement du jeune Sumedhā

Il était une fois un jeune brahmane qui s'appelait Sumedhā – le futur Bouddha Gotama –, ce qui signifie « celui qui est doté d'une sagesse digne de louanges ». Il naquit et vivait dans la ville d'Amaravatī. Cette cité était judicieusement construite, il était très agréable d'y vivre. Tout y était merveilleusement organisé, seule, l'harmonie régnait. Tout était à la fois très beau, très pur, très propre. Partout, les espaces verts tenaient une place en parfait équilibre avec les habitations. Une eau naturellement pure coulait en tous lieux, ne laissant aucun quartier au sec. La nourriture abondait pour tout le monde, tout comme le travail. Personne ne manquait de quoi que ce soit. Tout le monde était satisfait, et prospérait dans son activité. Les gens étaient si heureux que leur qualité de vie était comparable à celle des *deva* (êtres vivant dans des sphères où la jouissance est constante et les plaisirs particulièrement raffinés). Les bijoux des sept sortes abondaient également à Amaravatī. Les échanges commerciaux et scientifiques étaient nombreux avec les autres royaumes, avec qui les relations étaient des plus fameuses. Tous les habitants de cette cité exemplaire étaient très mûrs dans leur *pāramī* (maturité dans le développement d'actes méritoires effectués avec l'œil de la sagesse).

Les parents du jeune Sumedhā étaient brahmanes depuis de nombreuses générations, du côté du père comme de celui de la mère. Le jeune garçon naquit dans le ventre d'une femme saine, libre de maladies. Depuis sept générations, tous les membres de sa famille n'ont jamais fait l'objet d'accusations ou de critiques désobligeantes. Ils furent toujours très purs, très propres dans leur mental. Ils étaient tous d'une éclatante beauté naturelle. Très aboutis dans tous les domaines, la joie au cœur, ils surent fréquemment effectuer de bonnes actions. Au fil du temps, ils amassèrent une fortune colossale. Quelle que soit l'activité dans laquelle ils s'investissaient, ils prospéraient de manière exemplaire, y compris dans les domaines philosophiques. Outre ces richesses mentales, chaque génération posséda d'importantes réserves de riz, en permanence. Cette famille fut en tout temps très douée en astrologie (les trois volets, connus sous le nom d'Iru, Yaju et Sāma) ; ils pouvaient donner des conférences sur le sujet des heures durant, citant de longs textes par cœur, sans jamais se heurter à la moindre hésitation. Ils étaient aussi très habiles dans les autres disciplines... Littérature, grammaire, récits de légendes. Infatigablement, chaque membre de la famille brillait dans toutes ces matières.

Alors qu'il était encore très jeune, les parents de Sumedhā moururent. Le trésorier de la famille vint donc le voir pour lui présenter en détail les affaires de l'héritage :

« Ici se trouve tout ce qui provient de votre père. Là, tout ce qui provient de votre mère, et là, de votre grand-père... »

Il lui désigna les affaires que tous ses ancêtres avaient accumulées, en prenant soin de préciser qui légua chaque affaire, jusqu'à sept générations en arrière. En voyant cette incroyable fortune devant lui, le jeune Sumedhā pensa :

« Après avoir amassé toute cette fortune depuis si longtemps, tous les membres de ma famille ont disparu. Ils sont morts sans emporter avec eux la moindre particule de leur fortune. Si je fais *dāna* (pratique de la générosité) avec tout ça, je développerai alors beaucoup de *kusala* (actions méritoires). De cette manière, je pourrai mourir en emportant tout cela avec moi. »

Dernier membre de sa famille, il devint le chef de la maison. Ce jour, il alla s'asseoir sous le plus haut toit de la demeure, profitant du grand calme qui y régnerait désormais. Alors qu'il profita pleinement de cette tranquillité, il se mit à songer :

« Il est vraiment insupportable de renaître, d'avoir à subir à tout moment des maladies, la vieillesse et, bien sûr, la mort. Tout cela est beaucoup de souffrance. Ce corps n'est fait que de choses répugnantes, comme les poils, les ongles, la chair, les os, les intestins, les excréments, le cerveau, la bile, le mucus, le pus, le sang, la sueur, la graisse, la glaire, l'urine... Il doit certainement exister une manière de parvenir à la libération de tout ça. Je chercherai cette voie qui mène à *nibbāna* (objet de paix illimitée où aucune conscience n'apparaît). S'il y a le chaud, il y a nécessairement le froid. Puisqu'il y a *lobha*, *dosa*, et *moha* (l'avidité, l'aversion et l'ignorance) il y a forcément *alobha*, *adosa*, et *amoha* (l'absence de ces choses). De même, s'il y a *kusala*, il y a *akusala* (s'il y a mérite, il y a démérite). De la même manière, s'il y a la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort, il doit bien y avoir un endroit où il n'y a ni naissance, ni vieillesse, ni maladie, ni mort. De la même manière, quand on a une maladie, il y a des médecins qui nous indiquent comment nous guérir de cette maladie. Si on reste malade par négligence d'avoir pris les médicaments, ce ne sera pas la faute du médecin, ni des médicaments. Il en va exactement de même avec les *kilesā* (les impuretés mentales). C'est-à-dire qu'il y a certainement une façon de se guérir des *kilesā* et donc quelqu'un en mesure de nous en indiquer la posologie. Si on se néglige, on sera encore malade de *kilesā*. Ce ne sera pas la faute de l'instructeur, ni de la méthode. Si je ne suis pas le bon chemin pour me libérer de la maladie des *kilesā*, sans écouter les instructions d'un enseignant qui connaît le traitement qu'il convient d'appliquer, ce ne sera pas de sa faute. »

L'abandon des biens

Quelques années plus tard, le brahmane Sumedhā se remit à songer comme lorsqu'il était jeune :

« Mes ancêtres n'ont pas pu emporter une seule particule de leur fortune. Moi non plus, lorsque je mourrai à mon tour je ne pourrai rien emporter. Je vais donc faire en sorte de pouvoir emporter cette fortune avec moi, jusqu'à *nibbāna* (la cessation définitive de la souffrance). »

Mettant en application sa décision, il se rendit auprès du roi :

« Sire, j'ai peur de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Je n'ai pas envie de prendre de femme. J'ai envie de devenir renonçant. Je possède une grande fortune dont je n'ai plus besoin. Je vous en fais cadeau.

— Sumedhā ! Je ne peux pas accepter. Ces affaires ont été accumulées par vos ancêtres, elles vous appartiennent à présent. Utilisez-les pour vous ! »

À peine le jeune brahmane fut-il rentré à sa demeure qu'il frappa sur un grand tambour pour alerter la population. Répondant nombreux à l'appel, quand les gens arrivèrent chez lui, il leur annonça :

« Servez-vous selon votre satisfaction ! Prenez tout, ne laissez rien du tout ! Je vous donne tout. Prenez tout ce que vous voulez ! »

Aussi bien les gens riches que les gens pauvres se servirent joyeusement dans cette mine de trésor offerte de bon cœur à tout venu. Certains repartirent chez eux les poches si lourdes d'or et d'objets précieux en tout genre, qu'ils titubaient et tombaient à la renverse. Une fois que la résidence du brahmane fut totalement vidée, il abandonna la maison elle-même à qui en avait besoin.

Le départ pour la montagne

Il partit ensuite vers la montagne Himavantā (Chaîne de l'Himalaya) pour y mener la vie d'ermite. Quand il arriva dans la grande chaîne montagneuse, il décida de se rendre sur le mont Dhammika. À cet instant, le roi *deva* de ce temps, qui se nommait Sakka (à l'instar des autres rois *deva*), ordonna à l'un des nombreux *deva* qui constituaient sa cour :

« Allez créer un logement pour que le renonçant Sumedhā puisse loger dans de bonnes conditions, et faites-le en sorte qu'il le voit en montant vers le mont Dhammika.

— Très bien, Sire ! Je pars sans attendre. »

Quand il descendit sur la montagne, le *deva* créa un solide logement avec un toit de feuilles. Il créa aussi une allée pour la marche durant la pratique du renonçant. Il la fit libre de cinq fautes : (1) libre d'irrégularité, l'allée fut parfaitement plate ; (2) libre d'arbres et de racines ; (3) libre d'herbe et de buissons ; (4) libre de trop d'étroitesse ; (5) libre de trop de largeur. Sa longueur était de 60 coudées et sa largeur de 3 coudées (1 coudée correspond environ à 50 centimètres). Du sable était soigneusement étalé sur l'allée.

Le logement fut créé en un lieu et d'une manière qui contribuent à offrir parfaitement à qui l'occupera, les huit *samaṇasukha*, ce qui signifie « les huit bonheurs du renonçant » :

1. Ne pas avoir d'affaires à garder.
2. Accepter la nourriture offerte sans faire le difficile.
3. Manger la nourriture froide (ne pas accepter d'invitation, se contenter de la nourriture collectée).
4. Être exempt de taxes envers l'État.

5. Ne pas avoir le moindre attachement à son lieu de domicile.
6. N'avoir aucune raison d'être inquiet des voleurs et des malfaiteurs.
7. Ne pas entretenir de relations privilégiées avec les rois, les personnes haut placées.
8. Être libre de circuler dans les quatre directions.

En plus de cela, le logement créé par le *deva* à l'attention du renonçant Sumedhā comporte toutes les conditions idéales pour le développement de la concentration et des *abhiñña* (pouvoirs psychiques). Il fit aussi apparaître des arbres fruitiers déjà gonflés de fruits mûrs, prêts à la consommation. Un petit lac pour se baigner et pour boire, n'avait pas été oublié, non plus. Le *deva* prit soin de ne laisser aucun lion, aucun tigre dans les parages, de telle sorte qu'il n'y ait pas de danger. Il prit également soin à garder le lieu libre d'oiseaux dangereux. L'endroit était parfaitement serein, sans aucun danger. Le *deva* fit encore dresser deux dossiers de bois, un à chacune des deux extrémités de l'allée, pour s'y adosser, ainsi qu'au milieu de l'allée, sur le côté, une pierre plate de couleur verte pour s'y asseoir. À l'intérieur du logement, il créa toutes les affaires utiles à un ermite : un jeu de robes, un bol, un broc, un chapeau... La demeure comportait en outre une petite cuisine, avec sa place pour faire le feu, des bûches, un pot d'eau, un gobelet. Il écrivit un mot sur le mur intérieur, pour faire comprendre à Sumedhā qu'il pourrait librement prendre ce logement pour lui :

« Quiconque souhaite mener une vie de renonçant est libre d'utiliser ce logement et tout ce qu'il comporte. Soyez-y ermite ! Employez ce lieu selon les besoins de votre vie d'ermite ! »

Dès que le *deva* finit son œuvre, il remonta chez lui. Peu après, Sumedhā, qui se dirigeait vers le mont Dhammika, contourna une rivière, parvint au pied de cette montagne, et leva la tête autour de lui en s'interrogeant :

« Où vais-je pouvoir aller pour trouver un endroit tranquille et convenable pour ma vie d'ermite ? »

À ce moment, il aperçut le logement créé par le *deva*. Il s'y dirigea lentement, paisiblement. Quand il arriva devant la modeste demeure, il se dit :

« L'ermite qui loge ici a dû aller recevoir sa nourriture dans un village voisin ; c'est le matin et personne ne semble être là. Je vais attendre qu'il revienne. Comme il sera fatigué de sa ronde, il va certainement revenir directement ici pour se reposer. Je vais l'attendre. »

La décision de devenir ermite

Au bout d'une longue attente, ne voyant pas de signe particulier indiquant que quelqu'un vivait ici, il se décida à pénétrer dans la demeure afin d'être fixé. Il poussa la porte, entra, et, comme il observait attentivement l'intérieur, il aperçut sans tarder la mention écrite sur le mur. Quand il la lut, il comprit aussitôt que personne n'habitait ce logement et qu'il était libre. Sumedhā réfléchit alors :

« Je semble tout à fait correspondre au type de personne à qui ce message est adressé. »

Il prit toutefois le temps de réfléchir encore et trouva 9 inconvénients de l'habit laïc et 12 avantages de l'habit de renonçant. En disant : « Je suis maintenant chez moi ! », il décida de devenir ermite. Il se débarrassa de toutes ses affaires de laïc, pour ne garder que les affaires d'ermite, et vêtit la robe et le bonnet qui n'attendaient que lui. C'est ainsi qu'il élut domicile dans cette nouvelle demeure, faite à sa mesure.

L'ermite Sumedhā marchait tranquillement sur l'allée, en observant son corps, lorsqu'il s'arrêta pour réfléchir :

« Mon souhait est parvenu au sommet. Le fait que je sois ermite à présent me convient parfaitement ; c'est exactement ce qu'il me fallait. C'est une démarche excellente, digne de félicitations. Je renonce à tous les plaisirs des sens. Je suis devenu un renonçant. Je vais pouvoir m'entraîner au développement de la concentration. Je m'efforcerai pour obtenir ce qui est noble et obtenir le vrai bonheur. »

Il était enchanté, plein d'allégresse. Plus tard, il s'assit sur la pierre verte, savourant toutes ces pensées. Le temps passa vite. Il resta ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. Ce moment venu, il rentra dans son logement, s'étalant sur le lit. Il dormit d'un sommeil profond. À l'aube, il repensa à sa nouvelle vie de renonçant. Il vit tous les défauts du mariage. Il pensa à son cheminement : il avait abandonné toutes ses affaires aux autres, il s'était défait des plaisirs des sens, lui était apparue la volonté de ne développer que des *kusala*. Il en conclut que ce sont toutes ces causes qui le poussèrent à renoncer à tout au profit de la vie d'ermite. Il prit une détermination :

« Désormais, puissé-je demeurer pleinement attentif à tout ce que je fais ! Maintenant, j'entame l'entraînement qui va me permettre de développer la tranquillité. »

Comme il trouva 8 inconvénients à son logement et 10 avantages à demeurer sous un arbre, il partit s'installer sous un arbre. Il aura donc dormi seulement une nuit dans le logement créé par le *deva*. Le matin suivant, il alla dans un village voisin pour y recevoir sa nourriture quotidienne. Emplis de générosité et de respect, les gens lui donnèrent de la nourriture en abondance. De ce fait, son bol fut rempli en très peu de temps. Il rentra près de son arbre pour manger. Là, il réfléchit :

« Si je suis devenu ermite, ce n'est pas dans le but d'obtenir de la nourriture. En acceptant ainsi de la nourriture de la part de gens qui font preuve de grand respect, cela est susceptible de provoquer l'orgueil. Le fait de s'habituer à consommer de la bonne nourriture peut être source d'avidité et de diverses insatisfactions. Il serait bien que je limite mon alimentation aux fruits trouvés dans la nature. Si je m'allonge, la paresse et la torpeur pourraient se développer. Il serait bien que j'évite de m'allonger. »

Dès ce jour, il se contenta des fruits qu'il trouva par terre et dans les arbres. Il renonça à la posture allongée, même la nuit, se restreignant aux trois postures : debout, en marche et assise.

En sept jours, il expérimenta tous les *jhāna* (état d'absorption où la conscience est fixée sur un objet unique) : les cinq *rūpa jhāna* et les quatre *arūpa jhāna*, ainsi que les cinq *abhiñña*.

La préparation de l'accueil de Bouddha Dīpaṅkarā

Le bouddha de ce temps-là, Bouddha Dīpaṅkarā était déjà éveillé. Néanmoins, l'ermite Sumedhā l'ignorait, car il était constamment absorbé dans ses *jhāna*. Alors que ce Bouddha enseigna son premier sermon, dans le bois de Sunandā Rāma, il y avait cent millions de *deva* qui l'écoutaient.

Après avoir enseigné son premier sermon, Bouddha Dīpaṅkarā poursuivit son chemin, propageant le *dhamma* à travers le monde, afin que le plus d'êtres possible puissent se délivrer des *kilesā*. Il était accompagné de 400 000 moines – tous *arahanta* –, et parvint à la ville de Rammāvati. À l'écart de cette ville se trouvait le monastère de Sudassana, dans lequel il s'installa. Comme tout le monde savait ici que Bouddha était arrivé avec les moines, les gens eurent le grand plaisir d'aller leur faire des offrandes : du beurre, de l'huile, du miel et divers produits médicinaux. En se prosternant respectueusement devant Bouddha, ils l'invitèrent pour le repas du lendemain, avec tous les autres moines. Le jour suivant, ils construisirent un immense abri pour que tous les moines puissent y manger confortablement et s'y reposer. Ils préparèrent le tout de sorte à ne pas négliger le moindre détail. Chaque place, chaque plat et chaque décoration étaient impeccables, de façon à pouvoir recevoir le plus dignement possible tous ces moines. Sur le sol, ils éparpillèrent des pétales de lotus pour permettre d'y marcher agréablement et de diffuser une agréable odeur parfumée dans tous les alentours des lieux de l'invitation.

Comme il avait beaucoup plu, la route par laquelle allaient arriver Bouddha Dīpaṅkarā et tous les moines était délabrée. La route s'était affaissée, éboulée, et par endroits, elle était désagrégée. Beaucoup de boue avait coulé. Tout le monde s'attela donc à remettre le chemin en bon état, plat et lisse. On mit du sable par-dessus et étala le tout de pétales de lotus. Alors que de nombreuses personnes étaient attelées à ce chantier, Sumedhā, qui se déplaçait dans les airs à l'aide de ses pouvoirs, les aperçut du haut du ciel. Il vit tous ces gens, remplis de joie, s'appliquant aux décorations des lieux et à la réparation de la route pour garantir un somptueux accueil. Curieux de connaître l'événement qui se prépara, il descendit et s'approcha de ces gens pour leur demander :

« Que se passe-t-il ? Pourquoi êtes-vous si heureux ? Pour qui remettez-vous en bel état cette route ? Qui vous préparez-vous à accueillir si dignement ?

— Ô Sumedhā ! Dans ce monde, un être incomparable a vaincu les *kilesā*, dans ce monde il est le plus grand et le plus noble. Il s'appelle Dīpaṅkarā, c'est le dernier Bouddha et il vient de s'ouvrir. C'est pour ce bouddha que nous sommes en train de préparer cette route. »

Quand il eut entendu ça, Sumedhā fut pris d’une joie indescriptible, extrêmement forte. Il fut si réjoui par cette nouvelle que son corps fut envahi par un puissant *pīti* (extase profonde, ne relevant pas des plaisirs sensoriels). Il savait, à l’instar de la plupart des gens de cette région du monde, qu’un bouddha était sur le point d’apparaître, car un millier d’années avant la dernière naissance de chaque bouddha, les *deva* en préviennent les humains capables de les entendre. Néanmoins, personne n’était en mesure d’en connaître le moment précis. L’ermite fut si ravi qu’il répéta tout haut à plusieurs reprises le mot « Bouddha ». Il était enchanté à l’idée qu’il allait pouvoir le rencontrer. Il pensa :

« Quelle chance inestimable de pouvoir connaître ce noble Bouddha ! Je vais pouvoir saisir cette opportunité pour développer énormément de *kusala*. Il est tellement difficile de rencontrer un bouddha. »

Désireux de contribuer à la préparation de l’accueil du Bienheureux Dīpaṅkarā, il demanda :

« Comme vous êtes en train de rendre plat et propre le chemin par lequel Bouddha va arriver avec ses disciples, j’aimerais moi aussi participer à cette merveilleuse action. Je vous en prie, donnez-moi une parcelle de route afin que je puisse également œuvrer à cet acte de grands *kusala* destiné à accueillir Bouddha ! »

Les gens connaissaient l’ermite Sumedhā, réputé pour sa sagesse et ses pouvoirs. Ils lui accordèrent immédiatement une parcelle de route en très mauvais état : la boue coulait, le terrain était tordu, le sol complètement rugueux. En lui présentant ce bout de route, ils lui dirent :

« Voilà, occupez-vous de rendre convenable cette parcelle de route pour accueillir dignement Bouddha et ses disciples ! »

L’ermite songea alors :

« En un seul instant, grâce à mes pouvoirs, je suis capable de transformer cette vieille chaussée déformée en route parfaite, rigoureusement plate et sans le moindre défaut. Cependant, je me garderai de faire ainsi, car certains risqueraient de ne pas apprécier. Je ne saurais donner un tel spectacle vis-à-vis de ces gens qui se donnent tant de mal. Je préfère donc m’atteler à cette besogne à l’aide de mes propres mains, laissant de côté mes pouvoirs. »

Il se mit donc à la tâche, sans ménager ses efforts, transportant d’imposantes quantités de pierres et de terre. Avant qu’il eût le temps d’achever son travail, on pouvait déjà voir Bouddha Dīpaṅkarā apparaître au loin, suivi de ses nombreux moines. Tout le monde était tellement heureux, que chacun criait de joie. Certains tapaient sur des tambours, d’autres s’exclamèrent : « *sādhū ! sādhū ! sādhū !* ». Beaucoup de *deva*, également, vinrent assister à l’accueil de Bouddha et du *saṃgha*. Ce jour-là, tout le monde pouvait apercevoir les *deva*. Alors que Bouddha et les moines approchaient, tous – *deva* et humains – joignirent respectueusement les mains. Imitant les humains, les *deva* jouaient de la musique pour souhaiter la bienvenue au Bienheureux Dīpaṅkarā. Les *deva* firent neiger des *mandārava*, des fleurs qui poussent exclusivement dans le monde des *deva*.

Les humains, quant à eux, lançaient des fleurs par milliers. Quand Sumedhā vit Bouddha et les moines se rapprocher, il n'était pas parvenu à terminer sa parcelle de route. Sa seule pensée fut de préserver absolument le Bienheureux et les moines de tout défaut de la route :

« Tant pis si je meurs ! Que Bouddha et ses disciples ne se salissent pas, qu'ils ne glissent pas sur ce flux de boue ! Je n'ai pas eu le temps de finir, mais je ne peux en aucun cas laisser cela dans cet état. »

Comme il restait un bout long comme la taille d'un homme, il se plaqua dans la boue de tout son long, sur le ventre, la tête en avant, et se dit encore :

« Que Bouddha et ses disciples me marchent dessus, quitte à ce que je meurs ! Si je meurs, ce n'est pas grave ; j'aurais au moins accompli une action féconde en *kusala*. Le plus important est d'éviter à Bouddha et aux moines de marcher sur un terrain accidenté. »

Il posa même son chapeau d'ermite à côté de lui, détendit son chignon en étalant ses cheveux autour, étala sa robe sur les côtés, de sorte à recouvrir au mieux la boue de la parcelle inachevée.

Le souhait de devenir un bouddha

Peu avant que Bouddha ne parvienne à lui, Sumedhā, qui était conscient de sa grande sagesse, se mit à songer tout haut :

« Je sais que ma sagesse me permettrait de comprendre rapidement l'enseignement de Bouddha. Néanmoins, je ne voudrais pas partir tout seul dans le *parinibbāna* (extinction définitive de toutes consciences et donc du cycle des renaissances), je voudrais y aller qu'en y conduisant de nombreux êtres. Je veux, moi aussi, devenir un bouddha. Quel avantage y aurait-il à devenir un *arahanta* maintenant, lors du *sāsana* de Bouddha Dīpaṅkarā ? Je vais m'efforcer de devenir moi-même un bouddha omniscient. Si je parviens à développer l'omniscience, je serai en mesure d'envoyer de nombreux êtres en *nibbāna*. »

Parmi la foule, qui se tenait sur les deux côtés de la route, s'approcha une brahmane nommée Sumittā, avec huit fleurs de lotus dans les mains, qu'elle destinait à offrir à Bouddha. Comme elle entendit les paroles de l'ermite Sumedhā, elle s'approcha de lui en lui tendant cinq de ses fleurs, n'en gardant que trois dans ses mains. Elle lui déclara :

« Ô ermite ! Je me joins à vous en souhaitant de tout cœur que vous puissiez développer les *pāramī* dans les meilleures conditions possible, jusqu'à ce vous puissiez devenir un bouddha omniscient. »

En lui disant cela, elle formula le souhait de demeurer toujours à ces côtés, développant les *pāramī* avec lui, au fil des nombreuses existences qu'ils connaîtraient jusqu'à ce que l'ermite Sumedhā parvienne à l'éveil. Cette brahmane deviendrait beaucoup plus tard, la princesse Yasodharā, épouse du prince Siddhattha.

Alors que Bouddha arriva à sa hauteur, l'ermite lui tendit les cinq fleurs, en lui formulant le souhait de devenir, un jour, un bouddha. À ce moment-là, Bouddha Dīpaṅkarā s'arrêta devant l'ermite Sumedhā, lui décernant un *byāditṭa* (parole annonciatrice de faits qui se produiront dans un futur lointain), devant la grande foule rassemblée autour, à l'aide de neuf *gāthā*, qui disent en substance :

« D'ici quatre *asaṅkheyya* et cent mille *kappa*, vous serez un véritable bouddha. Lorsque vous parviendrez à votre dernière vie, quittant Kapilavatthu, allant dans la forêt, après avoir pratiqué les *dukkaracariya* (austérités sévères), vous irez sous l'arbre Ajapāla, après avoir mangé le fromage suprême offert par Sujātā, vous irez au bord de la rivière Neraṅjarā pour manger, ensuite, vous irez, en suivant le chemin qu'auront préparé pour vous les *deva*, jusqu'à l'arbre de l'éveil, sous lequel vous parviendrez à la connaissance des quatre nobles vérités. Votre mère s'appellera Māyādevī, votre père Sudoddhana, et vous Gotama. Upatissa et Kolita seront vos deux plus nobles disciples. Ānandā sera votre serviteur attitré, qui vous accompagnera partout, s'occupant de vous et vous nourrissant. Khemā et Uppalavaṇa seront vos plus nobles disciples femmes (moniales). L'arbre sous lequel vous parviendrez à l'omniscience s'appellera l'arbre de la Boddhi (arbre sous lequel un bouddha parvient à la connaissance des quatre nobles vérités). »

Ensuite, lorsque la brahmane Sumittā lui offrit ses trois fleurs et qu'elle lui formula son souhait d'accompagner le noble ermite jusqu'au *parinibbāna*, le Bienheureux réfléchit un instant. Quand il le lui confirma en prononçant un *byāditṭa*, il dit à l'attention de l'ermite Sumedhā :

« Ô Sumedhā ! Cette femme vous accompagnera tout le temps, elle vous sera dévouée, vous aidant de son mieux, elle sera toujours remplie de bienveillance envers vous. Ce sera une personne qui ne dira que des paroles motivées par un amour sincère. Elle sera douce de caractère. Après que vous êtes devenu bouddha, elle deviendra *arahanta*. »

Bouddha mangea ensuite avec le *saṃgha* la nourriture respectueusement offerte et tous repartirent une fois le repas fini. L'ermite Sumedhā eut cette pensée :

« J'ai développé tous les *jhāna* et toutes les *abhiñña*. Je suis parvenu au sommet de ces réalisations. En dehors du *saṃgha*, il n'y a pas une seule personne qui soit parvenue à une maîtrise des *jhāna* et des *abhiñña* équivalentes à la mienne. Dans tout l'univers, il n'y a pas un seul ermite qui me soit comparable. »

Pensant cela, il fut rempli de joie.

Chaque fois qu'un futur bouddha formule le souhait de devenir un bouddha et qu'il rencontre un bouddha qui lui certifie – à l'aide du *byāditṭa* – la réalisation prochaine de ce souhait, grâce à sa vision lointaine en l'avenir, tenant compte des *pāramī* de l'aspirant, ce jour durant et dans le monde, 32 signes se manifestent.

Criant leur joie, les *deva* confirmèrent les paroles de Bouddha Dīpaṅkarā, en déclarant à l'ermite :

« Aujourd'hui sont apparus les 32 signes, vous serez donc un bouddha ! »

Les 32 signes du souhait d'être bouddha

Voici les 32 signes qui apparaissent le jour où un futur bouddha formule le souhait de devenir bouddha et que ce souhait est certifié par un bouddha :

1. Le climat n'est pas froid.
2. Le climat n'est pas chaud.
3. Le calme est omniprésent.
4. Il n'y a aucun problème.
5. Il n'y a pas de vent violent.
6. Les fleuves et rivières coulent paisiblement.
7. Tous les arbres à fleurs fleurissent.
8. Tous les arbres fruitiers donnent des fruits.
9. Tous les bijoux du monde des *deva*, de celui des *brahmā* et de la Terre brillent vivement.
10. Les instruments de musique du monde humain et du monde des *deva* se mettent à jouer d'eux-mêmes.
11. Des fleurs pleuvent du ciel à la manière de la pluie.
12. Dans l'océan, il y a un gigantesque (mais non dangereux) tourbillon.
13. Toutes les souffrances éprouvées dans le monde des enfers sont apaisées.
14. Le soleil est d'une clarté parfaite.
15. En plein jour, tout le monde peut apercevoir les étoiles.
16. De l'eau sort naturellement de la terre.
17. Les constellations apparaissent très clairement.
18. La planète Visākhā est parfaitement claire, tout comme la pleine lune.
19. Tous les animaux demeurant sous terre sortent à l'air libre.
20. Tout le monde est satisfait de ce qu'il a, quelle que soit la quantité de ses possessions.
21. Il n'y aucune maladie.
22. Personne n'a faim.
23. Le *rāga* (la convoitise) de chaque être est insignifiant.
24. Aucun être n'éprouve d'avidité, d'aversion ou d'ignorance.
25. Personne n'éprouve la peur.
26. La poussière ne tombe pas.
27. Aucune mauvaise odeur ne se fait sentir, mais seulement les bonnes odeurs.
28. Tous les êtres humains peuvent apercevoir les *deva* et les *brahmā*.
29. Tous les êtres humains peuvent apercevoir les êtres vivant dans les enfers.
30. Toutes les portes s'ouvrent d'elles-mêmes.
31. Aucun être ne meurt.
32. Personne ne fait l'objet d'une conception.

Les *deva* et les *brahmā* (les êtres des plus hautes sphères d'existence) dirent alors à l'ermite Sumedhā :

« C'est en raison de l'apparition de ces 32 signes que vous allez devenir bouddha. Entraînez-vous donc avec effort et persévérance ! Allez toujours de l'avant, ne reculez jamais. Nous, les *deva*, savons parfaitement que vous allez devenir bouddha. »

À ce moment-là, les *deva* et *brahmā* s'approchèrent, manifestant intensément leur joie. Après, tout le monde rentra chez soi, et l'ermite Sumedhā retourna dans sa forêt. Il était ravi des paroles des *deva* et des *brahmā*. Commencant à réfléchir profondément sur les paroles d'encouragement qui venaient de lui être communiquées, il eut les pensées suivantes :

« Bouddha ne revient jamais sur une chose qu'il dit. Quand il dit quelque chose, il ne se trompe pas, cela s'avère toujours juste. Il ne parle jamais inutilement, il ne dit jamais des choses sans signification. De la même manière qu'une pierre lancée en l'air finit irrémédiablement par retomber, de la même manière que chaque être né finit irrémédiablement par mourir, de la même manière que la nuit finit irrémédiablement par laisser place au jour, lorsque Bouddha annonce quelque chose, cela finit par se produire. En accord avec ce qu'il a dit, je serai donc bel et bien un bouddha omniscient. Pour devenir un bouddha, de quelle manière vais-je devoir m'y prendre ? »

La réflexion sur les *pāramī*

En réfléchissant profondément à la démarche à suivre en vue de devenir bouddha, les 10 *pāramī* que chaque futur bouddha développe lui vinrent à l'esprit. Comme il disposait déjà d'une excellente sagesse, il devina facilement ces *pāramī*, les unes après les autres, dans leur bon ordre. Pour chacune d'entre elles, il se détermina à la pratiquer ardemment et sans répit, à l'aide d'un sermon qu'il se donna à lui-même :

« (1) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī* (propres à chaque futur bouddha). Il te faudra être parfaitement établi dans *dāna* (la générosité). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *dāna* ! De la même manière qu'on vide un pot rempli d'eau ou de lait, tu devras pratiquer *dāna* sans faire de distinction, aussi bien envers des personnes nobles, des personnes moyennes que des personnes viles. Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *dāna pāramī* ne suffit pas.

(2) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *sīla* (la vertu). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *sīla* ! Le *camarī* est un animal qui prend extrêmement soin de sa queue – connue pour être magnifique –, sans jamais la laisser s'accrocher où que ce soit. De la même manière, il te faudra prendre très

soin de ton *sīla*. Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *sīla pāramī* ne suffit pas.

(3) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *nekkhamma* (le renoncement). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *nekkhamma* ! Une personne qui éprouve des souffrances abominables dans une prison est prête à en sortir à n'importe quel prix. De la même manière, il convient d'abandonner la vie laïque au profit de la vie solitaire, si tu veux te libérer de la prison des plaisirs sensoriels, des sphères de *kāma* (le monde humain et le monde des *deva*), de *rūpa* (monde matériel des *brahmā*) et de *arūpa* (monde immatériel des *brahmā*). Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *nekkhamma pāramī* ne suffit pas.

(4) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *pañña* (la sagesse). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *pañña* ! Lorsqu'un renonçant va collecter sa nourriture, il ne choisit pas les maisons, il s'arrête devant toutes les maisons qui se trouvent sur son chemin, acceptant la nourriture telle qu'elle lui est donnée, aussi bien la nourriture provenant des maisons nobles, des maisons moyennes et des maisons viles. De la même manière, il te faudra toujours aller vers les gens, quelle que soit leur sagesse : aussi bien vers ceux qui sont dotés d'une noble sagesse, vers ceux qui sont dotés d'une sagesse moyenne et vers ceux qui sont dotés d'une sagesse vile. Il te faudra toujours aller vers ces trois types de personnes en leur demandant

“Quels sont les actes méritoires ? Quels sont les actes nuisibles ? Qu'est-ce qui est une faute ? Qu'est-ce qui n'est pas une faute ?”

Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *pañña pāramī* ne suffit pas.

(5) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *vīriya* (l'effort). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *vīriya* ! Ne craignant rien ni personne, un lion déploie toute sa puissance chaque fois qu'il se lève, qu'il se déplace et qu'il s'assoit. De la même manière, il te faudra toujours faire preuve d'une pleine énergie. Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *vīriya pāramī* ne suffit pas.

(6) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *khantī* (la patience, la tolérance). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *khantī* ! La Terre supporte tout, quels que soient les déchets qu'on peut lui jeter dessus. Elle tolère tout, sans jamais s'en plaindre. De la même manière, quoi que tu endures, quelles que soient les insultes qui te seront adressées, il te faudra toujours rester impassible. Quelles que soient les situations qui pourront se présenter, tu devras

faire preuve d'une tolérance illimitée. Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *khantī pāramī* ne suffit pas.

(7) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *saccā* (l'honnêteté). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *saccā* ! Aussi bien durant la saison des pluies, durant la saison chaude ou durant la saison froide, la planète Vénus demeure toujours droite dans sa trajectoire. De la même manière, il te faudra rester droit, en toutes circonstances. Il faudra toujours dire ce qui est juste et seulement ce qui est juste. Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *saccā pāramī* ne suffit pas.

(8) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *adhiṭṭhāna* (la détermination). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *adhiṭṭhāna* ! De la même manière qu'une montagne est inébranlable, tu devras faire preuve d'une détermination constante et inflexible. Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *adhiṭṭhāna pāramī* ne suffit pas.

(9) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *mettā* (l'amour, la bienveillance). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *mettā* ! Qu'elle soit bonne ou mauvaise, une personne est pareillement désaltérée si elle boit de l'eau fraîche, elle est pareillement nettoyée si elle se lave à l'aide d'eau. De la même manière, il te faudra toujours développer de la bienveillance envers les êtres, qu'ils soient bons ou mauvais. Pour devenir un bouddha pleinement éveillé, un bouddha omniscient, *mettā pāramī* ne suffit pas.

(10) Sumedhā, si tu veux vraiment devenir un *arahanta* pleinement éveillé et développer l'omniscience, il te faudra suivre un entraînement ininterrompu des *pāramī*. Il te faudra être parfaitement établi dans *upekkhā* (l'équanimité mentale). Efforce-toi d'être une personne complètement établie dans *upekkhā* ! De la même manière qu'une balance parfaitement équilibrée dont les plateaux ne s'abaissent ni s'élèvent, tu devras toujours faire preuve d'une équanimité parfaite. Il ne te faudra suivre les sensations agréables, ni les sensations désagréables. Si une sensation agréable apparaît, il conviendra de ne pas développer d'avidité ; si une sensation désagréable apparaît, il conviendra de ne pas développer d'aversion. »

Dès l'issue de sa réflexion sur les 10 *pāramī*, la terre se mit à trembler, en guise d'approbation. Le noble ermite se mit sans attendre à entamer sa pratique de développement de ces *pāramī*.

Les dix pāramī du boddhisatta

La manière de développer les dix pāramī

Durant tout le temps où il fut *boddhisatta* (être qui s'entraîne à devenir bouddha et dont le souhait d'être bouddha a été certifié par un bouddha omniscient), le futur Bouddha s'entraîna sans cesse au développement des *pāramī* (maturité dans le développement d'actes méritoires effectués avec l'œil de la sagesse) avec une volonté inégalable. Il cultiva chacune de ces dix *pāramī* à l'aide des 5 *bhāvanā* (développements) : 1) *cīrakāla bhāvanā* : développement étalé sur une très longue période ; 2) *nirantara bhāvanā* : développement continu, sans relâche ; 3) *niravasesa bhāvanā* : développement complet, sans limite et sans faire d'exception ; 4) *sakkacca bhāvanā* : développement dans une humilité et un respect complets ; 5) *abhirati bhāvanā* : développement dans la joie, sans le moindre acte produit à contrecœur.

Le futur Bouddha appliquait constamment ces cinq *bhāvanā* pour chacune des dix *pāramī*.

Accomplissement de la générosité (dāna pāramī)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *boddhisatta* (futur bouddha) s'entraîna à *dāna*, la pratique de la générosité, du don, de l'abandon de ses biens aux autres. Lorsqu'il fut le roi Sīvi, il offrit tout ce qu'il put ; beaucoup d'argent et beaucoup d'affaires de toutes sortes. Toutefois, il demeurerait très insatisfait tant il voulait offrir. Quand il n'eut plus d'affaires à donner, il ne supporta plus l'idée de ne plus rien avoir pour poursuivre sa pratique de la générosité. Il décida alors d'offrir ses yeux à un aveugle. Le roi des *deva* Sakka le sut, et comme aucun aveugle n'osa venir auprès du roi Sīvi, le roi Sakka voulu le mettre à l'épreuve. Il fit alors apparaître un brahmane aveugle. Le *boddhisatta* appela aussitôt un chirurgien pour lui retirer ses yeux. Le spécialiste lui décommanda fermement de se défaire de ses yeux :

- « Ne faites pas cela ! Un roi ne peut se permettre d'être aveugle.
- C'est sans importance, prenez mes yeux !
- Réfléchissez bien, après il sera trop tard.
- Trêve de bavardage ! Enlevez-moi ces yeux sans perdre de temps ! »

Ainsi, le roi offrit ses deux yeux au brahmane aveugle. Empli d'admiration pour le geste du roi Sīvi, le roi Sakka vint lui avouer :

« J'ai créé ce brahmane aveugle afin de tester votre générosité. Je constate avec grande satisfaction qu'elle est sans limite. »

Le roi Sakka récompensa l'acte du *boddhisatta* Sīvi en lui redonnant la vue, à l'aide de deux nouveaux yeux, afin qu'il puisse poursuivre son entraînement de développement des *pāramī* dans les meilleures conditions.

Le nombre d'existences au sein desquelles le futur Bouddha offrit ses yeux furent aussi nombreuses que les étoiles visibles dans le ciel par une nuit sans nuage.

Quand le *bodddhisatta* fut le roi Vessantarā, il donna son épouse et ses deux enfants (voir le chapitre « Le roi Vessantarā »).

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement de *dāna pāramī*.

Accomplissement de la vertu (*sīla pāramī*)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *bodddhisatta* s'entraîna à *sīla*, la pratique de la vertu, de la conduite pure, de l'abstinence de tout ce qui est nuisible. Il était tant déterminé à développer la vertu qu'il préférerait mourir plutôt que de se risquer au moindre manquement, aussi minime soit-il. Lorsqu'il fut le *nāga* (dragon) Saṅgakhagāla, il se disait :

« Que l'on fasse ce que l'on veut de ma chair et de mes os ! »

Il demeurerait sur un petit monticule, au bord de la route. Souvent, lorsqu'un chasseur l'apercevait, il le martyrisait. Certains lui donnaient des coups de bâton, d'autres s'amusaient à lui enfoncer un bâton dans les narines. Un jour, un chasseur lui décocha une flèche. À chacun de ces coups qu'on lui porta, il demeura immobile, sans réagir, par peur d'endommager son *sīla*.

Dans une autre existence, lorsqu'il fut le prince Mahāpaduma, il vivait avec son père, qui était le roi, et sa belle-mère. Un jour, quand le roi s'absenta, son épouse séduisit le prince pour s'offrir une relation amoureuse avec lui. Le *bodddhisatta* ayant fermement refusé, elle se couvrit le corps de griffures. Lorsque le roi rentra et constata la peau griffée de toutes parts de son épouse, celle-ci lui prétendit :

« Le prince Mahāpaduma a voulu me faire la cour. Comme j'ai refusé, il m'a griffée partout. »

Bien que son fils démentit les paroles mensongères de la femme, le roi ne crut que sa malveillante épouse, dont il était aveuglément amoureux. Il arrêta son fils, et le fit jeter en bas d'une falaise. La chute du prince fut amortie grâce à d'épais arbres et à l'atterrissage sur le dos d'un crocodilien. Comme le prince avait un très grand *sīla*, l'animal le sentit et ne lui fit aucun mal. Au contraire, il le protégea et l'amena au sein de la forêt, où le prince Mahāpaduma vécut une vie d'ermite. Une fois, un chasseur l'ayant aperçu, il en informa le roi, qui voulut le revoir. Ayant pris conscience de la malveillance de son épouse, il regretta amèrement d'avoir voulu tuer son fils. C'est alors qu'il la jeta au bas de la falaise pour la punir de ses mauvais actes, en vérifiant que rien n'eut amorti sa chute. Quand le roi retrouva son fils dans la forêt, il voulut le ramener au palais :

« Ô fils ! Revenez au palais, je vais vous mettre sur le trône !

— Cela ne m'intéresse pas le moins du monde, la vie en forêt me procure un bonheur total. Vous devriez d'ailleurs en faire autant, pratiquez la méditation et développez un bon *sīla* ! »

Le roi rentré au palais, le prince Mahāpaduma demeura seul dans la tranquillité de la forêt, où il eut tout le loisir de développer ses *pāramī*.

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement de *sīla pāramī*.

Accomplissement du renoncement de la vie en société (*nekkhamma pāramī*)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *bodhisatta*, s'entraîna à *nekkhamma*, la pratique du renoncement, qui consiste à abandonner la vie en société au profit de la vie solitaire, la vie d'ermite ou de moine. C'est de *nekkhamma* qu'il s'agit quand il fut le prince Mahāpaduma et qu'il préféra rester dans la forêt. Lorsqu'il était le roi Mahājanaka, il partit également seul dans la forêt, renonçant à son trône et à tous les biens que lui offrait son royaume.

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement de *nekkhamma pāramī*.

Accomplissement de la sagesse (*pañña pāramī*)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *bodhisatta*, s'entraîna à *pañña*, la pratique de la sagesse, c'est-à-dire du développement du savoir et de la compréhension, et de la réflexion analytique. Lorsqu'il était le ministre d'un roi, qu'il s'appelait alors Mahosadha, il aidait très efficacement les gens en usant de sa puissante intelligence. Grâce à lui, la justice fut rendue à de nombreuses personnes. En analysant des gens emprisonnés qui clamaient leur innocence, il savait qui pouvait être relâché, lui épargnant alors une incarcération inutile. Redoutable enquêteur, il parvenait à retrouver les coupables des grands délits, les envoyant alors en prison, et les mettant ainsi hors d'état de nuire à la population. Inégalable dans sa qualité de diplomate, il avait une remarquable habileté à apaiser les conflits qui éclataient entre plusieurs royaumes, évitant ainsi de sanglantes guerres.

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement de *pañña pāramī*.

Accomplissement de l'effort (*vīriya pāramī*)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *bodhisatta*, s'entraîna à *vīriya*, la pratique de l'effort. Lorsqu'il fut un garçon nommé Mahājanaka, alors âgé de seize ans, il effectua un voyage en bateau, sur la mer. Le navire chavira et le *bodhisatta* fut le seul survivant. Il nagea vers le continent tout le jour durant, toute la nuit durant, et de même les jours suivants, sans relâcher son effort. Au bout de sept jours de natation ardente, une *devī* s'approcha de lui :

« Que faites-vous ?

— Je tente de regagner le rivage.

— Vous n’y parviendrez jamais, il est beaucoup trop loin ! Vos efforts sont vains.

— Mes efforts ne sont pas vains, à cet instant, les autres personnes qui étaient sur le bateau avec moi sont mortes, car elles n’ont pas essayé de nager comme je le fais. Voilà sept jours que je m’y efforce et c’est grâce à cela que vous pouvez me rencontrer aujourd’hui. »

Éprise d’admiration pour le jeune Mahājanaka, elle l’aïda en le déposant directement sur la terre ferme, dans le jardin royal. Épuisé, le jeune homme s’endormit dans un profond sommeil. Comme le roi venait de mourir sans laisser de succession, les ministres appliquèrent la procédure que la tradition impose dans cette situation... On attela quatre chevaux à un carrosse nommé Phussa, dans lequel étaient mis les cinq attributs royaux ayant appartenu au roi défunt : l’épée courte, les chaussures, l’éventail, la couronne et l’ombrelle blanche. Sans personne à bord, on libéra le carrosse, laissant les chevaux libres d’aller où ils le désirent. La première personne devant qui s’arrêterait la diligence serait le nouveau dirigeant du royaume.

Une fois lâchés, après une course de courte durée, les chevaux pénétrèrent dans le jardin royal, certains d’eux. En arrivant près du jeune Mahājanaka, encore profondément endormi, ils firent trois tours autour de lui, avant de s’arrêter, immobiles devant lui. C’est ainsi qu’il devint roi, avant même de sortir de son profond somme.

Il avait demandé à son coiffeur de l’avertir s’il trouvait sur son crâne un cheveu blanc. Un jour, le coiffeur en trouva un et le lui montra. Effrayé, le roi Mahājanaka s’exclama :

« Je suis vieux ! Je ne dois abandonner la vie royale sans plus attendre pour me consacrer au développement de la connaissance ! »

Le jour même, il partit pour la forêt, embrassant alors la vie d’ermite jusqu’à la fin de ses jours.

Voilà comment, parmi d’innombrables autres fois, le futur Bouddha s’entraîna au développement de *vīriya pāramī*.

Accomplissement de la patience (*khantī pāramī*)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *bodhisatta*, s’entraîna à *khantī*, la pratique de la patience, quelles que soient les actes et les paroles des autres sur lui. Lorsqu’il était l’ermite Khantīvādī, il se rendit dans le parc du roi, où il rencontra le général en chef de l’armée royale. Un jour, le roi démunait de ses fonctions l’un de ses hommes qui travaillaient pour le royaume. Accablé de se retrouver sans travail, il alla se morfondre seul dans le jardin. Quand il aperçut l’ermite Khantīvādī, il s’emporta et pesta :

« Les ermites sont des bons à rien, ils sont sans prestige et sans bénéfice pour les autres ! »

Il conclut sa phrase en lui crachant sur la tête, d'un air méprisant, et rentra chez lui. Le lendemain, le roi lui redonna les fonctions qu'il lui avait retirées la veille. Comme cet homme s'imaginait avoir retrouvé son poste grâce à son acte de mépris envers l'ermite, il fonda une superstition, de laquelle naquit une triste coutume : dans l'espoir de retrouver une place de travail, tous les gens qui perdaient un poste allaient dans le jardin royal, cracher sur le crâne de l'ermite, qui subissait patiemment, sans rien dire.

Un jour où le climat était propice, le roi et son épouse allèrent pique-niquer dans le jardin royal. Quand le monarque s'absorba dans une profonde et paisible sieste, la reine s'approcha de l'ermite et écouta respectueusement l'enseignement qu'il lui délivra, ravie par la sagesse de son discours. Quand le roi émergea de son somme, il fut surpris de ne trouver personne autour de lui. Lorsqu'il aperçut son épouse auprès de l'ermite que, à l'inverse de la reine, il n'appréciait pas, il fut saisi d'une colère noire. Il se précipita sur l'ermite, en lui vociférant, d'un air à la fois dédaigneux et enragé :

« C'est quoi votre croyance ?

— Ma croyance est la patience. »

Mettant rudement à l'épreuve la patience de l'ermite, le roi lui trancha un bras, avant de lui demander, d'un air sadique :

« À présent, quelle est votre croyance ?

— Ma croyance est la patience, et sera toujours la patience. »

Le roi lui coupa ensuite l'autre bras et les deux jambes, en lui reposant la même question après chaque membre sectionné. La réponse de l'ermite restait également chaque fois la même. Le roi ne supportait pas la vision de cet ermite qui le regardait avec la plus grande patience, les yeux remplis de compassion pour lui, bien qu'il se vidait de tout son sang, mutilé de ses deux bras et de ses deux jambes. Excédé, il lui trancha net le nez, et lui demanda une dernière fois :

« À présent, quelle est votre croyance ?

— Ma croyance est la patience, et sera toujours la patience.

— Eh bien patientez et mourez ! »

En assenant sa dernière phrase à l'ermite Khantivādī, le roi lui cracha en pleine figure, avant de rentrer à son palais. Un instant plus tard, arriva dans le parc le général en chef de l'armée qui fut apitoyé de constater la sinistre œuvre du roi. Désolé, il déclara à l'ermite :

« Je suis profondément navré, je regrette qu'il vous soit arrivé un tel malheur. Puissiez-vous être capable de tolérer une telle chose !

— Ne vous inquiétez pas pour moi, je peux très bien le tolérer, mais les *deva* eux, ne vont pas pouvoir le tolérer. Ne restez surtout pas dans ce royaume, partez vite vous réfugier ailleurs ! »

Sur ces dernières paroles, l'ermite succomba de ses irréparables blessures, tandis que le général, confiant envers l'ermite, s'empressa de fuir vers un autre royaume. Le jour suivant, les *deva* firent pleuvoir de l'or comme de la pluie pour

faire sortir toute la population du royaume à l'extérieur des maisons. Quand tous sortirent – dont toutes les personnes qui persécutèrent sans scrupule l'ermite Khantivādī –, face dirigée vers le ciel, les *deva* firent alors pleuvoir des couteaux et des lances sur tous les lâches, détruisant le maudit royaume.

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement de *khaṇtī pāramī*.

Accomplissement de la vérité (*saccā pāramī*)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *boddisatta*, s'entraîna à *saccā*, la pratique de la vérité, qui consiste à ne dire que ce qui est juste, et ne jamais dire ce qui est faux. Lorsqu'il était le roi Mahāsutasoma, le roi d'un autre royaume, connu sous le nom de Porisāra – le futur Aṅgulimāla –, se fit bannir par son peuple, révolté, car il se nourrissait exclusivement de viande humaine. Rejeté de tous, il partit alors vivre dans la forêt et mangeait tous les gens qui avaient le malheur de s'y aventurer. Un jour, de nombreuses personnes s'associèrent pour le tuer. Dès que le cannibale Porisāra perçu ce groupe impressionnant de personnes furieuses se rapprocher de lui à grande vitesse, armées de bâtons, de haches, de pierres et de divers outils agricoles pointus, il se mit à courir à toutes enjambées, ne songeant qu'à sauver sa peau. Dans sa fuite, il marcha sur un bout de bois pointu qui lui transperça le pied de part en part. Il alla se cacher dans un fourré, patientant jusqu'au départ des autres. Comme il ne pouvait plus courir après ses proies, il alla sous un grand arbre, susceptible de loger un *deva*, lui implorant :

« Soignez-moi vite le pied ! Si vous parvenez à le guérir avant sept jours, je vous offrirai en sacrifice le sang de la gorge tranchée de cent un rois. »

En sept jours, son pied guérit de lui-même, sans les soins du *deva*. Comme il fut persuadé que les soins du *deva* étaient la cause de cette guérison, il attrapa cent rois, aidé par le fidèle ogre qu'il dressa pour l'assister dans ses besognes. Cet ogre fut l'un de ses grands amis lors d'une existence passée. La situation plongeait le *deva* dans une grande inquiétude. Il songea :

« Il croit être guéri parce que je l'ai soigné, alors que je n'ai rien fait. Il a attrapé cent rois qu'il va tuer, croyant me récompenser avec leur sang. Que faire ? »

Il se rendit immédiatement auprès de Sakka, le roi des *deva*, qui lui donna un conseil :

« Le roi Mahāsutasoma étudia avec lui, c'était un grand ami autrefois. Porisāra l'écoutait toujours, quoi qu'il lui recommandait. Vous n'avez qu'à lui dire : “Vous ne pourrez m'offrir un sacrifice convenable seulement lorsque vous m'offrirez le sang du roi Mahāsutasoma.” Il n'osera jamais lui faire de mal. »

Le *deva* s'adressa à Porisāra en lui demandant ce que Sakka lui avait suggéré, mais à l'inverse de l'hypothèse émise par le roi *deva*, lorsqu'il attrapa Mahāsutasoma, il se décida à le tuer. Mahāsutasoma lui dit :

« Hier, j'ai promis à un brahmane que j'assisterai à l'enseignement qu'il donnera demain. Comme j'ai donné ma promesse, je tiens à ne pas la rompre. Laissez-moi partir, et demain, lorsque son enseignement sera fini, je reviendrai vers vous. »

Refusant de croire le roi Mahāsutasoma, il pensa :

« Si je laisse partir, il ne reviendra pas. Il cherche un prétexte pour fuir, car il a peur. »

Sentant que Porisāra ne voulait pas lui accorder sa confiance, le *bodddhisatta* lui fit revenir la mémoire :

« Quand nous étions jeunes, nous avons étudié ensemble de nombreuses années, vous souvenez-vous ? M'avez-vous une seule fois vu manquer à ma parole ? M'avez-vous entendu une seule fois mentir ?

— Non, je le reconnais. »

Le respect forcé par l'honnêteté sans tache dont fit toujours preuve son ancien ami Mahāsutasoma, le cannibale Porisāra le relâcha. Le lendemain, le roi *bodddhisatta* put aller tranquillement écouter l'enseignement du brahmane. Une fois que celui-ci fut achevé, il revint aussitôt vers Porisāra, qui, malgré tout surpris de le revoir, pensa :

« Comment se fait-il qu'il revienne ? Comme je vais le tuer, n'a-t-il pas peur de mourir ? »

Curieux, il demanda au roi Mahāsutasoma :

« Quel est l'enseignement qui vous a été donné d'entendre aujourd'hui ? Enseignez-le-moi !

— Il s'agit d'un enseignement qui ne se destine pas à des mangeurs de viande humaine !

— Je m'engage à réaliser quatre souhaits de votre choix si vous me l'enseignez.

— C'est entendu, dans ce cas, je vous l'enseigne. Écoutez bien :

“ Associez-vous avec les personnes saines ! Ne vous associez pas avec les personnes malsaines ! Si vous fréquentez des personnes saines, vous serez toujours heureux. Si vous fréquentez des personnes malsaines, vous serez toujours malheureux. ”

— Voilà un merveilleux enseignement ! Je suis ravi de l'avoir entendu ! Quels sont vos quatre souhaits ?

— Mon premier souhait est que je puisse vous voir en bonne santé durant les cent années qui suivent.

— D'accord, je vous laisse en vie afin que vous puissiez me voir en bonne santé.

— Mon deuxième souhait est que vous libériez les cent rois que vous avez attrapés.

— D'accord, je les libère.

— Mon troisième souhait est que vous rameniez chaque roi dans son propre royaume.

— D'accord, je les ramène tous dans leur propre royaume.

— Mon quatrième souhait est que vous cessiez de manger de la chair humaine.

— Cela, je ne puis vous l'accorder. Je ne peux pas vivre sans en manger.

— Je vous avais dit que je ne voulais pas vous donner cet enseignement, car vous n'êtes pas digne de le recevoir. Je l'ai tout de même fait, car vous m'avez promis quelque chose. Vous rompez votre promesse, vous n'êtes donc qu'un vaurien, une personne malsaine ! »

Honteux, Porisāra concéda à accorder le quatrième souhait du roi Mahāsutasoma. Ainsi, il épargna sa vie, il relâcha les cent rois qu'il avait attrapés, il les ramena dans leurs royaumes respectifs, et ne mangea plus jamais de chair humaine.

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement de *saccā pāramī*.

Accomplissement de la détermination (*adhiṭṭhāna pāramī*)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *bodhisatta*, s'entraîna à *adhiṭṭhāna*, la pratique de la détermination. Lorsqu'il fut le prince Temi, dans son tout jeune âge, il eut la capacité de se remémorer son passé et vit qu'il avait subi l'horreur de l'existence au sein du monde des enfers. Horrifié, il voulut s'assurer de ne plus expérimenter d'existences aussi effrayantes. Ainsi, il se résolut à ne jamais succéder à son père, car un roi est parfois contraint d'appliquer des sanctions cruelles et le jeune Temi ne voulut plus jamais être responsable du moindre mauvais acte. Afin qu'on le laisse tranquille, dès qu'il fut en âge de parler, il se détermina fermement à ne jamais prendre la moindre initiative, il demeura constamment immobile. Il ne se levait que lorsqu'on le levait, ne s'allongeait que lorsqu'on l'allongeait, ne s'asseyait que lorsqu'on l'asseyait et ne marchait que lorsqu'on le faisait marcher. Il ne mangeait que la nourriture qu'on lui apportait à la bouche, se laissant nourrir comme s'il était paralysé. Il se détermina également à feindre ne jamais rien entendre et à ne jamais laisser échapper un son de sa voix, laissant ainsi croire qu'il était sourd et muet.

Le roi fit contrôler son fils par de grands spécialistes qui s'accordèrent tous à affirmer qu'il ne présentait aucun signe de surdité, de mutité ou d'impotence. Comme le roi ne voulut plus croire aux prétendus handicaps de son fils, il fit tout pour s'assurer qu'il pouvait entendre et pour le faire parler. Maintes fois, il lui fit brusquement peur par derrière, mais Temi avait développé une telle attention de chaque instant qu'il ne sursautait jamais. Maintes fois, il le mit dans les bras d'une fille pour l'inciter à se mouvoir de lui-même sous l'effet de l'excitation, mais Temi demeurait insensible et immobile. Maintes fois, il le battit, espérant le faire pleurer, mais Temi demeurait toujours insensible. Maintes fois, il le privait de nourriture plusieurs jours durant, mais Temi ne demanda rien.

Quand le prince fut âgé de seize ans, son père décida de s'en débarrasser :

« Ce fils ne vaut rien du tout ! Il est incapable de quoi que ce soit, il ne sert à rien. Qu'on le tue ! »

Sur cette rude décision, il le fit emmener dans la forêt pour qu'on l'y enterre vivant. Alors que les hommes du roi creusaient le trou, le prince Temi attendait dans le char. Comme on voulait le tuer, il voulut réagir, il fit un peu d'exercice physique pour détendre ses membres dont il ne s'était jamais servi. Après avoir effectué des mouvements pour la première fois depuis seize ans, il prononça la première parole pour la première fois depuis le même temps, s'adressant aux fossoyeurs :

« Que faites-vous ? Pourquoi creusez-vous ce trou ? »

Sans se retourner, les hommes, persuadés de la surdi-mutité du prince, crurent répondre à un étranger :

« C'est pour enterrer vivant le prince.

— Pourquoi voulez-vous le tuer ?

— Il ne parle pas, n'entend pas et demeure sans mouvements. Le roi veut s'en débarrasser, car il le juge inutile. »

Le prince Temi leur enseigna ensuite un sermon du *dhamma* basé sur les bénéfices de la générosité, de la vertu et de la concentration. Lorsque les fossoyeurs se retournèrent vers lui, ils furent à la fois stupéfaits et heureux de le voir parler, entendre et bouger. Ils voulurent le reconduire aussitôt au palais pour avoir la joie d'apporter au roi un fils qui parle, qui entend et qui se meut. Néanmoins, il refusa de les accompagner, préférant rester dans la forêt, où il commença sans plus attendre un entraînement de concentration pure.

Le roi et la reine vinrent le trouver dans la forêt dès qu'ils furent mis au courant de l'absence de handicap de leur fils, et l'incitèrent à devenir roi. Néanmoins, Temi refusa :

« Pour ne pas être roi, je me suis contraint à supporter une vie insupportable pendant seize ans. Je reste méditer ici, car il n'y a que dans la solitude de la forêt que je peux être satisfait ! »

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement d'*adhiṭṭhāna pāramī*.

Accomplissement de la bienveillance (mettā pāramī)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *boddisatta*, s'entraîna à *mettā*, la pratique de la bienveillance envers tous les êtres. Lorsqu'il était le roi d'un petit royaume, le roi d'un royaume voisin, nettement plus grand que le sien, l'envahit et attrapa le roi *boddisatta* pour s'emparer de son royaume. Enfermé dans un cachot, dans le palais du roi envahisseur, le roi prisonnier rayonna d'amour et de bienveillance à l'égard du mauvais roi. Incapable de supporter cet amour d'une force imparable, le roi ne put demeurer paisible, son corps entier devint brûlant. La conscience torturée par

son acte nuisible, le roi ne put s'empêcher de redonner la liberté au *bodddhisatta* qu'il avait capturé.

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement de *mettā pāramī*.

Accomplissement de l'équanimité (*upekkhā pāramī*)

Pendant tout le temps où il développa les dix *pāramī*, le *bodddhisatta*, s'entraîna à *upekkhā*, la pratique de l'équanimité, en ne réagissant ni aux situations agréables, ni aux situations désagréables. Lorsqu'il était un homme riche, il se défit de toutes ses possessions, y compris sa demeure, et alla s'installer dans un charnier situé dans un quartier habité par une population brutale. En le voyant vivre parmi les cadavres, les gens le prirent pour un fou. Ils lui lancèrent des pierres, lui crachaient dessus et l'insultaient. En dépit de ces mauvais traitements, le *bodddhisatta* demeurait paisible, parfaitement neutre face à ces agressions.

Durant toute son existence, il avait coutume de demeurer exclusivement dans des endroits susceptibles d'être une source de dérangements en tous genres, mettant ainsi à dure épreuve son équanimité.

Voilà comment, parmi d'innombrables autres fois, le futur Bouddha s'entraîna au développement d'*upekkhā pāramī*.

Le roi Vessantarā

Depuis tout petit, le prince Vessantarā – le futur Bouddha – avait la passion du don. Dès qu’il fut en âge de parler, il offrait tout ce qu’il avait sur lui avec une intense frénésie de générosité. En devenant adulte, il se maria avec la princesse Maddidevī. Ils eurent une fille et un peu plus tard, un fils. Le prince Vessantarā offrait énormément. Sans attendre sa mort, le roi mit son fils sur le trône. Ainsi, le prince Vessantarā devint roi à son jeune âge.

Un jour, il y eut la sécheresse dans un royaume voisin, car la pluie ne tombait plus. Une tradition voulait que les éléphants blancs soient d’un excellent auspice. Ainsi, dans le royaume du roi Vessantarā, à l’instar de la plupart des royaumes, il y avait un magnifique éléphant d’un blanc immaculé, pour lequel les gens avaient une adoration sans limite. Après s’être réunis, les dirigeants du royaume sans pluie décrétèrent qu’ils devaient à tout prix héberger un éléphant blanc au sein de leur royaume. Une délégation partit alors demander au roi Vessantarā de bien vouloir leur faire don du grand éléphant blanc de son royaume. Il était d’une telle générosité qu’il leur donna l’éléphant sans la moindre hésitation. Furieux, les gens ne purent tolérer que leur roi ait pu donner le magnifique éléphant blanc, pour qui tout le monde accordait une valeur inestimable. Voyant en ce geste un impardonnable sacrilège, toute la population du royaume exigea l’exil immédiat du roi Vessantarā. Sous la pression du peuple, le père du roi Vessantarā fut contraint de demander à son fils de quitter le palais.

Il partit dans la forêt avec son épouse et ses deux enfants. Tous quatre vécurent comme des ermites. Une fois, Vessantarā croisa un brahmane nommé Jūjakā – le futur Devadatta – qui lui demanda ses enfants, car il avait besoin de domestiques. Il les lui offrit tous les deux, sans plus d’hésitation qu’il en avait fallu pour l’éléphant blanc. Le brahmane Jūjakā alla dans le royaume du père de Vessantarā avec ses deux nouveaux jeunes esclaves, qu’il battait fréquemment. Quand le père de Vessantarā les aperçut, il fut très surpris de trouver ses petits-enfants. Il les racheta aussitôt à Jūjakā pour les récupérer. Le brahmane mangeait comme un goinfre, à tel point, qu’un jour, ne parvenant pas à digérer son repas, il mourut.

Comme le temps passait, le père de Vessantarā voulut revoir son fils. Il partit lui-même, accompagné de nombreux soldats, dans la forêt à la recherche de son fils. Ont rejoint cette expédition tous ceux qui aimaient Vessantarā. Quand ils le trouvèrent, celui-ci les invita à s’asseoir. Grâce à la grande sagesse qu’il avait développée, il leur délivra un sermon, les exhortant à s’entraîner sans relâche à la générosité, à la vertu et à la concentration. À la fin du sermon, les membres de sa famille lui sautèrent dans les bras, en pleurant. Ensuite, à cause de la grande fatigue due au voyage à travers la forêt et du choc émotif provoqué en retrouvant Vessantarā pour qui ils avaient un immense amour, ils perdirent conscience et tombèrent au sol. Quand ils reprirent leurs esprits, le roi *deva* Sakka fit pleuvoir une ondée. Ceux qui voulurent être mouillés furent mouillés, ceux qui ne voulurent pas être mouillés demeurèrent secs.

Quand Vessantarā fut rentré dans son royaume, chacun lui pardonna, comprenant sa générosité sans limite. Il fut alors de nouveau accepté comme roi. Plus tard, ne voulant plus rien garder pour lui, le roi Vessantarā donna sa femme. Comme il craignait qu'elle se retrouvât dans les bras d'une personne qui ne sache pas la respecter convenablement, il l'offrit à Sakka, le roi des *deva*. Comme les gens ne pouvaient pas voir les *deva*, afin que sa nouvelle épouse soit épargnée de tout ennui, le roi *deva* fit apparaître un homme de noble apparence qui demeurerait toujours à ses côtés.

Au terme de cette existence en tant que roi Vessantarā, le futur Bouddha Gotama connaîtra une vie de *deva* avant de renaître pour la dernière fois.

L'avant-dernière vie du futur Bouddha

Une vie de deva

Avant de naître pour la dernière fois, le futur Bouddha vécut dans le monde des *deva*. Il demeura dans la quatrième des six sphères que compte le monde des *deva* (la sixième étant la plus haute, et la première la plus basse). Plus la sphère est « haute », plus le confort y est intense et plus la vie y est longue. Pour un *deva* de la quatrième sphère, l'existence a une durée avoisinant quatre mille années de *deva* ; ce qui correspond à 576 000 000 années humaines.

Le futur Bouddha rayonnait d'une vertu si pure et faisait montre d'un comportement si noble que les autres *deva* comprirent sans douter qu'il était le prochain Bouddha. C'est ainsi que, mille ans avant sa dernière naissance, tous les *deva* de l'univers et les humains – par le biais des sages capables de communiquer avec les *deva* – ne furent pas sans ignorer que le prochain Bouddha allait bientôt apparaître parmi les humains.

À l'approche du moment tant attendu, les *deva* déclarèrent au futur Bouddha :

« Le moment est venu pour vous de prendre naissance dans le monde humain. »

Les cinq visions

Bien que les *deva* l'incitèrent à reprendre naissance dans le monde humain de façon immédiate, le futur Bouddha n'accepta cependant pas de se soumettre à cette exhortation ; il ne descendrait pas tant que les cinq visions ne se seraient pas manifestées...

- 1) Le temps (*kāla*) : le moment opportun, où parviennent à maturité les *pāramī* du plus grand nombre d'êtres apparaissant là où ils sont en mesure de recevoir l'enseignement du *dhamma*.
- 2) Le pays (*dīpa*) : pour le bouddha Gotama, le sous-continent indien.
- 3) La région (*desa*) : le *majjhima desa*, la « région du milieu », où tous les éléments géographiques, géologiques et climatiques sont équilibrés.
- 4) La caste (*kula*) : l'une des deux plus hautes castes ; la caste royale ou la caste des brahmanes.
- 5) L'âge de la mère (*mātu āyu*) : un âge suffisamment avancé pour mourir peu après l'accouchement, car il ne convient pas que quelqu'un naisse dans un ventre qui a porté un bébé destiné à devenir un bouddha dans cette vie même.

Une fois que ces cinq visions apparurent, le futur Bouddha accepta de renaître dans le monde humain, selon le critère de chacune de ces visions : le temps fut propice à un grand nombre d'êtres parvenus à maturité sur le plan des *pāramī* ; le pays fut le sous-continent indien ; la région fut celle dite du milieu, dans le nord-est de l'Inde actuelle ; la caste de la famille fut royale ; la mère fut âgée de cinquante-cinq ans.

Les cinq visions étant complètes, le futur Bouddha se décida donc à « descendre » dans le monde humain, pour bénéficier de sa dernière existence, durant laquelle il accomplirait la plus noble des tâches, fruit d'un entraînement soutenu durant un nombre incalculable d'existences. Cette tâche consiste à découvrir par lui-même le caractère douloureux, instable et non maîtrisable de l'existence, sa cause, sa fin et le moyen qui permet d'y aboutir. Aussitôt accomplit cette inestimable découverte, il l'enseignera pour le bien de tous les êtres, pour permettre la délivrance de tous ceux qui voudront bien faire l'effort de mettre cet enseignement en pratique.

Les 32 caractéristiques d'un bouddha

Chaque bouddha est facilement reconnaissable, grâce à des caractéristiques dont ne sont jamais pourvus les êtres humains ordinaires. Il existe 32 caractéristiques qui sont propres à tous les bouddhas omniscients. Ces caractéristiques sont déjà toutes présentes au moment de leur naissance, et ne changent jamais, jusqu'au *parinibbāna*. Voici quelles sont ces 32 caractéristiques :

1. La plante de chaque pied est plate.
2. La surface des pieds est recouverte d'empreintes qui représentent cent huit petits dessins – dont chacun a une signification bien précise.
3. Les talons sont proéminents (allongés vers l'arrière).
4. Les doigts de pieds et de mains sont longs.
5. La plante de chaque pied et la paume des mains sont très lisses.
6. Les doigts de pied sont parfaitement droits et réguliers (sans espaces entre eux).
7. L'os extérieur de la cheville est conique.
8. Les mollets sont très réguliers sur toute leur longueur (cylindriques).
9. Les mains atteignent les genoux, lors de la posture debout, sans se courber.
10. La verge demeure plaqué contre la peau, sans balancer.
11. La peau est dorée.
12. La peau est très douce.
13. Des poils petits et très fins couvrent très régulièrement toute la surface du corps.
14. Les cils sont dressés vers le haut.
15. Le squelette est parfaitement droit dans le sens vertical (y compris la colonne vertébrale).
16. Le dessus des pieds et des mains, ainsi que la nuque, sont légèrement bombés, de façon très régulière.
17. La poitrine est comme celle d'un lion, large et gonflée.
18. Le dos est très régulier, sans rainure verticale au centre.
19. L'envergure des bras correspond à la taille.
20. Le cou est très régulier, de façon cylindrique.
21. Le corps peut entièrement acquérir ses besoins nutritifs à l'aide d'une très faible quantité de nourriture (ne serait-ce qu'un grain de riz).
22. La bouche est dessinée de sorte à donner l'impression d'un léger sourire permanent.
23. La mâchoire possède quarante dents.

24. Les dents sont parfaitement régulières, elles ont toutes la même hauteur et sont droites au lieu d'être arrondies ou pointues.
25. Les dents sont parfaitement encastrées les unes contre les autres, sans chevauchement ni écart.
26. Les quatre canines émettent une légère lueur.
27. La langue est très lisse, très plate et très longue (elle peut atteindre l'oreille).
28. La voix est parfaite, très agréable à entendre, très régulière.
29. Les yeux, bruns foncés, sont parfaits, particulièrement agréables à regarder.
30. Les sourcils sont très doux et magnifiques.
31. Entre les sourcils se trouve un poil assez long pour être tenu alors que le bras est tendu. Relâché, il prend naturellement sa place entre les sourcils, en spirale, et la pointe remontant légèrement vers le front.
32. Le front offre une peau supplémentaire, dont le bord inférieur est clairement visible au-dessus des sourcils (comme il s'agissait d'une espèce de plaque protectrice posée sur le front, indépendante de l'organisme).

Remarque : Contrairement à une fausse interprétation qui laisse souvent croire à une proéminence sur le sommet du crâne qui compte parmi ces 32 caractéristiques, il ne s'agit ni d'une proéminence crânienne, ni d'une des 32 caractéristiques. Cette « bosse » sur la tête avec laquelle le Bienheureux est souvent représenté sur les statues ou les illustrations, n'est en fait que sa chevelure, arrangée un peu à la manière d'un chignon, et qui ne dépasse pas deux doigts (en largeur) de hauteur, d'où la règle qu'il établit pour le *saṃgha* – dont il est le premier moine : « Si un moine garde des cheveux longs – de plus de deux doigts –, il commet un *dukkāṭa* (une faute encline aux critiques) ». Le jour où le prince Siddhattha renonça à la vie princière au profit de la vie de renonçant, il trancha sa longue chevelure à l'aide de son épée. À cet instant, il prit une détermination (outre celle qui prit en lançant les cheveux coupés vers le ciel) : « Puissent les cheveux qui me restent ne plus pousser, ni se perdre ! » À ce moment-là, les cheveux qui lui restèrent se sont proprement regroupés en eux-mêmes, sur le sommet du crâne, pour ne plus bouger jusqu'à l'extinction du Bienheureux. Voilà pourquoi Bouddha avait ce volume noir et circulaire au-dessus de la tête, dès le jour où il partit demeurer dans la forêt. Les artistes qui peignent Siddhattha bébé avec une grande bosse au milieu du crâne sont donc mal informés.

Remarque : Outre ces 32 caractéristiques, il existe des caractéristiques dites mineures, dont la plus connue est sans aucun doute une proéminence des lobes (légère, et non en mesure de faire tomber les oreilles sur les épaules). Les textes présentent ainsi une classification de 80 caractéristiques, dont les 32 précitées sont incluses.

II

DE LA NAISSANCE À L'ÉVEIL

La naissance du futur Bouddha

La dernière naissance

Il était une fois, dans la région du *majjhimadesa* (au nord-est du sous-continent indien), un roi nommé Sudoddhana, vivant dans le royaume de Kapilavatthu. Il épousa une belle princesse du nom de Sirimahāmāyā. Le roi Sudoddhana et son épouse étaient si bienveillants et si bienfaisants à l'égard de chacun que tout le monde les appréciait dans le royaume. Comme ils voulaient ardemment un fils, ils conçurent un enfant. La nuit même de sa conception, le jeudi de la pleine lune du mois de juillet 67 de la Grande ère, la reine Sirimahāmāyā fit un rêve extraordinaire...

Les 32 signes des quatre grands événements

Dans la vie de Bouddha, on peut noter quatre grands événements : Sa conception, sa naissance, son éveil et la transmission de son premier sermon.

Remarque : Il convient de ne pas confondre ces quatre grands événements avec les quatre grands lieux : celui de sa naissance, celui de son éveil, celui de son premier sermon et celui de son *parinibbāna* (son extinction définitive).

Le jour de chacun de ces quatre grands événements de la vie de Bouddha apparaissent (seulement pour la journée) 32 signes, et il en va de même pour chaque bouddha :

1. Une lumière très vive enveloppe dix mille univers.
2. Les aveugles retrouvent la vue (pour leur permettre de voir les manifestations visuelles propres aux 32 signes).
3. Les sourds retrouvent l'ouïe (pour leur permettre d'entendre les manifestations sonores propres aux 32 signes).
4. Les muets retrouvent l'usage de la parole (pour leur permettre d'exprimer leur joie à propos des manifestations propres aux 32 signes).
5. Les bossus et les gens courbés (dont les vieillards) se redressent (pour mieux pouvoir apprécier les 32 signes).
6. Les paralysés retrouvent l'usage de leurs jambes (toujours dans le but de pouvoir profiter pleinement des 32 signes).
7. Les liens (chaînes, cordes, etc.) qui attachent les poignets des personnes prisonnières s'ouvrent.
8. Toutes les souffrances des enfers sont apaisées.
9. Les *peta* mangent à leur faim et boivent à leur soif (ce qui caractérise habituellement un *peta* est d'être cruellement affamé et assoiffé en permanence).

10. Il n'y a aucun danger pour les animaux.
11. Il n'y a aucune maladie pour quiconque.
12. La totalité des relations humaines est dominée par la courtoisie et la bienveillance.
13. Tous les chevaux hennissent sur un ton très agréable.
14. Tous les éléphants barrissent sur un ton très agréable.
15. Tous les instruments de musique se mettent à jouer spontanément (d'eux-mêmes).
16. Tous les bracelets se mettent à tinter mélodieusement sans qu'on les touche.
17. Quelle que soit la direction fixée par le regard, le paysage est totalement propre, d'une pureté parfaite.
18. Quiconque hume le vent se sent fraîchement et pleinement revigoré.
19. Une pluie très abondante tombe, malgré la saison, très éloignée de la mousson.
20. De l'eau sort spontanément de la terre.
21. Il n'y a pas le moindre oiseau dans le ciel.
22. Les rivières coulent très paisiblement.
23. L'eau des mers et océans est sucrée.
24. Des fleurs de lotus de cinq espèces recouvrent intégralement la surface de tous les lacs et de toutes mers.
25. Tous les arbres à fleurs s'ouvrent en même temps.
26. Tous les arbres habituellement sans fleurs ont le tronc qui se couvre de fleurs.
27. Tous les arbres habituellement sans fleurs voient leurs petites branches se couvrir de fleurs.
28. Toutes les lianes se couvrent de fleurs.
29. Des *khandhapadumā* – fleurs qui fleurissent habituellement exclusivement dans le monde des *deva* – s'ouvrent dans les endroits où les fleurs ne peuvent pas percer, comme les pierres et les zones rocheuses.
30. D'immenses fleurs de lotus demeurent suspendues en haut du ciel.
31. Il pleut des fleurs.
32. Les instruments de musique des *deva* se mettent à jouer spontanément (d'eux-mêmes).

Le rêve de la reine Sirīmahāmāyā

Quatre *deva* soulevèrent son lit transportant ainsi la reine dans une forêt, dans laquelle ils posèrent le lit sur une grande pierre plate, à l'ombre d'un *shorea robusta* en fleurs. Les *deva* l'ont ensuite lavée, vêtue de somptueux habits, parée de fleurs splendides et ointe de parfums exquis. Ils l'ont délicatement déposée dans un « *pāsāda* » (une maison à toits à

étages) fait d'or. Là s'est approché un éléphant d'un blanc totalement immaculé, qui est entré dans la reine par son flanc droit. Ainsi s'est achevé le rêve.

Lorsque la reine raconta son rêve au roi, il en a demandé la signification aux brahmanes astrologues de la cour, qui s'accordèrent sur la même réponse :

« La reine Sirīmahāmāyā a été désignée pour donner naissance à un être aux pleines *pāramī*, un être très grand, un être très noble. »

Le roi et la reine furent réjouis des dires des brahmanes. Pour partager leur joie, ils ont organisé un somptueux banquet, lors duquel les riches comme les plus pauvres étaient conviés. Ils offrirent également des tissus aux nécessiteux.

La naissance

Six mois après son rêve extraordinaire, la reine Sirīmahāmāyā ressentit un vif désir de se rendre sur sa terre d'origine, le royaume de Devadaha. Elle demanda donc l'accord au roi de la laisser faire le trajet jusqu'au palais de son père. Approuvant le souhait de son épouse, le roi prit les dispositions nécessaires pour son voyage. Protégée par de nombreux soldats, elle fut transportée dans un palanquin magnifiquement décoré.

En chemin, alors que le cortège de la reine passait devant le bois de Lumbini, au pied de la chaîne de l'Himalaya (près de l'actuel Népal). C'était un splendide bois, riche de fleurs aux mille parfums autour desquelles dansaient les abeilles et plantés de saules au-dessus desquels planaient joyeusement des oiseaux aux couleurs vives. Séduite par l'endroit, la reine ordonna aux porteurs de s'y arrêter, avec sa suite, pour profiter d'une pause dans la fraîcheur de ce bois.

Alors que la reine profitait d'un agréable repos, le moment vint de mettre au monde son enfant. Ce vendredi de la pleine lune de mai 68 de la Grande ère, sous un *shorea robusta* (espèce de saule) est alors né le futur Bouddha. Au moment de l'accouchement, quand un des serviteurs prit l'enfant dans ses bras, ce dernier se glissa jusqu'au sol, se mettant à marcher. Il fit sept pas en direction de l'est. S'immobilisant debout, il dit :

« Je suis le plus noble dans cet univers.
Je suis le plus grand dans cet univers.
Je suis le plus digne d'éloges dans cet univers.
Je ne renaîtrai plus dans ce monde.
Je ne renaîtrai pas non plus dans un autre monde. »

Les sept naissances simultanées

Sont nés ou apparus le même jour que lui : 1) Yasodharā (elle sera son épouse) ; 2) Ānandā (son cousin) ; 3) Channa (il sera son fidèle serviteur) ; 4) Kāḷudāyī (il sera l'homme de confiance du roi, avant de devenir un

moine *arahanta*) ; 5) Kaṇḍaka (il sera son cheval princier), 6) Mahābodhi (il est l'arbre sous lequel il parviendra à l'illumination) ; 7) Quatre gigantesques pots d'or (ils apparurent dans le palais).

Très vite informés de la nouvelle, de nombreux amis et parentés de la reine Sirimahāmāyā accoururent de la ville d'origine de cette dernière jusqu'à Lumbini, ainsi que de nombreux amis et parentés du roi Sudoddhana, en provenance de Kapilavatthu. Comme il fut recommandé à la reine de retourner à Kapilavatthu sans poursuivre son voyage, elle rentra le jour même avec son noble bébé et sa suite. Le royaume tout entier fut enchanté d'apprendre la nouvelle. Alors que tout le monde arrivait au palais royal, le roi Sudoddhana fit venir son maître, l'ermite Kāḷadevila.

L'ermite Kāḷadevila

La famille de l'ermite Kāḷadevila fréquente la famille royale depuis longtemps. Son père fut le conseiller du roi de l'époque, c'est-à-dire le père du roi Sudoddhana. Avant d'être ermite, Kāḷadevila se nommait Asita. Plus âgé que le jeune Sudoddhana, il fut son professeur qu'il lui enseigna toutes les matières. À la mort de son père, en accédant au trône, le nouveau roi Sudoddhana fit d'Asita son conseiller. À cette occasion, il le baptisa d'un nouveau nom : Kāḷadevila. À cette époque, le jeune roi avait un très grand orgueil. Il refusait de se prosterner devant qui que ce soit, pas même devant son maître. Il n'acceptait de se prosterner que devant ses propres parents ; or, ces derniers étaient défunts. Face à ce terrible orgueil, Kāḷadevila prit la ferme décision de tout faire pour voir le roi se prosterner. Il a alors quitté la vie mondaine pour devenir renonçant ; il fut depuis lors un ermite. Quand il fut sur le point de partir dans la forêt, le roi lui dit :

« Kāḷadevila, ne partez pas ! Demeurez toujours auprès de moi ! Je vais faire bâtir une *kuṭī* (logement pour un renonçant) pour vous dans mes jardins, et je vous ferai apporter chaque jour votre repas. »

Acceptant la généreuse offre du roi, l'ermite entama dès lors un intense et long entraînement à la concentration, jusqu'à parvenir à développer les *jhāna* et les *abhiñña*. Grâce aux *abhiñña* (pouvoirs psychiques), l'ermite Kāḷadevila se rendit souvent chez les *deva*. L'ermite demeurait ainsi tantôt dans le monde humain, tantôt dans le monde des *deva*.

À la naissance du futur Bouddha, les *deva* manifestèrent une profonde joie, s'écriant allègrement entre eux :

« Nous allons pouvoir entendre l'enseignement du *dhamma*, nous allons pouvoir bénéficier de la libération. »

Témoin de leur intense joie, l'ermite Kāḷadevila leur en demanda la raison. Dès que les *deva* l'eurent avisé, il fut très surpris et très heureux à la fois. Il redescendit aussitôt chez les humains et se rendit au palais royal.

La première prosternation du roi

S'approchant du roi, il lui demanda sans attendre :

« Où est votre fils ? Je veux le voir ! »

Un instant plus tard, le roi revint vers son maître, son jeune enfant dans les bras. En arrivant devant l'ermite Kālādevila, il joignit les mains du bébé en signe de respect envers lui. À ce moment précis, l'enfant posa ses deux pieds sur la tête de l'ermite. Sous ce présage extraordinaire, l'ermite Kālādevila comprit qu'il fut bel et bien devant le futur Bouddha. De ce fait, il se prosterna respectueusement devant lui. À la fois étonné parce que son maître se prosterna devant son jeune fils et gêné parce qu'il le tint dans ses bras, le roi déposa son fils pour se prosterner – pour la première fois – devant lui.

La lecture des mains par l'ermite Kālādevila

Doté de compétences en astrologie, l'ermite observa les mains du futur Bouddha, avant de déclarer :

« Cet enfant sera probablement le futur Bouddha ».

Cette nouvelle répandit la joie dans le cœur de tout le monde. Profondément ravi, l'ermite s'est mis à rire, ensuite, il a pleuré, le visage plongé dans une grande tristesse. Le roi a demandé à son maître la raison de ses rires et de ses pleurs.

L'ermite expliqua alors que la pensée que de nombreux êtres vont être délivrés à tout jamais de la souffrance grâce à l'enseignement du futur Bouddha provoqua en lui un intense rire de joie. Ensuite, songeant à son âge très avancé, il prit conscience qu'il ne serait plus de ce monde lorsque ce futur Bouddha serait en âge d'enseigner le *dhamma*. Il savait aussi qu'en conséquence de ses réalisations des plus hauts *jhāna*, il renaîtra dans les sphères *arūpa* du monde des *brahmā*, d'où il est par définition impossible d'entendre ou de voir quoi que ce soit – étant donné l'absence de matière. Il s'est donc mis à pleurer. Interrogé par le roi, curieux de savoir vers quel âge son fils serait en mesure d'enseigner le *dhamma*, l'ermite précisa qu'il aura à ce moment trente-cinq ans.

À propos de Nālaka

L'ermite Kālādevila s'en alla rendre visite à son neveu. Arrivé auprès de ce dernier, il l'informa que le prochain bouddha prit naissance, qu'il se trouva à présent au palais royal, en la personne du prince, et qu'il sera en mesure d'enseigner le *dhamma* d'ici trente-cinq ans. Ce disant, il enjoignit son neveu d'aller auprès de lui, le temps venu, pour bénéficier de son enseignement, et par conséquent, de *nibbāna*, la libération complète et définitive du cycle des renaissances. Empli de confiance envers son oncle, le jeune Nālaka abandonna aussitôt ses biens et parti seul dans la forêt, pour y mener une vie de renonçant.

À chaque *sāsana* (période durant laquelle fleurit l'enseignement d'un bouddha), il y a une personne – ni plus ni moins – qui pratique le *moneyya* (entraînement ultra intensif conduisant à la fin des *kilesā*), selon l'un des trois degrés de difficulté, essentiellement définis par l'effort et la détermination : noble, moyen, faible. Le degré faible exige douze ans de pratique, le degré moyen sept ans, et le degré noble sept mois. En l'occurrence, Nālaka, le neveu de l'ermite, s'attellera à la pratique du *moneyya* selon le degré noble, dès qu'il entendra pour la première fois Bouddha enseigner le *dhmma*, le huitième jour suivant celui du premier sermon délivré aux cinq premiers disciples. Une telle pratique se base sur une ascèse très intense. Parmi les déterminations qui la constituent, le renonçant se limite à une seule maison par jour devant laquelle il s'immobilise, attendant que l'un de ses habitants en sorte éventuellement pour venir lui donner un peu de nourriture. Il ne va pas se présenter devant une seconde maison, même s'il n'a rien obtenu. De plus, il ne retourne jamais deux fois devant la même maison ; il est donc nomade. Nālaka parviendra au stade d'*arahanta* en étant debout, et, à l'instar de tous les pratiquants du *moneyya*, il expirera au moment même où il parviendra à ce stade, en raison de la difficulté du *moneyya*, entrant alors dans le *parinibbāna*, la cessation définitive du cycle des renaissances.

L'examen du bébé par les huit brahmanes

Cinq jours après la naissance de son fils, le roi fit appel à huit brahmanes astrologues très réputés pour lire les signes de la main du futur Bouddha. Après un soigneux examen des jeunes mains du bébé, les sept plus anciens astrologues s'accordèrent à affirmer :

« De deux choses l'une : si cet enfant continue de mener une existence mondaine, il sera un roi très puissant, dominant l'humanité entière ; si cet enfant mène la vie de renonçant, il deviendra un bouddha pleinement éveillé. »

Le plus jeune des astrologues, quant à lui, ne voit qu'une seule possibilité :

« Cet enfant est le futur Bouddha ».

Très surpris des visions révélées par les astrologues, le roi leur demanda :

« Comment pourrait mon fils, se lassant de l'existence princière, quitter le palais pour la vie austère du renoncement, comment expliquer une pareille aberration ? »

Koṇḍañña, le plus jeune des astrologues, lui expliqua :

« Cet enfant est accompli en *pāramī*, il est dépourvu d'avidité et n'a plus aucun attachement au plaisir des sens. Lorsqu'il rencontrera les 4 grands signes – le vieillard, le malade, le mort et le renonçant –, il quittera le palais au profit de la vie ascétique, jusqu'à devenir un bouddha. »

Le roi fut consterné par ces prédictions. Il n'appréciait pas du tout l'idée que son fils pourrait mener une vie de renonçant. Seule la perspective de le voir incarner le plus puissant des rois pouvait le satisfaire. Après mûres réflexions, il décida de

confiner son fils au sein du palais, veillant à ce qu'il demeure préservé du moindre contact extérieur, l'empêchant ainsi de rencontrer les 4 grands signes. Pour s'en assurer, il a fait quitter les lieux à toute personne susceptible de présenter les caractéristiques d'un des 4 grands signes ou d'en informer le jeune prince, dans les alentours du palais, sur un rayon si large que le meuglement d'une vache située à l'extérieur ne put être perçu depuis le palais.

À l'issue de leurs prédictions, les astrologues ont attribué un nom au prince : Siddhattha, qui signifie « celui qui a la capacité d'exaucer le souhait des *deva* et des hommes ».

La mort de la reine Sirīmahāmāyā

Au septième jour du prince Siddhattha (le jeudi qui suivit sa naissance), la reine Sirīmahāmāyā – sa mère – mourut, prenant naissance dans la quatrième sphère du monde des *deva*, répondant au nom de Santusita. Comme le roi Sudoddhana avait deux épouses, il lui en subsistait une autre, après la mort de la reine. Cette épouse, qui s'appelait Mahāpajāpati Gotamī, deviendrait la première *bhikkhunī* (moniale) à l'origine du *saṃgha* féminin (voir le chapitre « À propos de Mahāpajāpati Gotamī »). Étant la sœur de la reine défunte, elle fut par conséquent la tante du prince Siddhattha, en plus d'être sa belle-mère. Quelques jours après la naissance du prince Siddhattha, elle donna naissance à un enfant, qui portera le nom de Nanda, et qui deviendrait plus tard un *arahanta* (voir le chapitre « L'entrée du prince Nanda dans le *saṃgha* »). Elle confia son fils à une nourrice et prit à sa charge le jeune Siddhattha pour l'allaiter elle-même et prendre soin de lui, exactement comme s'il s'agissait de son propre fils. En outre, on cacha à l'enfant la mort de sa mère, si bien qu'en prenant de l'âge, il crut toujours que la reine Mahāpajāpati Gotamī fut sa véritable mère.

L'enfance du prince Siddhattha

La deuxième prosternation du roi

Quand le jeune prince fut âgé d'un mois (le jour de pleine lune qui suivit celui de sa naissance), le roi Sudoddhana se rendit dans les champs pour labourer lui-même, une matinée entière, sans ménager ses efforts, sous le regard admiratif des paysans du royaume et de gens de toutes castes, venus assister à cette grande tradition annuelle. Cette tradition voulait qu'une démonstration personnelle du roi occasionne d'abondantes récoltes.

Alors que le roi labourait activement la terre, le jeune Siddhattha fut placé à l'ombre d'un jamelonier (arbre à baies). Très curieuses d'observer le labourage cérémonial du roi, les nombreuses femmes chargées de s'occuper du bébé royal l'oublèrent durant toute la matinée, le laissant tout seul. Le jeune Siddhattha – alors âgé d'un mois – s'est redressé lui-même pour se retrouver en posture assise, et s'est naturellement mis à pratiquer *ānāpāna*, autrement dit, il se concentrait sur la sensation de l'air entrant et sortant des narines. Après un court instant, il expérimenta le premier *jhāna*. Alors que le prince Siddhattha restait immobile pendant toute la matinée, le soleil arriva devant lui. Or, l'ombre demeura toujours sur lui, comme si une ombrelle invisible était placée juste au-dessus de sa tête. Se rappelant soudainement leur devoir, les femmes préposées à la surveillance du jeune prince se précipitèrent vers lui. Le voyant assis, immobile, totalement à l'ombre malgré l'absence d'abri, elles sont allées prévenir le roi, qui en fut si surpris qu'il se dépêcha vers le lieu où se trouvait son fils. Ébahi d'étonnement devant ce fait extraordinaire, il se prosterna devant le bébé.

La création du grand bassin par les deva

Alors que le prince Siddhattha parvenait à l'âge de sept ans, son père s'enquit auprès de ses conseillers pour les interroger à propos des amusements appréciés par les enfants de cet âge. Comme ceux-là indiquèrent qu'ils adorent jouer dans l'eau, le roi a fait construire un bassin. Les ouvriers passeront une journée entière à discuter des plans, à mesurer l'endroit et à appliquer des marques au sol. Ce n'est qu'à la fin du jour qu'ils se décidèrent où ils allaient creuser, comment ils aménageraient le bassin, et où ils planteront des arbres, tant et si bien qu'à la tombée de la nuit, la première pelletée ne fut toujours pas effectuée.

Pendant la nuit, voyant cela, le roi des *deva* – Sakka – demanda à un autre *deva* d'aller faire ce bassin avant la venue du jour suivant. Il descendit alors, rapide comme un éclair, créant un bassin gigantesque, long de telle sorte qu'il ne fut pas possible d'entendre le meuglement d'une vache située de l'autre côté. Le bassin était peuplé d'oiseaux splendides aux mille couleurs, des fleurs de lotus des plus resplendissantes espèces flottaient près du rivage. Au lever du soleil, voyant la gigantesque piscine, tout le monde fut émerveillé. On appela immédiatement le

roi, qui fut ravi de partager sa joie avec toutes les personnes présentes. Devinant de quelle manière cela avait pu apparaître, il mentionna à l'égard de tous :

« Cela est l'œuvre des *deva*. S'ils ont agi ainsi, c'est grâce aux *pāramī* exceptionnelles de notre prince Siddhattha. »

On est allé chercher le prince pour lui montrer le bassin. Accompagné par tous les enfants du palais, le jeune Siddhattha s'y est amusé durant toute la journée. Dans ce bassin paradisiaque, certains ramaient à bord de barques, d'autres plongeaient et nageaient.

La construction des trois palais

Lorsque le prince fut âgé de seize ans, son père lui fit construire trois somptueux palais, chacun en fonction de l'une des trois saisons – pluie, hiver, été. Le palais d'été fut baptisé Ramma, celui des pluies Suramma, quant à celui d'hiver Subha. Chacun était entièrement recouvert d'or. Suramma avait été doté de 7 toits et les deux autres de 9 toits chacun. Le roi fit loger son fils dans ces trois palais aussitôt leur construction achevée. Très soucieux du confort d'existence du jeune prince, il veilla avec un soin particulier de lui offrir le meilleur, en tous points de vue. Le jeune Siddhattha bénéficia alors des meilleures choses en mesure de ravir au plus haut degré les plaisirs des cinq sens. Les plus beaux décors naturels et intérieurs, et les plus somptueux spectacles de danse pour le ravissement des yeux. Les musiques les plus mélodieuses et les plus recherchées pour le ravissement des oreilles. Les mets les plus raffinés et les plus goûteux pour le ravissement du palais. Les fleurs et les encens les mieux parfumés pour le ravissement du nez. Les soins corporels (massages, bains à température optimale, éventage, etc.) les plus aboutis et les plus appliqués pour le ravissement du corps.

En réfléchissant, il se disait que si son fils se marie, il ne renoncerait pas et demeurerait au palais, devenant le plus grand des rois, et que lui-même aurait alors l'honneur d'être le père du plus grand des rois. Dans ce dessein, il décida de marier son fils.

La demande de la main de la fille du roi Subbabuddha

Le roi Sudoddhana dépêcha un messenger pour aller demander – pour son fils Siddhattha – la main de la fille du roi Subbabuddha, régnant sur le royaume de Devadaha. Ce roi était le frère de la reine défunte, et donc l'oncle du prince Siddhattha. Sa réponse fut la suivante :

« Siddhattha n'a aucun savoir, on ne lui a jamais rien enseigné, son père ne lui a rien appris. Il est bel homme, mais rien de plus. Il est donc inutile ; une telle personne ne mérite pas ma fille. »

Le roi Sudoddhana s'est entretenu avec son fils, lui faisant part de ce fait. Siddhattha répliqua :

« Je n'ai pas besoin d'apprendre quoi que ce soit, je possède déjà toutes les connaissances. »

Devant le scepticisme de son père, le jeune prince lui proposa, sûr de lui :

« Que voulez-vous que je vous montre ?

— Le tir à l'arc ! »

Le roi répondit sans hésitation, sachant très bien qu'il s'agissait de la plus difficile des disciplines, et aussi la plus représentative de puissance et d'habileté pour un prince qui en possède la maîtrise.

La démonstration des capacités du prince Siddhattha

Afin de prouver ses capacités à son père, se tenant debout sans la moindre protection, le prince Siddhattha ordonna à quatre archers habiles de se placer autour de lui et de décocher une flèche chacun sur lui, tous en même temps. Alors que les quatre flèches furent lâchées simultanément en se dirigeant à une vitesse vertigineuse sur le prince, il les esquiva d'un geste sûr et gracieux. Dans le même élan, il renvoya les quatre flèches heurter le centre du bouclier de chacun des quatre archers. Il exhiba de nombreux autres exploits. Entre autres... Il lança une flèche vers le ciel et en décocha immédiatement une autre à l'aide de laquelle il fendit l'arrière de la première. Il monta des éléphants et des chevaux, y effectuant les figures les plus ardues et les plus spectaculaires. Il montra ses talents de lancer au couteau, non moins surprenants. À chaque prouesse accomplie, tout le monde applaudissait et criait son admiration, plongeant le palais tout entier dans une effervescence festive. Comme le prince fit connaître ses compétences exemplaires dans toutes les disciplines, il acquit une grande célébrité.

Le mariage du prince Siddhattha avec la princesse Yasodharā

Consentant joyeusement et fièrement à donner la main de sa fille au prince, le roi Subbabuddha l'envoya au palais de Kapilavattu. Alors que le mariage approchait, les parentés de Siddhattha et celles de Yasodharā firent parvenir de nombreux cadeaux au palais. Beaucoup envoyèrent aussi leur fille, espérant que le jeune prince la choisisse comme épouse. Le jour du mariage, il choisit néanmoins la princesse Yasodharā, dont on dit qu'elle fut aussi exquise que l'or, pour être son épouse, mais toutefois également d'autres filles, afin de constituer sa propre cour. Toutes les filles qui s'occupaient de la princesse, alors qu'elle vivait encore auprès de son père dans le royaume de Devadaha, la suivirent au palais de Kapilavattu.

Dès son mariage, le prince Siddhattha vécu avec la princesse Yasodharā dans le bonheur, le confort et l'opulence, treize ans durant. Les réjouissances qui s'offraient continuellement aux jeunes époux étaient tant raffinées qu'elles furent comparables à celles expérimentées par les *deva* vivant dans les sphères les plus confortables.

Les 4 grands signes

Le vieillard

Un jour, alors qu'il était âgé de vingt-huit ans, le prince Siddhattha, sortit à l'extérieur du palais pour se rendre dans le somptueux jardin royal de Kapilavatthu. Le convoi qui le conduisit vers le jardin se constituait de quatre chevaux, de la princesse, d'un cocher qui dirigeait les chevaux, de soldats et de quelques membres de la cour. Un *deva* de la sphère Tusitā (quatrième sphère), vit que le temps approchait pour le prince Siddhattha de renoncer à l'existence princière pour partir dans la forêt. Juste avant que la diligence ne pénétrât dans le jardin royal, ce *deva* fit apparaître le premier des quatre grands signes. Il créa un vieillard tout édenté, les cheveux blancs, la peau fripée, ridée de toutes parts, le dos courbé. Il tremblait en se tenant sur sa canne. Très âgé et l'apparence usée, le vieillard se dressait devant l'entrée du jardin. Le *deva* fit de telle sorte que seuls, le prince et le cocher puissent l'apercevoir. Le prince, qui n'avait jamais vu que des jeunes personnes, fut très surpris par cette vision. Choqué, il s'enquit auprès du cocher :

« Ses cheveux ne sont pas comme ceux des autres ; ils sont tout blancs. Son corps n'est pas non plus comme celui des autres ; il semble usé et son dos est tout courbé. Toutes ses dents sont tombées. Il semble n'avoir plus que la peau sur les os. Il tremble de toutes parts. Qui est-ce ?

— C'est un vieillard. Une personne parvenue à la vieillesse.

— Auparavant, je n'avais vu de personnes aux cheveux blancs (il répéta toute la description), et n'en avais jamais entendu parler, non plus. Comment se fait-il qu'il soit ainsi ? Expliquez-moi !

— Quand la vie arrive à une certaine durée, on devient comme cela, tout l'organisme dépérit.

— Moi aussi, serai-je inévitablement ainsi, un jour ?

— Tous les êtres vieillissent de la sorte. Le fait d'avoir un corps amène inévitablement à connaître la vieillesse.

— Je peux donc connaître moi aussi la vieillesse. Je suis si bouleversé que ne veux plus aller au jardin. Faites demi-tour et rentrons au palais ! »

La vision du premier des quatre grands signes provoqua chez le jeune prince une profonde prise de conscience. Il demeura épouvanté à l'idée qu'il connaîtrait irrémédiablement la vieillesse. Étonné de voir la diligence si vite revenir au palais, le roi interrogea le cocher :

« Comment se fait-il que vous ne soyez pas restés au jardin royal ?

— Le prince n'a même pas voulu y pénétrer tant il est bouleversé, Sire.

— Qu'a-t-il bien pu le bouleverser ?

— Il a aperçu un vieillard, Sire. »

Le roi comprit aussitôt ce que son fils a dû ressentir au contact de cette vision. Très soucieux à l'idée qu'il puisse découvrir les trois autres signes, le monarque

fit élargir d'une seconde distance, depuis laquelle on ne peut plus entendre une vache meugler, le périmètre vierge de tout élément susceptible de lui (au prince) faire découvrir l'un de ces trois autres signes. Il fit également multiplier les réjouissances et les distractions dont disposait déjà son fils pour tenter d'effacer sa désillusion.

Le malade

Quatre mois plus tard, ayant de nouveau le désir de se rendre au jardin royal, le prince Siddhattha fit atteler la diligence princière et se mit en chemin, escorté de soldats et de quelques membres de la cour. Juste avant que la voiture ne pénétrât dans le jardin, le *deva* (celui qui fit apparaître le premier des quatre grands signes) fit apparaître le deuxième des quatre grands signes. Il créa un malade, le corps recouvert de pustules, rongé par la maladie baignant lamentablement dans ses propres excréments et urines. Il n'avait pas la force de se lever, ni de s'allonger tout seul. Profondément marqué par la douleur, l'apparence cadavérique et vide de santé, le malade se tenait devant l'entrée du jardin. Le *deva* fit de telle sorte que seuls, le prince et le cocher puissent l'apercevoir. Le prince, qui n'avait jamais vu que des personnes en pleine santé, fut très surpris par cette vision. Choqué, il s'enquit auprès du cocher :

« Les yeux de cette personne ne sont pas comme ceux des autres. Ils demeurent ternes et à peine entre-ouverts. Sa voix non plus n'est pas comme celle des autres. Il gémit comme s'il était continuellement en proie à la douleur. À l'inverse des autres personnes, il semble être condamné par une immense faiblesse. Qui est-ce ?

— Ceci est un malade. Une personne qui souffre de maladie.

— Auparavant, je n'avais vu de personnes aux yeux ternes et à peine ouverts (il répéta toute la description), et n'en avais jamais entendu parler, non plus. Comment se fait-il qu'il soit ainsi ? Expliquez-moi !

— Cet homme a contracté une maladie. C'est-à-dire qu'une affection s'est emparée de son corps. La maladie dont il souffre fait qu'il n'est pas conscient de sa posture : il ne sait pas s'il est debout ou assis. Il existe en outre de nombreuses autres maladies.

— Moi aussi, un jour, vais-je inévitablement souffrir d'une maladie, comme cet homme ?

— Tous les êtres sont assujettis à la maladie, personne n'en est épargné, personne ne demeure éternellement en parfaite santé. Le fait d'avoir un corps amène inévitablement, un jour ou l'autre, à éprouver des maux physiques divers.

— Je peux donc connaître moi aussi la maladie. Je suis si bouleversé que ne veux plus aller au jardin. Faites demi-tour et rentrons au palais ! »

La vision du deuxième des quatre grands signes provoqua chez le jeune prince une profonde prise de conscience. Il demeura effrayé à l'idée qu'il connaîtrait irrémédiablement la maladie. Étonné de voir la diligence si vite revenir au palais, le roi interrogea le cocher :

- « Comment se fait-il que vous ne soyez pas restés au jardin royal ?
 — Le prince n'a même pas voulu y pénétrer tant il est bouleversé, Sire.
 — Qu'a-t-il bien pu le bouleverser ?
 — Il a aperçu un malade, Sire. »

Le roi comprit aussitôt ce que son fils a dû ressentir au contact de cette vision. Très soucieux à l'idée qu'il puisse découvrir les deux autres signes, le monarque fit élargir d'une troisième distance, depuis laquelle on ne peut plus entendre une vache meugler, le périmètre vierge de tout élément susceptible de lui faire découvrir l'un de ces trois autres signes. Il fit encore multiplier les réjouissances et les distractions dont disposait déjà son fils pour tenter d'effacer sa désillusion.

Le mort

Quatre mois plus tard, ayant de nouveau le désir de se rendre au jardin royal, le prince Siddhattha fit atteler la diligence princière et se mit en chemin, escorté de soldats et de quelques membres de la cour. Juste avant que la voiture ne pénétrât dans le jardin, le *deva* fit apparaître le troisième des quatre grands signes. Il créa un mort, installé dans un palanquin mortuaire qu'était en train de préparer et entourait un large groupe de personnes. Le *deva* fit de telle sorte que cette procession, qui prenait place devant l'entrée du jardin, ne fut visible que du prince et du cocher. Curieux de cette scène, le jeune Siddhattha s'enquit auprès du cocher :

- « Que fait cet attroupement de gens ?
 — Ils préparent un palanquin pour transporter un mort.
 — Auparavant, je n'ai jamais vu de mort, et n'en ai jamais non plus entendu parler. Emmenez-moi voir cette personne morte. »

Quand le cocher eut approché la diligence, le prince en descendit et s'approcha du mort pour l'observer de près. Le cadavre avait la peau blanchâtre, d'un aspect lugubre, déjà rongée par la décomposition. Très surpris de voir une apparence si macabre émanant d'un être humain, le prince, qui n'avait jamais vu que des personnes en vie, demanda au cocher :

- « Comment expliquez-vous la mort ?
 — Quand on parvient à la mort, on ne revoit plus jamais sa famille, ni ses amis.
 — Moi aussi, serai-je mort, un jour ? Connaîtrais-je inévitablement la mort ? Moi aussi, viendrais-je à ne plus jamais revoir ma famille, ni mes amis ? (Le prince ne savait pas que sa mère était morte, car le jour de son décès, il n'avait que sept jours, et depuis lors, on lui avait laissé croire que la reine Mahāpajāpati Gotamī était sa mère biologique).
 — Tous les êtres qui peuplent l'univers connaîtrons inévitablement la mort. À un moment de l'existence, tout corps finit par dépérir de cette façon, aboutissant inévitablement à la mort. Vous aussi, un jour vous serez mort, et ainsi, ne reverrez plus votre famille, ni vos amis.
 — Je peux donc connaître comme tout le monde la mort, moi aussi. Je suis si bouleversé que ne veux plus aller au jardin. Faites demi-tour et rentrons au palais ! »

La vision du troisième des quatre grands signes provoqua chez le jeune prince une profonde prise de conscience. Il demeura effrayé à l'idée qu'il connaîtrait irrémédiablement la mort. Étonné de voir la diligence si vite revenir au palais, le roi interrogea le cocher :

- « Comment se fait-il que vous ne soyez pas restés au jardin royal ?
- Le prince n'a même pas voulu y pénétrer tant il est bouleversé, Sire.
- Qu'a-t-il bien pu le bouleverser ?
- Il a aperçu un mort, Sire. »

Le roi comprit aussitôt ce que son fils a dû ressentir au contact de cette vision. Très soucieux à l'idée qu'il puisse découvrir le dernier signe, le monarque fit élargir d'une quatrième distance, depuis laquelle on ne peut plus entendre une vache meugler, le périmètre vierge de tout élément susceptible de lui faire découvrir l'un de ces trois autres signes. Il fit, une fois de plus, multiplier les réjouissances et les distractions dont disposait déjà son fils pour tenter d'effacer sa désillusion. Néanmoins, le jeune prince voulut rester seul dans sa chambre, tant il était accablé par cette troisième vision. Il songea :

« Ainsi, chacun dans le monde est destiné à mourir, un jour ou l'autre. Personne n'a découvert comment échapper à cela. Il doit cependant bien y avoir un moyen d'y parvenir. Je dois le découvrir et en faire bénéficier tous les êtres ! »

Le renonçant

Quatre mois plus tard, ayant de nouveau le désir de se rendre au jardin royal, le prince Siddhattha fit atteler la diligence princière et se mit en chemin, escorté de soldats et de quelques membres de la cour. Juste avant que la voiture ne pénétrât dans le jardin, le *deva* fit apparaître le dernier des quatre grands signes. Il créa un renonçant, le crâne et le menton rasés, vêtu d'un simple tissu ocre, assis et immobile, absorbé dans un profond *samādhi* (concentration). Affichant une apparence noble et sereine, le renonçant se trouvait devant l'entrée du jardin, de sorte que seuls, le prince et le cocher puissent l'apercevoir. Le prince, qui n'avait jamais vu que de personnes sans cesse obsédées par les activités effervescentes du monde, fut très surpris par cette vision. Intrigué, il demanda au cocher :

- « Ce personnage n'est pas comme les autres. Il n'a pas de cheveux, ni de barbe. L'habit – teinté d'un ton ocre – qu'il porte n'est pas non plus comme celui des autres. Qui est-il ?
- C'est un renonçant.
- Qu'est-ce qu'un renonçant ? Expliquez-moi ce que cela signifie !
- C'est une personne qui s'entraîne en vue de se libérer de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Sa générosité est sans limite. Il s'entraîne noblement et sans relâche au développement des 10 *kusalakammapathadhamma*. Ne consacrant sa vie qu'à cela, il porte cet habit ocre, renonçant à toutes les réjouissances de la vie laïque. Une telle personne est appelée un renonçant. Un renonçant est une personne proche du *dhamma*, qui ne commet pas de faute, il observe une conduite pure. Il sait que sa pratique est bonne. Une telle personne

est appelée un renonçant. Il n'opprime pas les êtres, il prend toujours soin d'autrui, ne visant que le bénéfice de chacun. Il comprend que cela est bien. Une telle personne est appelée un renonçant.

— J'ai beaucoup d'admiration pour de tels êtres, qui s'entraînent en vue de se libérer de la vieillesse, de la maladie et de la mort. (il énonce ainsi toute la définition que le cocher vient de lui exposer) Voilà une noble manière de vivre ! »

Comme le prince souhaita parler directement au renonçant, il s'approcha de lui, et lui adressa les mêmes questions qu'il venait d'adresser au cocher. Comme le renonçant lui fournit les mêmes réponses, le prince conclut le dialogue par les mêmes paroles de félicitations.

Très heureux, le prince pénétra dans le jardin royal. Ayant prit place à l'ombre d'un bosquet, il savoura la délicieuse atmosphère et la délicatesse des parfums généreusement offerts par des fleurs de toutes espèces, dont le dégradé des couleurs n'avait rien à envier aux plus beaux ciels permis par le coucher du soleil. Ses pensées rivées sur la découverte qu'il venait de faire, il irradiait du plus intense des bonheurs.

Remarque : Concernant le futur bouddha Gotama, l'espace de temps entre les apparitions des quatre grands signes fut de quatre mois, mais pour d'autres bouddhas, cette durée peut être de cent ans – en proportion de leur durée de vie. Selon les enseignements du *dhmma*, à chaque *antarakappa* (cycle de progression et de régression de l'espérance de vie humaine), la durée de vie des humains s'allonge progressivement jusqu'à un nombre astronomique d'années, pour redescendre ensuite peu à peu, jusqu'à l'âge de dix ans. Toutefois, un bouddha n'apparaît jamais dans une période dont l'espérance de vie des humains excède les cent mille ans. La raison étant que leur vie est si longue que les humains, oubliant complètement leur naissance, n'accepteraient pas l'enseignement du *dhmma*, refusant de croire que leurs corps ont à subir la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort. Bien que ces points constituent la seule chose qui pousse les êtres à la pratique du *dhmma*, rares, déjà parmi ceux qui ont une vie suffisamment courte pour en être pleinement conscients, sont ceux qu'ils motivent à s'entraîner sur la voie de la libération jusqu'au succès. Ignorant de ces points fondamentaux pour vouloir la libération, personne – à une époque où l'on vit jusqu'à cent mille ans – ne voudrait faire le moindre effort pour espérer échapper à des souffrances invisibles (car trop lointaines pour être visibles).

La naissance de Rāhulā

La princesse Yasodharā n'était pas présente lors de cette sortie, car elle était enceinte. Le prince Siddhattha resta jusqu'à la fin du jour dans le jardin royal, se délectant paisiblement de sa beauté et de sa tranquillité. Pendant ce temps, son épouse mit au monde un garçon. Un messager dépêché du palais arriva au jardin pour informer le prince de l'événement. Prenant connaissance de la naissance de son fils, le jeune prince fut complètement consterné, son visage se referma aussitôt, complètement désolé et rembruni. Il songea à voix haute :

« J'avais de l'attachement pour mon épouse, et à présent, le problème se trouve multiplié. Cette naissance constitue un attachement supplémentaire qui m'emprisonne encore plus. L'accablement soudain de mon esprit est comparable à la lune subitement plongée dans l'ombre d'une éclipse. »

Ceux qui ont entendu ces paroles sont allés les rapporter au roi Sudoddhana. Le monarque nomma son petit-fils nouveau-né en conséquence : Rāhulā, ce qui signifie « éclipse de lune » en pali. Après avoir passé toute la journée dans le jardin, à la tombée de la nuit, le prince Siddhattha rentra dans son palais, où avait lieu une grande fête, organisée par le roi. Il avait convié les meilleurs danseurs et chanteurs du royaume pour célébrer la naissance de son petit-fils, mais surtout pour ranimer la joie dans le cœur de son fils, qui n'était plus satisfait de son existence au sein du palais princier. Le roi était très soucieux du bonheur du prince, car sa plus grande ambition était de le voir assurer sa succession au trône.

L'exclamation spontanée de la princesse Kisāgotamī

Sur le chemin du retour, peu avant d'arriver au palais, le prince Siddhattha croisa une jeune princesse, nommée Kisāgotamī, qui s'écria spontanément, dès qu'elle aperçu le prince :

« Oh ! Que la mère de cet homme doit être comblée de bonheur ! Que le père de cet homme doit être comblé de bonheur ! Que l'épouse de cet homme doit être comblée de bonheur ! »

Entendant cela, le prince songea :

« Ce n'est pas possible ! Comment pourraient la mère, le père et l'épouse d'un *puthujana* (être ordinaire ; être qui n'a pas encore développé une vue juste de la réalité) être comblés de bonheur ? Ce n'est qu'une fois que sera éteint le feu des *kilesā* (impuretés mentales) que sont *lobha*, *dosa*, et *moha* (l'avidité, l'aversion et l'ignorance) qu'il y aura matière à être comblé de bonheur. Ce n'est qu'une fois que la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort seront écartées qu'il y aura matière à être comblé de bonheur. »

En suite à cette réflexion, il décida :

« Cette nuit, je vais partir dans la forêt à la recherche de la paix de *nibbāna*, je vais m'efforcer de triompher de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. »

Ravi des paroles de la jeune Kisāgotamī, qui l'ont amené à renforcer sa prise de conscience, le prince Siddhattha lui offrit un collier de perles d'une valeur de 10 000 de la devise de l'époque. Ce qui eut pour effet d'inonder la jeune princesse d'une joie intense, car elle s'imagina plaire au prince. Elle interpréta ce présent comme un cadeau d'amour. Estimant que la princesse Yasodharā était déjà vieille du fait qu'elle avait déjà eu un enfant, elle pensa que le prince la prendrait pour épouse, et qu'un jour, elle deviendrait ainsi la reine.

Le départ pour la forêt

L'écœurement des plaisirs sensoriels

De retour au palais, ce lundi de la pleine lune de juillet 97 de la Grande ère le prince Siddhattha se dirigea droit vers le salon principal, sans prendre la peine de monter dans la chambre où étaient la princesse et son bébé. Une fois dans le salon, il s'allongea sur son vaste trône, abrité par une large ombrelle blanche. En face et sur les côtés du trône princier, de jeunes et belles femmes dansaient, d'autres jouaient de divers instruments de musique, d'autres encore, chantaient de plaisantes mélodies. Toutes étaient richement vêtues, soigneusement coiffées et agréablement parfumées. À l'inverse des jours précédents, le prince n'éprouvait plus le moindre plaisir à ces réjouissances. Les *kilesā* (impuretés mentales) lui pesaient tant qu'il n'acceptait plus de les subir, aussi moindres soient-ils. Demeurant insensible au gracieux spectacle des danseuses, aux délicates harmonies des musiciennes et à la douceur de la mélodie des chanteuses, il s'endormit. Voyant le prince endormi, toutes les femmes présentes dans le palais, très embarrassées, n'osaient plus faire de mouvement, par peur de le déranger dans son sommeil. Elles n'osaient pas non plus partir, car l'ordre ne leur en avait pas été donné ; toutes restèrent donc sur place. Alors que l'heure avançait, toutes les personnes présentes dans le palais s'endormirent sur place.

Tout le monde dormait dans un désordre complet : les corps étaient éparpillés dans tous les coins, dirigés dans tous les sens, des langues pendaient, certaines ronflaient, bavaient, râlaient, parlaient pendant le sommeil, mâchonnaient, gardaient la bouche grande ouverte, d'autres s'étaient à demi dénudées dans l'inconscience du sommeil. Après le milieu de la nuit, le prince s'est réveillé. Il a contemplé le spectacle désolant qui s'offrait à ses yeux. Il fut complètement, et pour de bon, rassasié des *kilesā*, et même dégoûté, écœuré. Cette vision répugnante lui fit penser à un charnier désordonné où les cadavres sont entassés pêle-mêle. Une pensée le déprima :

« Dire que je suis resté insouciant, plongé dans ce monde des plaisirs sensoriels pendant vingt-huit ans ! »

Le départ du palais

Le prince décida de mettre aussitôt à l'œuvre sa décision de partir pour la forêt. Il descendit en bas du palais, où était tranquillement endormi Channa, son fidèle serviteur. Channa dormait toujours devant l'entrée du palais, prenant garde à ce que personne ne vienne déranger le prince pendant son sommeil. Arrivé dans le hall d'entrée de sa demeure, le prince Siddhattha réveilla Channa, en lui ordonnant d'aller préparer Kaṇḍaka. Kaṇḍaka était le nom du cheval princier, doué d'une intelligence exceptionnelle. Habituellement apprêté après l'aube, Kaṇḍaka comprit que si l'on équipait sa selle de nuit, c'est parce que le futur Bouddha était prêt à effectuer son départ vers la forêt. Réalisant

l'immense importance du rôle qu'il était sur le point de tenir, il eut un hennissement de joie retentissant dans toute la cité de Kapilavatthu. Afin que personne ne soit réveillé et ne soupçonne alors le départ du prince, les *deva* ont empêché le puissant hennissement de parvenir aux oreilles de tous les habitants endormis de la cité.

Juste avant de partir, le prince demanda à Channa de l'attendre un instant auprès de son cheval. Comme il n'avait pas encore vu son fils, il voulut au moins l'apercevoir une fois avant de partir. Il monta donc dans la chambre où se trouvait la princesse, et souleva le rideau du lit. En voyant son fils, qui dormait paisiblement dans les bras de sa mère, il voulut le prendre dans les siens. Il pensa toutefois que cela n'était pas raisonnable, étant donné la circonstance : il risquerait de réveiller la princesse, il si tel était le cas, il ne pourrait plus partir pour la forêt. Il a donc contenu son désir et partit sans avoir touché son fils. Il se contenta de penser :

« Je dois partir sans plus tarder. Quand j'aurai trouvé ce que je cherche, je reviendrai. Je pourrai alors voir mon fils, et revoir sa mère. »

En sortant, le prince s'approcha de Kaṇḍaka (son cheval), lui glissant à l'oreille :

« Aide-moi à partir dans la forêt, afin que je puisse accomplir ma tâche qui me conduira à offrir à tous les êtres la possibilité de briser la chaîne qui les retient prisonniers dans la sphère des plaisirs des sens. »

Le prince monta le cheval, et Channa s'accrocha à la queue du cheval. L'animal partit au galop en direction de la forêt. Pour que le futur Bouddha puisse partir vers la forêt sans la moindre contrainte, les *deva* ont tout fait pour que personne ne puisse soupçonner quoi que ce soit. Ils ont absorbé les bruits résonnants provoqués par le galop du cheval. Au moment précis où le prince arriva vers la grande porte de l'enceinte du palais, si lourde qu'il fallait mille hommes pour l'ouvrir, celle-ci s'ouvrit d'elle-même, grâce à l'œuvre des *deva*.

L'empêchement de Māra

Pendant que le cheval traversa la ville de Kapilavatthu, le *deva* Māra, de la cinquième sphère du monde des *deva* – appelée Vasavattī, ce qui signifie « ceux qui ont la possibilité de faire apparaître tout ce qu'ils veulent » – s'adressa au prince :

« Non ! N'allez pas dans la forêt ! Pourquoi allez-vous chercher tant de difficulté inutilement ? Si vous attendez sept jours, apparaîtra le véhicule qui vous permettra de faire le tour du monde. Vous pourrez ainsi diriger le monde entier. Rentrez donc dans votre palais !

— Hé, Māra ! Je sais très bien que je peux bénéficier de ce véhicule d'ici sept jours. Cela ne m'intéresse absolument pas ; j'ai renoncé à tout ce qui a trait à la sphère des sens qui me dégoûte autant qu'un vulgaire crachat ! Je n'ai pas du tout l'ambition d'être roi. »

Sans prêter attention à Māra, il poursuivit son chemin en traversant toute la ville. Au moment où il sortit de Savatti, il ressentit un vif désir de revoir une dernière fois la ville où il a vécu toute sa vie. Pour ne pas faire perdre un temps précieux au jeune prince, les *deva* ont fait tourner la ville autour de lui de sorte qu'il puisse la voir en un clin d'œil, dans tous ses recoins, sans avoir à se déplacer. Pour l'aider à effectuer son déplacement vers la forêt dans les meilleures conditions, les *deva* indiquèrent la voie et éclairèrent le chemin. Ils diffusèrent même de parfums exquis et jouèrent des mélodies enchanteresses tout au long du trajet, pour marquer leur vénération envers le futur Bouddha.

Dirigé vers l'ouest et long de trente *yūjanā* (un *yūjanā* = distance parcourue – par un homme – en une journée de marche), le trajet aboutit à une grande rivière. Toujours aidé par les *deva*, le cheval traversa la rivière d'un seul bond. Alors qu'ils parvinrent à l'autre rive, le jeune Siddhattha descendit de sa noble monture et s'enquit à Channa :

« Quel est le nom de cette rivière ?

— Cette rivière se nomme Anomā (la rivière noble), prince.

— Cet endroit me semble très propice pour renoncer à mon statut de prince et revêtir l'habit de renonçant. »

Sur ces paroles, le futur Bouddha abandonna tous ses bijoux et parures à Channa.

La coupe des cheveux



À l'aide de sa dague princière, le jeune Siddhattha coupa d'un trait sa longue chevelure, et la lança haut en direction du ciel, en prenant la détermination suivante :

« Puissent ces cheveux ne pas retomber sur terre si je devais devenir Bouddha (dans cette vie même) ».

Lorsque les cheveux étaient en l'air, le *deva* Sakka s'en empara. Il fit dresser un *cetiya* pour les conserver. Ce *cetiya* fut appelé Sūlāmaṇi. Ensuite, le *brahmā* Ghaṭikāra remit au jeune Siddhattha les huit articles de nécessité de tout renonçant : trois robes, un bol, une ceinture, une aiguille avec du fil, un filtre à eau et une lame. Le *brahmā* Ghaṭikāra était *arahanta*, depuis l'époque du bouddha Kassapa. En ce temps-là, Siddhattha était l'ami de ce *brahmā*. Le jeune renonçant abandonna alors ses vêtements princiers, qui firent l'objet d'un *cetiya*, du nom de Dussa, dressé dans l'Akaniṭṭha *bhūmi*, la plus haute sphère des *rūpa brahmā* (le plus haut des mondes où subsiste encore la matière). Il se vêtit aussitôt des robes données par le *brahmā*. Dès cet instant commença sa vie monacale et il prit le nom de Gotama.

Alors que le jeune Siddhattha fut devenu renonçant, il indiqua à son fidèle serviteur :

« Channa, à présent me voilà renonçant. Je vais partir seul dans la forêt. Rentrez au palais avec Kaṇḍaka.

— Noble Siddhattha, je veux demeurer tout le temps avec vous. Je voudrais rester ici et devenir renonçant également.

— Non, Channa, vous devez retourner au palais, afin de tenir informés mon père et ma belle mère de mon départ pour la forêt. »

Obéissant à l'injonction du renonçant, Channa et Kaṇḍaka se mirent en route pour le palais. À peine la grande rivière traversée, prenant conscience qu'il ne reverrait plus Siddhattha, le cheval princier en était si triste qu'il mourut subitement de chagrin. Channa poursuivit donc le chemin tout seul. D'abondantes larmes ruisselèrent sur ses joues, jusqu'à ce qu'il pénétra dans Kapilavatthu. Kaṇḍaka, reprit naissance dans le monde des *deva*.

Quand Channa s'approchait du palais, il vit le roi, la reine, ainsi que toute la cour, attendre anxieusement à l'extérieur de l'enceinte royale, les traits des visages distordus par l'inquiétude, espérant le retour du prince. Alors que Channa relatait le départ du prince pour la forêt, prenant soin de ne pas omettre de détail, tout le monde se mit à pleurer à chaudes larmes, déchiré par la tristesse.

Le premier repas collecté à l'aide du bol à Rājāgaha

Tout proche de la rivière Anomā, se trouvait une forêt de manguiers, nommée Anupiya, dans laquelle le renonçant Siddhattha pénétra pour y trouver une place convenable à son entraînement. Il y demeura sept jours durant, avant de partir pour le royaume de Rājāgaha. Il parvint, trente *yūjanā* plus loin (donc un mois plus tard), à la ville du même nom.

À peine parvenu dans la capitale du royaume, le jeune renonçant fit un tour, s'immobilisant un instant devant chaque maison qui bordait le chemin, dans le but de collecter son repas quotidien, à l'aide de son bol. Ici, personne ne le connaissait, mais il dégageait une telle prestance, il rayonnait une telle pureté et une telle noblesse, que tous ceux qui l'apercevaient furent instantanément épris d'une admiration profonde et d'une vénération totale. Dans la ville entière, très rapidement tout le monde parlait de la présence en ces lieux, d'un être extraordinaire, rayonnant comme la lumière. Bimbisāra lui-même, le roi du royaume de Rājāgaha, entendit parler du jeune renonçant. Il interrogea ses valets, voulant savoir s'il s'agissait d'un *deva*, d'un *nāga* ou d'un humain. Afin d'élucider cette question, l'un d'eux fut dépêché sur place.

Lorsque le renonçant Siddhattha termina sa collecte de nourriture, il s'assit à l'ombre de la montagne Paṇḍava, face vers l'est, prêt à prendre son repas. Alors qu'il ouvrit le couvercle de son bol, il fut saisi d'une telle sensation de dégoût qu'il eut presque envie de vomir. La qualité de cette nourriture, offerte par les personnes des couches pauvres de la société, était certes très éloignée de celle des mets excessivement raffinés dont il avait l'habitude de se délecter depuis sa plus tendre enfance. Toutefois, il se ressaisit rapidement, se donnant lui-même un sermon :

« Ne perds pas de vue que tu recherches *nibbāna*. Lorsque tu étais prince, tu mangeais les meilleurs mets, le plus délicat et le plus délicieusement parfumé des riz. À présent, tu as fait le choix de renoncer à toutes ces choses, en vue de parvenir au but suprême qu'est *nibbāna*. Tu dois accepter tout ce qui t'est donné, sans faire le difficile ; ce n'est qu'à ce prix que tu finiras par parvenir à *nibbāna*. Comment pourrais-tu obtenir un bénéfice, quel qu'il soit, si tu commences à suivre les moindres désirs de ce corps, qui n'est rien d'autre qu'un répugnant tas d'immondices ? »

Après cette reprise en mains, il entama son repas. Pendant ce temps, le valet envoyé par le roi Bimbisāra arriva tout près de lui. L'ayant délicatement observé, il repartit vite avertir le roi, pour revenir avec lui, peu après, sur les lieux. Dès que le roi vit le noble renonçant (qui venait d'achever son repas), il lui adressa la parole :

« Qui êtes-vous ?

— Je suis le fils du roi Sudodhdhana. »

Rempli d'une vénération intense et d'une joie profonde et soudaine, le roi pour-suivit :

« Oh que vous êtes encore jeune et si rayonnant ! Soyez un roi ! Je vous donne la moitié de mon royaume !

— La richesse d'un roi est chose totalement futile, qui ne sert qu'à perpétuer les *kilesā*, qu'à nous entretenir dans le *saṃsarā*. Je viens de renoncer à un royaume. Ça n'est point pour en prendre un autre. Je considère la richesse, aussi royale soit-elle, comme un vulgaire crachat. J'ai renoncé à tout cela tout comme l'on crache une glaire ignoble.

— (Très satisfait de la réponse du renonçant) *sādhū ! sādhū ! sādhū !* Puissiez-vous vous entraîner dans les meilleures conditions possible, pour le plus grand des succès ! Une fois que vous serez devenu un bouddha, venez en tout premier lieu dans notre royaume afin d'enseigner le *dhamma*.

— C'est entendu, le temps venu, je répondrai à votre invitation. »

Les six ans d'austérités

Les deux premiers instructeurs : les ermites Āḷāra et Udaka

Le jeune renonçant poursuivait son chemin en s'enfonçant dans les profondeurs de la forêt. Après une longue marche à travers les gigantesques étendues boisées du pays, il rencontra un ermite nommé Āḷāra, de l'ethnie des Kālāma. Cet ermite avait atteint les cinq *rūpa jhāna* (absorptions matérielles dans lesquelles la conscience n'a qu'un seul objet). Dès qu'il prit connaissance de son enseignement, le renonçant Siddhattha s'attela à un entraînement de *samatha*, selon les instructions de son nouveau maître. Il atteignit les *jhāna* le jour même, ce qui ne manqua pas de laisser l'ermite Āḷāra stupéfait. Le jeune renonçant, qui ne voulut pas s'arrêter en si bon chemin, s'enquit auprès de son maître à propos de la suite de son entraînement :

« Maître, quelles sont les instructions qu'il me faut suivre à présent que je suis parvenu aux *jhāna*, pour continuer mon cheminement vers la connaissance ?

— Je ne suis pas en mesure de vous le dire.

— Qu'y a-t-il, en dehors de ce que je sais et que vous ne m'avez pas encore enseigné ?

— Il n'y a rien, en dehors de ce que vous savez et que je ne vous ai pas encore enseigné. »

Fortement déçu par l'aveu de son instructeur, le jeune renonçant restait sur sa faim, frustré de ne savoir comment poursuivre son entraînement. Quant à l'ermite, content des résultats élevés et rapides de son élève, il lui proposa :

« Votre accomplissement est immense et exemplaire. Je vous propose de diriger la secte avec moi ; nous aurons beaucoup de disciples.

— Je décline votre offre, car je ne cherche pas à avoir des disciples sous mon autorité. Je ne cherche que *nibbāna*, la fin du cycle des naissances, des vieillesse, des maladies et des morts. Je ne suis pas du tout satisfait des expériences que je viens de réaliser auprès de vous. Elles apportent la tranquillité du mental, le confort parfait, et l'apaisement des *kilesā* (impuretés mentales), mais pas de façon durable. De plus, tout cela est encore de l'ordre des sphères des sens. »

En terminant son explication, le renonçant Siddhattha salua respectueusement l'ermite Āḷāra, avant de prendre congé de lui.

Poursuivant sa route à travers l'épaisse forêt, il parvint dans un lieu où régnait une tranquillité remarquable. À cet endroit vivait un ermite, connu sous le nom d'Udaka, fils de Rāma. Il avait atteint tous les *jhāna*, y compris les deux premières *abhiñña* : *pubbenivāsa ñāṇa* (connaissance permettant de voir les existences passées) et *dibbacakkhu ñāṇa* (connaissance permettant de tout voir, et à travers tout, quelle que soit la distance). Comme le renonçant Siddhattha fut accepté comme l'élève de cet ermite, il entreprit un entraînement de *samatha* en suivant

méticuleusement les instructions de son nouveau maître. En plus des plus hautes absorptions propres aux *jhāna*, il atteignit les deux premières *abhiñña* le jour même, pour le plus grand étonnement de l'ermite Udaka. Le jeune renonçant, qui ne voulut pas s'arrêter en si bon chemin, s'informa auprès du maître pour savoir comment poursuivre son entraînement :

« Maître, quelles sont les instructions qu'il me faut suivre à présent que je suis parvenu aux *jhāna*, pour continuer mon cheminement vers la connaissance ?

— Je ne suis pas en mesure de vous le dire.

— Qu'y a-t-il, en dehors de ce que je sais et que vous ne m'avez pas encore enseigné ?

— Il n'y a rien, en dehors de ce que vous savez et que je ne vous ai pas encore enseigné. »

Fortement déçu par l'aveu de son instructeur, le jeune renonçant restait, une fois de plus, sur sa faim, frustré de se retrouver sans guide pour continuer son entraînement. L'ermite, quant à lui, fier des résultats brillants et soudains de son élève, il lui proposa :

« Votre accomplissement est immense et exemplaire. Je vous propose de diriger la secte avec moi ; nous aurons beaucoup de disciples.

— Je décline votre offre, car je ne cherche pas à avoir des disciples sous mon autorité. Je ne cherche que *nibbāna*, la fin du cycle des naissances, des vieillesse, des maladies et des morts. Je ne suis pas du tout satisfait des expériences que je viens de réaliser auprès de vous. Elles apportent la tranquillité du mental, le confort parfait, l'apaisement des *kilesā*, la connaissance des vies passées et la vision à distance, mais pas de façon durable. De plus, tout cela est encore de l'ordre des sphères des sens. »

En terminant son explication, le renonçant Siddhattha salua respectueusement l'ermite Udaka, avant de prendre congé de lui.

La rencontre avec le groupe des cinq

En poursuivant son chemin, le renonçant Siddhattha finit par déboucher dans le bois d'Uruvela : un lieu d'une sérénité et d'une beauté exceptionnelles. En cet endroit très propice au *samādhi* (développement de la concentration), il rencontra cinq renonçants, nommés Koṇḍañña, Vappa, Bhaddiya, Mahānāma et Assaji. Koṇḍañña – le plus âgé des cinq – est le plus jeune des huit brahmanes astrologues qui donnèrent le nom de Siddhattha au prince alors bébé. Il fut le seul à prédire que le jeune prince deviendrait Bouddha et pas autre chose. Les quatre autres de ces cinq renonçants sont les fils de quatre parmi les sept autres brahmanes, alors disparus à ce jour. Étant donné que Koṇḍañña savait que le prochain bouddha était sur le point de se manifester, c'est lui qui incita ses quatre compagnons à renoncer à la vie mondaine au profit de la vie ascétique.

Ces cinq renonçant furent réjouis de l'arrivée du futur Bouddha, car ils l'attendaient depuis longtemps déjà. Aussitôt son arrivée parmi eux, ils le nourri-

rent et prirent grand soin de lui, veillant à ce qu'il ne manque de rien, afin de pouvoir s'entraîner dans les meilleures conditions possible.

La sévérité des déterminations

Acette époque, dans le *majjhima desa* (la « région du milieu »), existaient de nombreuses croyances sur le moyen d'entraînement permettant de parvenir à la libération définitive du cycle des renaissances. Bien que personne n'y était encore arrivé, beaucoup avaient une idée quant au type de méthode la plus probable pour y parvenir. Les hypothèses émises par les plus grands maîtres convergeaient en un même point : les austérités. Pour cette raison, le renonçant Siddhattha adopta ces pratiques. De très nombreux ascètes s'adonnaient à ces ascèses toujours sévères, mais sous des formes les plus diverses. Le futur Bouddha s'y employa de la façon la plus ardue et la plus extrême qui soit, persuadé qu'elles pourraient lui procurer la sagesse nécessaire au développement de la connaissance juste de la réalité.

Ce qui constitue véritablement la base des pratiques austères que sont les *dukkaracariya*, prétendues développer la plus haute sagesse par toutes sortes d'oppressions du corps, est un solide *vīriya* (effort) et une ferme détermination, motivée par un effort inébranlable, par un engagement tel que :

« Quitte à ce qu'il ne me subsiste que la peau, les veines, et les os ; quitte à ce que ma chair et mon sang se dessèchent complètement ; puissé-je ne jamais abandonner ma pratique jusqu'à la libération ! »

Le renonçant Siddhattha se rendit dans le village de Senā pour y collecter sa nourriture à l'aide de son bol. Une fois son repas terminé, il s'installa sous un arbre du bois d'Uruvela, où il commencerait à pratiquer les *dukkaracariya* de façon sévère. Là, il se mit à réfléchir :

« Quel avantage peut-il y avoir dans le fait de manger de la nourriture obtenue à l'aide du bol ? Je mange jusqu'à pleine satisfaction la bonne nourriture offerte avec générosité par les gens. Bien que je pratique *mettā bhāvanā* (développement de l'amour bienveillant) à l'égard de ces donateurs, en consommant tous ces bons aliments préparés avec soin, je ne parviendrai jamais au but que je me suis fixé ; je ne deviendrai jamais un bouddha omniscient. »

Afin d'être assurément délivré de toute avidité, il renonça à la nourriture obtenue dans les villages. Il se contenta de subvenir à ses besoins alimentaires à l'aide de ce qu'il trouverait à terre, dans la forêt d'Uruvela : des fruits de toutes sortes et de toutes tailles, même pourris, des champignons des feuilles... Après une longue période selon ce régime, il constatait qu'il ne parvenait toujours pas au stade de bouddha. Il se dit que le fait d'aller chercher quotidiennement ces fruits lui causait trop de besogne, lui faisant perdre un temps précieux dans sa pratique. De ce fait, il décida :

« Désormais, je me nourrirai exclusivement des fruits qui tombent ou qui roulent jusqu'à la portée de mes mains, sans avoir à me lever. »

Quelque temps plus tard, considérant une fois de plus qu'il s'alimentait trop facilement, il augmenta encore la sévérité de sa détermination en se limitant aux fruits qui tomberaient directement sur lui-même.

Alors que les jours se succédaient sans lui donner le sentiment d'un quelconque progrès, il réfléchit à une autre pratique qui lui permettrait de parvenir à l'omniscience. Ce faisant, une idée lui vint à l'esprit :

« Il serait bien de pouvoir être définitivement débarrassé de tous les *akusala* (démérites). Je vais empêcher tout *akusala* d'apparaître. »

De sorte qu'aucun état d'esprit teinté d'*akusala* (acte – aussi minime soit-il – nuisible du corps, de la parole ou de la pensée) ne fût en mesure d'apparaître, il les neutralisa à l'aide d'états d'esprits *kusala*. Telle fut la méthode qu'il employa pour taire les *akusala*, car lorsqu'un *kusala* se manifeste, il ne laisse aucune place aux *akusala*. Il s'entraîna si durement de la sorte qu'un flot de transpiration lui coulait sans cesse des aisselles. Son *vīriya* (effort) s'accrut encore. À travers tout son corps, se firent ressentir de virulentes tensions.

Il maintint ses efforts sans les réduire, malgré l'immense difficulté qu'il éprouvait ; son *vīriya* était extrêmement puissant. Sa vigilance, aussi, était fermement maintenue. Son corps fut en proie à des douleurs d'une vivacité si effroyable qu'aucun autre être humain n'eut été capable de les supporter. Néanmoins, il poursuivait toujours son entraînement avec la même ténacité, car sa volonté était d'une fermeté et d'une force illimitées.

Vidé de toute sérénité, son corps s'envahit peu à peu d'une chaleur brûlante. Bien qu'il baignât de tout son être dans d'atroces souffrances, il ne réduisit pas son effort. Cependant, à l'instar des pratiques précédentes, celle-ci ne conduisait à aucun résultat donnant les signes de ce qui pouvait ressembler à l'omniscience.

Réfléchissant profondément à cela, il eut l'idée suivante :

« Si je m'empêchais de laisser sortir et entrer l'air, ce serait bien. »

Mettant aussitôt cette nouvelle idée en pratique, il empêcha la moindre particule d'air d'entrer ou de sortir par sa bouche ou par son nez. Au bout d'un long moment, l'air prisonnier se regroupa et se mit à pousser si fort qu'il s'évacua d'un seul souffle par les oreilles, si brutalement que le bruit produit fut semblable à celui du soufflet d'un forgeron.

Il maintint ses efforts sans les réduire, malgré l'immense difficulté qu'il éprouvait ; son *vīriya* était extrêmement puissant. Sa vigilance, aussi, était fermement maintenue. Son corps fut en proie à des douleurs d'une vivacité si effroyable qu'aucun autre être humain n'eut été capable de les supporter. Néanmoins, il poursuivait toujours son entraînement avec la même ténacité, car sa volonté était d'une fermeté et d'une force illimitées.

Une fois l'air sorti, il décida de se boucher les oreilles, en plus de la bouche et du nez, qu'il n'avait cessé d'obstruer. L'air encore contenu dans le corps, finit peu à peu par se rassembler vers le haut du corps, en bousculant les organes internes, jusqu'au sommet de la tête, provoquant des douleurs particulièrement abomina-

bles. Ce fut comme si un homme très costaud administrait de grands coups sur le crâne d'un être faible à l'aide d'un objet dur pointu.

Quand l'air fut rassemblé dans le crâne du renonçant Siddhattha, l'intensité de la douleur devint horriblement insupportable. Elle était comparable à celle que ressentirait un homme faible qui se ferait enrouler un gros élastique autour de la tête par un homme très costaud qui aurait serré de toutes ses forces.

Plus tard, l'air descendit dans le ventre, créant des remous d'une violence effrayante. Les douleurs que le renonçant Siddhattha ressentit furent comme celles que quelqu'un aurait éprouvées si un boucher habile lui avait découpé le ventre à l'aide de son grand couteau. Après, cette douleur se répandit dans tout le corps.

Il maintint ses efforts sans les réduire, malgré l'immense difficulté qu'il éprouvait ; son *vīriya* était extrêmement puissant. Sa vigilance, aussi, était fermement maintenue. Son corps fut en proie à des douleurs d'une vivacité si effroyable qu'aucun autre être humain n'eut été capable de les supporter. Néanmoins, il poursuivait toujours son entraînement avec la même ténacité, car sa volonté était d'une fermeté et d'une force illimitées.

Le paroxysme de l'ascèse

Le corps du futur Bouddha semblait s'embraser tant il était opprimé par la douleur. Ce fut comme si l'on eut fermement saisi quelqu'un pour le maintenir tendu au-dessus des flammes d'un grand feu pour le faire rôtir.

L'ascète Siddhattha était tant torturé par les douleurs infernales causées par sa pratique qu'il en perdit connaissance. Il s'écroula sur le côté, demeurant longuement immobile. Parmi les *deva* qui étaient dans les parages, pour assister aux rudes austérités du futur Bouddha, trois d'entre eux se confièrent leurs pensées :

« Oh, l'ascète Siddhattha est mort !

— Non, il n'est pas encore mort, il est en train de mourir.

— Vous faites erreur tous les deux, il n'est pas mort, ni en train de mourir ; il est devenu *arahanta*. »

Le *deva* qui présume la mort de l'ascète Siddhattha se rendit auprès du roi Sudoddhana pour l'informer de sa conviction :

« Ô Sudoddhana ! Votre fils est mort !

— Est-il mort après être devenu Bouddha ou avant d'être devenu Bouddha ?

— Il est mort avant d'être devenu Bouddha.

— Je n'en crois pas un mot ! Il est impossible que mon fils soit mort sans être parvenu à l'omniscience. »

Dès que le renonçant Siddhattha reprit conscience, il se redressa immédiatement, ignorant catégoriquement la douleur qui persistait à le persécuter de toutes parts. Comme il était totalement déterminé à obtenir l'omniscience, il pratiquerait les austérités d'une façon tout aussi extrême, sans relâcher un seul instant son effort, durant six ans.

Après sa chute, quand il eut pleinement rassemblé ses esprits, il réfléchit profondément, jusqu'à ce que lui vienne une nouvelle idée :

« Je vais interrompre complètement mon alimentation. Je vais demeurer en m'interdisant strictement toute nourriture. »

Quand les *deva* prirent connaissance de cette nouvelle détermination, l'un d'entre eux alla prévenir le grand ascète :

« Si vous ne mangez plus rien du tout, vous allez mourir. Nous ne vous laisserons pas mourir ; nous allons vous nourrir à l'aide d'aliments de *deva* en les insérant dans votre corps par vos pores.

— Il est hors de question que vous me nourrissiez. Si vous faites ainsi, je serai nourri et donc en contradiction avec ma détermination. Puisque vous ne voulez pas me laisser sans alimentation, je préfère me nourrir moi-même. Je mangerai donc, mais en très faible quantité. »

Dès lors, il s'est mis à manger chaque jour, mais extrêmement peu. Il limita son alimentation quotidienne à un seul grain de riz, à un seul pois ou à une seule cuillère de haricots bouillis. Au fil des jours et des semaines qui suivirent, il commença à devenir très maigre. Après quelques mois, son apparence avait complètement changé. À cause de cette nutrition sévère, il devint excessivement rachitique, pâle et faible. À tel point que la peau de son crâne s'était fripée comme une vieille gourde molle qu'on eût fait sécher au soleil. Sa peau était sèche comme celle d'un poisson séché et de la couleur d'une punaise. Habituellement, sa peau qui avait toujours été d'une belle couleur dorée, était devenue très sombre, certains l'auraient dite noire, d'autres, brune, d'autres encore, grise. Ses yeux étaient tellement enfoncés dans leurs orbites qu'ils avaient l'aspect d'eau sombre au fond d'un puits profond. Un seul effleurement sur sa peau suffisait à faire tomber tous les poils. Ses jambes étaient comme des bambous. La colonne vertébrale était semblable à un chapelet. Ses nervures étaient comme les chevrons éparpillés d'une vieille maison. En touchant son ventre, il parvenait à toucher son dos. Ses fesses étaient ratatinées comme le sabot d'un chameau. Les rares fois où il parvenait encore à faire ses besoins, ne sortait qu'une crotte petite et sèche comme un fruit de bétel. On ne pouvait même plus distinguer les lignes de ses mains. Il était tellement faible qu'il n'avait même plus la force de faire *ānāpāna* (concentration du mental sur la sensation de l'air entrant et sortant par le nez). Lorsqu'il se levait, il tombait aussitôt à terre.

La voie moyenne

La ré-acceptation de nourriture offerte

L'ascète Gotama pratiqua ainsi les sévères austérités durant six ans, au terme desquels, il conclut :

« Aucun être n'est jamais allé et ne peut aller aussi loin dans ces pratiques. Pas un seul humain n'est capable de supporter autant d'oppression et de douleur. Je suis parvenu aux limites de la mort. Or, toutes ces pratiques ne m'ont nullement mené à *nibbāna*, et encore moins au stade de bouddha. Cela n'est donc pas la voie. Je vais cesser de la suivre ; je vais réaccepter de la nourriture pour redonner des forces à mon corps, pour prendre soin de ce corps. À présent, je vais pratiquer sans exagérer un effort dans un sens ou dans l'autre. Je vais pratiquer en équilibrant *saddhā* (foi), *pañña* (sagesse), *vīriya* (effort) et *samādhi* (concentration). »

Une fois prise cette raisonnable décision, il remangea peu à peu les fruits qu'il trouvait près de lui, il retrouva suffisamment de forces pour se lever et aller recevoir de la nourriture à l'aide de son bol. Quelques jours plus tard, une chair sainement nourrie combla ses creux osseux, il retrouva sa belle apparence d'antan, et suffisamment d'énergie pour poursuivre sa pratique dans des conditions pleinement satisfaisantes.

Le rejet du renonçant Gotama par le groupe des cinq

L'orsqu'il vit le renonçant Gotama se remettre à consommer la nourriture acceptée des mains d'autrui, le groupe des cinq critiqua fermement le noble pratiquant :

« Regardez le renonçant Gotama ! En pratiquant les *dukkaracariya* pendant six ans, il n'est pas parvenu à devenir bouddha, à présent qu'il se remet à consommer jusqu'à pleine satisfaction la nourriture offerte, il est encore moins en mesure de devenir bouddha ! Il agit ainsi pour bénéficier d'une existence confortable et de gains divers ; cela n'a rien d'honorable. Il nous a trahi. Puisqu'il en est ainsi, nous ne prendrons plus soin de lui. »

Le groupe des cinq renonçants est donc parti pour aller poursuivre sa pratique dans la forêt d'Isipatanamigadā (qui signifie « le parc des gazelles »). Le futur Bouddha poursuivit donc tout seul sa pratique, allant lui-même et quotidiennement chercher sa nourriture dans les villages voisins.

Les 5 grands rêves du futur Bouddha

La nuit qui suivit le mardi du quatorzième jour du mois d'avril, en 103 de la Grande ère, Bouddha fit cinq rêves :

1) Il était allongé sur la terre, la tête était posée sur la montagne Himavantā (l'Himalaya), qui lui servait d'oreiller. Ses pieds parvenaient à la mer du Sud. Alors que ses bras étaient en croix, la main droite parvenait à la mer de l'Ouest et la main gauche à la mer de l'Est. Cela signifiait que son enseignement couvrirait tout le pays (le sous-continent indien).

2) Il vit de l'herbe, dont la teinte était celle du corail rouge, sortir de son nombril, pour jaillir dans le ciel, jusqu'à la plus haute sphère du monde des *brahmā*. Cela signifiait que sa renommée rayonnerait jusqu'à la plus haute sphère du monde des *brahmā*.

3) Il demeura allongé, tandis que des insectes d'un blanc immaculé montèrent sur lui jusqu'à ses genoux. Cela signifiait que beaucoup de disciples viendraient à lui, suivant respectueusement son enseignement.

4) Il vit une impressionnante volée d'oiseaux multicolores arriver vers lui, en provenance des quatre points cardinaux. En arrivant tout près de lui, ils devinrent tous tout blancs. Cela signifiait que des gens de toutes les castes viendraient intégrer sa communauté.

5) Il était sur un gigantesque excrément, haut comme une montagne, marchant dessus sans se salir les pieds. Cela signifiait que les *kilesā* (les impuretés mentales) n'auront plus d'emprise sur lui, laissant alors son mental propre de toute souillure.

Lorsqu'il se réveilla, il conclut avec enthousiasme :

« Ces rêves sont excellents. Je vais probablement devenir Bouddha aujourd'hui même. »

Comme il avait pleinement retrouvé sa santé, il poursuit sa route, jusqu'à déboucher devant l'entrée d'un village. Située près de la forêt d'Uruvela, cette localité se nommait de Senā. Le lieu se révélant propice à son entraînement, le noble renonçant s'assit à l'ombre d'un banian. Dans le proche village vivait un certain Mahāsenā, un riche homme dont la fille se nommait Sujātā. Alors en âge de se marier, elle fit le vœu de trouver un excellent époux, et celui d'avoir des enfants, dont le premier serait un garçon. Pour que ses vœux se réalisent, elle avait coutume, depuis longtemps, d'effectuer chaque année des offrandes d'une valeur de 10 000 « devises » de l'époque. Elle déposait fidèlement ces riches donations sous un banian, qu'elle croyait habité par un *deva* susceptible de satisfaire ses souhaits. *deva* ou pas, le fait est que tous ses souhaits se réalisèrent : elle épousa un excellent époux, avec lequel elle obtint, un premier enfant, un garçon de surcroît.

Le fromage suprême

Le jour suivant fut la date, alors pleine lune d'avril, de son offrande annuelle. Des semaines en avance, Sujātā prépara soigneusement un fromage à base du meilleur lait : elle nourrit mille vaches à l'aide de racines de lianes médicinales cueillies dans les zones fraîches de la forêt. Elle fit traire toutes les vaches, retirer la moitié d'entre elles, et avec le lait obtenu, elle nourrit les cinq cents vaches restantes. Ensuite, elle refit diviser le nombre des vaches en deux pour en nourrir la moitié avec le lait obtenu par la traite des cinq cents. Elle procéda ainsi selon la même méthode, jusqu'au moment où il ne resta plus que huit vaches. À l'aide du lait donné par ces dernières, la jeune femme concocta un fromage suprême. Sachant que ce met allait se destiner au futur Bouddha, des *deva* y ajoutèrent leurs propres ingrédients : de la nourriture pour *deva*.

Sujātā envoya l'une de ses domestiques pour aller nettoyer le périmètre de sol entourant l'arbre. Lorsque celle-ci arriva près de l'arbre, elle aperçut l'ascète Gotama, assis face à l'est, rayonnant d'une puissante lumière qui englobait tout l'arbre. Après le nettoyage du lieu, elle courut auprès de sa maîtresse pour lui rapporter la surprenante découverte qu'elle y fit :

« Sujātā, venez vite ! J'ai vu le *deva* que nous adorons ; il est là, assis sous l'arbre. Venez vite afin de pouvoir lui rendre hommage. C'est une chance inespérée que de pouvoir lui faire une offrande en personne ! »

Disposant le fromage suprême dans un bol en or d'une valeur de 10 000 devises de l'époque, elle partit immédiatement vers l'arbre, accompagné de sa domestique. Alors qu'elles arrivèrent au pied de l'arbre, dès que les deux femmes virent le renonçant Gotama, leurs cœurs se remplirent de joie. Sujātā fut tellement ravie de se retrouver en face de celui qu'elle prit pour le *deva* qu'elle a toujours imaginé demeurer dans l'arbre, qu'elle lui offrit le fromage suprême ainsi que le bol lui-même.

Ce fait constitue l'une des nombreuses traditions du *dhamma* : chaque bouddha reçoit, le jour où il parvient à l'éveil – mais avant l'éveil –, un bol en or de cette valeur, dans lequel est offert son dernier repas d'avant l'éveil. Comme il n'avait plus l'ancien bol offert par le *brahmā* Ghaṭikāra, le noble renonçant accepta ce nouveau bol.

Le dernier repas avant l'éveil

L'ascète Gotama descendit avec son nouveau bol au bord de la rivière Nerañjarā, dans laquelle il prit un bain. Ensuite, il s'assit au bord de cette rivière, le visage dirigé vers l'est et mangea son repas en 49 bouchées, exactement. Il posa son bol sur la surface de la rivière, en prenant la détermination suivante :

« Puisse ce bol se diriger à contre-sens du courant si je puis devenir Bouddha en ce jour ! »

Dès qu'il lâcha son bol, celui-là parcourut 80 coudées à contre-sens du courant, avant de s'enfoncer dans les eaux de la rivière. Les trois bouddhas précédents ont d'ailleurs eu exactement la même détermination, et leur bol respectif fit le même parcours.

III

DE L'ÉVEIL À L'ARRIVÉE À RĀJĀGAHA

L'éveil de Bouddha

Le trône de la victoire

Une fois qu'il termina son repas, le renonçant Gotama pénétra dans une forêt de *shorea robusta* (espèce de saule) située près de la rivière, dans laquelle il pratiqua *ānāpāna* tout l'après-midi. En cette fin de mercredi de pleine lune d'avril de l'an 103 de la Grande ère, le futur Bouddha alla s'installer sous un banian : l'arbre de la *bodhi*. Avant d'y arriver, il croisa Sotthiya, un coupeur d'herbe. Épris d'une profonde admiration, Sotthiya voulut lui offrir quelque chose. Comme il n'avait rien d'autre que l'herbe qu'il transportait sur son épaule, il lui en offrit huit gerbes. Parvenu devant l'arbre de la *bodhi*, le noble renonçant y étala les huit gerbes d'herbes sur le côté est de l'arbre. À ce moment précis, un grand trône, nommé Aparājita (le trône de la victoire), d'une envergure de 14 coudées (environ 7 mètres) se dressa de dessous terre, à 4 coudées de l'arbre, juste à l'endroit où l'ascète Gotama posait les gerbes.

Le futur Bouddha s'assit, jambes repliées, sur le trône Aparājita, dressé spécialement pour lui.

Remarque : Toutes les représentations de Bouddha (statues, peintures, etc.) le montrent assis en lotus. Cependant, dans les textes canoniques, il est nullement précisé de quelle manière il était assis. On sait seulement que ses jambes étaient pliées et devant lui.

Il prit à ce moment une détermination irréversible :

« Quoi qu'il advienne de ce corps, que la chair et le sang sèchent de sorte à ne laisser que les os, la peau et les tendons ; puissé-je ne pas me lever de cet endroit tant que je ne serai pas parvenu au stade de bouddha. »

Sur cette inébranlable promesse, il commença à pratiquer *samatha*, tant paisiblement qu'intensément, à l'aide du support *ānāpāna*. Le soleil n'était pas encore couché, lorsque Māra arriva accompagné de ses nombreux guerriers *deva*. Māra fit tout ce qui fut en son pouvoir pour empêcher le renonçant de poursuivre sa noble pratique. Il voulut tant s'accaparer le trône Aparājita qu'il cria au noble renonçant :

« Gotama ! Redonne-moi immédiatement mon trône ! »

Cependant, la raison principale de ses assauts visait à ne pas le laisser parvenir à l'éveil. Le nuisible Māra voulait avoir tous les êtres sous sa coupe et les voir souffrir perpétuellement. Si le renonçant Gotama parvenait à *nibbāna*, il deviendrait Bouddha, alors vainqueur du cycle sans fin des renaissances, et serait en mesure de conduire les êtres à s'en libérer définitivement.

Quand il parvint devant l'arbre de la *bodhi*, Māra se fit apparaître mille bras, à l'aide desquels il attaqua le noble renonçant à l'aide de flèches. Lui et ses subalternes s'affairèrent de tous leurs efforts pour saboter la concentration du futur

Bouddha. L'ascète Gotama rayonna d'une si puissante *mettā* (amour), qu'au seul contact de ses ondes, les flèches se transformèrent immédiatement en superbes fleurs qui retombèrent en douceur sur le sol, tels des flocons de neige. Il prit ensuite la terre à témoin, affirmant :

« Cette terre sait que je me suis efforcé sans répit au développement des 10 *pāramī* durant 4 *asaṅkhyeyya* et cent mille *kappa*. »

Chaque *bodhisatta* (bouddha à venir) développe les 10 *pāramī* de manière incomparablement plus poussée et plus difficile que les *arahanta* ordinaires. Elles exigent des qualités telles que seuls les *bodhisatta* sont capables de les développer (voir le chapitre « Les dix *pāramī* du bodhisatta »).

Les *pāramī* de l'ascète Gotama étaient parvenues à pleine maturité. De ce fait, rien ni personne ne fut en mesure de constituer pour lui le moindre obstacle à l'éveil – qu'il était sur le point d'accomplir. Dès qu'il eut prononcé les paroles de sa prise à témoin, la terre s'est mise à trembler, en guise d'approbation. Cela eut pour effet d'effrayer Māra et tous les autres *deva* de son armée. Le noble renonçant vainquit le grand *deva* maléfique avant le coucher du soleil. Il put ainsi poursuivre en toute tranquillité son entraînement à la concentration sur *ānāpāna*.

La réalisation des *jhāna*

En développant la concentration sur *ānāpāna*, le renonçant Gotama parvint rapidement au *sammā samādhi* (la concentration juste), ce qui l'épargna de *rāga* (l'attachement), *dosa* (la colère), *thīna* (la paresse), *middha* (la torpeur), *uddhacca* (le vagabondage du mental), et *kukkucca* (le doute). Ensuite, il expérimenta le premier *jhāna*. De là, il continua son absorption jusqu'à expérimenter le deuxième *jhāna*. Ensuite, il poursuivit toujours son absorption, jusqu'à ce qu'il expérimenta le troisième *jhāna*. Après cela, toujours absorbé dans un profond *samatha*, il parvint au quatrième *jhāna*. De là, il continua de développer sa concentration jusqu'à expérimenter le cinquième *jhāna*. Il venait alors de réaliser les cinq *rūpa jhāna*.

Il continua son absorption en se déterminant, cette fois, à expérimenter à nouveau le premier *rūpa jhāna*. Une fois qu'il y parvint, il poursuivit jusqu'au deuxième *rūpa jhāna*, et ainsi de suite, jusqu'au cinquième (et dernier) *rūpa jhāna*. En continuant son absorption, il arriva à expérimenter le premier *arūpa jhāna*. De là, il continua son absorption jusqu'à expérimenter le deuxième *arūpa jhāna*. Ensuite, il poursuivit sans cesse son développement de la concentration jusqu'au troisième *arūpa jhāna*, en continuant jusqu'au quatrième (et dernier) *arūpa jhāna*. Il avait alors réalisé les 8 *samāpatti* (absorptions).

À ce moment-là, à l'aide de déterminations, il a ré-expérimenté tous ces *jhāna* de nombreuses fois, dans l'ordre, dans l'ordre inverse, et dans le désordre, en de très diverses combinaisons ; comme en les franchissant par deux (en allant du premier, au troisième et au cinquième, ou du quatrième au deuxième, etc.) Après cela, il développa la première des *abhiññā* (pouvoir psychique). De là, il ré-expérimenta tous les *jhāna* et cette *abhiññā* de nombreuses fois en de très diver-

ses combinaisons. Après, il développa l'*abhiñña* suivante. De là, il expérimenta tous les *jhāna* et ces deux *abhiñña* de nombreuses fois en les combinant de façons très diverses. Après, il développa l'*abhiñña* suivante et fit de même, jusqu'à développer toutes les *abhiñña*.

La réalisation de l'éveil et de l'omniscience

Pendant la première partie de la nuit (depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, la nuit se divise en trois parties de durée égale), le noble renonçant développa *pubbenivāsa ñāṇa* (connaissance suprême permettant de revoir ses existences passées ainsi que celles des autres). Pendant la seconde partie de la nuit, il développa *dibbacakkhu ñāṇa* (« œil de *deva* », connaissance suprême permettant de tout voir, et à travers tout, quelle que soit la distance). Pendant la troisième partie de la nuit, il poursuivit toujours ses absorptions. Peu avant l'aube, il décida de dormir un instant. Ensuite, il s'est encore absorbé dans les *jhāna*, jusqu'au quatrième. À ce moment-là, il connaissait parfaitement les *jhāna* ; il prit conscience que non seulement ces états ne duraient pas, mais qu'ils étaient encore des états, rien d'autre que des états. Cela ne pouvait donc absolument pas être la libération.

La maturité de ses *pāramī* fut telle qu'il eut spontanément l'idée, à cet instant, de prendre ce *jhāna* comme objet d'observation. Il développa ainsi pour la première fois *vipassanā* (la vision directe de la réalité). Alors qu'il porta son attention sur ce *jhāna*, il développa *āsavakkhaya ñāṇa* (connaissance suprême qui entraîne l'éradication des *kilesā*), par l'expérimentation des quatre *magga phala ñāṇa* (les quatre stades de connaissance de *nibbāna*), qui le conduisirent successivement à *paccavekkhaṇā* (réflexion analytique) et à *sabbāññuta* (l'omniscience) au moment précis de l'aube. Il devint par conséquent – et désormais – Bouddha.

Auparavant, il eut déjà expérimenté les connaissances de *pubbenivāsa* et de *dibbacakkhu*, en compagnie des ermites Ālāra et Udaka. Néanmoins, il les eut développés, en ce temps, de façon radicalement moins profonde et moins étendue que cette nuit d'éveil total (par exemple, la connaissance permettant de voir ses existences passées, qui lui laissa entrevoir, autrefois, un nombre très limité d'existences passées, s'élargit, à son éveil, sur la totalité de ses existences). Durant la nuit qui venait de s'achever, Bouddha aura développé les six connaissances qui sont propres à chaque bouddha : *dibbacakkhu ñāṇa*, « l'œil des *deva* » la connaissance qui permet de tout voir ; *iddhividha ñāṇa*, la connaissance qui permet de tout créer et tout transformer ; *dibbasota ñāṇa*, la connaissance qui permet de tout entendre, à l'instar des *deva* ; *cetopariya ñāṇa*, la connaissance qui permet de connaître la pensée des autres ; *pubbenivāsa ñāṇa*, la connaissance qui permet de connaître les existences antérieures ; *āsavakkhaya ñāṇa*, la connaissance qui permet de mettre un terme aux *kilesā* par soi-même.

En parvenant à l'omniscience, comprenant qu'il venait de rompre les chaînes du *saṃsarā*, Bouddha déclara :

« Autrefois, j'ai longuement cherché la cause de *taṇha* (l'attachement, la base des *kilesā*) ; comme je ne la trouvais pas, je tournais encore en rond dans le *saṃsarā*. Maintenant, j'ai trouvé la cause de *taṇha*, par la réalisation de l'*arahanta magga phala* ; je ne tourne désormais plus en rond dans le *saṃsarā*. »

Les 49 jours après l'éveil

7 jours sous l'arbre de l'éveil (pallaṅka sattāha)

Après être parvenu à l'omniscience, Bouddha demeura, sept jours durant, assis à la même place ; sous l'arbre de l'éveil, sur le trône Aparājita. Il porta profondément sa réflexion sur le *paṭiccasamuppāda*, les 12 causes interdépendantes qui constituent le principe régissant les existences de chaque être à travers le *samsarā*.

7 jours en regardant le trône de la victoire (animisasattha sattāha)

En suite, il se déplaça au nord-est de l'arbre de l'éveil, jusqu'à en être distancé de 14 envergures d'homme (1 envergure d'homme est la distance entre les deux bras – d'un homme de corpulence moyenne – étendus en croix). Il fit alors demi-tour sur lui-même et fixa du regard le « trône de la victoire ». Il demeura ainsi sept jours durant, sans défaire son regard du trône, et sans même cligner un œil. Les *deva* s'imaginèrent alors que Bouddha éprouvait tant d'attachement pour ce trône qu'il ne parvenait pas à s'en détacher. Afin de dissiper ces doutes, le Bienheureux fit une démonstration de ses pouvoirs, que seul un bouddha fut capable de déployer : il bondit jusqu'au ciel et, revenant sur le sol terrestre, à 7 envergures d'homme de l'arbre de l'éveil, se tenant debout, il fit jaillir une puissante trombe d'eau de l'une de ses oreilles et simultanément, une puissante éruption de feu par l'autre oreille.

7 jours sur l'allée de joyaux (ratanacaṅkama sattāha)

En suite, Bouddha fit apparaître une allée de 60 coudées de long, placée perpendiculairement à la ligne qui partait au nord-est de l'arbre de l'éveil, et constituée de sept joyaux : or, argent, perle, émeraude, pierre précieuse, rubis et œil-de-chat. Il fit des allées et des venues sur cette allée, en marchant régulièrement, d'un pas modéré, sept jours durant.

7 jours dans l'abri de joyaux (ratanaghara sattāha)

En suite, Bouddha s'installa dans une *kuṭī*, constituée des sept mêmes joyaux que l'allée, créée pour lui par les *deva*, et située à 40 coudées au nord-ouest de l'arbre de l'éveil. Le Bienheureux y demeura sept jours durant, à réfléchir en profondeur sur les sept parties qui constituent l'*abhidhamma*. En parvenant à la dernière partie – le *paṭṭhāna* –, de la lumière émana de son corps, en six couleurs différentes : marron (*nīla*), or (*pīṭa*), rouge

(*lohita*), blanc (*odāta*), teinte sombre (*mañjiṭṭha*), et un mélange de toutes les teintes (*pabhassara*). Des siècles plus tard, ces couleurs constitueraient le drapeau du *theravāda*. Ce drapeau se divise en six bandes verticales, représentant respectivement ces teintes, de gauche à droite : bleu, jaune, rouge, blanc, marron, et la dernière bande (censée représentée le mélange de toutes les teintes) se divise elle-même en cinq bandes horizontales, reprenant chacune la couleur d'une des autres bandes.

7 jours sous le banian Ajapāla (*ajapāla sattāha*)

Ensuite, il se dirigea à 32 envergures d'homme en direction de l'est de l'arbre de l'éveil, jusqu'à un autre banian, nommé Ajapāla, sous lequel il s'installa. Māra, avait observé Bouddha sans relâche dès l'instant où il était parvenu à l'éveil. Il a beau eu s'efforcer de trouver en lui des *kilesā*, mais en vain : il n'en vit pas le moindre. À cet instant, il conclut que Bouddha était bel et bien parvenu à l'éveil complet, et par conséquent à la libération des *kilesā*. Voyant qu'il eut échoué, le *deva* maléfique fut très consterné.

Apercevant leur père aussi attristé, Tahṇā, Arati et Ragā, les trois filles de Māra s'approchèrent afin de lui en demander la raison. Quand elles surent que c'est l'absence de *kilesā* de Bouddha qui fut la cause de l'accablement de leur père, elles tentèrent de le consoler :

« Ne soyez pas inquiet, père, nous allons corrompre le renonçant Gotama, nous allons provoquer en lui l'apparition de *kilesā*. »

Les trois *devī* prirent l'apparence de très jeunes femmes, au physique d'une beauté extraordinairement parfaite. Alors que les trois *devī* d'apparence humaine éta-laient leur séduction d'une manière soigneusement raffinée, en dansant et en se trémoussant devant Bouddha, celui-ci leur annonça :

« J'ai vaincu tous les *kilesā*, je suis parvenu à l'omniscience : personne ne peut faire quoi que ce soit pour me corrompre. Votre jeu de séduction est susceptible de plaire aux *puthujana*, mais pour moi, bouddha ayant totalement éliminé les *kilesā*, vous ne présentez pas la moindre différence avec des cadavres qu'on jette dans les charniers. »

Impressionnées par l'intensité de la pureté dont rayonnait le Parfait, et par sa totale indifférence face à leurs charmes propres à séduire n'importe quel homme, les trois filles de Māra reconnurent :

« Vous êtes digne de recevoir de nobles offrandes, ainsi que d'être le maître des hommes, des *deva* et des *brahmā*. »

Constatant de fait que Bouddha avait bel et bien vaincu tous les *kilesā*, elles repartirent dans leur monde.

Pendant que le Bienheureux était encore assis sous l'arbre Ajapāla, un brahmane nommé Humṇhuṅka s'approcha de lui, prononça joyeusement quelques paroles de politesse et s'assit à une distance respectueuse de lui. À cette époque, il y avait

beaucoup de brahmanes. Tous étaient très respectés et très écoutés. Certains s'adonnaient à des actes sains, alors que d'autres s'adonnaient à des actes mal-sains. Le brahmane Humhuṅka souhaitait connaître l'avis de Bouddha – qu'il croyait cependant n'être qu'un ascète sage. Il lui demanda donc :

« Hé, Gotama ! Qu'est-ce qui définit un brahmane ?

— Un brahmane (qui signifie littéralement « noble ») est quelqu'un qui s'est débarrassé de tous les *kilesā* comme on se débarrasse de quelque chose en le jetant à la rivière qui l'emporte dans son courant. Un brahmane est quelqu'un qui a éteint *dosa* (l'aversion) et *māna* (l'orgueil) comme on éteint un grand feu. Un brahmane est quelqu'un qui a éliminé *rāga* (l'attachement) ; il a *sīla* (la vertu) ; il est parvenu à *nibbāna* ; il a accompli tout ce qu'il y avait à accomplir. Seul un tel être est digne d'être appelé un brahmane. »

7 jours sous l'arbre Mucalinda (*mucalinda sattāha*)

En suite, Bouddha alla auprès d'un étang situé à 51 envergures d'homme au sud-est de l'arbre de l'éveil, et s'assit sous un arbre du même nom, situé au bord de cet étang. Il goûta à la paix de *nibbāna* sept jours durant. Il y eut de fortes et incessantes précipitations pendant les sept jours, ainsi qu'un vent froid. Comme le roi des dragons-serpents, qui vivait dans l'étang, aperçut Bouddha, il se précipita auprès de lui avec l'idée suivante :

« Je vais le protéger contre la pluie, le froid, le chaud, le vent, le soleil, les serpents et les taons. »

(Le dragon-serpent ignorait que Bouddha était absorbé en *nibbāna* et que quiconque le fut était naturellement et parfaitement protégé de tout. Toutefois, son intention et son action furent génératrices de beaucoup de *kusala*.) S'enroulant autour de Bouddha, il fit sept tours autour de lui, et plaça sa tête juste au-dessus de lui, remplissant ainsi la fonction d'un parapluie, le cou gonflé pour le rendre large.

Au bout de sept jours, comme la pluie et le vent cessèrent, le dragon-serpent se déroula et prit l'apparence d'un homme juste pour pouvoir se prosterner convenablement devant lui. Émergeant de *nibbāna*, Bouddha prononça à haute voix :

« Heureux sont les *arahanta* qui ont expérimenté *nibbāna* à l'aide des quatre *magga* ! Heureux sont les êtres qui ont éliminé *dosa*, *rāga* et *māna* ! Heureux sont ceux qui possèdent la patience ! Heureux sont ceux qui font preuve de bienveillance envers les êtres ! »

7 jours sous l'arbre Rājāyatana (*rājāyatana sattāha*)

En suite, Bouddha se rendit sous un *sapium baccatum*, situé à 40 envergures d'homme au sud de l'arbre de l'éveil, pour goûter une fois de plus à la paix de *nibbāna* sept jours durant. Au terme de ces sept jours, comme il éprouva le besoin de se laver le visage, le roi *deva* Sakka se chargea alors de lui offrir de l'eau.

Deux frères commerçants, en provenance d'Ukkalā (actuelle région d'Yangon, au Myanmar), effectuaient un long voyage en char – en partant d'Ukkalājanapada –, qui les amena près de Bouddha. L'un s'appelait Tapussa et l'autre Bhallikā. Le *deva* Bhummaso, qui fut autrefois (lors d'une existence passée) une parenté de ces deux frères commerçants, leur suggéra :

« Mes amis ! Le dernier bouddha vient d'apparaître ; il vient de découvrir les quatre nobles vérités. Rendez-vous auprès de lui, il se trouve en ce moment sous l'arbre *sapium baccatum*, tout près d'ici. Allez auprès de lui et offrez à ce noble Bouddha des gâteaux de riz au beurre sucrés et des gâteaux de miel (le *deva* savait qu'ils en avaient avec eux). Vous connaîtrez ainsi la prospérité durant de longs jours et de longues nuits. »

Contents des dires du *deva*, les deux frères marchands s'approchèrent de Bouddha. Ils se prosternèrent devant lui et s'assirent à une place convenable, avant de s'adresser à lui :

« Vénérable Bouddha, veuillez accepter ces gâteaux de riz au beurre sucrés et ces gâteaux de miel ! Si vous acceptez cette offrande, nous connaissons la prospérité durant de longs jours et de longues nuits. »

Demeurant immobile et silencieux, Bouddha n'accepta pas l'offrande, bien qu'il n'eut rien mangé depuis sept semaines. Les quatre *deva* surveillant l'univers arrivèrent des quatre points cardinaux, précisant aux deux commerçants qu'il n'était pas convenable d'offrir de la nourriture à Bouddha sans l'aide d'un récipiend. Chacun créa un bol fait de bijoux pour l'offrir au Bienheureux. Comme Bouddha ne voulait pas accepter le bol d'un *deva* au détriment des trois autres, il les accepta tous les quatre. Comme il ne voulait pas non plus manger à l'aide d'un de ces bols, rendant alors inutiles les trois autres, il prit cette détermination en les acceptant :

« Puissent ces quatre bols ne faire qu'un ! »

Obéissant à son souhait, les quatre bols se fondirent en un seul bol, toutefois pourvu de quatre rebords. Une fois que Bouddha finit de manger, les deux frères commerçants se sont respectueusement prosternés à ses pieds, en lui disant :

« Vénérable Bouddha, nous croyons en vous, nous croyons en votre *dhamma*. Nous nous fions en vous, nous avons foi en vous. À partir d'aujourd'hui et aussi longtemps que nous vivrons, nous nous fierons à vous et à votre enseignement. »

Et à chacun de dire :

« Puissé-je prendre refuge en Bouddha ! Puissé-je prendre refuge dans le *dhamma* ! »

Ces deux frères marchands furent les deux premiers laïcs à prendre le double refuge. Avant de prendre congé, ils formulèrent une demande au Bienheureux :

« Ô noble Bouddha ! Pourriez-vous nous donner quelques-uns de vos cheveux afin que nous puissions rapporter quelque chose de vous à vénérer ? »

Exauçant la demande des deux frères, Bouddha cassa huit de ses cheveux qu'il leur remit.

Remarque : Aujourd'hui, et ce, depuis deux mille cinq cents ans, ces huit cheveux de Bouddha sont logés au sein du *cetiya* – faussement traduit par pagode – Shwedagon d'Yangon (Myanmar), ville d'origine des deux frères commerçants.

La sollicitation du brahmā Sahampati

L'hésitation de Bouddha

Au 50^e jour qui suivit son éveil, Bouddha retourna sous le banian Ajapāla, se mettant à réfléchir :

« Ce *dhamma* que je viens de découvrir est particulièrement profond. Il est difficile à voir, il est difficile à comprendre. Il est paisible, il est noble. Il n'est pas une chose dont les Sakya (l'ethnie dont est issue la famille de Bouddha, peut aussi s'écrire Sākīya) ont l'habitude. Il est très subtil. Ce n'est qu'à l'aide de la sagesse qu'il est possible de le connaître. Il libère des sphères des sens. J'ai pu comprendre tout le processus des causes et effets du *paṭiccasamuppāda*. J'ai pu me débarrasser de tout attachement, grâce à ce *dhamma*. Je suis en mesure d'enseigner ce *dhamma*. Les êtres ne peuvent pas comprendre ce *dhamma*. Parmi les êtres, il y a si peu de sagesse et tant de *kilesā*. Les êtres apprécient tellement les plaisirs sensoriels. Si je leur enseigne le *dhamma*, ils ne vont pas comprendre ; je vais me fatiguer inutilement. Les êtres ne sont pas prêts pour ce *dhamma* que je viens de découvrir en pratiquant ardemment et très difficilement. Tous les êtres ne peuvent pas le comprendre facilement, car ils ont de la poussière devant les yeux. »

À ce moment-là, le *brahmā* Sahampati – de la première sphère matérielle du monde des *brahmā* – qui a prêté attention aux pensées de Bouddha, s'est approché de lui, se mettant à genoux, par terre, joignant respectueusement les mains, s'adressant ainsi au noble Bouddha :

« Vénérable renonçant, je vous demande d'enseigner le *dhamma*. Il y a dans ce monde des êtres qui n'ont que très peu de poussière devant les yeux. Comme ils n'ont pas entendu le *dhamma*, ils vont à leur perte. Ils ne leur manquent que d'entendre le *dhamma*. Faites-leur connaître le *dhamma*. Dans l'état du Magadha, il n'y a que des grands maîtres de sectes qui ont de la saleté devant les yeux. Ouvrez-leur la porte de *nibbāna*, Vénérable Bouddha. Épargnez-les de cette saleté. Faites-leur entendre les quatre nobles vérités. Je vous en prie, levez-vous et allez enseigner le *dhamma* aux êtres. Parmi eux, il y aura des personnes qui seront en mesure de le comprendre. »

Ce *brahmā* fut un ami de Bouddha (Gotama) au temps de Bouddha Kassapa. Bien qu'encore *puthujana*, il expérimenta le premier *jhāna* au moment de sa mort. C'est pour cela qu'il demeura depuis cette époque, dans la première sphère matérielle du monde des *brahmā*.

À ce moment-là, Bouddha dit au *brahmā* Sahampati :

« Oui, j'ai moi-même pensé ainsi, mais ce *dhamma* que je viens de découvrir est particulièrement profond. Il est difficile à voir, il est difficile à comprendre. Il est

paisible, il est noble. Il n'est pas une chose dont les Sakya ont l'habitude. Il est très subtil. Ce n'est qu'à l'aide de la sagesse qu'il est possible de le connaître. Il libère des sphères des sens. J'ai pu comprendre tout le processus des causes et effets du *paṭiccasamuppāda*. J'ai pu me débarrasser de tout attachement, grâce à ce *dhamma*. Je suis en mesure d'enseigner ce *dhamma*. Les êtres ne peuvent pas comprendre ce *dhamma*. Parmi les êtres, il y a si peu de sagesse et tant de *kilesā*. Les êtres apprécient tellement les plaisirs sensoriels. Si je leur enseigne le *dhamma*, ils ne vont pas comprendre ; je vais me fatiguer inutilement. Les êtres ne sont pas prêts pour ce *dhamma* que je viens de découvrir en pratiquant ardemment et très difficilement. Tous les êtres ne peuvent pas le comprendre facilement, car ils ont de la poussière devant les yeux. »

Après que le *brahmā* ait de nouveau formulé sa sollicitation, Bouddha répéta sa réponse. Déterminé à ce que Bouddha tienne compte de son conseil, le *brahmā* répéta sa sollicitation une troisième fois. Inlassablement, Bouddha répéta sa réponse une troisième fois, avant de se pencher un peu plus sur la sollicitation du *brahmā*.

Le consentement de Bouddha

Tout bien considéré, épris de compassion pour tous les êtres, Bouddha regarda à travers le monde à l'aide de ses pouvoirs psychiques qui permettent de tout voir, afin de trouver des êtres susceptibles de comprendre le *dhamma*. Comme il en vit effectivement quelques-uns, il finit par accepter la sollicitation du *brahmā*, promettant qu'il enseignera le *dhamma*. Se prosternant respectueusement devant Bouddha, le *brahmā* se retira.

Le néfaste *deva* Māra s'approcha aussitôt du Bienheureux, en le sollicitant à son tour :

« Gotama ! N'attendez plus pour jouir de la Paix que vous venez de trouver ! Éteignez-vous donc tranquillement en *parinibbāna* !

— Hé Māra ! Je n'entrerai pas en *parinibbāna* tant qu'il n'y aura pas suffisamment d'*arahanta* et d'êtres capables d'enseigner le *dhamma* dans ce monde. »

Ignorant Māra, balayant l'univers de son esprit à l'aide de ses pouvoirs, Bouddha se demanda :

« À qui vais-je pouvoir commencer à enseigner le *dhamma* ? Qui donc pourrait-il rapidement comprendre ce *dhamma* ? (Réfléchissant...) Cet ermite Āḷāra de l'ethnie des Kālāma est doté de sagesse, il est poli et très intelligent, voilà bien longtemps qu'il n'a plus qu'une fine couche de poussière (impuretés mentales) devant les yeux (sagesse). Il serait bien que j'enseigne le *dhamma* en premier à cette personne, il serait capable de le comprendre rapidement. »

Un *deva* ne montrant pas son corps apprit à Bouddha :

« Vénérable Bouddha, l'ermite Āḷāra de l'ethnie des Kālāma est mort il y a sept jours ; il a repris naissance dans les sphères immatérielles du monde des *brahmā*

(dépourvu de corps et de tout organe sensoriel, ce type d'être n'a pas la possibilité d'entendre le *dhamma*). »

Bouddha eut alors de la compassion pour cet ermite qui aurait pu rapidement comprendre le *dhamma*. Il se demanda alors à nouveau :

« À qui vais-je pouvoir commencer à enseigner le *dhamma* ? Qui donc pourrait-il rapidement comprendre ce *dhamma* ? (Réfléchissant...) Cet ermite Udaka, fils de Rāma a de la sagesse, il est poli et très intelligent, voilà bien longtemps qu'il n'a plus qu'une fine couche de poussière (impuretés mentales) devant les yeux (sagesse). Il serait bien que j'enseigne le *dhamma* en premier à cette personne, il serait capable de le comprendre rapidement. »

À ce moment-là, un *deva* ne montrant pas son corps apprit à Bouddha :

« Vénérable Bouddha, l'ermite Udaka, fils de Rāma, est mort le jour dernier. »

Bouddha eut alors de la compassion pour cet ermite qui aurait pu rapidement comprendre le *dhamma*. Il se demanda alors à nouveau :

« À qui vais-je pouvoir commencer à enseigner le *dhamma* ? Qui donc pourrait-il rapidement comprendre ce *dhamma* ? Il y a ce groupe de cinq renonçants qui s'est ardemment entraîné à la plus noble des tâches. Je vais enseigner le *dhamma* en premier à ce groupe des cinq. À présent, où peuvent-ils bien se trouver ? »

Grâce à ses pouvoirs psychiques, il a rapidement pu localiser ses cinq anciens compagnons, qui se trouvaient dans le royaume de Bārāṇasi, près de la ville du même nom, dans la forêt de Migadā. À ce moment-là, Bouddha quitta la forêt d'Uruvela et se mit tranquillement en route pour le royaume de Bārāṇasi, vers la forêt de Migadā, voyageant seul et à pied.

Les premiers enseignements de Bouddha

La rencontre avec l'ascète Upaka

Sur le chemin, il croisa l'ascète Upaka, qui s'adressa à lui :

« Oh, comme vous avez la peau claire ! Comme votre visage est lumineux ! Quel est votre nom ? Auprès de qui êtes-vous devenu renonçant ? Qui est votre maître ? Quelle doctrine suivez-vous ?

— Je suis Ananta Jina (ce qui signifie « celui qui a vaincu »). Je n'ai pas de maître. Je domine tout. Je sais tout. J'ai vaincu tous les *akusala*. J'ai réalisé *nibbāna*. De ce fait, je me suis délivré des *kilesā* ; je n'ai plus du tout d'attachement. J'ai acquis cette connaissance par moi-même, sans suivre aucun maître. Dans le monde, personne ne m'est égal. Parmi les *deva* de ce monde, aucun n'est comparable à moi. Dans ce monde, je suis le seul *arahanta*. J'ai découvert le vrai *dhamma* par moi-même, j'ai su apaiser le feu des *kilesā*. C'est pour cela que je suis Ananta Jina. Je me rends à Bārāṇasī pour lancer la roue du *dhamma*. »

— Si je comprends bien, vous êtes un bouddha parfaitement accompli, ayant vaincu les cinq *māra* de façon complète et à la sagesse sans limite.

— Oui, j'ai vaincu tous les *kilesā*.

— Bien. C'est possible (lança l'ascète, d'un air peu convaincu, car il ne croit pas un mot de ce que Bouddha lui dit). Où allez-vous maintenant ?

— Je me rends à Bārāṇasī pour y enseigner le *dhamma*. »

L'ascète se poussa sur le côté pour laisser passer Bouddha. Le Bienheureux poursuivit son voyage jusqu'à Bārāṇasī, où il arriva près du groupe des cinq.

Les retrouvailles avec le groupe des cinq

Bouddha poursuivit son voyage et parvint jusqu'au royaume de Bārāṇasī, dans le bois d'Isipatana (qui signifie « le bois des ermites »), connu aussi sous le nom de Migāvana (qui signifie « parc des gazelles »), où se trouvait le groupe des cinq.

En voyant arriver Bouddha de loin, le groupe des cinq se mit à le critiquer, se promettant mutuellement de ne rien faire pour l'accueillir :

« L'ascète Gotama s'est remis à accepter les biens que lui offrent les gens. Il a abandonné sa noble tâche de *kammathāna* (entraînement à la concentration). Il fait une tournée pour obtenir des gains. Cet ascète Gotama arrive. Ne le vénérons pas, ne l'accueillons pas. Ne prenons pas la robe et le bol de cet ascète Gotama. Laissons-le debout, ne lui préparons pas une place pour s'asseoir. S'il veut s'asseoir, il se débrouillera lui-même. »

Alors que Bouddha approchait, les cinq ascètes constatèrent que quelque chose avait vivement changé en lui : son apparence évoquait une certaine majesté. Une fois que Bouddha arriva tout près d'eux, les cinq furent éblouis par l'éclat de pureté et de noblesse qui irradiait de lui, à tel point qu'ils demeurèrent totalement incapables de tenir leur engagement.

Ils l'accueillirent très convenablement, avec le plus grand respect. L'un d'eux prit sa robe et son bol, un autre lui prépara une place pour s'asseoir. Un autre lui mit à sa disposition de l'eau pour se laver les pieds, un autre lui mit à sa disposition une planche pour se laver les pieds, et le dernier lui mit à sa disposition un morceau de terre cuite pour se frotter les pieds. Bouddha s'est alors assis à la place qui fut préparée à son intention et se nettoya les pieds. Comme à l'accoutumée, le groupe des cinq interpellait Bouddha par « ascète Gotama ». S'adressant à cinq renonçants, Bouddha leur indiqua :

« Ascètes, ne m'appellez pas "ascète Gotama". Ascètes, je suis un *arahanta*, quelqu'un qui est parvenu tout seul à connaître complètement le vrai *dhamma*. Ascètes, écoutez-moi ! J'ai obtenu le *nibbāna* suprême. Je vais vous enseigner le *dhamma*. En accord avec cet enseignement, vous allez quitter le monde laïc pour rejoindre le monde des moines. Vous allez abandonner tous les attachements et tous les désirs pour aller vers une pratique noble. Bientôt, vous allez obtenir l'incomparable état d'*arahanta*.

— Ascète Gotama, vous n'avez pas le zèle d'un *ariyā* qui a dépassé les dix *kusalakammapathadhamma* des êtres ordinaires. Vous vous êtes remis à accepter les biens que vous offrent les gens. Vous avez abandonné votre tâche de *kammathāna*. Vous ne voyagez que pour obtenir des gains. Maintenant, vous n'avez pas le zèle d'un *ariyā* qui a dépassé les dix *kusalakammapathadhamma*. Dans ces conditions, comment obtenir le stade d'*ariyā* ?

— Je ne recherche aucun gain. Je n'ai pas abandonné ma tâche de *kammathāna*. Je ne voyage pas pour obtenir des gains. Ascètes, je suis un *arahanta*. Je suis Bouddha, celui qui connaît tout le *dhamma* de façon juste. Ascètes, écoutez-moi. J'ai obtenu le *nibbāna* suprême. Je vais vous enseigner le *dhamma*. En accord avec cet enseignement, vous allez quitter le monde laïc pour rejoindre le monde des moines. Vous allez abandonner tous les attachements et tous les désirs pour aller vers une pratique noble. Bientôt, vous allez obtenir l'incomparable état d'*arahanta* ».

Comme les cinq ascètes demeureraient toujours sceptiques, Bouddha poursuivit :

« Depuis que nous nous connaissons et durant toutes les années où nous avons vécu ensemble, avez-vous le souvenir que je vous ai déjà tenu un tel discours ? »

Comme le groupe des cinq réalisa que le renonçant Gotama ne leur avait effectivement jamais tenu un tel discours, il consentit à écouter ce qu'il avait à enseigner, se disant que de toute façon, il n'avait rien à perdre. Bouddha étant alors en mesure de leur faire connaître le *dhamma*, il leur fit entendre sa parole. Le groupe des cinq écouta respectueusement. Pendant que Bouddha exposait le *dhamma*, les cinq renonçants voulurent accéder au stade d'*arahanta*.

Le premier sermon

Le samedi de la pleine lune de juillet 103 de la Grande ère, peu avant le coucher du soleil, Bouddha entama son premier sermon.

Il s'adressa ainsi à ses anciens compagnons :

« Ô moines ! Il y a deux voies extrêmes qu'il convient d'éviter. Quelles sont-elles ? La première voie extrême à éviter est *kāmasukhallikā nuyoga* (pratique d'expérience des plaisirs sensoriels) ; c'est la voie de la délectation des plaisirs sensoriels. C'est la recherche du bonheur dans le plaisir des sens, l'effort pour obtenir les bénéfices matériels et sensuels. Cette voie est vile. Seuls les êtres qui vivent au sein de la société, les *puthujana* s'y adonnent. Les *ariyā* ne s'y adonnent pas. Cette voie n'offre pas le moindre bénéfice. La seconde voie extrême à éviter est *attakilamathā nuyoga* ; c'est la voie de toutes pratiques destinées à persécuter son corps, à le priver, à l'épuiser, à le mortifier. C'est la recherche de la pauvreté, c'est la misère du corps et du mental, c'est le rejet de tout bien matériel. Cette voie est tout aussi mauvaise ; elle conduit à la souffrance. Les *ariyā* ne s'y adonnent pas. Cette voie n'offre pas le moindre bénéfice.

Ô moines ! Évitez ces deux voies extrêmes. Adoptez seulement la voie moyenne. En évitant ces deux extrêmes, moi, Bouddha, ai développé la sagesse en pratiquant la voie moyenne (la voie modérée). J'ai découvert les quatre nobles vérités grâce à la mise en pratique de la voie moyenne. Seule, cette pratique est en mesure de faire surgir la sagesse. C'est une pratique qui éteint les *kilesā*, qui conduit (donc) à *nibbāna*.

Ô moines ! C'est ainsi que j'ai pu me débarrasser des *kilesā*, développer la connaissance des quatre nobles vérités et parvenir à *nibbāna* par moi-même. Moines, quelle est donc cette noble pratique de la voie moyenne, qui permet le développement de la connaissance, l'extinction des *kilesā*, la connaissance des quatre nobles vérités, la réalisation de *nibbāna* ? Il s'agit des huit facteurs qui constituent la voie des *ariyā*, qui sont connus de celui qui s'entraîne à la voie moyenne. Quels sont ces huit facteurs qui constituent la voie des *ariyā* ? Ils sont : (1) *sammā diṭṭhi* (la compréhension juste), (2) *sammā saṅkappa* (la pensée juste), (3) *sammā vācā* (la parole juste), (4) *sammā kammanta* (l'action juste), (5) *sammā ājīva* (le moyen d'existence juste), (6) *sammā vāyāma* (l'effort juste), (7) *sammā sati* (l'attention juste), (8) *sammā samādhi* (la concentration juste).

Ces 8 *maggāṅga* (constituants de la voie), qui mènent à *nibbāna*, représentent la voie moyenne. Je les ai pratiqués. Pour cette raison, j'ai réalisé la connaissance des quatre nobles vérités, j'ai développé l'œil de la sagesse, je suis parvenu à *nibbāna*. Quelles sont ces quatre nobles vérités que j'ai découvertes ? (1) *dukkha saccā*, la noble vérité de la souffrance ; (2) *samudaya saccā*, la noble vérité de l'origine (de la souffrance) ; (3) *nirodha saccā*, la noble vérité de l'extinction (de la souffrance) ; (4) *maggā saccā*, la noble vérité de la voie (permettant de parvenir à l'extinction de la souffrance).

Ce n'est qu'une fois que l'on prend conscience de *dukkha saccā* – la première noble vérité – que l'on est en mesure de connaître *samudaya saccā* – la deuxième

noble vérité –, et pour réaliser *nirodha saccā* – la troisième noble vérité –, il convient de mettre en pratique *magga saccā* – la quatrième noble vérité –, qui est constituée par les 8 *maggaṅga*. »

Ô moines ! J’ai accompli cette noble pratique, qui permet, grâce à une sagesse particulière, l’apaisement des *kilesā*, la connaissance des quatre nobles vérités et l’expérimentation *nibbāna*. Moines, il y a la souffrance de la naissance, la souffrance de la vieillesse, la souffrance de la maladie, la souffrance de la mort, la souffrance de devoir vivre avec ceux qu’on n’aime pas, la souffrance d’être séparé de ceux qu’on aime, la souffrance de ne pas obtenir ce que l’on veut, la souffrance de l’attachement aux cinq agrégats. Moines, ainsi, la raison de toute cette souffrance est l’attachement à l’existence. Comment s’attache-t-on ? Il y a l’attachement aux plaisirs des sens (*sassata diṭṭhi*) et l’attachement à une nouvelle vie (*uccheda diṭṭhi*). »

Lorsque ce sermon fut achevé, le soleil se coucha.

Les jours suivant le premier sermon

A la fin de ce premier sermon, grâce à la grande maturité de ses *pāramī*, mettant en application la parole du Parfait au moment même où il l’entendait, Koṇḍañña devint *sotāpana*. Il pria Bouddha d’être son guide :

« Ô noble Bouddha ! Prenez-moi comme disciple !
— Venez, moine ! Pratiquez le noble *dhamma* ! Faites le nécessaire pour vous débarrasser de la souffrance ! »

Par ces trois brèves phrases, Bouddha intégra son tout premier disciple. Les quatre autres renonçants suivraient de la même manière, les jours suivants. Comme Bouddha continua d’enseigner le *dhamma*, le premier jour qui suivit la pleine lune, Vappa devint *sotāpana*. Le deuxième jour, ce fut au tour de Bhaddiya. Le troisième jour, Mahānāma. Le quatrième jour, enfin, Assaji.

En ce temps-là, le monde comptait six moines.

Remarque : Selon la rapidité à réaliser le *magga phala* (*nibbāna*) – et devenir ainsi un *ariyā* –, depuis le moment où a lieu la prise de connaissance avec le *dhamma*, on distingue quatre types d’êtres, en fonction de leurs *pāramī*... 1) *ugghāṭitaññū*, celui qui réalise le *dhamma* à l’aide d’une profonde sagesse (il lui suffit d’un bref instant de *vipassanā*, pendant qu’il entend une seule strophe du *dhamma*) ; 2) *vipaṇcitaññū*, celui qui réalise le *dhamma* après une large explication (il lui suffit d’un court moment de *vipassanā* après un enseignement détaillé) ; 3) *neyya*, celui qui réalise le *dhamma* par la pratique (retraites *vipassanā*), dans cette vie-même ; 4) *padaparāma*, celui qui réalise le *dhamma* par la pratique sur plusieurs vies, car il n’a suffisamment de *pāramī* pour y parvenir en une seule vie. Il semblerait que de nos jours, seuls subsistent les deux derniers types d’êtres parmi ceux qui réalisent encore le *dhamma*.

Nāḷaka et la pratique du moneyya

Outre le groupe des cinq, le premier sermon fut attentivement écouté par dix-huit millions de *brahmā* et un nombre incalculable de *deva*. Parmi ces derniers, l'un fut un ami du renonçant Nāḷaka (le neveu de l'ermite Kāladevila). Il alla vite le retrouver près de l'arbre sous lequel il s'entraînait, pour l'informer que Bouddha était apparu. Le renonçant Nāḷaka put ainsi rejoindre le Parfait afin qu'il puisse lui délivrer l'enseignement qui lui est destiné. S'approchant de lui, il s'assit à un endroit convenable, se prosterna respectueusement avant de lui demander :

« Ô noble Bouddha ! Enseignez-moi la pratique du *moneyya* (qui signifie “ pratique permettant de se défaire du *samsarā* ”) !

— Nāḷaka, la pratique du *moneyya* est très difficile. Elle exige énormément d'efforts. Si vous voulez toutefois la mettre en pratique, je vais vous l'enseigner. Écoutez-moi très attentivement...

Considérez de manière égale les personnes que vous aimez et les personnes que vous haïssez ; ne développez ni d'amour, ni de haine, pour qui que ce soit.

Des femmes viendront peut-être vous séduire ; ne répondez pas à leur charme, n'y prêtez pas attention. Ne vous laissez jamais détourner de votre noble pratique ; gardez votre mental pur afin que rien ne puisse corrompre votre démarche de moine.

Rejetez les plaisirs sensoriels, liés aux cinq sphères des sens que sont : *rūpa* (matière), *sadda* (son), *gandha* (odeur), *rasa* (goût), *phoṭṭhabba* (toucher).

Ne répondez jamais aux attaques, ni aux insultes. Demeurez neutre.

Ne répondez jamais aux personnes qui vous manifesteront de l'affection ou de l'admiration. Demeurez neutre.

Ne faites pas de mal à autrui, n'opprimez personne.

Pratiquez les 13 *dhutaṅga* (les pratiques ascétiques). (1) Renoncez aux robes neuves, entraînez-vous à ne porter que des robes abandonnées. (2) Renoncez à une quatrième robe, entraînez-vous à n'utiliser que trois robes. (3) Renoncez aux invitations à déjeuner, entraînez-vous à ne manger que la nourriture obtenue par collecte à l'aide du bol. (4) Renoncez à franchir des maisons sans marquer de temps d'arrêt devant, lors de la collecte quotidienne de nourriture entraînez-vous à stopper devant chaque maison. (5) Renoncez à manger à tout autre endroit après avoir déjà mangé, entraînez-vous à ne manger qu'à un seul endroit (une seule fois par jour). (6) Renoncez à manger à l'aide d'un second bol, entraînez-vous à manger à l'aide d'un seul bol. (7) Renoncez à accepter de la nourriture après avoir commencé votre repas, entraînez-vous à manger en refusant toute nourriture supplémentaire. (8) Renoncez à demeurer dans un monastère situé près d'un village, entraînez-vous à demeurer dans un monastère de forêt (situé dans une zone inhabitée). (9) Renoncez aux lieux abrités par un toit, entraînez-vous à demeurer sous un arbre. (10) Renoncez aux lieux abrités par quoi que ce soit, entraînez-vous à demeurer dans les lieux en plein air. (11) Renoncez aux lieux où il n'y a pas de

cadavre, entraînez-vous à demeurer dans les charniers. (12) Renoncez à changer d'endroit pour dormir, une fois qu'une place vous a été attribuée, entraînez-vous à vous contenter de la place qui vous sera attribuée pour dormir. (13) Renoncez à la posture allongée, entraînez-vous à n'employer que les postures en marche, debout et assise (y compris pour dormir).

Il faudra demeurer pleinement attentif à chacun de vos actes ; même lorsque vous irez collecter votre nourriture, vous devrez demeurer absorbé dans votre entraînement à *vipassanā*.

Vous devrez rester silencieux à tout moment.

Vous ne devrez pas développer d'affinités avec les *dāyaka* qui vous offriront la nourriture.

Si vous n'obtenez rien lors de votre collecte de nourriture, restez neutre ; n'en soyez pas pour le moins offusqué. Ne critiquez pas, ne vous plaignez pas. »

(Les recommandations de Bouddha à propos de la pratique du *moneyya* sont encore très nombreuses.)

Quand il eût écouté toutes les recommandations que Bouddha lui donna, le Vénérable Nālaka partit aussitôt dans la forêt pour commencer sa pratique du *moneyya*. En accord avec les instructions du Parfait, il demeurait dans la forêt, sans jamais rester deux jours sous le même arbre, il n'allait jamais deux fois dans le même village pour y chercher sa nourriture. Il pratiqua très ardemment et sans répit le *moneyya* durant sept mois, au terme desquels il parvint au stade d'*arahanta*. Sachant qu'il était tout proche de la fin de sa vie, il se concentra pour connaître avec précision le moment de sa mort. Ainsi, le moment venu, il est allé se laver, s'est respectueusement prosterné vers la direction où se trouvait Bouddha, et s'est mis debout, adossé à la paroi de la montagne, pour expirer dans une profonde sérénité. Sachant que Nālaka venait de s'éteindre, Bouddha se rendit vers son cadavre, accompagné de ses moines, pour le faire brûler.

Le sermon d'Anattalakkhaṇa

Le cinquième jour qui suivit le premier sermon, Bouddha délivra le *sutta* (discours) d'Anattalakkhaṇa. Il commença en demandant à ses cinq disciples :

« *rūpa* (la matière) est-il *nicca* (permanent) ou *anicca* (non permanent) ?

— *rūpa* est *anicca*, Vénérable.

— *rūpa* est-il *sukha* (jouissance) ou *dukkha* (souffrance) ?

— *rūpa* est *dukkha*, Vénérable.

— *rūpa* est-il *atta* (propre en soi) ou *anatta* (dépourvu d'en soi) ?

— *rūpa* est *anatta*, Vénérable.

— *vedanā* (la sensation) est-elle *nicca* ou *anicca* ?

— *vedanā* est *anicca*, Vénérable.

— *vedanā* est-elle *sukha* ou *dukkha* ?

— *vedanā* est *dukkha*, Vénérable.

- *vedanā* est-elle *atta* ou *anatta* ?
- *vedanā* est *anatta*, Vénérable.
- *sañña* (la perception) est-elle *nicca* ou *anicca* ?
- *sañña* est *anicca*, Vénérable.
- *sañña* est-elle *sukha* ou *dukkha* ?
- *sañña* est *dukkha*, Vénérable.
- *sañña* est-elle *atta* ou *anatta* ?
- *sañña* est *anatta*, Vénérable.
- *saṅkhāra* (la volition mentale) est-il *nicca* ou *anicca* ?
- *saṅkhāra* est *anicca*, Vénérable.
- *saṅkhāra* est-il *sukha* ou *dukkha* ?
- *saṅkhāra* est *dukkha*, Vénérable.
- *saṅkhāra* est-il *atta* ou *anatta* ?
- *saṅkhāra* est *anatta*, Vénérable.
- *viññāṇā* (la conscience) est-il *nicca* ou *anicca* ?
- *viññāṇā* est *anicca*, Vénérable.
- *viññāṇā* est-il *sukha* ou *dukkha* ?
- *viññāṇā* est *dukkha*, Vénérable.
- *viññāṇā* est-il *atta* ou *anatta* ?
- *viññāṇā* est *anatta*, Vénérable. »

À l'issue de cet enseignement, les cinq moines devinrent *arahanta*. Il y eut en ce jour, dans le monde, six *arahanta*.

Les quatre choses qui ne doivent pas être méprisées

Lorsque le roi Pasenadī Kosala – du royaume de Sāvatti – rencontra Bouddha pour la première fois, il lui fit part de son étonnement :

« Ô moine Gotama ! Vous prétendez être pleinement éveillé, comment cela peut-il être possible ? Vous êtes encore jeune, même très jeune !

— Pasenadī Kosala ! Il y a quatre choses qui ne doivent pas être méprisées ou regardées de haut sous prétexte qu'elles sont jeunes : un noble guerrier, un serpent, un feu et un moine. Un jeune guerrier mis en colère peut faire beaucoup de mal, il peut tuer beaucoup de gens. La morsure d'un serpent, aussi petit soit-il, peut être mortelle. Le plus petit des feux peut détruire des maisons et des forêts entières. Un moine, même le plus jeune, peut être *arahanta*. »

L'intégration du riche Yasa dans le saṃgha

La luxueuse existence du riche Yasa

Un jour, il y avait un homme riche très délicat, du nom de Yasa. Il vivait dans trois palais différents, que son père fit bâtir pour lui, un palais pour chacune des trois saisons : un pour la saison fraîche, un pour la saison chaude et un pour la saison des pluies. Durant les quatre mois de la saison des pluies, Yasa n'était entouré que de femmes, sans un seul homme, qui dansaient et jouaient de la musique pour lui. Il ne sortait jamais de son palais. Le riche jeune homme avait les cinq sens totalement comblés. Il allait tôt au lit, et durant toute la nuit, on allumait des lampes à huile. Une fois, se levant au milieu de la nuit, voyant toutes ces femmes éparpillées n'importe comment autour de lui, il eut le sentiment d'être au beau milieu d'un cimetière. Saturé de cette existence noyée dans la débauche, il prit conscience du caractère répugnant du corps. Cette prise de conscience déboucha sur une décision soudaine de renoncer à tout. Le jeune Yasa partit alors sur-le-champ. Arrivé devant la porte fermée de son palais, il formula un souhait :

« Puissé-je ne pas rencontrer d'ennui en quittant le monde laïc pour celui du renoncement ! »

Des *deva* lui ouvrirent la porte. En parvenant devant la porte fermée de la ville, il reformula son souhait :

« Puissé-je ne pas rencontrer d'ennui en quittant le monde laïc pour celui du renoncement ! »

De nouveau, des *deva* lui ouvrirent la porte.

Le départ de Yasa pour la forêt

Plus tard, il arriva dans la forêt de Nigadā, dans le bois d'Isipatana. Bouddha, qui s'était levé tôt, était en train de faire sa marche. Apercevant de loin le riche Yasa approcher, le Bienheureux interrompit sa marche s'installa à terre en s'asseyant les jambes croisées. Ensuite, s'approchant du Bienheureux, Yasa s'adressa à lui :

« Ô noble renonçant ! Sachez combien les *kilesā* (impuretés mentales) m'oppriment !

— Dans *nibbāna*, il n'y a rien qui soit opprimant. Asseyez-vous, je vais vous en enseigner le *dhamma*. Ce *nibbāna*, aucun *kilesā* ne peut l'opprimer, rien ne peut le troubler. »

Réjoui, le riche Yasa s'approcha de Bouddha, il se prosterna respectueusement devant lui et s'assit à une place convenable. Quand il eut entendu son enseignement, il devint *sotāpana*. Lorsque son père, parti à sa recherche, arriva près de Bouddha, ce dernier, à l'aide de ses pouvoirs, cacha son fils de sa vue, afin de pouvoir lui enseigner également le *dhamma*. S'approchant du Bienheureux qui semblait seul, le père de Yasa le questionna :

« N'auriez-vous pas aperçu mon fils ? »

— Si, je l'ai aperçu ; vous allez bientôt le revoir. En attendant, asseyez-vous là et écoutez-moi, je vais vous enseigner le *dhamma*. »

Séduit par la noblesse et la majesté dont rayonnait Bouddha, il accepta de bon gré sa proposition. Alors qu'il écouta attentivement le *dhamma*, le père devint *sotāpana* (premier des quatre stades de réalisation du *dhamma*) et son fils, qui écoutait aussi, devint *arahanta* (dernier stade). Ce dernier ne pouvait donc plus concevoir d'autre issue que l'existence monacale ; un *arahanta* est intrinsèquement un moine, puisqu'il est un être parvenu à la libération du *saṃsārā* (cycle des renaissances) et que ce qui définit un moine est précisément : « celui qui s'entraîne au mieux et sans relâche jusqu'à se libérer du *saṃsārā* ». Pour cette raison, le faisant réapparaître aux yeux de son père, Bouddha le prit comme disciple, à l'aide de ces mots :

« Venez, moine ! Pratiquez le noble *dhamma* ! Œuvrez pour (aider les autres à parvenir à) la fin de la souffrance ! »

Le père invita les deux moines – Bouddha et le Vénérable Yasa – à venir manger chez lui. Le lendemain, le Bienheureux et son disciple furent dignement reçus chez le père. Le repas leur fut servi avec le plus grand soin.

La première prise des trois refuges

A l'issue du repas, Bouddha délivra un enseignement du *dhamma*. Toutes les personnes présentes devinrent *sotāpana* : l'ex-épouse du Vénérable Yasa – qui n'est autre que Sujātā, la femme qui offrit le fromage suprême au renonçant Gotama, la veille de son éveil –, la mère du Vénérable Yasa, et quatre de ses amis. Le père prit le triple refuge : en Bouddha, dans le *dhamma* (son enseignement) et envers le *saṃgha* (sa communauté). Il devint ainsi le premier homme à prendre le triple refuge, en même temps que l'ex-épouse et la mère de Yasa devinrent les premières femmes à prendre le triple refuge. Ses quatre amis présents, Vimala, Subāhu, Puṇṇaji et Gavampati, quant à eux, ont voulu l'imiter en devenant moines à leur tour. Ils ont alors suivi Bouddha, qui leur délivra un enseignement, au terme duquel tous les quatre devinrent *arahanta*. Un jour suivant, cinquante autres amis qu'avait fréquenté le Vénérable Yasa vinrent en faire autant, devenant tous *arahanta* après un autre enseignement délivré par Bouddha, et aussitôt – par définition – moines. Il y eut donc, en ce jour, dans le monde, soixante et un *arahanta*.

Le premier vassa

Après que Bouddha eut délivré des enseignements du *dhamma* à l'intention de ses moines et des familles de ces derniers, il partit vers la forêt de Migadāvana, dans laquelle il passa son premier *vassa* (saison des pluies, s'étalant sur trois mois, durant lesquels les moines demeurent au même endroit sans voyager). Pour permettre au Bienheureux de passer le *vassa* dans de bonnes conditions, Nandiya, un riche homme, lui fit bâtir une *kuṭī* dans cette forêt.

(Voir aussi le chapitre « À propos du Vénérable Yasa ».)

Remarque : Un jour, lorsque le *saṃgha* comportait déjà de nombreux membres, les moines saccageaient les rizières sans même s'en rendre compte, lorsqu'ils voyageaient durant la mousson, car le paddy n'est pas encore sorti de terre. Comme les paysans du royaume de Rājagaha se fâchaient contre les moines, le roi Bimbisāra sollicita Bouddha (pour qui il avait un immense respect) de demander à ses disciples de ne pas circuler pendant cette saison. En échange, le Bienheureux demanda au roi de laisser les moines libres de toute obligation militaire. C'est ainsi que Bouddha établit que chaque moine devrait désormais demeurer dans un seul monastère pendant le *vassa*, c'est-à-dire les trois mois de la saison des pluies, évitant ainsi d'abîmer les rizières.

La propagation du dhamma

Quand le *vassa* fut parvenu à sa fin, Bouddha réunit ses disciples :
 « Ô moines ! Je vous ai enseigné tout ce qu'il était nécessaire pour que puissiez devenir des *arahanta*. À présent que vous êtes des *arahanta*, pour que les nombreux êtres qui errent dans le *samsarā* puissent s'en libérer, voyagez et faites connaître cet enseignement aux plus d'êtres possible. En parcourant ainsi les royaumes, le bénéfice sera inestimable pour les êtres. Ne voyagez pas à deux sur le même chemin. Sinon, alors que l'un enseignera, l'autre sera inutile. »

Obéissant aux recommandations du Bienheureux, les moines partirent dans toutes les directions et enseignèrent le noble *dhamma* à tous ceux qui furent prêts à l'entendre. L'enseignement de la réalité fut ainsi exposé à chaque personne croisée, et en chaque lieu habité dans lequel s'arrêtait l'un d'entre eux. Beaucoup de personnes furent réjouies de découvrir le *dhamma* que les moines leur faisaient découvrir. Certaines formulèrent le souhait de devenir moine. Ceux-là furent conduits par les moines auprès de Bouddha. Les gens souhaitant prendre la robe monastique, en nombre fortement croissant, n'avaient plus la possibilité de tous être intégrés dans la communauté par le Bienheureux lui-même. Pour cette raison, il confia cette tâche à ses nobles disciples :

« Moines ! N'amenez plus à moi les personnes qui souhaitent devenir moines. Intégrez-les vous-mêmes dans le *sangha*.

— Comment le faire, noble Bouddha ?

— Donnez-leur le statut de moine par la prise des trois refuges. »

Obéissant à leur maître, les moines intégrèrent de nombreux nouveaux moines à l'aide du triple refuge.

L'entrée des trente princes Bhaddavaggī dans le saṃgha

Un jour, alors que Bouddha se rendait dans la forêt d'Uruvela, il y rencontra trente princes : les princes Bhaddavaggī (ce qui signifie « le bon groupe »). L'air désespéré, tous couraient, d'un coin à l'autre, lançant des regards nerveux dans toutes les directions. Dirigeant son observation dans leur mental, le Bienheureux sut qu'ils recherchaient une courtisane qui leur avait volé leurs parures et bijoux. Quand les princes virent Bouddha, ils le questionnèrent :

- « Vénérable, n'auriez-vous pas aperçu une femme ?
- Pourquoi cherchez-vous une femme ?
- Elle nous a volé nos parures et nos bijoux.
- Qu'y a-t-il de plus noble ? Chercher une femme ou se chercher soi-même ?
- Il est plus noble de se chercher soi-même, Vénérable. »

Le Bienheureux délivra un enseignement du *dhamma* aux trente princes Bhaddavaggī :

« S'adonner aux plaisirs des sens, est comme rêver qu'on mange. Dans un rêve, on a beau manger autant de quantité de nourriture qu'il est possible d'imaginer, le corps n'en sera pas rassasié pour le moindre. Les plaisirs des sens sont exactement comme du poison, ils sont propices à d'innombrables maladies, douleurs et souffrances, et générateurs de beaucoup d'*akusala*. L'attachement aux plaisirs des sens fait renaître dans les mondes inférieurs. »

Il termina son enseignement en exposant les quatre nobles vérités. Quand il fut terminé, les trente princes devinrent *ariyā*. Certains étaient devenus *sotāpana*, certains *sakadāgāmi*, certains *anāgāmi* et les autres *arahanta*. Tous furent intégrés dans le *saṃgha*.

(Voir aussi le chapitre « À propos des trente moines Bhaddavaggī ».)

À propos des trois frères Kassapa

Le souhait des trois fils du roi Mahinda

Bouddha présenta ensuite le récit des trois moines Kassapa, expliquant comment ils développèrent leurs *pāramī*, jusqu'à devenir des *arahanta*...

Depuis le *sāsana* de Bouddha Padumuttara, ils ne cessèrent pas de développer les *pāramī*. Il y a 92 *kappa*, se sont éveillés deux bouddhas. D'abord, Bouddha Tissa, et pour le *buddha sāsana* suivant, Bouddha Phussa. Le père de Bouddha Phussa était le roi Mahinda. Ce roi avait un jeune frère, qui avait lui-même un fils qui deviendrait le disciple bras droit de ce bouddha (l'équivalent du Vénérable Sāriputtarā pour le bouddha Gotama). Il y avait un brahmane nommé Purohita, qui avait un fils qui deviendrait l'équivalent du Vénérable Mahā Moggalāna pour le bouddha Gotama. La petite sœur du roi, quant à elle, avait un fils, qui deviendrait celui qui deviendrait le serviteur attiré de Bouddha Phussa, l'équivalent du Vénérable Ānandā. Le roi avait en tout quatre fils, dont le plus âgé était Bouddha (toutefois né d'une autre mère). Les trois autres disposaient chacun de sa cour, respectivement de, 500, 300 et 200 personnes. Ce sont eux qui deviendraient les trois frères Kassapa, et leurs sujets leurs disciples.

Un jour, alors que Bouddha Phussa retourna dans son pays d'origine, chez son père le roi Mahinda, ce dernier, rempli d'admiration, se prosterna, le regarda et pensa :

« Mon fils est Bouddha. Les paroles de mon fils sont le *dhamma*. Mon fils représente la *saṃgha*. Auparavant, il ne m'est jamais arrivé d'avoir un fils bouddha. Cela m'arrive maintenant. Cela ne m'arrivera plus à l'avenir. Si je suis maintenant un roi aussi noble, c'est parce que mon fils est Bouddha. Cela ne se reproduira plus à l'avenir. »

Ces pensées lui donnèrent la chair de poule tant elles lui remplirent le corps de joie. Après cela, il échangea des paroles réjouissantes avec son fils Bouddha, et lui dit :

« J'ai déjà quatre-vingt-dix mille ans (en ce temps-là, l'espérance de vie était extrêmement longue). Mon âge est donc très avancé ; je vais bientôt mourir. Tout comme la berge s'effrite en se laissant emporter par la rivière qui tape contre la rive, je vais bientôt disparaître. Je ne voudrais pas disparaître sans bénéfice. Ô noble fils ! Laissez-moi vous offrir jusqu'à la fin de ma vie les quatre nécessités (nourriture, logement, vêtements, médicaments). »

Bouddha accepta. Les autres fils s'adressèrent à leur père pour lui demander de les laisser, eux aussi, faire des offrandes à leur grand frère, mais il refusa fermement la sollicitation de ses trois fils.

Un jour, une guerre éclata à la frontière du royaume. Le roi envoya alors ses trois jeunes fils en les chargeant d'apaiser le conflit. Sans que cela ne tarde, ils remportèrent un grand succès. Quand ils rentrèrent au palais, le roi fut ravi de la victoire de ses fils. Il leur dit :

« Je vous promets de réaliser le souhait que vous voulez.

— Nous n'avons qu'un seul souhait. Nous voulons pouvoir offrir les objets des quatre nécessités à notre noble frère – Bouddha – et à tout le *saṃgha*, jusqu'à la fin de notre vie.

— Je regrette, cela est la seule chose dont je ne puisse pas vous offrir. En dehors de cela, je vous accorde tout ce que vous voulez, mais pas cela.

— Concédez-nous seulement dix mille ans (ce qui est très peu, pour l'espérance de vie de l'époque).

— Non, cela est trop, je ne peux vraiment pas. »

En disant cela, le père réfléchit et se dit qu'il ne pouvait pas interdire complètement à ses fils d'accomplir leur générosité envers Bouddha, leur propre frère, de surcroît. Autrement, ils risqueraient de devenir ses ennemis. Ainsi, il finit par concéder avarement un mois pour chacun de ses trois fils (ce qui correspondait à une période dérisoire).

L'action méritoire des trois frères

Les trois frères convoquèrent alors leur trésorier, en lui donnant l'ordre de consacrer l'intégralité de leur fortune à nourrir Bouddha et la totalité du *saṃgha* (90 000 moines) à l'aide des meilleurs mets, des meilleurs gâteaux, des meilleures boissons, et leur fournir tous leurs besoins, tous les jours durant trois mois, lors du prochain *vassa*. Eux-mêmes, accompagnés de leurs mille disciples, prirent la robe pendant toute cette période, respectant scrupuleusement les 10 préceptes. Le conseiller juridique et le trésorier prirent donc en charge toute l'organisation qui fut établie pour servir dignement le *saṃgha*, répondant à tous les besoins susceptibles de se manifester. Les personnes employées pour l'occasion, afin de s'occuper de préparer la nourriture et de cuisiner le repas de tous les moines étaient au nombre de 84 000.

Au premier jour, les moines étaient tellement nombreux qu'ils ne laissèrent aucun reste de nourriture. Comme les employés comptaient sur ces restes pour nourrir leurs enfants, ceux-là restèrent sans manger ce jour. Voulant s'épargner toute dépense pour nourrir leurs familles, les 84 000 employés préférèrent profiter de l'occasion pour dérober chaque jour un peu de nourriture déjà payée par les trois frères à l'intention du *saṃgha*, avant le repas des moines, jusqu'à la fin du *vassa*. Pour avoir volé de la nourriture destinée à des moines, qui plus est, à des *arahanta*, à l'issue de leur vie, les 84 000 employés reprirent tous naissance dans le monde des *peta*.

Quand le *vassa* toucha à sa fin, selon l'exigence des trois frères, les huit affaires furent offertes pour chacun des moines. À ce moment-là, ils formulèrent le souhait suivant :

« Puisse cette offrande nous permettre, lors d'un prochain bouddha, devenir *arahanta* avec nos mille disciples ! »

Au terme de leur existence, les trois frères reprirent naissance tantôt dans le monde des *deva*, tantôt dans le monde des humains, ne manquant jamais de s'entraîner à une noble pratique de vertu et de générosité, et ce, jusqu'à rencontrer Bouddha Gotama. À ce moment-là, ils furent les trois frères Kassapa, ayant respectivement comme disciples les 500, 300 et 200 personnes de leur suite, au temps de Bouddha Padumuttara.

Bouddha (Gotama) conclut ce récit en précisant que c'est en leur raison de leurs *pāramī* que les trois moines Kassapa et leurs anciens disciples devinrent, en ce jour, des *arahanta*.

Les 84 000 peta

Le conseiller juridique devint – au temps de Bouddha Gotama – le roi Bimbisāra, et le trésorier devint l'*upāsaka* (personne qui soutient et qui respecte Bouddha, le *dhamma* et le *saṃgha*) Visākha. Les 84 000 employés, quant à eux, en raison de leur vol de nourriture destinée au *saṃgha*, prirent naissance aussi souvent dans les mondes supérieurs que dans les mondes inférieurs, pendant la longue durée nécessaire jusqu'au *kappa* actuel (soit 92 *kappa*). Arrivant au début de ce *kappa*, ils demeurèrent seulement dans le monde des *peta*. Du temps de Bouddha Kakusandha (le premier des cinq bouddhas de notre *kappa*), alors qu'ils étaient des *peta* au ventre énorme et à la tête minuscule, ils vivaient dans les cinq montagnes qui entouraient Rājāgaha (ces cinq montagnes existent à chaque bouddha), ils allèrent auprès de Bouddha Kakusandha pour lui faire part de leur souci :

« Ô noble Bouddha ! Il y a si longtemps que nous n'avons rien pu manger. Quand allons-nous enfin pouvoir mettre un terme à notre faim ?

— Ne demandez pas cela à moi. Attendez que je m'éteigne dans le *parinibbāna*, et patientez jusqu'au prochain bouddha, qui se nommera Koṇāgamana. Vous pourrez le lui demander. »

Bien longtemps après, alors qu'apparut Bouddha Koṇāgamana, ils allèrent auprès de lui pour lui faire part de leur souci :

« Ô noble Bouddha ! Il y a si longtemps que nous n'avons rien pu manger. Quand allons-nous enfin pouvoir mettre un terme à notre faim ?

— Ne demandez pas cela à moi. Attendez que je m'éteigne dans le *parinibbāna*, et patientez jusqu'au prochain bouddha, qui se nommera Kassapa. Vous pourrez le lui demander. »

Bien longtemps après, alors qu'apparut Bouddha Kassapa, ils allèrent auprès de lui pour lui faire part de leur souci :

« Ô noble Bouddha ! Il y a si longtemps que nous n'avons rien pu manger. Quand allons-nous enfin pouvoir mettre un terme à notre faim ?

— Attendez que je m'éteigne dans le *parinibbāna*, et patientez jusqu'au prochain bouddha, qui se nommera Gotama. Lorsque ce bouddha apparaîtra, il y aura un roi, nommé Bimbisāra, qui fut autrefois votre conseiller juridique, du temps de Bouddha Padumuttara. Un jour, Bouddha Gotama se rendra avec le *saṃgha* au palais pour recevoir des offrandes. À cette occasion, le roi et les siens accompagneront leurs offrandes par une cérémonie de partage des mérites, à l'intention d'êtres tels que vous. »

Bien longtemps après, une fois apparu Bouddha Gotama, celui-ci se rendit – comme prédit par Bouddha Kassapa – chez le roi Bimbisāra, accompagné de ses moines, pour recevoir des offrandes. À l'issue de la cérémonie, le roi et les siens accomplirent le partage des mérites pour tous les êtres. Cependant, demeurant exclus de ce partage – en raison de l'importance de leurs *akusala* (démérite) –, les 84 000 *peta* n'obtinrent toujours rien. Très insatisfaits, ils pénétrèrent tous, durant la nuit, dans le palais royal, jusqu'à la chambre du roi, où ils montrèrent leurs horribles corps ; ce qui ne manqua pas d'effrayer au plus haut point le roi. Il s'empressa d'aller voir Bouddha afin de lui raconter les visions terrifiantes qui s'offrirent brusquement à lui durant la nuit. Bouddha lui expliqua :

« Les 84 000 *peta* qui vous ont rendu visite cette nuit ne sont autres que les 84 000 cuisiniers que vous avez vous-même engagés alors que vous étiez conseiller juridique au temps de Bouddha Padumuttara, il y a 92 *kappa*. Voilà un temps immensément long qu'ils n'ont plus rien pu manger. Bouddha Kassapa leur a indiqué qu'ils ne remangeraient seulement une fois que vous, le roi Bimbisāra, accomplirait le partage des mérites après avoir effectué une offrande à moi, Bouddha Gotama, et au *saṃgha*. N'ayant toujours rien obtenu pour enfin calmer leur faim, ils sont venus se montrer à vous. »

Un autre jour, le roi Bimbisāra fit l'offrande de nourriture et de robes à Bouddha et au *saṃgha*, à l'issue de laquelle il fit le partage des mérites accumulés avec tous êtres, et en particulier avec les *peta*. En prononçant « *sādhū ! sādhū ! sādhū !* », le supplice des 84 000 *peta* parvint enfin à expiration ; ils prirent tous renaissance, dès cet instant, dans le monde des *deva*.

L'entrée des trois frères Kassapa dans le saṃgha

La rencontre de l'ermite Uruvela Kassapa avec Bouddha

Il était une fois trois frères, connus sous le nom des « frères Kassapa ». L'aîné se nommait Uruvela Kassapa, car il vivait dans le bois d'Uruvela. Le cadet se nommait Nadī Kassapa, car il vivait au bord d'une rivière (Nadī signifie rivière, en pali). Le benjamin se nommait Gayā Kassapa, car il vivait près de la grande rivière Gayā (dans laquelle se jette la rivière qui coule près des habitations des deux autres frères). Le premier avait cinq cents disciples, le second en avait trois cents, et le troisième, pour sa part, en avait deux cents. Ces trois frères et tous leurs disciples s'adonnaient aux *attakilamathā nuyoga* (pratiques qui oppriment, qui épuisent le corps). Ils étaient tous convaincus que cet entraînement était en mesure de les conduire à la plus haute sagesse. Un jour, en se déplaçant dans la forêt d'Uruvela, Bouddha arriva vers la *kuṭī* de l'ermite Uruvela Kassapa. En s'approchant de lui, il lui demanda :

« Me laisseriez-vous passer quelque temps auprès de vous ?

— Je n'y vois pas d'objection, mais il n'y a pas place pour loger.

— Je peux dormir n'importe où, la cuisine me conviendra très bien.

— N'allez surtout pas dans la cuisine, un puissant dragon-serpent y a pris place, il est très dangereux.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, je ne risque rien.

— C'est comme vous voulez, à vos risques et périls ! »

Bouddha entra dans la cuisine et s'assit sur l'herbe qui était posée sur le sol, en se concentrant paisiblement sur *ānāpāna*. À ce moment-là, le dragon-serpent pénétra à son tour dans la cuisine. Voyant quelqu'un installé à sa place, il se plongea dans une immense colère. Il cracha du feu et de la fumée sur Bouddha. À l'aide de ses pouvoirs, le Bienheureux se mit aussi à faire jaillir du feu sur le dragon-serpent. De l'extérieur, on pouvait voir la cuisine enveloppée par de larges flammes comme si elle était complètement incendiée. Accourant précipitamment pour observer cet inquiétant spectacle, l'ermite se soucia de Bouddha :

« Le pauvre ! Il est mort alors qu'il était encore si jeune. Il avait une si belle apparence. »

Le combat dura toute la nuit, sans que personne osât approcher en raison des puissantes et dangereuses flammes. À l'aube, Bouddha décida de soumettre le dragon-serpent par la force de sa bienveillance. Il vainquit la créature, devenue inoffensive, sans lui avoir fait le moindre mal. Comme il voulut montrer le dragon-serpent à l'ermite sans l'effrayer, il le réduisit de sorte à le faire rentrer dans son bol. Devenu tout petit, il n'osait même plus cracher de feu. Quand Bouddha

sortit de la cuisine, il s'approcha de l'ermite, ébahi de surprise. En lui tendant le bol, il ouvrit le couvercle pour lui en montrer le contenu :

« Le voici, votre dragon-serpent ! »

Doublement surpris, l'ermite Uruvela Kassapa songea :

« Il a de grands pouvoirs ce renonçant, alors que moi, je n'en ai pas. Néanmoins, il n'est pas encore *arahanta* comme moi ! »

Bouddha connaissait parfaitement les pensées de l'ermite ; or il demeura silencieux.

L'ermite était donc persuadé d'être plus accompli que Bouddha. Néanmoins, il reconnaissait que son invité fut digne de respect ; il avait beaucoup d'admiration pour lui :

« Ô grand renonçant ! Restez donc avec moi ! Je vous nourrirai tous les jours. »

Les hommages des deva et du brahmā

La nuit suivante, les quatre grands *deva* chargés de surveiller l'univers à chacun des quatre points cardinaux, sont venus auprès de Bouddha. Alors que leurs corps irradiaient d'une lumière sublime, ils se prosternèrent respectueusement devant le Bienheureux. Quand ils repartirent, leurs corps irradiaient toujours de la même lumière. Le lendemain, l'ermite Uruvela Kassapa vint chercher Bouddha pour le repas. Quand ils eurent terminé de manger, l'ermite ne retint pas plus longtemps sa curiosité :

« Qui est venu vous rendre visite la nuit passée ?

— Ce sont les quatre grands *deva* qui sont venus me trouver. Je leur ai enseigné le *dhamma*, ils se sont occupés de moi. »

L'ermite Uruvela Kassapa songea :

« Il a de grands pouvoirs ce renonçant, alors que moi, je n'en ai pas. Néanmoins, il n'est pas encore *arahanta* comme moi ! »

Bouddha connaissait parfaitement les pensées de l'ermite ; or il demeura silencieux.

La nuit suivante, Sakka, le roi *deva* vint rendre visite à Bouddha, le corps étincelant d'une lumière nettement plus vive que celle des quatre grands *deva* de la nuit précédente. Il se prosterna très respectueusement devant le Bienheureux, qui lui délivra un enseignement du *dhamma*. Plus tard, le *deva* Sakka repartit en brillant tout autant qu'à son arrivée, non sans avoir bien pris soin de Bouddha. Le lendemain matin, à l'issue du repas, l'ermite Uruvela Kassapa, se renseigne auprès du Bienheureux. Quand il sut qui était venu rendre visite la veille à son hôte, il songea :

« Il a de grands pouvoirs ce renonçant, alors que moi, je n'en ai pas. Néanmoins, il n'est pas encore *arahanta* comme moi ! »

Bouddha connaissait parfaitement les pensées de l'ermite ; or il demeura silencieux.

La nuit suivante, ce fut le tour d'un *brahmā* de rendre visite à Bouddha, le corps brillant d'une lumière encore plus étincelante que celle du roi *deva* Sakka. Il se prosterna très respectueusement devant le Bienheureux, qui lui délivra un enseignement du *dhamma*. Plus tard, le *brahmā* repartit en brillant tout aussi vivement qu'à son arrivée, non sans avoir bien pris soin de Bouddha. Le lendemain matin, à l'issue du repas, lorsque l'ermite Uruvela Kassapa, se renseignant auprès du Bienheureux. Quand il sut qui était venu rendre visite la veille à son hôte, il songea :

« Il a de grands pouvoirs ce renonçant, alors que moi, je n'en ai pas. Néanmoins, il n'est pas encore *arahanta* comme moi ! »

Bouddha connaissait parfaitement les pensées de l'ermite ; or il demeura silencieux.

Les tentatives du rabaissement de l'orgueil de l'ermite Uruvela Kassapa

Dans le but de désagréger l'orgueil démesuré de l'ermite Uruvela Kassapa, Bouddha entreprit de lui faire une démonstration de ses pouvoirs psychiques. Aucune de ces démonstrations, tout aussi fascinantes les unes que les autres, ne manqua de surprendre l'ermite. Cependant, le Bienheureux déploya plus d'un millier de pouvoirs, sans que l'orgueil de l'ermite fût altéré pour le moindre. Parmi ces nombreux pouvoirs...

Bouddha se rendit d'un bon sur l'île de Sīhaḷa (actuel Sri Lanka) pour y prendre son repas. Quand l'ermite lui demandait où il avait pris son repas, il lui répondit simplement qu'il avait mangé sur l'île de Sīhaḷa.

Il alla dans un charnier situé près du village Senā (où vivait Sujātā, la mère du Vénérable Yasa) pour y ramasser un tissu abandonné, enroulé autour d'un cadavre. Il fut si surprenant qu'un être aussi noble puisse ramasser une chose aussi répugnante que ce bout de tissu rongé par les vers, que la terre en trembla. Voyant cela, le roi *deva* Sakka descendit pour faire apparaître une grande pierre plate, dans le but de laisser facilement sécher le tissu abandonné ramassé par Bouddha, une fois lavé. Alors que l'ermite passait dans les parages, il vit cette pierre plate immense. Étonné, comme il demanda au Bienheureux d'où elle provenait, puisqu'il ne l'avait jamais aperçue auparavant, il lui répondit que Sakka – le roi des *deva* – l'a créée spécialement afin qu'il puisse faire sécher la robe qu'il vient de trouver.

Parmi les nombreuses pratiques adoptées par ces ermites, l'une consistait à se baigner dans l'eau froide d'une rivière. Une autre consistait à demeurer très près d'un grand feu. Ces deux pratiques, selon leurs croyances, sont propices au nettoyage des *kilesā*, c'est-à-dire des impuretés mentales. Comme chaque matin, l'ermite prit un bain dans la rivière encore froide en raison de la faible élévation

du soleil. Ensuite, il voulut rapidement se réchauffer en sortant de la rivière ; il lui fallait donc vite couper des bûches pour allumer un feu. Comme elles étaient trop grosses, il n'y parvenait pas. Il pensa tout de suite à Bouddha :

« Notre grand renonçant est doté de prestigieux pouvoirs : il va pouvoir m'aider à allumer un grand feu. »

Quand il communiqua son souhait à Bouddha, celui-là fit fendre cinq cents bûches à l'aide d'une seule parole – grâce à ses pouvoirs. Puisqu'elles étaient encore trop vertes, l'ermite n'arriva pas à les allumer pour faire un feu. Il sollicita donc encore de l'aide au Bienheureux, qui vint au secours de tous les ermites : il alluma en clin d'œil cinq cents feux ; un devant chacun des cinq cents ermites. Par compassion pour eux, il fit de même tous les jours qui suivirent. L'ermite Uruvela Kassapa se remit à penser :

« Le grand renonçant nous donne cinq cents feux par jour à l'aide d'une seule parole. Il a de grands pouvoirs, alors que moi, je n'en ai pas. Néanmoins, il n'est pas encore *arahanta*, comme moi ! »

Une fois de plus, Bouddha connaissait parfaitement les pensées de l'ermite ; or il demeura silencieux.

Un jour, il plut énormément. L'eau avait tout envahi, elle ruisselait dans les moindres recoins. Toujours dans le but de montrer ses pouvoirs, Bouddha marchait sans le moindre inconvénient. Le niveau de l'eau était monté très haut, cependant, ses pieds ne touchaient pas l'eau, et un grand nuage de poussière se dégageait de ses pieds lorsqu'il avançait, exactement comme s'il progressait sur un terrain complètement sec.

Voyant toute cette eau envahir les alentours, l'ermite pensa que Bouddha dut être emporté par les eaux et qu'il s'y était peut-être noyé. Il partit rapidement à son secours, à l'aide d'une barque. Quand il l'aperçut, totalement sec au-dessus des eaux, il fut très surpris. Il l'interpella :

« Je craignais que vous soyez en danger. J'ai donc accouru à votre rescousse, mais je suis soulagé de constater que vous paraissez sain et sauf : vous ne touchez pas même la surface de l'eau ! »

Le Parfait rejoignit alors la barque en laissant son corps s'y envoler d'une manière paisible et gracieuse. Une fois de plus, l'ermite se mit à penser :

« Il a de grands pouvoirs ce renonçant, alors que moi, je n'en ai pas. Néanmoins, il n'est pas encore *arahanta* comme moi ! »

Cette fois, Bouddha réfléchit :

« Après les nombreux pouvoirs – plus d'un millier – dont je lui ai fait démonstration, le gigantesque orgueil de cet ermite n'a pas subi la moindre altération ! Pour le rendre un peu plus modeste, je vais lui parler. »

S'approchant de l'ermite Uruvela Kassapa, il lui fit prendre conscience de son attitude débordante d'orgueil :

« Vous avez un orgueil démesuré, Kassapa ! Après tout ce que vous avez vu, vous osez encore penser que vous êtes un *arahanta*, que vous êtes plus sage que les autres. Vous êtes exactement comme un vers luisant qui se croit plus brillant que le soleil ! »

Le rejet de ses croyances par l'ermite Uruvela Kassapa

Touché droit par ces paroles, l'ermite ravala aussitôt son orgueil, et se prosterna devant Bouddha en lui demandant sans attendre :

« Prenez-moi comme disciple !

— Avant cela, il convient d'avertir tous vos disciples que vous intégrez le *samgha*.

— (Ayant rassemblé tous ses disciples) Je vous informe tous que la pratique que je vous ai enseignée n'est pas la pratique juste. Je vous informe aussi que j'ai décidé de devenir moine, auprès du Vénérable Gotama.

— (Les disciples) Nous voulions nous aussi intégrer la communauté du Vénérable Gotama depuis que nous le connaissons. Nous n'attendions rien de mieux que vous le fassiez vous-même. Puisque vous vous êtes décidé à rejoindre le noble renonçant Gotama, nous tous, également, voulons devenir moine.

— (Bouddha, s'adressant à tous) Toutes les pratiques auxquelles vous vous entraîniez jusqu'à ce jour sont des pratiques stériles, qui ne permettent nullement l'éradication des *kilesā* ; telles que : prendre des bains dans la rivière froide, se chauffer le corps tout près du feu, demeurer tout nu, adopter le jeûne extrême, les austérités ascétiques, opprimer son corps de toutes sortes de manières... Toutes ces pratiques ne permettent pas d'effacer les *kilesā*. Seul, l'entraînement des huit *maggāṅga* permet d'effacer les *kilesā*. Seuls ceux qui adoptent un tel entraînement parviennent à *nibbāna*. »

Au terme de cet enseignement, Bouddha dit :

« Venez, moines ! »

Par ces deux mots, les cinq cents ermites devinrent tous de nouveaux moines. Pour marquer symboliquement la répudiation de leur vie d'ermite, ils jetèrent toutes leurs anciennes affaires dans la rivière. Quand Nadi Kassapa et Gayā Kassapa, les deux frères de l'ex-ermite Uruvela Kassapa, et leurs disciples, qui demeuraient au bord et en aval de cette rivière, virent toutes leurs affaires emportées par le courant, ils s'imaginèrent qu'un incident grave s'était produit. Ils furent si inquiets qu'ils partirent non seulement immédiatement auprès de leurs amis, mais tout le monde fut du voyage, sans exception. Lorsqu'ils arrivèrent auprès d'eux, ils eurent le soulagement de les voir en bonne santé et la grande surprise de les trouver assis autour de Bouddha, les mains respectueusement jointes. Après un bref échange de paroles, ces cinq cents ermites rejoignirent les autres, portant le nombre des nouveaux moines à un millier. Quand chacun d'eux fut équipé de robes et d'un bol, Bouddha leur délivra un enseignement, qui ferait l'objet du *sutta* Ādittapariyāya. Cet enseignement dit en substance :

« Le corps est une chose particulièrement répugnante. Il est comparable à un feu tant y brûlent les *kilesā*. Le corps est comme une maison incendiée, car il est sous l'emprise du feu des *kilesā* : le feu de la colère, le feu de l'avidité, le feu de l'ignorance, le feu de l'orgueil... C'est à l'aide de la pratique de la générosité, de la vertu et de *vipassanā bhāvanā* (concentration multiple développée à l'aide de la vision directe de la réalité), qu'il est possible d'apaiser le feu des *kilesā*. »

Quand cet enseignement fut terminé, tous les moines présents devinrent *arahanta*. Ensuite, accompagné de tous ces moines, Bouddha poursuit son chemin jusqu'à Rājāgaha.

L'arrivée de Bouddha à Rājāgaha

Une fois arrivé à l'éveil, après s'être mis en chemin pour faire connaître son enseignement, le Parfait ne s'était pas dirigé ailleurs que vers Rājāgaha, afin de respecter la promesse qu'il fit au roi Bimbisāra, de venir en premier lieu dans son royaume pour y enseigner le *dhamma*. Arrivant aux abords de Rājāgaha, le Bienheureux s'installa dans un jardin de palmiers sucriers, accompagné de tous ses nouveaux disciples. La nouvelle fit rapidement le tour de la capitale, et le roi lui-même fut vite informé de la présence de Bouddha et des moines. Ravi de ce fait, il partit tout de suite le trouver, accompagné de sa cour et de nombreuses personnes de toutes castes : des brahmanes, des commerçants, des ouvriers, des paysans, etc. Il y avait beaucoup de monde, non seulement parce que Bouddha avait déjà une grande réputation avant son éveil, lorsqu'il s'adonnait à ses pratiques de méditation près de Rājāgaha, mais aussi parce que le Vénérable Uruvela Kassapa était aussi très connu dans la région (en tant qu'ermite). Ainsi, en arrivant auprès d'eux, les gens se sont prosternés devant le grand attroupement de moines, sans toutefois savoir, pour la plupart d'entre eux, qui était – de Bouddha ou du Vénérable Uruvela Kassapa – le maître et qui était le disciple. Chacun se demandait qui avait adopté la doctrine de qui. Connaissant les pensées de la foule, pour briser ce doute, Bouddha interrogea tout haut au Vénérable Uruvela Kassapa :

« Uruvela Kassapa, pourquoi avez-vous renoncé à vos pratiques d'ermite ?

— Nous avons toujours adopté toutes les pratiques que nos maîtres nous ont enseignées, ce que leurs maîtres leur avaient enseigné, depuis une très ancienne tradition de maîtres à disciples. Vénérable Bouddha, vous nous avez montré la pratique qui conduit à *magga phala* (l'expérience de *nibbāna*). C'est pourquoi, depuis lors, nous avons renoncé à toutes ces pratiques, et nous vous avons rejoins pour que vous soyez notre maître, notre guide. »

Tout le monde fut réjoui et félicita Bouddha, qui fit abandonner leurs vues erronées à ces anciens ermites, et à les conduire sur la noble voie du *dhamma*, jusqu'à *nibbāna*. Le Parfait précisa également qu'il leur avait déjà délivré un sermon pour qu'ils abandonnent leurs fausses vues, lors d'une existence précédente. Après cette précision, il délivra un enseignement, faisant l'objet du *jātaka* Nāradakassapa (ce récit d'une des vies antérieures de Bouddha se compose de 190 strophes), à l'issue duquel 110 000 personnes parmi celles présentes – dont le roi – sont devenues *sotāpana*. 10 000 autres personnes se sont contentées de prendre le triple refuge.

Quand l'enseignement fut achevé, le roi Bimbisāra, régnant sur l'état du Magadha, déclara à Bouddha :

« Avant que je ne devienne roi, j'avais cinq souhaits :

- (1) il serait bien que je devienne roi ;
- (2) il serait bien qu'une fois parvenu à l'éveil, Bouddha vienne en premier lieu dans mon royaume ;
- (3) il serait bien que je puisse entendre l'enseignement de Bouddha une fois qu'il viendrait ;
- (4) il serait bien que je puisse comprendre son enseignement ;
- (5) il serait bien que je puisse abandonner les vues erronées pour adopter les vues correctes (grâce à cet enseignement).

Aujourd'hui, ces cinq souhaits se sont réalisés. Désormais, Vénérable Bouddha, veuillez me considérer comme *upāsaka* (personne qui respecte Bouddha, son enseignement et la communauté de ceux qui le véhiculent). Je vous convie à mon palais pour le repas de demain, Vénérable Bouddha, ainsi que tous les moines qui sont ici présents. »

Le lendemain, lorsque le *saṃgha* arriva au palais, le roi les reçut lui-même et leur fit servir le repas. Après manger, Bouddha délivra un *chaṭṭhakathā* (ce qui signifie « six paroles », en pali), c'est-à-dire un enseignement général. Quand Bouddha délivrait un enseignement, il s'agissait le plus souvent d'un enseignement général (quand il n'y avait pas un thème particulier à aborder). Un « enseignement général » se divise en six parties :

dāna kathā, la pratique de la générosité ;
sīla kathā, la pratique de la vertu ;
sagga kathā, à propos du monde des *deva* ;
mokkha kathā, la libération (des impuretés), *nibbāna* ;
kāmaṇaṃ ādīnava kathā, l'imperfection des plaisirs sensoriels ;
catusacca kathā, les quatre nobles vérités.

Une fois que Bouddha acheva son enseignement, le roi lui offrit un château qu'il possédait dans le bois de Veḷuvana (la « forêt de bambous », en pali), situé aux alentours de Rājāgaha, pour en faire un monastère – le tout premier monastère du *saṃgha*. Le jour même, Bouddha s'y installa, avec les Vénérables Assaji, Yasa, les trente anciens princes Bhaddavaggī et d'autres moines.

Depuis que le Bienheureux était revenu à Rājāgaha, certains l'appelaient « le sage », d'autres l'appelaient « l'ascète Gotama », d'autres, encore, l'appelaient « le noble renonçant », mais désormais, plus personne ne l'appelait « le prince Siddhattha ».

IV

À PROPOS DES PRINCIPAUX DISCIPLES MOINES

Le passé des Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna

Le renoncement du riche Sarada

Bouddha raconta ensuite le récit du développement des *pāramī* des Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna...

Il y a 1 *asankhyeyya* et 100 000 *kappa* en arrière, vivaient un brahmane et un riche homme, tous deux de la tribu des Mahāsāla. Le brahmane se nommait Sarada – le futur Vénérable Sāriputtarā – et le riche homme Sirivaḍḍhana – le futur Vénérable Mahā Moggalāna. Tous deux furent les meilleurs amis du monde, et ce, dès leur plus tendre enfance. À la mort de son père, Sarada hérita de toute sa fortune, qui comprenait également les biens de tous ses ancêtres. Alors jeune adulte, Sarada alla dans un endroit calme et silencieux pour réfléchir :

« Maintenant, je sais de quelle vie je bénéficie. Plus tard, je ne sais pas quelle vie m'attend. Toutefois, une chose est sûre : il en va toujours de même. Après la conception, on débouche sur une nouvelle naissance ; après la naissance, on parvient irrémédiablement à la mort. Puis cela recommence éternellement ainsi. Toute cette fortune ne présente pas le moindre avantage. De toutes les richesses, l'or, l'argent, les bijoux, les réserves de riz... on ne peut rien emporter quand on meurt. Si quelqu'un meurt, on a beau lui souhaiter tout ce qu'on veut, on ne peut plus rien pour lui ; il renaîtra là où il doit renaître (en fonction de ses actes). Les plaisirs sensoriels sont dépourvus de toute substance. Quel bénéfice retire-t-on en jouissant de ces sens ? Il serait vraiment bien que je puisse trouver une voie qui me sorte de cette sphère des plaisirs sensoriels. Il serait bien qu'après avoir renoncé à l'existence laïque, j'adopte une vie de renoncement, afin de rechercher *nibbāna*, la libération définitive de la sphère des sens. »

Quand Sarada se rendit auprès de son ami Sirivaḍḍhana, il lui fit part de ses réflexions, lui annonçant son intention de mener la vie de renonçant. Ensuite, il lui proposa :

« Ami Sirivaḍḍhana ! Aimeriez-vous, vous aussi, abandonner la vie laïque, pour mener la vie de renonçant, consacrée à la recherche du précieux *nibbāna* ?
— Non, Sarada, je n'envisage pas cela. Toutefois, si vous êtes prêt à faire ainsi, n'attendez pas, partez dès maintenant mener la vie de renonçant ! »

Sarada abandonna la totalité de ses possessions. Il partit sur une montagne pour y vivre en ermite. Il développa rapidement les *jhāna* et les *abhiññā*. Au fur et à mesure, tous ses amis sages le rejoignirent, jusqu'à ce que l'ermite Sarada se retrouve avec 74 000 disciples ermites. Il leur enseigna les *jhāna* et les *abhiññā*. Tous parvinrent à les développer intégralement.

La rencontre de l'ermite Sarada avec Bouddha Anomadassī

Dans le *majjhima desa*, dans le royaume de Candavatī, s'éveilla Bouddha Anomadassī. Les parents de ce bouddha étaient roi et reine. Le roi s'appelait Yasavā et la reine Yasodharā (rien à voir avec l'épouse du prince Siddhattha). À l'instar de tout bouddha, le Bienheureux Anomadassī avait ses deux *aggasāvaka* (les deux plus nobles disciples, l'équivalent des Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna pour Bouddha Gotama) et son serviteur attiré, qui l'accompagnait où qu'il allât (l'équivalent du Vénérable Ānandā pour Bouddha Gotama). Son disciple bras droit était le Vénérable Nisabha, son disciple bras gauche était le Vénérable Anoma. Son serviteur attiré était le Vénérable Varuṇa. De la même manière, il avait ses deux plus nobles disciples moniales : sa disciple bras droit était la Vénérable Sundarā, sa disciple bras gauche était la Vénérable Sumana.

Un jour, alors que Bouddha Anomadassī sortait d'un *phala samāpatti* (absorption en *nibbāna*), il vit Sarada dans sa montagne, entouré de ses 74 000 disciples. Sachant qu'il était destiné à devenir l'un des deux *aggasāvaka* d'un futur bouddha, il décida d'aller le voir. Il vola dans les airs grâce à ses pouvoirs psychiques pour le rejoindre sur la montagne. Ce jour-là, tous les disciples de l'ermite étaient partis chercher des fruits dans les forêts environnantes. Bouddha Anomadassī alla tout seul sur la montagne. Quand il arriva, l'ermite Sarada était lui aussi tout seul. Quand l'ermite vit Bouddha s'approcher de lui, il sut aussitôt :

« Dans ce monde, il n'y a pas plus noble que lui, personne ne peut le rivaliser. »

Pour l'accueillir, il lui prépara une place pour s'installer, il lui apporta de l'eau. Il se prosterna très respectueusement, lui adressa des paroles de courtoisie et s'assit sur le côté, plus bas que lui. À ce moment-là, tous les disciples de l'ermite revinrent, très surpris de voir leur maître marquer de profonds signes de respect envers un étranger – Bouddha Anomadassī – et s'asseoir plus bas que lui, car ils se sont toujours imaginé que leur maître était le noble de tous les êtres. Ils ne purent cacher leur étonnement :

« Ô maître ! Cette personne serait-elle plus noble que vous ?

— Comment osez-vous poser une pareille question ? Entre une montagne et un grain de sésame, qu'est-ce qui est le plus grand ?

— Une montagne est infiniment plus grande, maître.

— De la même façon, la grandeur de cet être n'est pas comparable avec moi ; il est Bouddha, en ce monde, c'est le plus noble. »

Le souhait de l'ermite Sarada

Tout le monde se prosterna devant Bouddha Anomadassī, se mit à prendre le plus grand soin de lui, et lui offrit les meilleurs fruits de la cueillette. Bouddha pensa qu'il serait bien que ses deux principaux disciples soient ici, avec lui. Quand ceux-là prirent connaissance de la volonté du Bienheureux,

ils vinrent sur la montagne, accompagnés de tout le *saṃgha*, composé en ce temps-là de cent mille moines. À leur arrivée, les ermites s'empressèrent de leur préparer une bonne place pour s'asseoir. Pour ce faire, ils couvrirent le sol de fleurs. Bouddha Anomadassī se leva, allant s'asseoir face au *saṃgha* et devant tous les ermites, sur un endroit surélevé, également recouvert de fleurs. Pour permettre un considérable mérite aux ermites qui préparèrent avec grand soin l'endroit d'accueil du *saṃgha* et lui-même, il s'absorba dans le *nirodha* (expérimentation de la cessation de toutes consciences) durant sept jours. Sachant dans quel type d'absorption le Parfait était, tout le *saṃgha* se plongeait également dans le *nirodha*. Afin de protéger Bouddha Anomadassī des intempéries, l'ermite Sarada tendit au-dessus de lui un parapluie fait de feuilles, sans bouger, les sept jours durant l'absorption des moines, sans manger, ni rien faire d'autre. Seul, *pīti* (joie intense) l'envahit.

Quand tout le monde sorti de son absorption, Bouddha appela Nisabha près de lui – son disciple bras droit – l' enjoignant d'enseigner à l'intention de tous les ermites, un sermon à propos du mérite développé par le don de fleurs, tel qu'ils venaient de le faire au *saṃgha*. Après, il invita Anoma – son disciple bras gauche – à prononcer le même sermon. Quand ce fut chose faite, pas un seul des ermites ne devint *ariyā*. Bouddha Anomadassī délivra lui-même un enseignement, au terme duquel les 74 000 ermites devinrent tous *arahanta*, à l'exception de Sarada, dont les *pāramī* le destinaient à la distinction particulière d'*aggasāvaka*, lors d'un prochain *buddha sāsaṇa* (au temps de Bouddha Gotama). Le Bienheureux n'eut alors qu'à dire « *ehi bhikkhu !* », et tous obtinrent spontanément bol et robes. À cet instant, l'ermite Sarada formula son souhait à Bouddha Anomadassī :

« Ô noble Bouddha ! Avec les *kusala* (actes méritoires) que j'ai accomplis par mon offrande de fleurs et par ma protection sept jours durant à l'aide d'un parapluie de feuilles, puissé-je devenir, tout comme votre noble disciple le Vénérable Nisabha, *aggasāvaka* disciple bras droit d'un prochain bouddha ! »

Grâce à *anāgatamsa ñāṇa*, qui est une connaissance propre à un bouddha et permettant de prédire dans un très lointain avenir en se basant notamment sur les facteurs très complexes du *kamma* des êtres et de l'évolution de leurs *pāramī*, le Bienheureux examina les probabilités qui s'offrirent à l'ermite Sarada. Ensuite, il lui répondit :

« Sarada, toutes les conditions sont favorables : d'ici 1 *asaṅkhyeyya* et 100 000 *kappa*, vous deviendrez un *aggasāvaka*. Dans ce *kappa*, il y aura cinq bouddhas : d'abord Bouddha Kakusandha, suivi de Bouddha Koṇāguma, ensuite Bouddha Kassapa, et après, Bouddha Gotama, auprès duquel vous serez le disciple bras droit. Votre nom sera alors Sāriputtarā. »

Après cela, Bouddha Anomadassī et tout le *saṃgha* – dont les 74 000 disciples – repartirent, laissant l'ermite Sarada tout seul sur sa montagne.

Le souhait de Sirivaḍḍhana

Bientôt, l'ermite Sarada rendit visite à son ami Sirivaḍḍhana, qui vivait encore pleinement dans le monde laïc. En arrivant, il s'arrêta devant la porte de sa maison. Sirivaḍḍhana vint lui ouvrir :

« Ô ami Sarada ! Voilà si longtemps que nous ne nous sommes point revus. Je vous en prie, entrez donc ! Asseyez-vous ! (Il accueillit courtoisement son ami et s'assit à côté de lui.) Où sont vos disciples ? Ne vous accompagnent-ils pas ?

— Un jour, alors que tous mes disciples étaient allés chercher des fruits dans la montagne, je reçus la visite d'un être exceptionnel. Personne ne peut être comparé à lui. (Il relata à son ami tout ce qui s'était passé ensuite...) C'est ainsi que je deviendrai le disciple bras droit de Bouddha Gotama. Jusque-là, faisons chemin ensemble, mon ami ! Puissiez-vous devenir le disciple bras gauche de ce bouddha ! Efforcez-vous de devenir un *aggasāvaka* avec moi !

— Comment pourrais-je m'y prendre ? Je ne connais même pas ce Bouddha Anomadassī, je n'ai pas la moindre relation avec lui ! (Il réfléchit un instant.) Emmenez-moi auprès de lui, mon ami ! Aidez-moi, et faites-le-moi connaître ! Alors seulement je serai en mesure d'accomplir un grand acte méritoire et de formuler moi aussi mon souhait en conséquence.

— Ne soyez pas inquiet pour cela, je me fais un devoir d'aller inviter Bouddha Anomadassī et ses moines à venir chez vous. Vous n'avez qu'à vous occuper du nécessaire pour les recevoir.

— Entendu ! Je vais de ce pas faire aménager un abri capable d'abriter deux cent mille moines. J'organiserai tout pour leur offrir le repas et les boissons durant sept jours. »

L'ermite alla retrouver Bouddha pour lui annoncer l'invitation :

« Ô noble Bouddha ! Par compassion pour mon ami Sirivaḍḍhana, je serai tellement ravi que vous acceptiez, avec le *saṃgha*, une invitation pour le repas et les boissons durant sept jours. Voudriez-vous lui faire l'honneur de votre visite, de venir chacun de ces sept jours, et délivrer un enseignement à l'issue du septième jour ? »

Acceptant l'invitation du riche Sirivaḍḍhana, Bouddha Anomadassī vint à chacun de ces sept jours, accompagné de cent mille moines. Sirivaḍḍhana leur fit servir repas et boissons, et le septième jour, offrit un jeu de trois robes pour chacun des moines. À ce moment, Bouddha enseigna le *dhamma*. Quand le sermon fut achevé, Sirivaḍḍhana s'approcha du Bienheureux :

« Ô noble Bouddha ! Le souhait de mon ami l'ermite Sarada est accompli : il sera *aggasāvaka*, au temps de Bouddha Gotama. Avec tous les *kusala* que je viens d'accomplir pendant ces sept jours, puissé-je devenir, tout comme votre noble disciple le Vénérable Anoma, *aggasāvaka* disciple bras gauche d'un prochain bouddha ! »

Grâce à *anāgatamsa ñāṇa*, Bouddha Anomadassī examina profondément les probabilités qui s'offraient au riche Sirivaḍḍhana, avant de lui répondre :

« Toutes les conditions sont favorables : dans 1 *asaṅkhyeyya* et 100 000 *kappa*, vous deviendrez un *aggasāvaka*. Dans ce *kappa*, il y aura cinq bouddhas : d’abord Bouddha Kakusandha, suivi de Bouddha Koṇāguma, ensuite Bouddha Kassapa, et après, Bouddha Gotama, auprès duquel vous serez le disciple bras gauche. Votre nom sera alors Mahā Moggalāna. »

Sirivaḍḍhana marqua sa satisfaction en se prosternant respectueusement devant Bouddha. Tout le monde était enchanté par cette noble prédiction.

Quand Bouddha (Gotama) eut achevé ce récit, il conclut, comme il le fit au terme du récit de chacun de ses autres grands disciples :

« Comme chacun peut le constater, les distinctions particulières qui sont propres à chacun de ces moines ne leur ont pas été remises en fonction de leur tête, mais leur sont dues exclusivement en vertu de la détermination de leur souhait lointain certifié par un bouddha omniscient et des innombrables *pāramī* qu’ils ont développées au cours de périodes extrêmement longues. »

L'entrée de Sāriputtarā et Mahā Moggalāna dans le saṃgha

La prise de conscience d'Upatissa et de Kolita

En ce temps-là, il y avait deux villages, ni près, ni loin de Rājāgaha, du nom d'Upatissa et de Kolita. Deux bébés naquirent en même temps, un dans chacun de ces deux villages. Il leur fut donné le même nom que leur village respectif : Upatissa et Kolita (le village d'Upatissa est aussi connu sous le nom de Nālaka). Le père d'Upatissa – du futur Vénérable Sāriputtarā – était un brahmane, chef du village ; il s'appelait Mahāsāla, et de son autre nom, Vaṅkanta. Sa mère, quant à elle, se nommait Rūpasārī. À l'instar du brahmane Mahāsāla, le père de Kolita – du futur Vénérable Mahā Moggalāna – était brahmane et chef de son village. Il se nommait Sujāta, quant à la mère, elle s'appelait Moggalī. Ces deux familles entretenaient d'excellentes relations, avant même la naissance d'Upatissa et Kolita. Les membres de ces familles étaient très versés dans les sciences, notamment en astrologie. Lorsqu'ils devinrent plus grands, Upatissa et Kolita furent les plus doués de leur famille respective, dans toutes les disciplines ; ce qui leur valut de fréquentes félicitations de la part de leurs parents et d'autres parentés.

Un jour, Upatissa et Kolita assistaient à une grande fête en plein air, célébrée comme le voulait la tradition : sous un ciel dégagé permettant de voir toutes les étoiles. Alors que se tenait un magnifique spectacle de danse, Upatissa prit soudainement conscience de l'omniprésence de la souffrance au sein de l'existence :

« Ce corps n'est constitué que de choses absolument répugnantes, il n'est rien d'autre qu'un sac de douleurs qui est assujetti à tout moment aux maladies et aux maux divers. La vie humaine ne dure tout au plus qu'une centaine d'années, au terme desquelles survient irrémédiablement la mort. De plus, on est contraint à d'innombrables peines et difficultés pour subvenir à ses besoins alimentaires, vestimentaires, de logement, d'hygiène... Se mettre en ménage avec une épouse (ou un époux) et avoir des enfants à sa charge constitue autant de sources supplémentaires de problèmes. Il est complètement incroyable et ahurissant de constater à quel point les êtres peuvent se complaire dans une existence aussi misérable ! C'est inimaginable à quel point on peut être aveugle. »

Songeant ainsi, son visage se rembrunit. Voyant son ami, Kolita lui demanda la raison de son air si désolé. Lorsqu'Upatissa lui en expliqua la raison, il eut subitement la même prise de conscience, lui confiant alors qu'il était parfaitement d'accord avec lui, en concluant :

« Il serait vraiment bien qu'il puisse exister un endroit qui nous permettrait d'être affranchi de tout cela. »

Upatissa et Kolita demandèrent alors la permission à leurs parents de les laisser quitter la vie du foyer pour la vie d'ascète ; ce qu'ils obtinrent sans délai. Avant de partir, ils demandèrent à leurs nombreux amis s'ils étaient prêts à les suivre. Tous ceux qui furent d'accord d'en faire autant partirent avec eux.

L'ascète Sañcayabelatṭha

Ils se rendirent auprès d'un ascète réputé de la région, du nom de Sañcayabelatṭha. Étant donné que les gens avaient beaucoup d'admiration pour Upatissa et pour Kolita, ils ont naturellement eu tendance à effectuer de nombreuses offrandes et marques de respect envers le nouveau maître des deux jeunes ascètes. Les nouveaux renonçants adoptaient scrupuleusement les instructions qui leur furent enseignées par leur maître. La pratique d'Upatissa et de Kolita était d'une remarquable noblesse. À cette époque, le renonçant Gotama n'était pas encore parvenu au stade de bouddha, et ne demeurait encore que très peu connu. Deux à trois jours après leur arrivée auprès de l'ascète Sañcayabelatṭha, Upatissa et Kolita savaient et avaient expérimenté tout ce que leur maître savait et avait expérimenté. Ne se doutant pas d'une telle chose, ils l'interrogèrent :

« Maître, de ce que vous savez et que nous ne savons pas encore, qu'y a-t-il que vous ne nous avez pas encore enseigné ? »

— De ce que je sais et que vous ne savez pas encore, il n'y a rien. Je vous ai déjà enseigné tout ce que je savais.

— Nous ne sommes pas satisfaits, la pratique que vous nous avez enseignée ne conduit pas à la fin de la maladie, de la vieillesse et de la mort. »

Upatissa et Kolita prirent ensemble une décision :

« Cet ascète ne sait rien du tout, il n'y a pour nous pas le moindre avantage à rester encore avec lui. Le pays est vaste, il y a de nombreux maîtres, nous allons en chercher un autre. »

Ils prirent ensuite la détermination de s'entraîner à la recherche de la libération, sans relâcher leurs efforts et jusqu'à la mort s'il le fallait. Cette détermination se basait sur une promesse mutuelle : le premier d'entre eux qui trouverait le *dhama* qui permettrait de mettre un terme à la vieillesse, à la maladie et à la mort, avertirait l'autre. Sur cette promesse, Upatissa et Kolita prirent congé de l'ascète Sañcayabelatṭha et partirent à la recherche d'un autre maître ; un maître qui serait en mesure de leur enseigner une pratique conduisant à la fin de la maladie, de la vieillesse et de la mort.

Quand ils rencontrèrent un autre ascète également très réputé, ils s'entretenirent quelques instants avec lui, en l'interrogeant sur des points essentiels concernant la pratique qu'il enseignât. Ce faisant, ils s'aperçurent tous deux que les connaissances de l'ascète étaient désespérément limitées. Non seulement, il ne fut pas en mesure de répondre de façon satisfaisante aux questions des deux jeunes ascètes, mais de plus, percevant clairement la supériorité de la sagesse des deux renonçants sur la sienne, lui-même demanda à Upatissa et Kolita de le prendre comme leur disciple. Ils poursuivirent alors leur route auprès d'autres maîtres, de nom-

breux maîtres connus, qui tous, après avoir avoué ne pas être capable de satisfaire la demande des deux jeunes ascètes, leur ont demandé de les accepter auprès d'eux comme disciples. Ainsi, après s'être rendu auprès de nombreux ascètes connus, Upatissa et Kolita revinrent auprès de l'ascète Sañcayabelaṭṭha – leur premier maître – accompagnés de leurs nouveaux disciples, au nombre de deux cent cinquante. Ils revinrent auprès de lui, car ils n'avaient pas trouvé d'être plus sage, et s'ils retournèrent vers lui plutôt qu'un autre, c'était surtout parce qu'il fut le premier.

Ils ignoraient encore qu'ils étaient nettement plus mûrs que lui, sur la voie de la connaissance. Pourtant, ce maître ne savait, pour ainsi dire, rien. Quand on le questionnait, il répondait toujours ce qu'on voulait entendre : quand on lui demandait s'il existe d'autres existences après la mort, il demandait en retour « Qu'en pensez-vous ? » Si on lui répondait « Je pense que oui », il disait « Alors, il doit probablement en être ainsi » ; Si on lui répondait « je pense que non », il acquiesçait de la même façon. Quand on lui demandait « Les bonnes et les mauvaises actions entraînent-elles des conséquences ? », il éludait le problème à l'aide de la même tactique que la question sur les existences après la mort.

La rencontre entre le Vénérable Assaji et l'ascète Upatissa

Quelques temps plus tard, après que Bouddha se fut éveillé et qu'il demeurait depuis trois jours dans le monastère de Veḷuvana, le Vénérable Assaji partit collecter sa nourriture quotidienne dans un village voisin. Alors qu'il s'approchait du village, l'ascète Upatissa – le futur Vénérable Sāriputtārā – l'aperçut sur son chemin. En regardant le noble moine, l'ascète pensa :

« Oh, comme il a la peau claire ! Comme son visage est lumineux ! Quelle sublime prestance ! Il serait vraiment bien que je lui parle. »

Il attendit respectueusement que le moine aille tranquillement récolter son repas. À son retour du village, le Vénérable Assaji s'installa sous un abri près de l'endroit où se tenait le jeune Upatissa. L'ascète s'approcha de lui pour lui préparer une place destinée à la consommation de son repas, et pour lui apporter de l'eau. Quand le Vénérable eut terminé de manger, l'ascète Upatissa le salua respectueusement, lui exprimant des paroles réjouissantes de politesse. En s'approchant de lui, il s'assit à une place convenable et s'adressa ainsi au noble moine :

« Quel est votre nom ? Auprès de qui êtes-vous devenu moine ? Qui est votre maître ? Quelle doctrine suivez-vous ?

— Je suis le moine Assaji. Il y a dans ce monde quelqu'un qui est parvenu à l'état d'*arahanta* par lui-même. Quand je l'ai rencontré, je lui ai demandé auprès de qui il est devenu moine, qui est son maître et quelle doctrine il suit. Il s'agit d'un moine qui fut prince, un fils de Sakya. Aujourd'hui, je suis les indications de ce noble moine. C'est ce noble Bouddha qui est mon maître. C'est l'enseignement de ce noble Bouddha que j'adopte.

— (L'ascète fut réjoui des paroles du vénérable) Quelle est la croyance de votre maître ? Quel est l'enseignement de votre maître ?

— Cet enseignement est diamétralement opposé à celui des ascètes tels que vous. Il n'a absolument rien à voir. Cet enseignement n'est fait que de substance. Il s'agit de l'enseignement qui conduit à *nibbāna*. Cela dit, sachez que je viens à peine de rejoindre ce bouddha. Dans sa communauté, il n'y a que des nouveaux moines pour l'instant. Je ne suis pas en mesure de vous enseigner largement le *dhamma*, mais seulement un extrait.

— Ça ne fait rien ! Que ce soit beaucoup ou seulement un peu, enseignez-le-moi, je vous en prie ! Même si ce n'est que très peu, je parviendrai sûrement à en obtenir beaucoup (conscient de sa grande sagesse, Upatissa savait qu'à l'aide de peu d'éléments d'une doctrine, il était capable de comprendre beaucoup de choses, par le biais de la réflexion analytique).

— Bouddha enseigne ceci... La naissance, la vieillesse, la maladie et la mort sont source de souffrances et sont inévitables. Ainsi, l'existence est souffrance. L'attachement est la cause de la souffrance. L'extinction de l'attachement mène à l'extinction de la souffrance. La voie moyenne est la voie qui mène à l'extinction de la souffrance. Telle est la croyance de ce noble moine qui est mon maître. Ce *dhamma* a la faculté de faire disparaître, d'éradiquer les moindres *kilesā*. Grâce à ce *dhamma*, il n'y a plus la moindre inquiétude à avoir, il nous permet de parvenir au but suprême qu'est *nibbāna*. »

N'ayant entendu que ces quelques phrases du *dhamma*, Upatissa devint *sotāpana*. Comblé de bonheur, il affirma au Vénérable Assaji :

« C'est très bien ! Il ne m'en fallait pas plus, j'ai très bien saisi cet enseignement. Pourriez-vous m'indiquer où je puis trouver Bouddha ?

— Il demeure en ce moment dans un monastère qui se situe dans la forêt de Veḷuvana.

— (Songeant à son compagnon Kolita – le futur Vénérable Mahā Moggalāna) Je connais quelqu'un qui comprendra facilement le *dhamma* de ce Vénérable Bouddha, également. Nous irons ensemble rendre visite à Bouddha. »

La transmission du dhamma de l'ascète Upatissa à l'ascète Kolita

L'ascète Upatissa entra auprès des autres ascètes. Voyant arriver son compagnon de loin, l'ascète Kolita constata :

« Quelle apparence lumineuse ! Quelle noble prestance ! Cela ne me surprendrait pas qu'il soit parvenu à une réalisation stable. »

Alors que le noble Upatissa approchait, son compagnon l'interpella par des compliments :

« Que vous êtes lumineux ! Que votre apparence est propre et claire ! Êtes-vous parvenu au but suprême de *nibbāna* ?

— Je suis parvenu au but suprême de *nibbāna*.

— De quelle manière êtes-vous y êtes-vous parvenu ?

— J’ai rencontré un moine qui partait collecter sa nourriture. Il s’appelle Assaji. Quand il s’est installé sous un abri près de l’endroit où je me tenais, je me suis approché de lui pour lui préparer une place afin qu’il puisse prendre son repas, et pour lui apporter de l’eau. Quand le Vénérable Assaji eut terminé de manger, je l’ai respectueusement salué, en lui disant des paroles réjouissantes. En m’approchant de lui, je me suis assis à une place convenable et lui ai demandé : “ Quel est votre nom ? Auprès de qui êtes-vous devenu moine ? Qui est votre maître ? Quelle doctrine suivez-vous ? ” Il m’a répondu : “ Je suis le moine Assaji. Il y a dans ce monde quelqu’un qui est parvenu à l’état d’*arahanta* par lui-même. Quand je l’ai rencontré, je lui ai demandé auprès de qui il est devenu moine, qui est son maître et quelle doctrine il suivait. Il s’agit d’un moine qui fut prince, un fils de Sakya. Aujourd’hui, je suis les indications de ce noble moine. C’est ce noble Bouddha qui est mon maître. C’est l’enseignement de ce noble Bouddha que j’adopte. ” »

L’ascète Upatissa lui relata mot pour mot sa rencontre avec le Vénérable Assaji. Quand il en vint au moment où le moine s’apprêta à exposer brièvement le *dhamma* découvert par Bouddha – tel que le Vénérable Assaji le lui présenta –, l’ascète Kolita, empressé d’en prendre connaissance, s’exclama :

« Enseignez-le-moi ! Enseignez-moi vite ce noble *dhamma* ! »

Quand ce fut fait, l’ascète Kolita devint *sotāpana* à son tour. À ce moment-là, il proposa à son compagnon ce que lui-même avait l’intention de proposer :

« Allons vers ce Vénérable Bouddha ! Ce Vénérable Bouddha sera notre maître. Allons en informer nos disciples ! »

Quand ces derniers – au nombre de deux cent cinquante – furent mis au courant, ils choisirent tous de suivre leurs deux jeunes maîtres Upatissa et Kolita auprès de Bouddha.

Le délaissement de l’ascète Sañcayabelatṭha

Avant de partir rejoindre Bouddha, les ascètes Upatissa et Kolita allèrent avertir de leur départ leur maître et les deux cent cinquante autres ascètes. L’ascète Upatissa prit la parole :

« Maître. Abandonnez vos croyances et vos pratiques, car elles sont erronées. J’ai trouvé la voie juste. Bouddha s’est éveillé ; le *dhamma* a commencé à se répandre. Je vous informe, que pour notre part, nous quittons votre secte pour rejoindre la communauté de ce Bouddha. La pratique que vous enseignez ne présente aucun bénéfice. Abandonnez-la et rejoignez-nous auprès du Vénérable Bouddha !

— Non, je reste ici. J’ai une grande réputation, j’ai beaucoup de disciples et de nombreuses personnes me vénèrent. Je ne veux pas perdre cela. Ce serait comme s’il fallait verser le contenu d’un très grand pot rempli (d’une chose précieuse) dans un tout petit pot : je perdrais beaucoup. Je ne veux pas non plus me retrouver en dessous de quelqu’un. Je tiens beaucoup à mon prestige. D’ailleurs, laissez-

moi plutôt vous proposer autre chose : restez avec moi, et nous dirigerons la secte à trois avec le *dhamma* que vous venez de trouver. Nous jouirons ainsi d'un grand prestige, nous serons respectés par beaucoup de disciples et bénéficierons de beaucoup de donations.

— Maître, ne soyez pas vaniteux d'un enseignement qui est vide de substance.

— Parmi les êtres pourvus de sagesse et les êtres dépourvus de sagesse, qui sont les plus nombreux ?

— Les êtres dépourvus de sagesse sont nettement plus nombreux, maître.

— Chers disciples ! Les mauvais êtres s'unissent. Les pauvres s'unissent. Les fous s'unissent. Là est une règle universelle. Pour cette raison, les êtres dépourvus de sagesse viendront vers moi, et les êtres pourvus de sagesse iront vers Bouddha. Ne vous inquiétez pas pour moi ; j'aurai toujours beaucoup de disciples. Maintenant, si vous voulez partir, allez-y ! »

Finalement, tout le monde partit – 500 ascètes –, même les disciples de l'ascète Sañcayabelattha. Tant et si bien qu'il resta tout seul, au milieu de logements désertés. Il fut si déprimé qu'il en vomit du sang chaud. Quand les autres le surent, quelques anciens disciples revinrent auprès de lui afin de prendre soin et de nourrir leur pauvre ancien maître.

La rencontre des ascètes Upatissa et Kolita avec Bouddha

Lorsque les 500 ascètes approchèrent du monastère de Veļuvana, Bouddha était en train de délivrer un enseignement devant une large assemblée. Bouddha aperçut de loin arriver les ascètes Upatissa et Kolita et les distingua immédiatement parmi cette foule d'ascètes. Il indiqua, à l'égard de tous les moines, à propos des deux jeunes ascètes, qui s'avançaient vers lui :

« Moines ! Ces deux renonçants qui arrivent seront dans ce monde, mes deux plus grands (plus nobles) disciples.

— (Les ascètes Upatissa et Kolita se prosternèrent à ses pieds) Vénérable Bouddha, acceptez-nous comme vos disciples moines !

— Venez, moines ! Il convient de pratiquer correctement mon enseignement. Pour vous débarrasser de toute la souffrance et de toute la misère, adoptez une noble pratique ! »

Par ces paroles, Upatissa et Kolita rejoignirent le *saṃgha* (la communauté des moines), obtenant instantanément bol et robes, grâce aux pouvoirs du Parfait.

Comme tous les renonçants avaient pris place, Bouddha délivra un enseignement général (*chaṭṭhakathā*), au terme duquel tous les ascètes présents devinrent *arahanta*, hormis les Vénérables Upatissa et Kolita. Par conséquence, ils intégrèrent tous le *saṃgha* (un *arahanta* étant un moine par excellence). Les Vénérables Upatissa et Kolita ne devinrent pas encore *arahanta*, car ils étaient destinés à bénéficier d'une distinction particulière, qu'ils obtiendraient dès l'instant où ils deviendraient *arahanta* ; ils leur manquaient encore un peu de *pāramī* pour cette distinction qui en exige beaucoup plus que pour être « simplement » *arahanta*.

Ces distinctions sont propres à un nombre bien défini de moines, elles apparaissent identiquement à chaque bouddha, et sont attribuées en fonction d'un souhait spécifique, d'une détermination profonde et d'un entraînement qui s'étend sur une période de temps extrêmement longue. La distinction destinée à chacun des Vénérables Upatissa et Kolita s'appelle *aggasāvaka*, ce qui signifie « disciple suprême ». En effet, comme Bouddha l'avait précisé, ces deux moines deviendraient ses deux plus grands disciples.

Remarque : En intégrant un nouveau moine dans sa communauté, chaque fois que Bouddha prononçait « Venez, moine(s) ! » (« *ehi bhikkhu* » en pali), un bol et un jeu de trois robes apparaissaient spontanément pour celui ou ceux qui devenaient moines. Toutefois, il faisait apparaître bol et robes seulement pour ceux qui en avaient fait le don à des moines lors d'existences précédentes. Si tel n'était pas le cas – et il avait la capacité de le vérifier instantanément en consultant les vies passées de n'importe quel être – il ne disait pas « Venez, moine ! » lorsqu'il acceptait dans le *saṃgha* quelqu'un qui n'avait jamais offert de bol ou de robe.

Les deux disciples suprêmes de Bouddha

Pour obtenir les dernières *pāramī* qui leur manquaient pour être *aggasāvaka*, les Vénérables Upatissa et Kolita s'entraînèrent intensivement et sans relâche à *vipassanā*, chacun dans son coin. Pour ce faire, le Vénérable Kolita partit s'installer sous un arbre. Au bout de sept jours, Bouddha alla voir si son entraînement se faisait dans de bonnes conditions. Quand il parvint devant le Vénérable Kolita, il le vit piquer de la tête, sous l'emprise de la torpeur. Il lui dit simplement :

« Celui qui cherche la cessation de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort doit éviter la torpeur et la paresse. Secouez-vous et maîtrisez-vous afin de ne pas sombrer lamentablement dans la torpeur et la paresse ! »

Très déterminé à se ressaisir, le Vénérable Kolita se redressa soudainement et, dès le premier instant d'attention, il parvint au stade d'*arahanta*.

Le Vénérable Upatissa, quant à lui, alla pratiquer dans une grotte, avec son neveu, l'ascète Dīghanakha. Au quinzième jour qui suivit l'intégration dans le *saṃgha* du Vénérable Upatissa, Bouddha entra dans la grotte où il demeurerait, pour enseigner le *dhamma* à l'ascète Dīghanakha. Comme le jeune moine était juste à côté, il en tendit l'oreille pour profiter de cet enseignement, grâce et à l'issue duquel, il parvint au stade d'*arahanta*. S'il lui fallut un peu plus de temps que son compagnon le Vénérable Kolita, c'est en raison de sa sagesse extrêmement développée, qui l'incita à analyser mentalement en profondeur les étapes progressives de son entraînement.

Le jour même, Bouddha réunit le *saṃgha*, faisant placer le Vénérable Upatissa à sa droite et le Vénérable Kolita à sa gauche. Attribuant la distinction qui revient à chacun de ces deux nobles moines, il s'adressa au *saṃgha* en ces termes :

« À partir d'aujourd'hui, le Vénérable Upatissa sera *dhammasenāpati* (grand spécialiste du *dhamma*, ce qui signifie qu'il est – après Bouddha – le moine le plus compétent dans le domaine de la sagesse et de l'analyse du *dhamma*). Il

s'appellera désormais Sāriputtarā. Le Vénérable Kolita, quant à lui, sera *iddhi-manta etadagga* (grand spécialiste des *abhiñña*, ce qui signifie qu'il est – après Bouddha – le moine le plus compétent dans le domaine de l'exécution des pouvoirs psychiques). Il s'appellera désormais Mahā Moggalāna. »

Comme ce jour était un jour de pleine lune, l'*uposatha* devait être effectué. Bouddha présenta donc l'*ānāpātīmokkha* (l'énoncé de la conduite des moines sous l'autorité de Bouddha lui-même) :

« Demeurer parfaitement patient à tout moment et en toute circonstance est la plus noble des pratiques qui mènent à *nibbāna*. Ainsi a enseigné chaque Bouddha. Il est impossible qu'un renonçant puisse maltraiter autrui. Celui qui maltraite autrui ne peut pas être un renonçant.

Tout ce qui peut être néfaste, il ne faut pas l'accomplir ; ce qui est bienfaisant, il faut le développer ; il faut entretenir un esprit pur. Ainsi, chaque Bouddha a enseigné ces trois vérités.

Il ne faut pas accuser autrui ; il ne faut pas critiquer autrui ; il ne faut pas développer d'inimitié ; il ne faut pas opprimer autrui ; il faut entretenir soigneusement sa pratique du *pātimokkha* (sa conduite) ; il faut manger à la mesure de son corps (connaître ses limites en ce qui concerne la nourriture) ; il faut éviter de rester dans les endroits proches des villes et des villages (il faut préférer les endroits calmes et à l'écart de la population) ; il faut s'efforcer de s'entraîner à *vipassanā* (développer une bonne concentration à l'aide de la vision intérieure) pour garder un esprit pur et serein.

Tout cela, chaque Bouddha l'a enseigné. »

Certains moines n'étaient pas contents que Bouddha remît ces hautes distinctions aux Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna. Ils protestaient, arguant qu'il aurait été plus juste de les remettre à des moines plus anciens, tel que le Vénérable Koṇḍañña, plutôt qu'à de tout nouveaux venus dans le *saṃgha*. Bouddha leur en expliqua la raison :

« Je n'ai pas remis ces distinctions selon leurs têtes, d'ailleurs, je n'ai moi-même rien décidé. Ces distinctions reviennent à ces deux moines et à aucun autre parce qu'ils ont formulé un souhait profond et adopté depuis fort longtemps un entraînement spécifique en vue de parvenir à cela. Ils ont développé énormément de *pāramī* ; c'est en vertu de cela qu'ils méritent d'être mes deux *aggasāvaka*.

— Vénérable Bouddha, quelles sont les *pāramī* exceptionnelles que certains êtres développent pour parvenir à ces distinctions particulières ?

— Je vais vous expliquer. »

Pour faire comprendre clairement la raison de l'attribution de ces distinctions particulières à certains moines, le Parfait raconta l'histoire du développement des *pāramī* de chacun de ses principaux disciples que compte à ce jour la communauté...

À propos du Vénérable Koṇḍañña

Il y a 100 000 *kappa*, vivait Bouddha Padumuttara. En ce temps-là, les humains vivaient en moyenne cent mille ans, et le *saṃgha* (la communauté des moines) comptait cent mille moines. Le père de Bouddha Padumuttara, qui s'appelait Ānandā (rien à voir avec le Vénérable Ānandā), était le roi du royaume de Haṃsāvātī. Il avait aménagé un jardin pour son fils, dans lequel il pouvait donner des enseignements à un très large public. La tradition qu'avait instaurée le roi Ānandā consistait à ce que chaque jour, une personne différente offre le repas au *saṃgha*, de façon à faire participer tous les citoyens. Un jour, il enjoignit tous les pauvres à se grouper pour offrir le repas aux moines. Un certain Mahāsāla – le futur Vénérable Koṇḍañña – était présent. Ce jour-là, Bouddha Padumuttara attribuait une distinction particulière de *rattaññū etadagga* au moine qui fut à la fois le premier des moines à avoir intégré le *saṃgha* et le premier à être devenu *ariyā* (être parvenu à la Libération) – après Bouddha Padumuttara. Quand Mahāsāla vit cela, il eut très envie d'être un jour, lors d'un prochain *buddha sāsaṇa* (époque où l'enseignement d'un bouddha est connu), le moine qui bénéficierait de cette distinction, qui s'attribue au premier disciple d'un bouddha. C'est donc à ce moment-là qu'il formula son souhait et qu'il commença sa pratique de développement des *pāramī* (maturité propre à la sagesse) dans cette perspective.

Le septième jour qui suivit son souhait, Mahāsāla, qui était un très riche homme, invita tout le *saṃgha* pour leur offrir le repas, à l'issue duquel il offrit un jeu de trois robes pour chacun des moines du *saṃgha*. Faisant ce don immense, il songea :

« Par ce grand acte méritoire, puissé-je ne pas rencontrer de misère et de grandes souffrances pendant tout mon cheminement dans le *saṃsarā* (cycle des renaissances) jusqu'à *nibbāna* ! (réalisation de la paix illimitée) »

Ensuite, il se prosterna respectueusement devant Bouddha Padumuttara et, les mains jointes, s'adressa à lui :

« Ô noble Bouddha ! Je souhaiterais tellement devenir *rattaññū etadagga* (le plus ancien des moines) comme le moine que j'ai vu, il y a sept jours. (Bouddha Padumuttara, prit connaissance des *pāramī* de Mahāsāla et réfléchit à l'aide de sa sagesse illimitée, pour savoir s'il est envisageable que cet homme bénéficie un jour de cette distinction)

— Tout est favorable pour que cela se produise. Vous pourrez devenir le premier moine et le premier *ariyā* d'un *buddha sāsaṇa* et ainsi bénéficier de la distinction de *rattaññū etadagga*, après un entraînement exemplaire pendant 100 000 *kappa*. »

Dès cet instant, le riche Mahāsāla développa les *kusala* (actes méritoires) de manière ininterrompue, par une intense pratique de *dāna* (générosité) et de *sīla* (vertu), sans jamais renaître dans les mondes inférieurs.

Une fois, 91 *kappa* avant notre ère, apparut Bouddha Vipassī. À cette époque, dans un village complètement perdu, éloigné de tout, vivaient deux riches frères, dont le plus jeune – qui n'était autre que le futur Vénérable Koṇḍañña – se nommait Sūlakāla, et le plus âgé Mahākāla. Les deux frères étaient riziculteurs. Quand les plants de riz furent encore jeunes au point de ne pas encore donner leurs fruits, Sūlakāla les pressa afin d'obtenir du lait de riz, connu pour être riche en protéines. Cela fait, il alla les offrir en tout premier lieu aux moines. Parfois, il préparait ce lait de riz en lui incorporant du beurre, du lait ou du miel, avant de l'offrir au *saṃgha*.

Lorsque la première récolte de riz fut fraîchement coupée, il en fit également profiter d'abord les moines. Il allait toujours offrir la nourriture en priorité au *saṃgha*, quoi qu'il préparât à manger. Parallèlement, il continuait toujours à formuler avec une grande ferveur son souhait de devenir *etadagga*, qui lui revenait naturellement à l'esprit à chaque vie. Les rizières de Sūlakāla donnaient du riz de très haute qualité et en très grande quantité, grâce à ses innombrables actes méritoires. Quant à Mahākāla, son grand frère, il n'obtenait que très peu de riz, bien que possédant la même surface de rizières ; cela était le résultat de son absence d'actes méritoires : il n'effectuait jamais le moindre don aux êtres nobles.

Comme Sūlakāla ne comprenait pas la raison de ce fait, il se rendit auprès de Bouddha Vipassī pour lui demander comment il fut possible que les récoltes de son frère étaient systématiquement catastrophiques, tandis que les siennes systématiquement prospères. Là, Bouddha Vipassī prononça cette célèbre phrase :

« Qui prend soin du *dhamma*, le *dhamma* prend soin de lui. »

Ainsi, chaque fois que le futur Koṇḍañña effectuait un acte méritoire, il souhaitait intensément que cet acte puisse contribuer à le faire digne de recevoir, un jour, la distinction propre à ceux qui deviennent le premier moine et le premier *ariyā* après un bouddha.

Bouddha (Gotama) termina le récit des origines de la distinction d'*etadagga* du Vénérable Koṇḍañña en concluant :

« Voilà pourquoi, grâce aux *pāramī* exceptionnelles qu'il a développées tout ce temps durant, aujourd'hui (au temps de Bouddha Gotama), il est devenu *etadagga*. »

Après ce récit, Bouddha relata de la même façon ceux qui montrent les causes des distinctions des quatre autres moines constituant le groupe des cinq. Chacun des moines du groupe des cinq faisant l'objet d'une distinction particulière, il y a donc, à l'identique, un groupe des cinq propre à chaque bouddha.

Ensuite, il présenta l'histoire d'un autre moine, qui fait également l'objet d'une distinction : le Vénérable Yasa...

À propos du Vénérable Yasa

Chaque distinction possède sa particularité. Celle du Vénérable Yasa est d'avoir pris conscience du caractère indésirable de l'existence de la même manière que Bouddha : en percevant le caractère répugnant du corps humain. Une nuit, il vit soudainement un ensemble de corps de femmes jonchées de manière désordonnée, endormies après s'être pleinement investies dans les réjouissances, comme s'il s'agissait d'un répugnant tas de cadavres dans un charnier.

Dans une vie passée, il effectua toute son existence durant un travail dans les charniers, à l'instar de ses cinquante-cinq amis, qui devraient le rejoindre dans le *saṃgha*. Ainsi, ils brûlaient des cadavres et nettoyaient les charniers. C'est cette longue expérience parmi les morts, qui incita le futur Vénérable Yasa à renoncer aux plaisirs sensoriels par une telle prise de conscience.

(Voir aussi le chapitre « L'intégration du riche Yasa dans le saṃgha ».)

À propos des trente moines Bhaddavaggī

Autrefois, lors d'un précédent bouddha, les trente moines connus sous le nom de Bhaddavaggī, formulèrent le souhait de devenir *arahanta*. Ils ne cessèrent, depuis, de développer leurs *pāramī*. Pour expliquer comment cela avait commencé, Bouddha exposa le Tuṇḍila *jātaka*. Dans ce récit de l'une de ses vies antérieures, il est dit que ces trente moines étaient, en ce temps-là, un groupe de trente ivrognes. Ils croisèrent le futur Bouddha, qui leur fit la morale, à l'issue de laquelle il leur exposa les cinq préceptes :

1. S'abstenir de nuire à la vie d'autrui.
2. S'abstenir de voler.
3. S'abstenir de pratiques sexuelles inconvenantes.
4. S'abstenir de paroles mensongères.
5. S'abstenir de consommer de l'alcool et toutes substances intoxicantes.

Dès lors, soixante mille ans durant, aucun des trente ne brisa pas le moindre de ces préceptes. Grâce à la pureté de leur conduite, ils deviendraient tous *arahanta* une fois que Bouddha serait éveillé. Le Bienheureux conclut le récit à propos des trente moines Bhaddavaggī en soulignant que leur aboutissement n'est que le fruit de leurs *pāramī*.

(Voir aussi le chapitre « l'entrée des trente princes Bhaddavaggī dans le saṃgha ».)

Le retour à Kapilavatthu

L'invitation du roi

Tel un feu est capable de couvrir une forêt en très peu de temps, Bouddha propagea le *dhamma* qu'il découvrit il y a peu de temps encore. De ce fait, la nouvelle que le Bienheureux s'éveillât et commençât à enseigner sa noble parole s'était répandue dans le royaume de Rājāgaha et même dans les contrées alentour. Quand le roi Sudoddhana en fut lui-même avisé, il fit appeler un de ses ministres auprès de lui pour lui confier une mission :

« Appelez mille hommes du palais avec vous, et allez à Rājāgaha. Je veux que vous alliez auprès de mon noble fils Bouddha, et que vous l'invitiez à se rendre ici, à Kapilavatthu, en lui adressant ce message de ma part : “ À présent je suis vieux. Avant de mourir, je voudrais rendre hommage à mon noble fils Bouddha. Puisse mon noble fils bien vouloir se rendre à mon palais de Kapilavatthu ! ” »

Obéissant au roi, le ministre s'empessa de rassembler mille hommes avec lui, et se dépêcha vers Rājāgaha. Quand il arriva dans la ville du roi Bimbisāra avec ses hommes, il se rendit directement au monastère de Bouddha, dans le bois de Veluvana. Le Bienheureux était en train de délivrer un enseignement, à l'issue duquel toutes les personnes présentes devinrent *arahanta*. Par conséquent, le ministre et les mille hommes intégrèrent aussitôt la communauté monastique. Outre le fait qu'il ne rentrerait plus à Kapilavatthu, l'ex-ministre oublia totalement le message que le roi lui avait ordonné de transmettre à Bouddha, demeurant ainsi silencieux.

Comme le roi Sudoddhana ne voyait personne revenir, il dépêcha un autre ministre, accompagné de mille autres hommes pour aller transmettre le même message à son noble fils. Quand ils arrivèrent, ils écoutèrent le Bienheureux leur délivrer un enseignement au terme duquel, eux aussi, devinrent *arahanta*, oubliant complètement le message du roi. N'ayant toujours pas la moindre nouvelle de son fils Bouddha, le roi Sudoddhana envoya une fois de plus un ministre et mille hommes, qui connurent tous encore la même suite que les précédents ministres et hommes dépêchés. Refusant de désespérer, le roi continua d'envoyer des ministres et des hommes, qui finirent tous *arahanta*, et donc moines, auprès du Bienheureux, oubliant le message royal. Lorsqu'il eut envoyé en tout neuf ministres et neuf mille hommes sans plus jamais avoir de nouvelles et encore moins de celles de son fils Bouddha, il réfléchit :

« Mes ministres et mes hommes ne m'aiment-ils pas ? Sur quel homme vais-je bien pouvoir compter pour être certain du succès de cette mission pourtant simple ? »

Il pensa soudainement à Kaḷudāyī, né en même temps que Bouddha, qui fut toujours un homme de confiance. Il le fit appeler et lui dit :

« Si je vous envoie inviter mon fils Bouddha, êtes-vous capable de faire en sorte pour qu'il vienne ? Êtes-vous en mesure de lui dire que je souhaite l'inviter ici, à Kapilavatthu ? »

— Je vous avoue que je serais tenté de devenir moine si je vais là-bas.

— Faites ce que vous voulez : si vous voulez être moine, soyez moine ! Si vous ne voulez pas être moine, ne soyez pas moine ! Tout ce que je vous demande, c'est de m'amener mon fils ! Cela vous est-il possible ?

— Oui, Sire. Je vous promets de vous le ramener. »

Kaḷudāyī partit donc, accompagné de mille hommes. Quand tous arrivèrent auprès du Bienheureux, un enseignement leur suffit pour devenir *arahanta*. Parmi ces nouveaux moines, personne ne dit rien pendant sept jours. Le huitième jour, qui était le premier jour de l'été, Kaḷudāyī adressa finalement à Bouddha le message qu'il promit au roi de transmettre :

« Ô noble Bouddha ! Votre père, le roi Sudoddhana m'a chargé de vous informer qu'il souhaite vous inviter dès à présent à Kapilavatthu, car maintenant, le climat est propice, les cultures sont achevées, nous pouvons donc circuler aisément. L'été qui débute est très agréable. Les fleurs sont fraîchement ouvertes. Le meilleur moment est venu pour voyager jusqu'à Kapilavatthu. »

Remarque : Le Vénérable Kaḷudāyī prononça 60 *gāthā* pour informer le Bienheureux de l'invitation de son père, le roi Sudoddhana, mettant essentiellement l'accent sur les avantages de la saison pour effectuer un voyage vers Kapilavatthu.

Le voyage vers Kapilavatthu

Le lendemain de la pleine lune d'avril, Bouddha se mit en voyage pour Kapilavatthu, accompagné de vingt mille moines, dont la moitié était originaire de Kapilavatthu – tous ceux dont le roi Sudoddhana avait envoyé avec ses ministres –, et l'autre de Rājāgaha. La distance séparant les deux capitales étant de 60 *yūjanā*, le voyage devrait durer deux mois. Bouddha renonça à ses pouvoirs pour se rendre à Kapilavatthu, car le fait de voyager à pied lui permettait d'enseigner le *dhmma* à de nombreux individus. Toutefois, le Vénérable Kaḷudāyī fila avertir le roi de l'arrivée prochaine de son noble fils. Grâce à ses pouvoirs, il gagna le palais en un instant, par la voie des airs. Quand le roi l'aperçut arriver du ciel, sans même lui laisser le temps de se poser à terre, il l'interrogea à brûle-pourpoint :

« Est-ce que mon fils est capable de voler comme vous le faites ? »

— Vous ne pouvez pas me comparer au noble Bouddha ! Ce serait comme si l'on voulait comparer une corne de bœuf avec la chaîne de l'Himalaya, ou une petite flamme avec le soleil ! Il rayonne à la perfection les *chabbannaramsi* (les six couleurs propres aux bouddhas). Dans les trente-deux sphères que compte l'univers, il est le plus noble. »

Les paroles de Kaḷudāyī remplirent de joie le roi Sudoddhana. Le roi lui offrit le repas, et le sollicita de bien vouloir accepter d'aller, à l'aide de ses pouvoirs, chaque jour, offrir de sa part, le repas à son fils Bouddha, jusqu'à ce qu'il par-

viennait à Kapilavatthu. Ce faisant, Kāludāyī informa chaque jour le roi de la position de son fils. Pendant ce temps, baignant dans un immense enthousiasme, tout le monde préparait la venue du Bienheureux. Dans le jardin de Nigrodha, pour lui et ses principaux disciples, on bâtit un monastère.

L'exhortation du roi à la vie monacale

A la veille de l'arrivée de Bouddha à Kapilavatthu, le roi Sudoddhana avait réuni sa famille au grand complet, et lui avait tenu le discours suivant :

« Mon fils avait deux possibilités : comme les astrologues l'avaient prédit, il pouvait devenir le roi du monde, faisant le tour de la Terre, ou Bouddha, délivrant les êtres du *samsarā*. C'est ce dernier choix pour lequel il opta. Il va arriver, accompagné de nombreux moines, avec lesquels il parcourra les royaumes pour enseigner le noble *dhmma* au plus grand nombre. À l'exception de mon autre fils, Nanda, et de mon petit-fils, Rāhulā, je vous encourage tous et vivement à embrasser la noble vie monacale et à suivre Bouddha. »

Bouddha donna un enseignement à tous les siens, qui s'étaient réunis au nombre de 190 000 personnes. Ensuite, il se mit en route pour une bourgade nommée Anupiya, où viendraient le rejoindre six célèbres princes Sakya, nommés : Anuruddhā, Ānandā, Bhaddiya, Kimila, Bhagu, et Devadatta. Il y avait également un coiffeur, qui s'appelait Upālī.

La neutralisation de l'orgueil des Sakya

Parvenant au terme de son voyage, Bouddha et ses moines entrèrent dans Kapilavatthu. Ceux de son ethnie, les Sakya, étaient particulièrement orgueilleux, du fait qu'ils appartenaient à la caste royale. Quand ils virent arriver le Bienheureux, certains dirent :

« Oh, voici notre fils Siddhattha ! Il a l'âge d'être notre fils ! »

Les plus âgés ne daignèrent pas même se prosterner devant le Parfait. Ils restèrent bien en arrière, se contentant d'envoyer les plus jeunes au-devant. Pour neutraliser cet immense orgueil, Bouddha fit une petite démonstration de ses pouvoirs : il bondit dans le ciel à une bonne hauteur. Il se mit à marcher dans le vide, comme s'il était sur terre, au-dessus de la foule ébahie des Sakya. Ensuite, il fit jaillir du feu au-dessus de son corps, par le dessous de son pied droit et par son œil droit, de l'eau par le dessous de son pied gauche et par son œil gauche, et un mélange de feu et d'eau par sa bouche et ses narines. En même temps, son corps rayonna les *chabbannāramsi* à tel point que le ciel entier fut illuminé. Avant que tout ce feu et toute cette eau ne retombassent transformés en particules inoffensives (comme du sucre en poudre) sur la foule paralysée d'étonnement, l'orgueil des Sakya s'évanouit complètement.

Quand Bouddha redescendit, son père Sudoddhana se prosterna devant lui, appliquant le front sur ses pieds, en lui disant :

« Je me suis prosterné devant vous la première fois à votre naissance quand vous posâtes vos pieds sur la tête de l'ermite Kāḷadevila ; la seconde fois lors de la cérémonie de labourage, quand vous demeuriez assis le dos droit – alors que vous n'aviez qu'un mois –, à l'ombre malgré la présence du soleil ; et la troisième fois à présent. »

Considérablement impressionnés par la démonstration de Bouddha, voyant le roi lui-même se prosterner devant lui, tout le monde en fit autant, jusqu'aux plus orgueilleux des Sakya. Bouddha alla s'installer sur le trône qui fut dressé à son attention. Il fit pleuvoir une ondée sur la foule. Ceux qui voulurent être mouillés furent mouillés, ceux qui ne voulurent pas être mouillés demeurèrent secs. Ce fait étrange surprit tout le monde. Bouddha expliqua qu'il eût plu de la même façon il y a 576 000 000 années en arrière, au temps du roi Vessantarā (son avant dernière vie humaine). Le Bienheureux exposa ce *jātaka* – en mille strophes – où il fut ce roi Vessantarā (voir le chapitre « Le roi Vessantarā »). Ce jour était le mardi du premier jour suivant la pleine lune de mai de l'année 103 de la Grande ère.

Quand le *jātaka* fut achevé, tout le monde rentra dans sa maison respective, sans qu'un seul n'eut l'idée d'inviter Bouddha pour le repas du lendemain. Le roi lui-même, convaincu que son noble fils viendrait de lui-même à son palais, ne l'a pas invité. Il ne devinait pas qu'un moine se rend chez les gens uniquement si ces derniers l'invitent, même s'il s'agit de ses propres parents.

La première collecte de nourriture dans Kapilavatthu

Bouddha réfléchit aux bouddhas qui l'ont précédé. À l'aide de ses pouvoirs psychiques, il vit tout de suite qu'aucun d'eux ne s'était rendu dans la moindre maison sans y avoir préalablement été invité. Ainsi, il entra le lendemain dans Kapilavatthu, accompagné de tous ses disciples pour y effectuer la coutumière collecte, le bol dans les mains. Alors que le Bienheureux et les autres moines s'arrêtaient devant les maisons pour y recevoir leur nourriture quotidienne, les gens furent autant ravis que surpris. Tout le monde descendait dans les rues pour voir le *saṃgha* de près, pour se prosterner. On ne parlait que de Bouddha et du *saṃgha* dans la ville. Le vacarme ne manqua pas d'alerter la princesse Yasodharā, qui courut à la fenêtre pour voir ce qu'il se passait. Quand elle aperçut Bouddha, son ex-époux, rayonnant de lumière et suivi des autres moines, elle se demanda :

« Est-il bien convenable de faire comme ils font, d'aller demander de la nourriture avec un récipient ? »

Elle s'empressa d'aller avertir le roi Sudodhdhana :

« Sire ! Sans venir chez nous, en nous ignorant totalement, ne songeant qu'à son estomac, votre fils est en train de réclamer de la nourriture devant les maisons avec ses disciples. Cela est-il bien convenable ? »

Comme ils n'avaient jamais vu ça, ils ne comprenaient naturellement pas la signification de la collecte de nourriture selon la manière habituelle des renonçants. Sur les mots de la princesse, sans mot dire, le roi releva ses robes et, en les tenant fermement – pour éviter de s'y encoubler –, courut seul et aussi vite qu'il le put, jusqu'après de son fils, en lui criant :

« Vénérable fils ! Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi attirez-vous ainsi la honte sur nous ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu chez nous, au palais ? Quel avantage avez-vous à aller réclamer de la nourriture aux gens du peuple ? Vous seriez-vous imaginé que je n'ai pas les moyens d'offrir le repas à vingt mille moines ? Des 334 569 ancêtres de notre lignée, depuis le tout premier roi Mahāsammata jusqu'à notre récent ancêtre Sīhahanu, jamais un seul n'a demandé une seule fois sa nourriture à autrui !

— Tous les bouddhas qui m'ont précédé ont toujours eu l'habitude de faire ainsi pour obtenir leur nourriture : ils s'arrêtent immobiles en silence devant les maisons et acceptent la nourriture de ceux qui veulent bien leur en donner, mais ils ne demandent rien ; ils ne mendient pas. Lorsqu'un bouddha (ou tout autre moine) reçoit et accepte une invitation, il s'y rend. S'il n'est pas invité, il va collecter sa nourriture à l'aide de son bol. Comme je n'ai pas été invité aujourd'hui, je collecte ma nourriture à l'aide de mon bol. Collecter sa nourriture à l'aide de son bol est une pratique qu'aucun bouddha ne se doit d'oublier. »

L'accession du roi et de la reine au stade d'ariyā

Sur ces paroles, Bouddha enseigna une *gāthā* à son père :

« Il convient de développer les *kusala* (actes sains, méritoires) par une bonne pratique du *dhamma*. Ceux qui adoptent une telle pratique du *dhamma* connaissent le bonheur dans leur vie présente. Ceux qui adoptent une telle pratique du *dhamma* connaîtront également le bonheur dans leur prochaine vie. »

Entendant cela, le roi devint *sotāpana*. Il prit le bol de son noble fils et l'invita, lui et le *saṃgha*, à son palais pour le repas. Alors que tous s'installèrent, le roi invita Bouddha à prendre place sur le trône royal. Le Bienheureux donna un enseignement qui commença ainsi :

« Tout ce qui peut être néfaste, il ne faut pas l'accomplir ; ce qui est bienfaisant, il faut le développer ; il faut entretenir un esprit pur. Ainsi a enseigné chaque bouddha. »

Entendant cela, le roi parvint au stade de *sakadāgāmi*, et la reine – Mahāpajāpati Gotamī – parvint à celui de *sotāpana*.

Quand le repas fut achevé, tous les membres de la famille royale vinrent marquer leur respect et leur vénération à Bouddha en se prosternant devant lui, à l'exception de la princesse Yasodharā.

Les retrouvailles avec la princesse Yasodharā

Très orgueilleuse, la princesse refusait de sortir de sa chambre. Les jeunes filles qui s'occupaient d'elle vinrent la trouver dans sa chambre, en lui sommant de bien vouloir venir auprès de Bouddha pour s'y prosterner.

Elle leur répondit :

« Si vraiment Bouddha a de la compassion pour moi, il viendra. S'il vient dans ma chambre, alors je me prosternerai devant lui. »

Les filles rapportèrent ces paroles à Bouddha, qui remit son bol à son père. Appelant ses deux nobles disciples Sāriputtarā et Mahā Moggalāna, il rejoignit la princesse dans sa chambre, où beaucoup de personnes étaient présentes. Quand il rentra dans sa chambre, il lui dit :

« Aujourd'hui, si vous souhaitez me vénérer, faites-le librement. Si vous voulez me parler, faites-le librement. Que personne ne vous empêche de vous exprimer comme vous l'entendez ! »

Ayant dit cela, il s'assit sur un divan princier, et la princesse Yasodharā se jeta à ses pieds, entourant ses bras autour des chevilles du Bienheureux, le front sur ses pieds. Elle resta silencieuse, et soudainement, d'abondantes larmes ruisselèrent de ses yeux. Ses sanglots furent d'une grande violence. Ensuite, elle se prosterna.

Les louanges du roi à l'égard de la princesse Yasodharā

A ce moment-là, le roi entra à son tour dans la chambre, et raconta à Bouddha :

« Ô noble fils ! Laissez-moi vous dire ! Depuis que vous êtes parti dans la forêt, et jusqu'à ce jour, la princesse Yasodharā a continué de faire exactement comme si vous étiez là. Elle entretenait les lieux et vos affaires comme si vous n'étiez jamais parti. Depuis qu'elle a su que vous ne vous vêtissiez que d'une robe couleur de jacquier (brunâtre), elle ne porte rien d'autre qu'une robe identique. Depuis qu'elle apprit que vous ne preniez qu'un seul repas par jour, elle se limite également à un seul repas par jour. Depuis qu'elle a su que vous avez renoncé aux lits et aux chaises, elle demeure toujours par terre, où qu'elle soit dans le palais. Même la nuit, elle dort sur le sol. Depuis qu'elle a su que vous n'utilisiez aucun maquillage, parfum, etc., elle a aussi abandonné ces choses. Chaque fois que des gens de sa famille ou des amis proches viennent la voir en lui proposant de l'aider pour quoi que ce soit, elle refuse ostensiblement, déclinant l'aide de tous. »

Bouddha prit la parole, disant que cela n'eut rien d'étonnant :

« Autrefois, alors que nous étions tous deux un couple de candakinnarī (espèce d'oiseau), j'étais le mâle, elle la femelle. Déjà en ce temps-là, elle faisait tout elle-même, sans nécessiter de l'aide des autres. »

Ensuite, Bouddha retourna dans son monastère de Nigrodha Rāma, aux abords de Kapilavatthu.

Remarque : La personne qui tient lieu d'épouse d'un bouddha juste avant son éveil, l'accompagne également durant la très longue période de développement de ses *pāramī*, c'est-à-dire durant tout le temps où il est *bodddhisatta*, mais de manière continue, car un *bodddhisatta* demeure souvent seul. De telles femmes sont donc des individus qui font l'objet d'un souhait particulier (le même jour que celui prononcé par un futur bouddha) et d'un long développement des *pāramī*, avant de parvenir également au stade d'*arahanta*, au cours de la dernière existence du bouddha qu'elles ont suivi.

L'entrée du prince Nanda dans le saṃgha

Le mariage du prince Nanda

Quand Bouddha était à Kapilavatthu depuis trois jours, le roi songea :
 « Je ne peux plus compter sur mon fils aîné pour la succession du trône puisqu'il est devenu Bouddha. En revanche, il reste mon jeune fils Nanda. Je vais lui faire cinq cadeaux : un palais, une cérémonie de coiffe, une couronne, un mariage, et une ombrelle. »

Remarque : Les cinq cadeaux du roi Sudodhana à son fils Nanda... 1) Un palais : palais princier avec tous les éléments qui entourent un palais, comme un grand jardin, des gardes pour la sécurité, des vivres en abondance pour chaque jour, etc. ; 2) Une cérémonie de coiffe : confection d'une coiffure particulière, réservée aux futurs rois, où les longs cheveux sont enroulés au-dessus de la tête en une sorte de chignon ; 3) Une couronne : couronnement de prince héritier ; 4) un mariage : mariage avec la ravissante princesse Janapadakalyāṇī ; 5) Une ombrelle : ombrelle royale blanche, attribut symbolisant la royauté. »

Les cinq cadeaux furent accomplis dans la même journée. Alors que le couronnement venait tout juste d'être célébré, Bouddha, qui faisait sa collecte de nourriture, arrivait au palais et s'installa face au public, sous le *maṇḍapa* (grand abri) qui avait été dressé pour les cérémonies des cinq cadeaux du roi au prince Nanda. Il délivra un enseignement sur le *maṇḍala* (fait d'être épargné des mauvaises choses). Au terme de cet enseignement, il tendit son bol à son jeune frère Nanda qui le prit dans ses bras. Bouddha se leva et repartit pour son monastère. Le prince Nanda avait un si profond respect pour son noble grand frère qu'il n'osa point remettre son bol à quelqu'un d'autre. Il le porta lui-même, suivant le Bienheureux, mais croyant toutefois qu'il le reprendrait en arrivant à l'extérieur du grand abri. Or, il n'en fut rien : Bouddha continua son chemin. Le prince Nanda crut alors que son frère reprendrait son bol en sortant de l'enceinte du palais. En franchissant la grande porte, le Bienheureux poursuit son chemin comme si de rien n'était. Plus tard, sur la route, suivant toujours son grand frère, le bol sur l'épaule, tenu à deux mains, il pensa qu'il avait tout simplement oublié. Comme il lui passait devant, lui mettant le bol bien en vue, il vit que Bouddha ne prêta toujours pas attention à lui. Il fut donc contraint de le suivre encore.

Alors que tous deux s'éloignaient du palais, des servantes accoururent vers la princesse Janapadakalyāṇī en s'écriant :

« Bouddha vient d'emmener votre mari dans son monastère ! »

Entendant cela, le sang de la reine ne fit qu'un tour, de gros sanglots surgissent aussitôt. Complètement affolée, elle courut à la fenêtre, hurlant, la voix brisée par le chagrin, à son mari qu'elle vit s'éloigner :

« Mon bien-aimé Nanda ! Ne restez pas longtemps au monastère ! Revenez vite ! »

La voix affligée de son épouse fit au prince Nanda l'effet d'une aiguille plantée dans son cœur. Quand ils arrivèrent au monastère, Bouddha demanda à son jeune frère :

« Seriez-vous prêt à mener la vie de moine ?

— Oui, noble frère, je suis prêt à mener la vie de moine. »

Le jeune prince n'était pas prêt du tout à mener l'existence monacale et ne le voulait certainement pas. Il n'avait qu'une seule chose en tête : vivre aux côtés de sa ravissante princesse qu'il venait à peine d'épouser et de laquelle il venait d'être séparé avant même la première nuit. Seuls, le respect et la crainte envers Bouddha le firent répondre en désaccord avec son propre souhait. Toutefois, Bouddha appela son noble disciple Sāriputtarā pour intégrer son jeune frère dans le *saṃgha*, car il savait que bien qu'il eut à ce moment l'esprit plus aux amours qu'au renoncement, ses *pāramī* étaient cependant largement assez mûres pour qu'il soit un noble moine.

La nostalgie du Vénérable Nanda

Depuis qu'il était devenu moine, le Vénérable Nanda était très insatisfait de sa nouvelle condition. Quoi qu'il fit, chaque fois qu'il s'asseyait, qu'il s'allongeait ou qu'il mangeait, les phrases implorantes de sa jeune et jolie épouse le hantaient. Il en perdait l'appétit et le sommeil tant il fut accablé de nostalgie. Un jour, Bouddha alla s'installer à Sāvaththi, dans le monastère de Jetavana, où l'accompagna le Vénérable Nanda. Alors qu'il était là-bas, ses tristes pensées restaient les mêmes. Un jour, il se confia auprès de ses compagnons moines qui partageaient son logement :

« Je suis si malheureux dans ma vie de moine. J'ai été contraint de suivre Bouddha dans son monastère alors que je venais tout juste d'achever mon mariage avec la ravissante princesse Janapadakalyāṇī. Quand je m'éloignais du palais, je l'entendais pleurer en me criant désespérément : “ Mon bien-aimé Nanda ! Ne restez pas longtemps au monastère ! Revenez vite ! ” Je vais retourner à la vie laïque, il y a une vie de roi qui m'attend. »

Ne supportant plus de voir leur compagnon aussi malheureux, les autres moines allèrent rapporter son discours à Bouddha. Une fois informé du malaise de son jeune frère, le Bienheureux le convoqua auprès de lui :

« Mon cher Nanda, j'eu ouïe dire que vous ne vous plaisiez pas dans le *saṃgha*. Cela est-il le cas ?

— Oui, Vénérable Bouddha, je vous avoue ne pas me plaire dans le *saṃgha*.

— Pour quelle raison n'êtes-vous pas satisfait de votre existence au sein du *saṃgha* ?

— Depuis que j’ai quitté le palais, la voix déchirée par la tristesse de ma jeune épouse ne cesse de me revenir à l’esprit ; cela m’opprime terriblement. C’est pour cette raison que je souhaite quitter la robe.

— Ne soyez pas inquiet, vos tracas ne dureront pas longtemps. Venez donc avec moi, nous allons dans la forêt. »

Prenant son jeune frère par le bras, Bouddha l’emmena traverser la forêt, jusqu’à parvenir dans une zone lugubre, où un incendie avait tout brûlé sur son passage : il ne restait que des souches, des branches calcinées et quelques sinistres animaux. Là, ils aperçurent une vieille guenon horrible, à la silhouette courbée et toute tordue, à la peau fripée comme un fruit pourri, aux yeux tombant comme s’ils fondaient sur son vieux visage hideux à faire peur à n’importe qui. En désignant l’épouvantable animal, Bouddha questionna son jeune frère :

« Qu’est-ce que c’est ?

— C’est une vieille guenon, Vénérable Bouddha.

— D’elle ou de la princesse Janapadakalyāṇī, qui est la plus belle ?

— (Le Vénérable Nanda se mit à pleurer tant il fut contrarié.) Comment pouvez-vous parler aussi crûment ?

— Je connais précisément votre état d’esprit Nanda, je provoque volontairement vos sentiments pour vous aider à les surpasser. Ne soyez surtout pas irrité ! »

Sur ces entrefaites, Bouddha conduisit le Vénérable Nanda dans le monde des *deva*, dans la sphère de Tāvātimsā, à l’aide de ses pouvoirs psychiques. En arrivant, ils empruntèrent une route du monde des *deva*, jusqu’au palais du roi ; le palais Vejayantā. Au moment où ils y parvinrent, cinq cents *devī* (femelle de *deva*) passèrent lentement devant eux, pour se rendre au palais du roi Sakka – le roi des *deva* –, pour l’honorer et le servir. Ces *devī* étaient d’une grâce et d’une beauté éblouissantes comme il ne fut jamais possible de l’imaginer chez les femmes du monde humain. Le charme et la perfection de l’esthétique qu’irradiaient ces jeunes nymphes dépassaient largement toutes les descriptions possibles. Voyant son jeune frère les yeux écarquillés d’étonnement, paralysé de fascination, complètement séduit par la puissante beauté dont rayonnait chacune des cinq cents *devī*, il l’interrogea :

« Nanda, est-ce que ces *devī* vous paraissent belles ?

— Oh oui, noble frère ! Je n’aurai jamais pu imaginer qu’une telle beauté puisse exister !

— De la princesse Janapadakalyāṇī et de chacune de ces *devī*, qui est la plus belle ?

— Aux côtés de ces exquis *devī*, la princesse Janapadakalyāṇī devient comparable à la vieille guenon que nous avons vue dans la forêt brûlée, Vénérable Bouddha.

— Pratiquez avec effort au sein de mon *sāsana* si vous voulez que de telles *devī* viennent s’occuper de vous. Je vais vous enseigner comment devenir une personne digne de recevoir la vénération et la présence d’autant de *devī* qu’il y en a pour ce roi. »

La gāthā des devī

Quand ils redescendirent au monastère de Jetavana, Bouddha lui délivra un enseignement à propos des trois caractéristiques (*anicca*, *dukkha* et *anatta*, c'est-à-dire la fugacité, l'insatisfaction et la non maîtrise de quoi que ce soit). Depuis qu'il les a vues, le Vénérable Nanda fut prêt à tout pour avoir de nombreuses *devī* pour lui tout seul. Bouddha lui donna cette *gāthā* à propos des trois caractéristiques en lui spécifiant qu'il s'agit d'une pratique destinée à obtenir des *devī*. En effet, celui qui s'entraîne à cette pratique avec succès obtient une telle sagesse qu'il devient très rapidement *arahanta*, bénéficiant ainsi de la vénération des *devī*. Un *arahanta* n'est – par définition – plus du tout intéressé par les *devī* ; c'est pour cela qu'elles viennent facilement à lui. Paradoxalement, c'est donc l'intérêt pour une chose qui incite à adopter une pratique qui conduit au désintéret de cette chose. Très motivé, le jeune moine ne cessa ni ne relâcha sa pratique, en récitant continuellement cette « *gāthā* des *devī* ». Quand ses compagnons moines l'entendaient réciter cette *gāthā*, ils s'exclamaient ouvertement, d'un air moqueur :

« Ah ! On dirait que Bouddha lui a donné la “ *gāthā* des *devī* ” ! »

Honteux, le Vénérable Nanda partit se cacher dans un endroit d'où l'on ne pourrait plus l'entendre, pour y continuer tranquillement sa pratique. Grâce à une volonté et un effort inflexible, le jeune moine parvint un jour au stade d'*arahanta*. Constatant cet événement, un *deva* rendit visite à Bouddha, pour lui manifester sa joie :

« Ô noble Bouddha ! Nous sommes très heureux d'avoir pu constater que votre jeune frère vient de parvenir au bout du monde (à la libération du *saṃsarā*). »

À la nuit tombée, le Vénérable Nanda vint lui-même informer son frère Bouddha de son succès :

« Ô noble frère ! Je suis parvenu à mettre un terme au *saṃsarā*. Je n'ai plus du tout envie de *devī* (donc ni de femmes). Laissez-moi vous féliciter pour votre merveilleuse omniscience.

— Si vous ne voulez plus de *devī*, alors j'ai accompli ma tâche. »

Le Vénérable Nanda fut ravi que Bouddha ait su lui donner l'entraînement qu'il lui correspondait. Le Bienheureux poursuivit en délivrant une *gāthā* :

« L'*arahanta* a franchi la boue que sont les plaisirs sensoriels. Il a cassé l'épine que sont les plaisirs sensoriels. Il est parvenu à *nibbāna*, dépourvu de tout *lobha* (avidité), *dosa* (aversion) et *moha* (ignorance). Il ne réagit plus aux désagréments, il ne réagit plus aux agréments. »

Trois jours après qu'il fut devenu *arahanta*, ses compagnons moines l'interrogèrent :

« Vénérable, vous qui étiez si malheureux au sein du *saṃgha*, vous qui vouliez retourner dans le monde laïc, qu'en est-il à présent ?

— Je n'ai plus le moindre regret quant à ma vie laïque. »

Comme les moines eurent du mal à le croire, ils allèrent interroger Bouddha sur le sujet. Le Parfait leur dit :

« Il y a quelques jours en arrière, le moine Nanda était comme une maison au toit et aux murs percés de toutes parts, laissant passer les rayons brûlants du soleil, le vent glacial de la nuit et la pluie. Aujourd’hui, il est comme une maison bien fermée et bien isolée, au travers de laquelle ne peuvent passer les rayons brûlants du soleil, ni le vent glacial de la nuit, ni la pluie. »

Le Bienheureux fit de ces paroles une *gāthā* :

« Une maison au toit ouvert laissant entrer la pluie est comme un *yogī* (personne qui s’entraîne au développement de la concentration – *vipassanā* ou *samatha*) qui, négligeant son entraînement, laisse entrer le *rāga* (l’attachement, les *kilesā*) en lui. Une maison au toit bien isolé, qui ne laisse pas entrer une goutte de pluie, est comme un *yogī* qui, s’étant entraîné avec effort et persévérance, ne laisse plus entrer *rāga* en lui. »

À ce moment-là, tous les moines présents devinrent *ariyā* : certains *sotāpana*, certains *sakadāgāmi*, certains *anāgāmi* et les autres *arahanta*.

L'héritage donné au prince Rāhulā

La revendication de l'héritage

Le septième jour après son arrivée à Kapilavatthu, Bouddha arrivait au palais, pour répondre à une invitation, accompagné de ses vingt mille moines. Ce jour-là, la princesse Yasodharā habilla son fils Rāhulā – qui avait sept ans – de ses plus beaux habits princiers et de ses plus belles parures. Ensuite, elle lui ordonna :

« Va auprès de ton père ! Il se trouve parmi ces vingt mille moines. Entre tous ces moines, il est l'être le plus noble. Autrefois, avant qu'il ne parte dans la forêt, il vivait ici, au palais, avec nous. En ce temps-là, il y avait quatre gigantesques pots d'or. Ils ont disparu le jour même où il est parti. J'ignore à qui il les a confiés, je ne sais pas où il les a cachés. Cette fortune te sera nécessaire lorsque tu seras roi, pour entretenir toute ta famille. Elle constitue ton héritage. Va voir ton père, et réclame-lui ton héritage ! »

Sur ces paroles, elle envoya son fils auprès de son noble père. Alors que Bouddha était en train de manger paisiblement, son fils s'approcha de lui, et sans se prosterner, il demeura debout devant son père. Il lui déversa un flot de paroles, lui racontant des choses selon les sujets les plus divers, pendant toute la durée du repas. Cependant, Bouddha l'ignora totalement. Lorsqu'il finit son repas, il se leva, sans daigner prêter attention à son fils, bien que ce dernier le suivit en lui tirant sur sa robe. Avant de quitter le palais, le Bienheureux daigna finalement écouter le petit Rāhulā, qui lui sollicita exactement ce dont sa mère le lui a demandé :

« Père, donnez-moi votre héritage ! Votre héritage me revient ! »

Bouddha ne chassa pas son fils, bien qu'il fût preuve d'un virulent manque de respect. Les gens qui se tenaient autour restèrent outrés. Toutefois, personne n'osa réprimander le jeune Rāhulā devant Bouddha.

Le don de l'héritage

Son fils toujours fermement accroché à sa robe, le Bienheureux rentra au monastère, feignant l'ignorer. Têtu, l'enfant suivit son noble père jusqu'à son monastère. Là, Bouddha s'adressa enfin à lui :

« Tu veux de l'or, de l'argent, des biens matériels, mais ces choses ne font que perdurer le *samsarā* ! Il serait donc nuisible que je te donne un héritage *lokī* (ce qui est propre à nourrir l'attachement dans la sphère des sens). Il serait incomparablement plus profitable que je te donne un héritage *lokuttara* (ce qui est propre à se libérer du *samsarā*). (Bouddha s'adressa à son noble disciple, le Vénérable

Sāriputtarā.) Mon cher Sāriputtarā ! J'ai décidé de donner dès maintenant mon plus noble héritage à mon fils. Intégrez-le dans le *saṃgha* ! »

Le Vénérable Sāriputtarā fit donc entrer le petit Rāhulā dans la communauté en lui faisant prendre le triple refuge. Le Vénérable Mahā Moggalāna lui rasa la tête et lui donna l'habit monastique. Le Vénérable Mahā Kassapa, quant à lui, devint son instructeur attitré.

(Voir aussi le chapitre « À propos du Vénérable Rāhulā ».)

Remarque : En ce temps-là, il suffisait qu'un moine fit prendre le triple refuge (en Bouddha, dans le *dhamma* et envers le *saṃgha*) à quelqu'un pour le faire entrer dans le *saṃgha*. En outre, Bouddha n'avait pas encore fondé le statut de *sāmaṇera* (novice) qui apparaîtrait au même moment où le Bienheureux établirait la règle interdisant un moine d'intégrer une personne âgée de moins de vingt ans dans la communauté.

La tristesse du roi

Dès qu'il apprit l'entrée de son petit-fils dans la vie monacale, le roi Suddhodhana fut plongé dans une grande tristesse :

« Mon premier fils a quitté la vie laïque et est devenu Bouddha, Kaḷudāyī, bon nombre de mes ministres et de mes hommes sont devenus moines, mon deuxième fils Nanda est devenu moine, et à présent, mon petit-fils vient à son tour de devenir moine. »

Bien que *sakadāgāmi*, le roi était désespéré. Il décida d'aller voir son fils dans son monastère de Nigrodha. Quand il parvint auprès du Bienheureux, il lui dit :

« Ô noble fils ! Alors que vous n'étiez qu'un bébé, les astrologues me dirent que dès que vous verriez les quatre grands signes, vous partiriez dans la forêt, abandonnant totalement votre existence laïque. J'ai fait tout mon possible pour éviter de vous laisser rencontrer ces quatre grands signes. Malgré cela, vous les avez tous vus. Le jour de votre départ, les *deva* vous ont ouvert la porte et vous êtes parti dans la forêt, oubliant sans remords et sans pitié votre famille. Plus tard, je vous ai envoyé dix de mes ministres, dont Kaḷudāyī, accompagnés de mille hommes chacun, pour venir vous inviter ; ils sont tous devenus moines. Ensuite, cela a été le tour de mon deuxième fils Nanda de devenir moine. Aujourd'hui, c'est mon petit-fils qui intègre votre communauté. J'en suis désespéré. Dans toute la descendance, il n'y a plus personne pour assumer le trône. C'est comme un arbre coupé dont il ne subsiste que la souche : la descendance est condamnée à s'éteindre ! »

Bouddha enseigna une *gāthā* à son père, la *gāthā* Pabbajita. Quand il eut fini, le père lui dit :

« Vous ne devriez pas accepter dans le *saṃgha* des individus sans l'accord de leurs parents. »

Bouddha accepta, il réunit les moines, et leur dit :

« Ô moines ! Si les parents ne l'autorisent pas, il ne faut pas intégrer leur enfant dans le *saṃgha*. Le moine qui intègre dans le *saṃgha* une personne dont les parents s'y opposent commet un *dukkata* (faute critiquable). »

Par ces paroles, Bouddha venait d'établir le tout premier point du *vinaya* (discipline monastique).

La joie du roi

Un autre jour, tout joyeux, le roi vint voir son fils Bouddha :

« Ô Vénérable fils ! Je vais vous faire part d'une pensée que j'ai eue ce matin et qui m'a rempli de joie. Au temps où vous pratiquiez les *dukkaracariya*, un *deva* est venu me voir à plusieurs reprises, m'affirmant que vous étiez mort. Je n'ai jamais voulu le croire, étant convaincu que vous ne pourriez pas être mort sans être parvenu à devenir un bouddha omniscient (voir le chapitre « Les six ans d'austérités »). C'est avec une grande joie que je repense à cela, j'avais bel et bien raison : lorsque je vous vois aujourd'hui, si bien portant et débarrassé de tous les *kilesā*.

— Cela s'était déjà produit à l'identique il y a un certain nombre de vies en arrière : je portais le nom de Mahādharmapāla, et étais le fils du riche homme que vous étiez. Un maître mal intentionné s'est rendu plusieurs fois auprès de vous, brandissant deux os humains et affirmant “votre fils est mort”, mais vous n'avez jamais cru un mot de ses mensonges. »

Comme Bouddha raconta en détail le *jātaka* Mahādharmapāla, le roi Sudodhana devint *anāgāmi*. Il ne connaîtrait donc désormais plus jamais la tristesse.

Le passé du Vénérable Anuruddhā

Le riche Apākaṭa

Autrefois, il y a 100 000 *kappa*, vivait Bouddha Padumuttara, dans le royaume d’Hamsāvātī. Un soir, il délivra un enseignement du *dhmma* à un large public de moines et de laïcs. Tout devant se tenaient le roi et les membres de la famille royale, derrière lesquels étaient assis leurs ministres, ensuite les riches et les brahmanes, suivis des représentants des autres castes, jusqu’aux plus basses, qui se trouvaient en arrière. Un très riche homme, du nom d’Apākaṭa, avait modestement pris place tout au fond, derrière tout le monde, caché dans l’obscurité. À l’issue de cet enseignement, Bouddha Padumuttara attribua la distinction particulière de *dibbacakkhu etadagga* au moine qui était digne d’en bénéficier, présentant sa compétence au public :

« Ce moine est capable de tout voir : les choses qui sont cachées, les choses qui sont éloignées d’une longue distance et les choses qui sont microscopiques. Il peut voir toutes ces choses très distinctement, avec grande facilité. »

Empli d’admiration pour ce moine, le riche Apākaṭa souhaita soudainement et vivement devenir lui aussi, le moine *dibbacakkhu etadagga* lors du temps d’un prochain bouddha. Il attendit tranquillement que tout le monde quittât les lieux, jusqu’à se retrouver seul avec Bouddha Padumuttara. À ce moment-là, il se leva, s’approcha du Bienheureux, et lui adressa quelques paroles de politesse, avant de s’asseoir à une place convenable sur le côté pour lui parler :

« Ô noble Bouddha ! Veuillez accepter, avec tout le *saṃgha*, une invitation pour le repas de demain, chez moi. »

Le Bienheureux accepta par son coutumier silence.

La transmission du byāditta au riche Apākaṭa

Le lendemain, alors que Bouddha et tout le *saṃgha* répondaient à son invitation, le riche Apākaṭa la prolongea durant sept jours, pendant lesquels il nourrit copieusement et respectueusement tout le *saṃgha*. Au terme du dernier repas, il offrit un jeu de trois robes à Bouddha et à chacun des moines. S’approchant du Parfait, il se prosterna respectueusement devant lui avant de lui formuler son grand souhait :

« Ô noble Bouddha ! Par les nombreux *kusala* que j’ai accomplis, je ne veux pas être le roi des *brahmā*, je ne veux pas être le roi des *deva*, je ne veux pas être le roi des humains ; cela ne m’intéresse pas. Je souhaite, tout comme le moine à qui vous avez attribué le *dibbacakkhu etadagga*, bénéficier également de cette dis-

tion particulière, lors d'un prochain *buddha sāsana*. Puissé-je devenir un *dibbacakkhu etadagga* ! »

Grâce à *anāgataṃsa ñāṇa*, qui est une connaissance propre à un bouddha et permettant de prédire dans un très lointain avenir en se basant notamment sur les facteurs très complexes du *kamma* des êtres et de l'évolution de leurs *pāramī*, le Bienheureux examina les probabilités qui s'offrirent au riche Apākaṭa. Ensuite, il lui répondit :

« Apākaṭa, toutes les conditions sont favorables : d'ici 100 000 *kappa*, vous deviendrez un *etadagga*. Dans ce *kappa*, il y aura cinq bouddhas : d'abord Bouddha Kakusandha, suivi de Bouddha Koṇāguma, ensuite Bouddha Kassapa, et après, Bouddha Gotama, auprès duquel vous serez *dibbacakkhu etadagga*. Votre nom sera alors Anuruddhā. »

Le développement des kusala nécessaires au dibbacakkhu etadagga

Le riche Apākaṭa s'enquit alors auprès du Bienheureux :

« Quels sont les *kusala* que je devrai développer pour obtenir les *pāramī* nécessaires au *dibbacakkhu etadagga* ?

— Il convient d'offrir des lampes à huile, cela est très propice pour le *dibbacakkhu etadagga*. »

(Les lampes à huile constituent l'éclairage qui permet d'y voir à ceux qui sont dans l'obscurité.)

Le riche Apākaṭa prit le triple refuge, se mit à observer les cinq préceptes, et depuis, il ne cessa de les respecter. Sans relâcher ses efforts, il développa continuellement et de son mieux les *kusala* nécessaires à la réalisation de son souhait. Jusqu'au *parinibbāna* de Bouddha Padumuttara, il vint chaque soir lui offrir des lampes à huile pour l'éclairer. Ensuite, les reliques du Bienheureux furent entreposées dans un *cetiya* (reliquaire ayant plus ou moins la forme d'une cloche) en or. Ce jour-là, il vint déposer mille lampes à huile en offrande autour de ce *cetiya*. Mort de vieillesse, il reprit naissance comme le roi des *deva*, dans la sphère Tāvātimsā, mille fois consécutives (une pour chaque lampe à huile offerte autour des reliques). Dans son palais de roi *deva*, tout brillait d'une vive lumière, jusqu'à 1 *yūjanā* alentour. Ensuite, il reprit naissance un nombre incalculable de fois comme roi à la tête d'un royaume, dont une centaine de fois en tant que roi de tous les humains.

Un jour, il rencontra Bouddha Sumedhā, à qui il offrit deux mille lampes à huile. Les vies suivantes, il connut trente vies comme roi des *deva* et vingt-deux vies comme roi du monde – humain –, jusqu'à renaître comme humain au temps de Bouddha Kassapa. Dans cette vie, il fut un riche habitant de Bārāṇasī, qui possédait 400 000 000 de la devise de l'époque. Quand Bouddha Kassapa entra en *parinibbāna*, il offrit mille lampes à huile, dans lesquelles il mit de l'huile de beurre, qu'il entreposa autour du *cetiya* bâti pour abriter les reliques du Bienheu-

reux Kassapa. Le riche homme vécu jusqu'à l'âge de l'espérance de vie de l'époque, sans jamais cesser ses actions méritoires, avant de renaître dans le monde des *deva*.

Le pauvre Annabhāra

En raison d'un *akusala*, il reprit naissance dans le monde humain, au sein d'une famille pauvre du royaume de Bārāṇasī. Comme son travail l'amènerait à porter du riz à longueur de journée à l'aide d'un fléau sur les épaules, il lui sera attribué le nom d'Annabhāra, qui signifie « celui qui porte le riz ». Plus tard, il se mit au service d'un riche homme, nommé Sumana, qui donnait généreusement un toit à ceux qui n'en avaient pas, offrit de la nourriture aux mendiants et aux renonçants.

Un *pacceka buddha* (un être capable de parvenir à la connaissance des quatre nobles vérités par lui-même) nommé Upariṭṭha, vivait sur la montagne Gandhamādana. Un jour, alors qu'il venait de s'absorber dans le *nirodha samāpatti* (absorption dans la cessation de toutes consciences), s'interrogea dès qu'il en sortit :

« Aujourd'hui, qui vais-je pouvoir encourager dans son développement des *kusala* ? »

En cherchant à l'aide de ses pouvoirs psychiques, il vit le pauvre Annabhāra, qui avait de grandes *pāramī*. Prenant son envol, il fendit les airs jusqu'à parvenir devant la petite maison d'Annabhāra, située à côté de la grande propriété du riche Sumana. Annabhāra, qui fut allé dans la forêt pour chercher de la nourriture pour le riche Sumana, rentra juste à ce moment-là. Aussitôt qu'il aperçut le *pacceka buddha*, il fut rempli d'une profonde joie. Il s'empressa d'entrer dans la maison pour demander à son épouse si elle avait déjà préparé sa ration alimentaire quotidienne. Comme elle répondit par l'affirmative, il lui demanda de la lui verser dans un récipient, et il accourut vers le *pacceka buddha* Upariṭṭha, lui offrant respectueusement cette nourriture, bien qu'elle constituait son seul repas de la journée. L'épouse du pauvre homme se mit à réfléchir :

« Mon mari a dignement sacrifié sa part de nourriture pour l'offrir à ce *pacceka buddha* malgré sa grande fatigue causée par son travail dans la forêt. Moi qui suis restée tranquillement à la maison, pourquoi ne pourrais-je pas offrir mon repas quotidien à ce *pacceka buddha* ? »

Sur cette réflexion, elle s'empressa, elle aussi, d'aller offrir sa part quotidienne au *pacceka buddha*. Étant donné que le noble Upariṭṭha avait obtenu de la nourriture en suffisance pour son repas, le jeune couple l'invita à prendre son repas dans la maison. Comme il accepta, ils lui préparèrent une place convenable, lui apportèrent de l'eau et s'occupèrent de lui afin qu'il puisse manger dans les meilleures conditions. Après son repas, le *pacceka buddha* délivra un enseignement du *dhamma* à propos de *dāna* et de *sīla* (un *pacceka buddha* n'est pas en mesure de conduire autrui à *nibbāna*). Quand ce fut fait, le pauvre Annabhāra s'adressa à lui :

« Ô Vénérable ! Nous sommes pauvres en cette vie, nous n'avons rien pour nous, pas même cette maison (elle appartient au riche Sumana), car nous avons commis de mauvais actes par le passé. Grâce aux *kusala* que nous venons d'accomplir, puissions-nous être épargné de malheur et de misère pour toutes les vies qui nous restent à vivre, jusqu'au *parinibbāna* ! Puissions-nous être satisfaits dans nos moindres besoins, de sorte que nous ne sachions même pas d'où provient le riz !

— Puissent vos souhaits être rapidement réalisés, puissent-ils être comblés comme pleine est la pleine lune ! »

À ce moment-là, la *devī* qui vivait au-dessus de la maison du riche Sumana, qui eût attentivement assisté à l'invitation du noble Upariṭṭha, ravie du merveilleux *akusala* accompli, laissa éclater son euphorie, criant « *sādhū ! sādhū ! sādhū !* » suffisamment fort pour que le riche Sumana entende. Ce dernier interpella aussitôt la *devī* :

« Pourquoi dites-vous “ *sādhū !* ”, l'air si réjouie ?

— En raison de la noble offrande de nourriture que viennent d'accomplir le pauvre Annabhāra et son épouse.

— Moi aussi, j'offre de la nourriture ; je nourri des renonçants et des pauvres chaque jour. Malgré tous ces *kusala*, je ne vous entends jamais dire “ *sādhū !* ” pour moi !

— Le pauvre Annabhāra, lui, bien que n'ayant fait qu'une seule offrande, a offert son repas à un être immensément noble, très digne d'offrandes. Comme il s'agit d'un être au *sīla* exceptionnel, l'offrande qui lui est faite cause un bénéfice énorme. »

Le caractère invendable des mérites

A lors que le riche Sumana songeait au dire de la *devī*, vint en lui l'idée d'acheter au pauvre Annabhāra le grand mérite qu'il venait d'accomplir. À peine le *pacceka buddha* partit, il vint aussitôt auprès d'Annabhāra lui faire part de sa proposition :

« Annabhāra ! Qui est l'être noble dont vous venez d'offrir le repas ?

— Son nom est Upariṭṭha, il s'agit d'un *pacceka buddha*.

— Vendez-moi le mérite que vous avez accompli grâce à cette offrande ! Je vous l'achète 1 “ devise ” (l'unité de la devise de l'époque représentait déjà une grande somme).

— Ce mérite ne peut être accompli qu'une seule fois. Je ne veux pas le vendre.

— Laissez-moi vous l'acheter 2 “ devises ” si vous préférez.

— Cela n'est pas faisable ; je ne veux pas.

— Je vous donne 3 “ devises ” pour ce mérite, vendez-le-moi ! »

Au fur et à mesure des refus du pauvre Annabhāra, le riche Sumana monta progressivement son prix d'achat jusqu'à la considérable somme de 1 000 “ devises ”. Annabhāra finit par dire fermement à son interlocuteur :

« Je ne vous vendrai rien du tout, quel qu'en soit le prix !

— Puisque vous ne me permettez pas d'acheter votre mérite, je vous somme, pour le moins, de le partager avec moi.

— J'ignore si cela est possible. Veuillez m'attendre un instant, je vais me renseigner. »

Comme le noble Upariṭṭha avançait lentement, il n'était pas encore très loin, ce qui permit à Annabhāra de le rattraper rapidement. Quand il le rejoignit, il lui demanda :

« Ô noble Upariṭṭha ! Est-il convenable de partager des mérites ?

— Lorsqu'on allume une lampe à huile pour éclairer une maison, et qu'à l'aide de sa flamme, on allume une deuxième lampe à huile, la flamme de la première diminue-t-elle ?

— Non, noble Vénérable, elle demeure identique.

— La flamme de la deuxième lampe à huile est-elle plus petite que celle de la première ?

— Non, noble Vénérable, elle est identique.

— De la même manière, quand on partage un mérite, il demeure identique pour soi et pour celui qui bénéficie de ce partage. Quand, après avoir offert un bol de nourriture à un renonçant, une personne partage les mérites obtenus par ce don avec dix personnes, chacune de ces dix personnes bénéficie du mérite comme si elle avait elle-même offert un bol de nourriture à ce renonçant. Ainsi, je vous encourage pleinement à partager vos mérites. N'hésitez jamais à le faire, cela est très bénéfique. »

Quand le pauvre Annabhāra fut de retour, il partagea son mérite avec le riche Sumana. Quand ce fut fait, le riche homme voulut lui offrir de l'argent :

« Veuillez accepter ces 1 000 “ devises ” que voici.

— Je ne veux pas de cet argent. Si j'ai partagé ce mérite avec vous, c'est par pure compassion.

— Si je souhaite vous offrir cette somme, c'est pour la même raison, et non pour acheter le mérite que vous venez de partager avec moi. »

Dans ces conditions, Annabhāra accepta cette somme colossale, ce qui dispensa lui et son épouse de continuer de travailler pour cet homme.

L'encouragement du roi

Le soir venu, le riche Sumana décida d'aller rendre visite au roi. Comme il cherchait une personne pour l'accompagner au palais, il emmena avec lui le seul individu qui se trouvait dans les parages : Annabhāra. Quand tous deux arrivent dans le salon où trônait le roi, ce dernier n'aperçut qu'Annabhāra, sans prêter la moindre attention à Sumana. Vexé, le riche homme finit par demander au roi :

« Sire, pourquoi regardez-vous cet homme avec tant d'intérêt, sans m'accorder la moindre attention ?

— C'est parce que je n'ai jamais vu cet homme auparavant.

— (Sumana réfléchit un peu) Non Sire, je crois plutôt que c'est parce qu'il a développé d'excellents *kusala*.

— Quel genre de *kusala* a-t-il développé ?

— Il a offert son repas à un *pacceka buddha*. »

(Il expliqua toute l'histoire au roi.)

— (Le roi) S'il est digne que vous lui ayez donné 1 000 " devises " en guise de récompense, alors il est digne que je lui donne à mon tour une récompense. »

Ces paroles à peine prononcées, le roi offrit à Annabhāra un bel endroit en bordure de l'enceinte du palais, où il fit bâtir une belle demeure destinée à accueillir Annabhāra et son épouse. Dès le lendemain matin, les hommes du roi s'attelèrent sur le terrain pour le rendre plat et régulier. Quand il donnèrent les premiers coups de pelle et de pioche, de la terre surgit une quantité considérable d'or. Averti de cette découverte inattendue, le roi déclara :

« Cette terre est la terre de mon royaume, elle est donc ma possession. Ramenez-moi tout cet or ! »

Au moment précis où les hommes du roi employèrent leurs pelles pour charger l'or dans les chars qui devraient être acheminés au palais royal, il fut transformé en vulgaire terre. Dès qu'il en fut averti, le monarque finit par avouer :

« Après tout, j'ai offert ce terrain à Annabhāra ; cette terre est donc la sienne. Creusez-la donc pour lui ! »

Le riche Mahāsumana

Dès que les hommes poursuivirent leurs travaux de creusage de la terre, ayant à l'esprit que le terrain et tout ce qui s'y trouve appartient à Annabhāra, la terre s'est refait or. Ils en trouvèrent une telle quantité qu'une colline d'or massif avait fini par être dressée sur toute la longueur jouxtant l'enceinte du palais. Stupéfait de ce spectacle qui s'offrait à ses yeux, le roi convoqua ses ministres, qu'il interrogea :

« Regardez tout cet or, qui constitue la possession d'Annabhāra. Y a-t-il, dans notre royaume, une personne qui soit plus riche ?

— Non, Sire. De tout le royaume, pas une seule personne n'est plus riche qu'Annabhāra. »

Depuis ce jour, baptisé d'un nouveau nom, Annabhāra serait connu comme « le riche Mahāsumana ». Le roi lui donna un vêtement que seuls les riches portent. Le riche Mahāsumana ne cessa jamais de produire des mérites, tout au long de sa vie, au terme de laquelle il reprit naissance comme le roi des *deva*. Après cette royale existence, il connu de nombreuses vies, tantôt dans le monde des *deva*, tantôt dans le monde humain, jusqu'à renaître au temps de Bouddha Gotama, dans le royaume de Kapilavatthu. Dans cette existence, qui serait sa dernière, il fut le fils du jeune frère du roi Sudodhana, et porta le nom d'Anuruddhā.

À propos du prince Anuruddhā

Le meilleur gâteau du monde

Le roi Sudoddhana avait un jeune frère qui s'appelait Sukkodana, qui avait lui-même deux fils : les princes Mahānāma et Anuruddhā. Le plus jeune, le prince Anuruddhā, était très beau. Il était aussi très courtois, agréablement poli, et plutôt aimable. Par-dessus tout, il était extrêmement délicat. Il bénéficiait d'un *kamma* particulièrement excellent. Ses besoins lui parvenaient avant même qu'ils n'apparaissent. Quels que fussent ses besoins, jamais de sa vie il n'entendit « il n'y en a pas » ou « il n'y en a plus », à tel point qu'il ignore totalement la définition de cette expression. Cela s'explique par le souhait très intense qu'il fit avant cette existence, en répétant fréquemment, à l'issue d'innombrables actes méritoires :

« Puissé-je, à l'avenir, être si bien à l'abri du moindre besoin, que j'ignorerai totalement la formule “ il n'y en a pas ” ! »

Une fois, alors qu'il était enfant, le jeune prince Anuruddhā jouait avec d'autres amis princes à pile ou face. Le perdant devait donner un gâteau au gagnant. Comme il perdit, le jeune Anuruddhā envoya un valet auprès de sa mère pour qu'elle lui donne un gâteau. Quand le valet revenait vers le jeune prince, il put remettre son dû au gagnant de la partie. En poursuivant le jeu, il perdit encore, envoyant alors une fois de plus le valet réclamer un gâteau auprès de sa mère. Ne voulant pas rester sur la défaite, le jeune Anuruddhā continua le jeu, perdant une troisième et une quatrième fois consécutives. Après avoir fait remettre trois gâteaux aux gagnants, il envoya une quatrième fois le valet pour obtenir le quatrième gâteau qu'il venait de perdre au jeu. Quand le valet arriva près de la mère du petit prince pour lui demander une nouvelle fois un gâteau, elle lui répondit qu'elle n'avait plus de gâteau. Voyant revenir le valet les mains vides, Anuruddhā le héla :

« Pourquoi ne m'apportez-vous pas mon gâteau ?

— Du gâteau ? Il n'y en a plus, prince.

— Apportez-moi donc ce gâteau “ il n'y en a plus ” ! »

N'osant pas contrarier le petit prince – qui ne comprenait pas le sens de cette formule –, le valet se contenta d'aller vers sa mère lui rapporter sa demande telle quelle. Accomplissant à la lettre le souhait de son fils, la brave femme confia au valet un pot en or – où elle avait coutume de ranger les gâteaux – proprement vide, fermé de son couvercle d'or, afin qu'il le remette à l'enfant. Au moment précis où le valet lui remit la boîte en or vide dans les mains, les *deva* chargés de surveiller la bourgade, en raison des extraordinaires mérites passés du petit prince, y insérèrent discrètement un gâteau façonné par leurs soins. Ce gâteau était tout ce qu'il y a de plus exquis ; il ne fut pas possible d'imaginer une pâtisserie au goût aussi excellent et à l'odeur aussi affriolante. Quand Anuruddhā souleva le couvercle de la boîte d'or, un effluve incroyablement alléchant s'en déga-

gea, si puissant qu'elle envahit les narines de tous les habitants de la bourgade. Le jeune prince fut incapable de résister à cette violente tentation. Il se contenta toutefois d'effleurer sa langue sur le délice. Cela suffit à lui envahir le corps d'une sensation délicieusement envoûtante. Anuruddhā décida :

« Ce gâteau “ il n'y en a plus ” est irrésistiblement délicieux. Désormais, j'en mangerai tous les jours. »

Sous l'emprise du non maîtrisable désir provoqué par la divine pâtisserie, bien que destinée à son ami, il oublia tout et partit se plonger dans la solitude de sa chambre pour apprécier pleinement le gâteau, sans en laisser la moindre miette. Ensuite, il se mit à réfléchir :

« Les gâteaux que ma mère me donnait par le passé étaient, en comparaison, très quelconques. Cela doit signifier qu'elle m'aimait peu. C'est la première fois qu'elle me donne un gâteau excellent comme celui-ci. Cela doit signifier qu'elle ne m'aime vraiment que depuis maintenant. »

Attristé par ces pensées, le petit prince retrouva sa mère, se lovant contre ses seins :

« Mère, est-ce que vous m'aimez ?

— Les borgnes chérissent avec le plus grand soin l'œil qui leur reste. De la même manière, toutes les mères de l'univers sont pleines d'amour pour leurs enfants. Il n'est pas de mère qui n'aime pas ses enfants !

— Pourquoi m'avez-vous toujours donné des gâteaux ordinaires, alors qu'aujourd'hui seulement, vous m'avez donné un gâteau “ il n'y en a plus ” ?

— Dans le pot d'or que je vous ai fait apporter, y avait-il un gâteau ?

— Certainement ! Il ne m'a jamais été offert de goûter un gâteau d'une telle saveur !

— (Elle fit appeler le valet.) Qu'y avait-il dans la boîte d'or que je vous ai fait remettre à mon fils ?

— Je l'ignore Madame, vous me l'avez remise fermée, et je n'ai pas levé le couvercle jusqu'à ce que je la laisse au jeune prince.

— Je comprends, mon fils Anuruddhā est un garçon au *kamma* exceptionnel. Il a accompli un nombre considérable de mérites. J'en conclus donc que ce sont les *deva* qui ont glissé ce gâteau dans la boîte. »

Comme le petit prince demanda à sa mère de lui donner tous les jours du gâteau « il n'y en a plus », elle lui fit, depuis ce jour et tant qu'il fut laïc, apporter une boîte vide chaque fois qu'il lui réclama du gâteau « il n'y en a plus ». Ainsi, chaque fois que le jeune Anuruddhā ouvrait la boîte, il y trouvait le plus savoureux de tous les gâteaux du monde, dont il pouvait se délecter.

L'origine du riz



l'instar de ses amis, le prince Anuruddhā grandit et se maria. Un jour, alors qu'il jouait avec deux de ses amis, les princes Bhaddiya et Kimila, il les invita à faire part de leur opinion sur une question :

- « Mes amis ! Vous qui avez de la sagesse, savez-vous d'où provient le riz ?
 — (Le prince Kimila) Le riz provient des silos, voyons !
 — (Le prince Bhaddiya) Vous n'y êtes pas, mon cher ! Le riz provient bien évidemment du plat de service apporté à table.
 — (Le prince Anuruddhā) Écoutez-moi bien et puissiez-vous vous en souvenir toute votre vie ! Le riz provient du remuage de la cuillère, au moment de sa cuisson, c'est là, à l'aide d'un juste dosage d'eau, qu'il se fait. »

Remarque : Le mot « riz » traduit ici le mot pali « *bhatta* », qui signifie plus spécifiquement « riz cuit » – prêt à être mangé. Ce terme n'a donc pas du tout dans le sens de « grain de riz cru », ni « paddy », ni « plante du riz ».)

La vie de moine et la besogne des laïcs

Se remémorant le discours du roi Sudoddhana exhortant les siens à adopter la vie de moine, le prince Mahānāma vint voir son jeune frère Anuruddhā :

« Frère Anuruddhā, depuis que le roi nous a tous encouragés à rejoindre la communauté de Bouddha, pas un seul de nous n'est devenu moine. Néanmoins, très nombreux sont ceux qui sont devenus moines dans les autres castes. Ainsi, si vous souhaitez devenir moine, n'hésitez pas ! D'ailleurs, si je souhaite devenir moine, je n'hésiterai pas non plus.

— En quoi consiste la vie de moine ?

— Un moine, c'est celui qui renonce à tout : à toutes ses possessions, à toutes ses distractions, à toutes ses habitudes, et même à ses cheveux et à sa barbe. Il limite ses vêtements à une robe, qui se compose simplement de trois tissus rectangulaires teints dans une décoction de jacquier. Pour sa nourriture, il se contente de ce que les gens lui donnent quand il va au village avec son bol. Il dort tout seul. Ainsi est la vie de moine.

— Je ne pourrai jamais supporter une telle existence, c'est beaucoup trop dur. Je suis bien trop délicat, cela m'épuiserait et m'accablerait. Je serais incapable de mener une existence aussi rude. En revanche, si vous tenez à devenir moine, je vous en prie, allez donc rejoindre la communauté de Bouddha !

— Entendu ! Si vous ne voulez pas devenir moine, alors je le deviendrai ! Cependant, pendant que je serai moine, vous vous chargerez de toutes les besognes des laïcs.

— Quelles sont les besognes des laïcs ?

— Écoutez-moi bien, je vais vous le dire... Il faut bien labourer les champs ; il faut établir des irrigations, en entreposant des digues ; il faut ensemercer tous les champs ; il faut verser de l'eau là où il en manque et en retirer là où il y en a trop ; quand le paddy sort de terre, il faut le recueillir, ensuite, il faut le repiquer ; pour pas qu'il sèche au soleil, il faut soigneusement l'arroser ; lorsque l'eau devient sale, il faut la remplacer par de l'eau propre ; dès que les plantations portent leurs fruits, il faut constamment surveiller les champs pour que les oiseaux ne viennent pas tout picorer ; quand le riz arrive à maturité, il faut le faucher ; il faut le frapper pour en faire tomber les grains ; il faut l'entreposer convenablement dans des silos pour que les rats ne viennent pas le manger ; il faut le faire sécher au soleil ; il faut le passer au tamis et le décortiquer. Voilà la besogne nécessaire pour

l'obtention seule du riz. Le travail est à peu près le même pour la production des autres denrées alimentaires. Pour obtenir des vêtements, des parures, des bijoux, des meubles ou d'autres affaires, il faut de l'or ou de l'argent. Pour obtenir de l'or ou de l'argent, il convient d'effectuer toutes ces tâches. En plus de celles-ci, viennent s'ajouter toutes les tâches qui consistent à l'entretien du foyer : passer le balai, nettoyer les meubles, laver le linge, cuisiner les aliments, servir les repas, faire la vaisselle... Il faut se soucier constamment de tout et suffisamment à l'avance, de sorte à ne manquer de rien pour le lendemain. Ainsi, la besogne des laïcs est sans fin, il faut s'y atteler jusqu'à la fin de la vie.

— Quel avantage y a-t-il donc à vivre dans la sphère des sens ? Puisqu'il en est ainsi, restez donc dans le monde laïc et occupez-vous de la famille ! Je vais finalement embrasser la vie de moine. »

L'autorisation de la mère du prince Anuruddhā

Le prince Anuruddhā se rendit auprès de sa mère pour lui faire part de son souhait de prendre la robe :

« La vie laïque ne m'intéresse plus du tout ; je veux devenir moine. Je vous en prie, laissez-moi partir !

— Je n'ai que deux fils pour qui j'ai trop d'attachement. Je ne pourrai pas supporter d'être séparée de vous. Je regrette, mais je ne puis consentir à vous donner l'autorisation de partir mener la vie de moine. »

Elle se mit à pleurer, tandis que le jeune prince réitéra une seconde, puis une troisième fois sa demande. Sachant très bien que le prince Bhaddiya ne voudrait jamais d'une existence monacale, sa mère finit par lui proposer :

« Si votre ami le prince Bhaddiya concède à devenir moine, je vous laisse partir avec lui. »

Le prince Anuruddhā ne tarda pas à rendre visite son ami le prince Bhaddiya, régnant sur la ville de Koliya :

« Ô ami Bhaddiya ! Je ne suis plus satisfait de la vie laïque. Je souhaite rejoindre la communauté de Bouddha et être moine. Néanmoins, ma mère me laisse partir à la seule condition que vous m'accompagniez. Je ne peux donc devenir moine seulement si vous le devenez. Alors, je vous en prie, par compassion pour moi, veuillez adopter la vie de moine !

— Je regrette, mais je ne veux vraiment pas d'une telle existence.

— Je vous en supplie, je vous somme d'accepter ! »

Comme le prince Anuruddhā insista considérablement, l'implorant d'un air désespéré, son ami, éprouvant de la compassion pour lui, finit par accepter. C'est surtout la gêne qui le fit céder, en dépit de son aversion pour la vie de moine. Dans un éclat de joie, le jeune Anuruddhā s'écria :

« Parfait ! Allons-y de ce pas ! Partons rejoindre la communauté de ce noble Bouddha !

— Pas si vite ! Laissez-moi du temps tout de même. Je vous demande d’attendre sept ans.

— Sept ans ? Cela est beaucoup trop ! Je vous en prie, je ne pourrai jamais attendre sept ans !

— Dans ce cas, je vous demanderai d’attendre au moins six ans.

— Six ans ? Cela est beaucoup trop, je ne pourrai jamais attendre si longtemps !

— Dans ce cas, je vous demanderai d’attendre au moins cinq ans.

— Cinq ans ? Cela est beaucoup trop, je ne pourrai jamais attendre si longtemps ! (Impatient de partir, le prince Anuruddhā estima toujours trop longue la durée d’attente proposée par son ami, de sorte que ce dernier concéda à la réduire toujours plus, progressivement jusqu’à une période nettement plus courte...)

— Dans ce cas, je vous demanderai d’attendre au moins un mois et demi.

— Un mois et demi ? Cela est encore beaucoup trop, je ne pourrai jamais attendre si longtemps !

— Bien. Je concède à partir au plus vite. Néanmoins, cela s’avère impossible avant sept jours, car je suis seul au palais, toute ma famille est en voyage : je dois attendre son retour. »

Heureux de n’avoir qu’une semaine à patienter, le jeune prince s’en alla trouver sa mère pour lui annoncer l’acceptation de son ami Bhaddiya de l’accompagner. Contrainte de tenir sa promesse, la mère du jeune Anuruddhā le laissa partir pour mener la vie monacale.

Le départ des six princes et du dāyaka Upāli pour la forêt

Un certain Amitodana, motivé par les fameuses exhortations de son frère le roi Sudoddhana, et saisissant l’occasion du départ proche des princes Anuruddhā et Bhaddiya pour le *samgha*, incita son fils Ānandā – qui allait bientôt devenir le fameux Vénérable Ānandā – à adopter la vie monacale. De la même façon, se joignirent à eux les princes Kimila, Bhagu, et Devadatta, ainsi que leur serviteur, le coiffeur Upāli.

Ainsi, au septième jour, les six princes et le *dāyaka* Upāli, partirent rejoindre le Bienheureux, escortés par une troupe armée équipée d’éléphants, de chevaux, de chars, et d’archers, jusqu’à la frontière du royaume. Ensuite, les sept continuèrent leur chemin seuls et à pied. Alors qu’ils parvinrent dans une épaisse forêt, les six princes remirent tous leurs bijoux et parures à leur dévoué serviteur :

« Upāli, tous ces bijoux et parures sont susceptibles de nous attirer inutilement des dangers en traversant cette grande forêt, prenez-les et gardez-les, nous vous les donnons. Maintenant, retournez à Kapilavatthu !

— Quoi qu’il advienne, je veux toujours rester avec vous. Je vous en supplie, laissez-moi partir avec vous !

— Non, il faut que vous retourniez à Kapilavatthu. Laissez-nous et allez-vous-en ! »

Implorant les princes à genoux, le brave Upāli insista jusqu'à trois fois consécutives pour que les princes acceptent de le laisser venir avec eux, mais ils exigèrent autant de fois de lui qu'il rentrât. N'osant pas contredire les princes, le coiffeur prit le chemin du retour à contre-cœur, incapable de retenir ses sanglots. Après avoir parcouru à peine quelques pas, il s'arrêta et réfléchit :

« Quand les Sakya de Kapilavatthu vont me voir arriver avec tous les bijoux et parures des six princes sur les épaules, ils vont s'imaginer que je les ai tués pour les dérober. Ils vont donc me tuer avant même que je ne puisse prononcer un seul mot. Eux viennent de renoncer à tout pour être moine. Et moi, pourquoi ne pourrais-je pas être moine, tout comme eux ? »

Sur ce, il accrocha les précieux bijoux et parures sur un arbre, en se disant qu'il les abandonna à celui qui aurait la chance de les trouver. Ensuite, il s'empressa d'aller rejoindre les autres, qui concédèrent à le laisser les suivre. Ainsi, tous les sept poursuivirent leur route à travers la forêt, jusqu'à parvenir auprès de Bouddha. Quand ils eurent fini leurs respectueuses prosternations auprès du Bienheureux, les six princes lui proposèrent :

« Ô noble Bouddha ! Comme chacun le sait, les Sakya sont réputés être très orgueilleux. Dès notre entrée, nous voulons anéantir notre orgueil. Afin d'amorcer solidement cette résolution, nous voudrions que vous intégriez le *dāyaka* Upāli avant nous. Ainsi, ce sera à nous de le vénérer, et non l'inverse. »

Le premier vassa des six princes Sakya

Comme les princes l'avaient suggéré, Bouddha intégra d'abord le *dāyaka* Upāli, et après seulement les six princes. Quand ce fut fait, les sept nouveaux moines suivirent Bouddha jusqu'à son monastère de Veļuvana, à Rājāgaha, pour y passer le *vassa*, pendant lequel de nobles stades furent réalisés... Le Vénérable Bhaddiya devint *arahanta*, développant les trois *vijjā* (*pubbenivāsa*, *dibbacakkhu*, *āsavakkhaya*, c'est-à-dire les connaissances qui permettent de voir les existences passées, de voir partout, et d'être débarrassé de tous les *kilesā*, les impuretés mentales), avec le *paṭisambhidāpatta* (quoi qu'on lui demande, il sait tout) ; le Vénérable Anuruddhā développa la connaissance suprême de *dibbacakkhu* (connaissance permettant de tout voir, quelles que soient la distance, la taille et la matière susceptible de cacher) ; le Vénérable Ānandā développa le *soṭāpatti phala* (premier stade de réalisation du *dhamma*) ; le Vénérable Devadatta, bien que demeurant *puthujana* (être encore plongé dans les vues erronées), développa les *abhiñña* (pouvoirs psychiques) propres à son niveau. Les Vénérables Kimila, Bhagu, et Upāli, quant à eux, devinrent *arahanta* à l'issue du *vassa*, et le Vénérable Anuruddhā le deviendrait un peu plus tard.

Après ce *vassa*, le Vénérable Anuruddhā alla voir le Vénérable Sāriputtārā afin de lui demander des instructions lui permettant de s'entraîner jusqu'à *nibbāna*, avant d'aller s'installer près de la ville de Pāsīnavaṇṣa, dans le royaume de Cetiya, où il commença sans attendre sa noble pratique. Il réfléchit si intensément aux sept *mahāpurisavitaka* (les sept façons de réfléchir des êtres nobles) qu'une assommante fatigue l'envahit. Voyant cela, malgré la distance, Bouddha se mit en

route jusqu'au lieu où s'était établi le Vénérable Anuruddhā, pour l'apaiser de cette fatigue inutile. En arrivant près du jeune moine, Bouddha lui enseigna aussitôt le *mahā ariyā vaṃsa*, une pratique qui souligne l'importance de savoir se contenter des huit affaires (trois robes, un bol, une ceinture, une aiguille et du fil, un filtre à eau et une lame) et savoir demeurer dans la concentration. Grâce à cette pratique, il devint très rapidement un *arahanta*, développant – tout comme le Vénérable Bhaddiya – le *paṭisambhidā* (une connaissance intégrale du *dhmma*). Sa tâche accomplie, le Bienheureux s'en retourna dans son monastère de Veḷuvana.

L'attribution de la distinction particulière au Vénérable Anuruddhā

A lors que le *saṃgha* était réuni, Bouddha prit la parole en désignant le Vénérable Anuruddhā :

« Moines ! Parmi tous mes disciples, ce moine portant le nom d'Anuruddhā est le plus compétent dans la suprême connaissance de *dibbacakkhu* (capacité à tout voir, quels que soient les obstacles : murs, distance, taille, etc.). En vertu des *pāramī* exceptionnelles qu'il a développées durant 100 000 *kappa*, je lui attribue la distinction particulière de *dibbacakkhu etadagga* (le plus habile dans la connaissance qui permet de tout voir). »

Chacun fut réjoui de cette noble distinction attribuée au Vénérable Anuruddhā.

Le passé du Vénérable Ānandā

Bouddha Padumuttara et sa famille

Il y a 100 000 *kappa*, dans le royaume de Haṃsāvātī, vivait sa dernière existence le prince Uttarakumāra – futur Bouddha Padumuttara –, dont le père était le roi Ānandā (rien à voir avec le Vénérable Ānandā) et la mère la reine Sujātā. Quand il découvrit les quatre grands signes, il renonça à l'existence princière et partit dans la forêt. Il parvint à l'éveil au terme de sept jours d'ascétisme.

Remarque : Une fois entamé leur renoncement dans leur dernière vie, tous les bouddhas parviennent à l'éveil en sept jours. Néanmoins, Bouddha Gotama, lui, dut pratiquer les sévères austérités durant six longues années, car cela fut son souhait alors qu'il était *bodhisatta* (futur bouddha). En effet, chaque bouddha, bien avant de parvenir à sa dernière existence, formule un souhait particulier pour sa dernière vie. Le futur et prochain Bouddha Arimetteyya aurait, quant à lui, souhaité un visage identique pour tous les humains lors de sa dernière existence.

Lorsque Bouddha Padumuttara voyagea jusqu'au bois où il allait délivrer son premier sermon, une fleur de lotus s'ouvrit sous chacun de ses pas. C'est pour cette raison qu'il s'appelait Padumuttara : *paduma* signifie lotus, *uttara* signifie noble. Ses deux plus grands disciples masculins étaient les Vénérables Devala et Sujātā, ses deux plus grandes disciples féminines étaient les Vénérables Amitā et Asamā, et son serviteur attitré était Mahā Sumana. En ce temps-là, l'espérance de vie était de cent mille ans et le *saṃgha* se composait de cent mille moines.

Parfois, Bouddha Padumuttara rendait visite à sa famille au palais royal, accompagné de ses disciples. Le roi Ānandā avait placé son fils cadet Sumana – le futur Vénérable Ānandā – dans une petite ville éloignée de 120 *yūjanā* de la capitale. De temps à autre, lui aussi venait rendre visite à sa famille au palais ou auprès de son grand frère Bouddha Padumuttara. Un jour, lorsqu'un conflit éclata à la frontière du royaume, le roi y envoya son jeune fils sur le terrain, avec des éléphants, des chevaux, des chars et des archers, ayant pour mission d'aller l'apaiser. Quand il réussit sa tâche avec grand succès, il dépêcha un messager auprès de son père afin de l'en informer.

Le souhait du prince Sumana

Réjoui de prendre connaissance du succès de son fils, le roi Ānandā envoya deux de ses ministres pour inviter son fils. Sur le chemin qui le ramena vers le palais de son père, le jeune homme s'entretint avec les ministres :

« Si mon père se propose de répondre à l'un de mes souhaits, que serait-il bien que lui demande ?

— Vous pouvez lui demander des éléphants, des chevaux, des bourgades, de l'or...

— (L'autre ministre était beaucoup plus sage) Tous ces biens ne sont que matériel : ils sont très faciles à obtenir. Néanmoins, les biens *lokuttara* (ce qui permet de se libérer du *samsarā*) sont beaucoup plus difficiles à obtenir. Si votre père le roi s'engage à exaucer l'un de vos souhaits, il serait plus judicieux de lui demander qu'il vous accorde de vous consacrer à soutenir Bouddha et son *sāsana*.

— (Le prince) Voilà un excellent conseil ! Je n'aurais pu imaginer de plus riche idée. »

En arrivant au palais, le prince alla respectueusement saluer son père. Comme prévu, le monarque voulut le récompenser de son succès :

« Mon cher fils ! Faites-moi connaître votre souhait, quel qu'il soit, je m'engage à le réaliser.

— Je ne veux pas d'éléphants, ni de chevaux, ni de bourgades, ni d'or... Je n'ai qu'un seul souhait, père ; je voudrais seulement que vous me laissiez m'occuper de mon noble frère Bouddha jusqu'à la fin de ma vie.

— Cela est impossible, je ne puis vous l'accorder. Demandez-moi autre chose !

— Pourquoi revenez-vous sur votre parole ? Vous vous êtes engagé à réaliser mon souhait, quel qu'il soit ! »

Le roi ne pouvait pas rejeter complètement son engagement, sous peine de perdre son honneur, car à cette époque, manquer à un engagement était considéré comme une impardonnable offense. Le roi consentit donc à accorder à son fils la durée des trois mois du prochain *vassa* pour répondre à son souhait. Néanmoins, la vie entière était pour le roi une telle exigence qu'il lui aurait été plus facile de décrocher la lune. Il faut savoir, cependant, que compte tenu de la durée de vie des hommes en ce temps, trois mois avaient proportionnellement une durée de deux heures et quelques minutes pour l'époque de Bouddha Gotama (notre époque, en somme).

Le jeune prince se mit à songer :

« L'autorisation du roi est une aubaine inespérée. Encore faudrait-il que Bouddha accepte mes services auprès de lui. Il me faut aller le lui demander. »

L'invitation du prince Sumana à Bouddha

Bouddha Padumuttara avait achevé son repas quand son jeune frère, le prince Sumana, parvint à son monastère. Comme le Bienheureux était allé se reposer dans sa chambre, le prince ne l'aperçut pas en arrivant ; il ne vit que des moines. En s'approchant vers un groupe de moines, il joignit respectueusement les mains et adressa quelques paroles de politesse, avant d'annoncer le motif de sa visite :

« Ô nobles Vénérables ! Je suis le prince Sumana, le frère de Bouddha. Auriez-vous l'obligeance, je vous prie, de m'indiquer où je puis trouver Bouddha ? Qui pourrait-il me conduire auprès de lui ?

— Nous n'osons pas aller le déranger maintenant. Nous vous prions d'attendre le temps nécessaire.

— Si vous n'osez pas me conduire à lui, qui oserait le faire ?

— Le *mahāthera* (moine ayant au moins vingt ans d’ancienneté dans le *saṃgha*) Sumana, qui est le serviteur attitré de Bouddha, doit être en mesure de vous aider.
 — Pourriez-vous, je vous prie, m’emmener auprès de ce *mahāthera* Sumana ? »

Les moines conduisirent aussitôt le prince Sumana auprès du *mahāthera* Sumana. En arrivant près de lui, le prince joignit respectueusement les mains et adressa quelques paroles de politesse, avant de réitérer sa demande :

« Ô noble Vénérable ! Je suis le prince Sumana, le frère de Bouddha. Auriez-vous l’obligeance, je vous prie, de me permettre de rencontrer Bouddha ?
 — Certainement, je vous demande un bref instant. »

À l’aide de ses pouvoirs psychiques, le *mahāthera* Sumana se retrouva, le temps d’un éclair, dans la chambre du Bienheureux, pièce parfumée à l’aide de lotus, par les moines prenant soin de lui :

« Ô noble Bouddha ! Votre frère, le prince Sumana, vient d’arriver auprès de moi ; il souhaiterait vous voir.
 — Où est-il ?
 — Dehors, parmi les autres moines.
 — Préparez-nous une place là où il se trouve, afin que je puisse le recevoir. »

Le *mahāthera* Sumana revint aussi vite qu’il fut allé avertir Bouddha Padumuttara de la présence de son frère. Il installa aussi rapidement et facilement qu’un claquement de doigts une place convenable pour s’asseoir, avant de retourner – non moins vite – avertir le Bienheureux que la place était prête. Le voyant ainsi faire, le prince songea :

« Quels puissants pouvoirs a ce *mahāthera* Sumana ! Que j’aimerais être, tout comme lui, le serviteur attitré d’un prochain bouddha ! »

Bouddha Padumuttara ne tarda pas à rejoindre son jeune frère qui, s’étant respectueusement prosterné devant son noble frère, lui dit aussitôt, devant tout le *saṃgha* :

« Ô noble Bouddha ! En arrivant, j’ai demandé à un groupe de moines où vous trouver. Comme ils n’osaient pas aller dans votre chambre, j’ai demandé à voir quelqu’un de plus vaillant. On m’a alors conduit auprès du *mahāthera* Sumana, qui est immédiatement allé vous chercher. Parmi le *saṃgha*, je trouve ce moine particulièrement aimable et digne d’appréciations. J’ai beaucoup d’admiration pour lui.

— Le *mahāthera* Sumana est mon serviteur attitré. Il est celui qui s’occupe toujours de moi et qui me nourrit tous les jours. Partout où je me rends, il m’accompagne. Il est très brave.

— Noble frère Bouddha quel genre de *kusala* faut-il développer pour devenir, comme le *mahāthera* Sumana, le serviteur attitré d’un prochain bouddha ?

— Pour ce faire, il convient de s’occuper de Bouddha et du *saṃgha*, en effectuant des tâches ou des offrandes susceptibles de les aider dans leur pratique du *dhamma* (*vipassanā*, étude, enseignement, procédures du *vinaya*, etc.), et d’observer soi-même un excellent *sīla*. En faisant ainsi, il est envisageable de devenir le serviteur attitré d’un bouddha.

— Afin de me donner l'occasion de devenir un jour le serviteur attiré d'un bouddha, veuillez accepter mon invitation avec tout le *saṃgha* pour le repas de demain ! »

Comme Bouddha Padumuttara accepta l'invitation d'un silence, le prince Sumana le salua respectueusement et rentra chez lui pour organiser le repas du lendemain. Quand Bouddha et les autres moines vinrent manger, le prince renouvela son invitation. Il en fut de même pendant sept jours de suite. Le septième jour, au terme du repas, le prince Sumana s'adressa à son frère Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Notre père m'a permis de m'occuper de vous pendant les trois mois du *vassa*. Veuillez accepter, pour vous et le *saṃgha*, mon invitation durant ces trois mois ! »

Le Bienheureux réfléchit un instant, pour savoir s'il était convenable d'accepter une si longue invitation, en fonction des *pāramī* d'un futur serviteur attiré de bouddha. Comme cela l'était, il demeura silencieux. Chaque fois qu'un bouddha reste silencieux à la formulation d'une invitation, cela signifie qu'il accepte. Comprenant l'approbation de son noble frère, le jeune prince donna les détails de son invitation :

« Dans la ville que je gouverne, je vais faire construire un monastère pouvant vous accueillir avec tout le *saṃgha*, et je vais faire arranger la route qui y mène. Lorsque ce sera prêt, je dépêcherai un messager pour vous en tenir informé. »

Quand le prince Sumana retourna au palais royal, il relata à son père sa rencontre avec Bouddha Padumuttara.

De retour dans sa ville, il acheta un grand parc à un riche homme nommé Soṇa, afin d'y bâtir un monastère. Sa construction lui aura coûté au total 300 000 « devises » de l'époque : 100 000 pour le terrain, 100 000 pour les bâtiments, les arbres, les fleurs, etc. et 100 000 pour la main-d'œuvre. À cela s'ajouta le coût de la nouvelle route – longue de 120 *yūjanā*. Dès que les travaux de finition furent achevés, le prince envoya, comme promis, un messager pour en avertir le roi, Bouddha Padumuttara et le *saṃgha*.

Bouddha et tous les autres moines partirent suffisamment longtemps à l'avance, de sorte à arriver avant le *vassa* dans la ville du prince Sumana. Quand ils furent encore à 1 *yūjanā* de leur lieu d'invitation, le prince les avait rejoins pour les accueillir. En arrivant près de la ville, le prince les conduisit au parc où se trouvait le monastère, qu'il eut la grande joie d'offrir à son frère Bouddha. En outre, il offrit à chaque moine les huit affaires obligatoires aux moines : une robe du bas, une robe du haut, une robe double, un bol, une ceinture, un filtre à eau, un rasoir et une aiguille avec du fil. Ensuite, il réunit ses subalternes en leur déclarant :

« J'ai fait venir mon noble frère Bouddha dans ma propre ville. Tous les bouddhas prennent soin du *dhamma*. En revanche, ils n'accordent aucun intérêt aux choses matérielles. Dans ce même état d'esprit, pendant toute la durée des trois mois du *vassa*, portant la robe brunâtre, adoptant les dix préceptes, je vais demeurer dans le monastère de Bouddha. De cette manière, je serai dans les meilleures conditions pour m'occuper des affaires du *saṃgha* et prendre grand soin de

Bouddha. À l'aide de toute la fortune – or, argent, bijoux, réserves de riz, etc. – qui se trouve dans ma banque, occupez-vous soigneusement du *saṃgha*, veillant à répondre à leurs moindres besoins ! »

Le souhait du prince Sumana

Ainsi, durant les trois mois du *vassa*, les ministres se sont occupés de nourrir le *saṃgha* et de fournir tous ses besoins, à l'aide de la fortune du prince Sumana. À l'issue du *vassa*, le prince offrit un jeu de trois robes d'une valeur de 1 000 « devises » de l'époque à chacun des membres du *saṃgha*. Il s'approcha ensuite vers le Bienheureux, se prosterna respectueusement devant lui, avant de lui faire part de son souhait, les mains jointes :

« Ô noble Bouddha ! Je ne veux pas devenir le roi des *deva*, ni le roi des humains. Avec tous les *kusala* que je viens d'accomplir pendant ces sept jours, puissé-je devenir, tout comme votre noble disciple le Vénérable *mahāthera* Sumana, serviteur attitré d'un prochain bouddha ! »

Grâce à *anāgatamsa ñāṇa*, qui est une connaissance propre à un bouddha et permettant de prédire dans un très lointain avenir en se basant notamment sur les facteurs très complexes du *kamma* des êtres et de l'évolution de leurs *pāramī*, le Bienheureux examina les probabilités qui s'offrirent au prince Sumana. Ensuite, il lui répondit :

« Sumana, toutes les conditions sont favorables : d'ici 100 000 *kappa*, vous deviendrez un *upaṭṭhāka etadagga* (le meilleur serviteur de Bouddha). Dans ce *kappa*, il y aura cinq bouddhas : d'abord Bouddha Kakusandha, suivi de Bouddha Koṇāguma, ensuite Bouddha Kassapa, et après, Bouddha Gotama, dont vous naîtrez le même jour. Votre père se nommera Amitodana et sera l'un des frères du roi Sudoddhana. Dans cette vie, vous deviendrez le serviteur attitré de Bouddha Gotama, et serez connu sous le nom d'Ānandā. »

Le prince pensa, en se réjouissant :

« Un bouddha ne se trompe jamais. Quand il dit quelque chose, cela n'est pas vain ; quand il prédit que quelque chose se produira, il ne peut en être autrement. »

Les mérites et les démérites du futur Vénérable Ānandā

Depuis ce jour, à quelques exceptions près, le futur *upaṭṭhāka etadagga* ne cesserait de développer les *pāramī*, à l'aide de la pratique de la générosité, de la vertu et de la concentration. Peu de temps après la validation de son souhait par Bouddha Padumuttara, il rencontra l'ermite Jaṭila, qui était le futur Bouddha Gotama, et qui s'attelait donc depuis fort longtemps au développement des *pāramī* nécessaires à l'omniscience. Jusqu'à sa mort, le futur Véné-

ble Ānandā s'occupa alors avec zèle du futur Bouddha Gotama avec le plus grand soin et d'une manière hautement respectueuse.

Il reprit naissance dans le monde des *deva*, dans la sphère Tusitā, dont succéda une vie humaine, après laquelle il renaquit dans de très nombreuses vies royales : trente vies en tant que roi des *brahmā*, mille vies en tant que roi des *deva*, mille vies en tant que roi des humains et un nombre incalculable de vies en tant que roi « ordinaire » (à la tête d'un royaume). Au temps de Bouddha Kassapa, il reprit naissance comme brahmane. Un jour, il abandonna le vêtement qu'il porta à un moine très vertueux pour qu'il puisse en faire un sac pour son bol. Grâce à ce *kusala*, de l'or lui est apparu. Il poursuivit ses mérites sans relâcher ses efforts. Quand il parvint au terme de cette existence, il prit naissance sept fois de suite comme roi des *deva*, avant de renaître dans le monde humain, à la tête du royaume de Bārāṇasī. En ce temps-là, il y avait cinquante-huit *pacceka buddha*, qui vivaient dans la montagne de Gandhamādana, pour qui il offrit un logement chacun.

Parmi ses existences, il fut un jour un orfèvre, aussi riche que beau. Menant une vie de séducteur, il s'emparait fréquemment de la femme des autres, s'adonnant alors à la méconduite sexuelle. À l'issue de cette existence, il reprit naissance en tant que fils d'un homme riche. Il vécut heureux tout au long de sa vie, car les résultats des *akusala* dus à la mauvaise conduite sexuelle de sa vie précédente n'avaient pas encore mûri. Pendant cette existence, il développa *dāna*, *sīla*, *mettā* et *bhāvanā* jusqu'à sa mort. Ensuite, il reprit naissance dans l'enfer Yoruva, dans lequel il connut une vie très douloureuse. Les résultats des actes sains produits tout au long de son existence précédente n'étaient pas encore mûrs. En revanche, ce furent ceux des mauvais actes produits lors de son avant-dernière existence qui l'étaient.

Après cette triste existence, étant donné qu'il lui restait encore des *akusala kamma* à subir, le futur Vénérable Ānandā reprit naissance dans le monde animal en tant que bouc. Grand et bel animal qu'était ce bouc, il fut châtré et réduit à un amusement pour les autres ; les enfants le montaient, les adultes aussi. Prenant de l'âge, le bouc fut envoyé à la boucherie, où on le tua pour sa viande. La vie suivante, il fut un singe. Le chef du clan dont il faisait partie était jaloux de lui ; il avait peur qu'une fois devenu grand, il soit susceptible d'être un rival. À cause de cette crainte, il lui écrasa les testicules et le tua. Sa vie suivante fut celle d'un taureau. Comme ce taureau était fort et en bonne santé, ses propriétaires le castrèrent en lui écrasant les testicules, afin de l'employer comme un moyen de transport pour des charges lourdes. Une fois que l'animal fut affaibli par l'âge, on l'envoya à la boucherie. Il reprit naissance comme être humain dépourvu de sexe, c'est-à-dire qu'il ne fut ni un homme, ni une femme. À la suite à cette existence malheureuse, il naquit cinq existences de suite dans le monde des *deva* en tant que femme de *deva*. Lors de cette cinquième existence en tant que de *devī*, il fut Rūcā, la fille du roi Āṅgati. Toutes les existences pénibles que le futur Vénérable Ānandā connut, jusqu'à celle où il fut la fille du roi Āṅgati, ne furent que le résultat de sa mauvaise conduite sexuelle commise lorsqu'il fut un riche orfèvre.

À l'issue de cette existence, il renaquit dans la quatrième sphère du monde des *deva*, où il rencontra le futur bouddha Gotama, alors parvenu à son avant-dernière vie. Au terme de leurs vies, ils furent conceptualisés au même instant, apparaissant dans le ventre de leurs mères respectives. Tous deux naquirent le même jour – dix mois plus tard –, mais le futur Bouddha Gotama un peu avant le futur Vénérable Ānandā. Quand ce dernier parvint à l'âge adulte, il entra dans le *saṃgha* avec ses cinq amis princes, et le *dāyaka* Upāli (voir le chapitre « Le prince Anuruddhā »).

À propos du Vénérable Ānandā

Les neuf premiers serviteurs attirés de Bouddha

Durant les vingt premiers *vassa* de Bouddha (les vingt premières années qui suivirent son éveil), neuf membres du *saṃgha* se sont succédés pour occuper la tâche de serviteur attiré du Bienheureux – huit moines et un novice : le Vénérable Nāgasamāla, le Vénérable Nāgita, le Vénérable Upavāna, le Vénérable Sunukkhatta, le *sāmaṇera* Cunda, le Vénérable Cunda, le Vénérable Sāgata, le Vénérable Rādha et le Vénérable Meghiya. Pendant cette période, le Vénérable Ānandā ne s'occupa que très occasionnellement de son cousin Bouddha.

Un jour, le premier de ces serviteurs attirés, le Vénérable Nāgasamāla, accompagna Bouddha dans l'un de ses déplacements. Comme il était chargé de s'occuper de Bouddha, il portait son bol et sa robe double. Ils parvinrent à un embranchement de deux chemins, qui partaient chacun dans une direction différente. Comme le Vénérable Nāgasamāla proposa au Bienheureux d'emprunter l'un des deux chemins, ce dernier refusa, indiquant qu'il s'agissait d'une route à éviter. Malgré tout, son disciple insista trois fois de suite en marquant sa préférence pour la route qu'il avait choisie. Patiemment, Bouddha lui répéta qu'il ne convenait pas d'emprunter cette route. En dépit de l'interdiction du Parfait, le moine lâcha les affaires de son maître sur le sol et s'apprêta à emprunter la voie déconseillée. Bouddha lui ordonna de ramasser ses affaires pour les lui remettre poliment en mains propres. Quand ce fut fait, chacun poursuivit son chemin, le serviteur attiré sur la route interdite, et Bouddha sur l'autre.

Peu de temps après, le Vénérable Nāgasamāla rencontra une bande de brigands qui le rouèrent de coups jusqu'au sang, avant de lui dérober toutes ses affaires. Quand ceux-là s'en allèrent, le moine songea :

« Me voilà tout seul, sans secours, dépouillé de toutes mes affaires. J'aurais mieux fait d'écouter Bouddha. »

Il rebroussa immédiatement chemin, prit l'autre route, et courut jusqu'à rattraper son maître. Quand Bouddha vit son disciple dépouillé de ses affaires et saignant à la tête, il lui demanda :

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Je me suis fait battre et voler par des brigands.

— Vous venez de subir l'*akusala* que vous avez commis dans une vie passée. Entraînez-vous à développer de la bienveillance à l'égard des êtres. »

Un jour, dans le royaume du Pācīnavamṣa, Bouddha partit en voyage avec son dernier serviteur attiré en date, le Vénérable Meghiya. Alors qu'ils arrivèrent dans la forêt de mangues Migadāvana, le moine serviteur fut très inspiré par l'endroit. À tel point qu'il souhaita ne plus en repartir :

« Ô noble Bouddha ! Je voudrais demeurer ici, pour méditer en parfaite tranquillité.

— Ne restez pas ici, cet endroit n'est pas convenable.

— Cet endroit est vraiment merveilleux, je n'ai pas la moindre envie de le quitter. »

Le Vénérable Meghiya insista à trois reprises pour rester dans la forêt, tandis que Bouddha le lui interdit autant de fois, avant de poursuivre seul son chemin. Refusant d'écouter le Parfait, le jeune moine demeura dans la forêt de manguiers, où il commença aussitôt sa méditation. Plus tard, il avouerait à Bouddha qu'il eût échoué dans sa pratique, le mental entaché de désirs sensuels, de malveillance et de cruauté.

La recherche d'un serviteur attiré permanent

Quand le Bienheureux arriva à Sāvatti, il réunit tous les moines :

« Ô moines ! Parmi les moines serviteurs attirés qui m'ont accompagnés, certains refusent de prendre la même route que moi, ils m'abandonnent en lâchant mes affaires à terre, d'autres veulent rester dans un lieu, me laissant poursuivre seul le voyage, d'autres encore, ne me prêtent pas la moindre attention. Aujourd'hui, j'arrive à un âge avancé (cinquante-cinq ans). Si je devais porter chaque fois mes affaires lors de mes déplacements, alors qu'il y a de nombreux jeunes moines en pleine santé dans le *samgha*, les gens se mettraient à critiquer, trouvant cela inacceptable. Je pense donc qu'il serait convenable que je puisse disposer en permanence d'un moine qui soit mon serviteur attiré, qui tienne sa tâche à cœur, sachant s'occuper correctement de moi. J'ai besoin d'un volontaire pour cette tâche.

— (Le Vénérable Sāriputtarā) Ô noble Bouddha ! J'ai développé avec efforts les *pāramī* pendant 1 *asaṅkhyeyya* et 100 000 *kappa* dans le but de servir le *sāsana* d'un être aussi noble que vous l'êtes. Mon souhait a toujours été celui d'aider Bouddha dans sa noble tâche, jusqu'au *parinibbāna*. Dans votre *sāsana*, il n'y a pas un moine (en dehors de Bouddha, naturellement) qui ait autant de sagesse que moi. À ce titre, je suis parfaitement digne de m'occuper de vous. En vertu de cela, laissez-moi être votre serviteur attiré !

— (Bouddha) L'enseignement – du *dhamma* – que vous donnez à un public est le même que celui que je donne moi-même à un public. Il est inutile que vous restiez près de moi, alors que vous avez une inégalable habileté à enseigner à un endroit pendant que j'enseigne ailleurs. Pour cette raison, je ne peux pas vous accepter comme serviteur attiré. Je n'ai pas besoin d'un *aggasāvaka* pour cette tâche.

— (Le Vénérable Mahā Moggalāna) Ô noble Bouddha ! J'ai développé avec efforts les *pāramī* pendant 1 *asaṅkhyeyya* et 100 000 *kappa* dans le but de servir le *sāsana* d'un être aussi noble que vous l'êtes. Mon souhait a toujours été celui d'aider Bouddha dans sa noble tâche, jusqu'au *parinibbāna*. Dans votre *sāsana*, il n'y a pas un moine (en dehors de Bouddha, naturellement) qui ait autant développé les pouvoirs psychiques que moi. À ce titre, je suis parfaitement digne de m'occuper de vous. En vertu de cela, laissez-moi être votre serviteur attiré !

— (Bouddha) Le service que vous rendez au *dhamma* à l'aide de vos pouvoirs psychiques est le même que celui que je rends moi-même au *dhamma*. Il est inutile que vous restiez près de moi, alors que vous avez une inégalable habileté à faire connaître le *dhamma* à l'aide de vos pouvoirs psychiques à un endroit pendant que j'en fais autant ailleurs. Pour cette raison, je ne peux pas vous accepter comme serviteur attiré. Je n'ai pas besoin d'un *aggasāvaka* pour cette tâche. »

De la même manière, les Vénérables Anuruddhā, Bhaddiya, Upāli et tous les autres *mahassāvaka* (grands disciples) de Bouddha, qui furent au nombre de 80, proposèrent à tour de rôle au Bienheureux de devenir son serviteur attiré, mais chaque fois, il déclina leur offre, donnant une réponse toujours semblable à celle qu'il donna aux Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna.

Vénérable Ānandā, serviteur attiré de Bouddha

Parmi tous les moines susceptibles de pourvoir à cette honorable tâche, pas un seul ne se porta volontaire. Connaissant le respect exemplaire que le Vénérable Ānandā avait pour son cousin Bouddha, d'autres moines ne tardèrent pas à l'inciter à se proposer :

« Vénérable Ānandā ! Vous qui êtes digne d'une telle tâche, pourquoi ne demandez-vous pas à Bouddha qu'il vous prenne comme serviteur attiré ?

— Je ne veux pas solliciter quoi que soit à notre noble maître. S'il pense que je conviens à cette tâche, il me le demandera lui-même.

— (Bouddha) Ô moines ! Le Vénérable Ānandā a un amour sans limite pour moi. De plus, de vous tous, il est celui qui a le plus de *vīriya* (effort). Le Vénérable Ānandā va très bien prendre soin de moi.

— (Des moines) Vénérable Ānandā ! Qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous donc de vous lever et d'aller auprès de Bouddha ! »

Bien que le Vénérable Ānandā n'en avait pas encore prit conscience lui-même, le Parfait savait parfaitement que son cousin avait développé les *pāramī* en vue d'être son serviteur attiré.

Les 8 conditions du Vénérable Ānandā

Obéissant à la recommandation des moines, le Vénérable Ānandā se leva, se rapprocha de Bouddha, et se prosterna respectueusement devant lui, avant de déclarer, les mains jointes :

« Ô noble Bouddha ! Je vous demanderai 4 privilèges dont je refuse de bénéficier et 4 privilèges dont je souhaite bénéficier. Si vous daignez accepter ces 8 conditions, j'accepte d'être votre assistant.

— Quels sont les 4 privilèges dont vous refusez que je vous fasse bénéficier ?

— (1) Que je porte les robes de qualité qui vous sont offertes. (2) Que je mange la nourriture raffinée qui vous est offerte. (3) Que je demeure avec vous dans votre chambre parfumée. (4) Que je vous accompagne aux invitations.

— Pourquoi souhaiteriez-vous que je vous refuse ces 4 privilèges ?

— (1) Pour éviter de susciter la jalousie de ceux qui, me voyant porter de belles robes, diraient que cela est dû au fait que je m'occupe de vous. (2) Pour éviter de susciter la jalousie de ceux qui, me voyant manger de la nourriture raffinée, diraient que cela est dû au fait que je m'occupe de vous. (3) Pour éviter de susciter la jalousie de ceux qui, me voyant rester dans votre chambre parfumée, diraient que cela est dû au fait que je m'occupe de vous. (4) Pour éviter de susciter la jalousie de ceux qui, me voyant vous accompagner aux invitations, diraient que cela est dû au fait que je m'occupe de vous. Je ne tiens vraiment pas à m'occuper de vous pour obtenir de tels privilèges. Voilà la raison pour laquelle je souhaiterai que vous me refusiez ces 4 privilèges.

— Quels sont les 4 privilèges dont vous souhaitez que je vous accorde ?

— (1) Que vous alliez à toutes les invitations que j'accepte pour vous, quand des personnes viennent pour vous inviter, mais que vous n'êtes pas là. (2) Que vous laissiez à tout moment les visiteurs qui viennent de loin en votre présence s'ils ont été amenés par moi. (3) Que vous m'enseigniez tous les points sur lesquels apparaissent un doute. (4) Que vous me répétiez intégralement tous les enseignements que vous êtes amené à délivrer en mon absence.

— Pourquoi souhaiteriez-vous que je vous accorde ces 4 privilèges ?

— (1 et 2) Au cas où je serais votre serviteur attitré, si je ne peux pas aider les gens à vous rendre hommage ou à accepter les invitations qu'ils vous donnent, ils vont me critiquer : “ Il n'est même pas capable de nous conduire à Bouddha. À quoi bon a-t-il été désigné pour être son serviteur attitré ? ”. (3 et 4) Pour que je puisse mémoriser l'intégralité de votre parole, de sorte à pouvoir toujours répondre lorsqu'on me demandera à propos d'un enseignement : “ Il a été délivré où ? Quand ? Quel jour ? Il s'adressait à qui ? De quel *jātaka* s'agit-il ? ”, sinon on dira de moi : “ Il n'est même pas capable de répondre à nos questions. À quoi bon a-t-il été désigné pour être le serviteur attitré de Bouddha ? ”. Voilà la raison pour laquelle je souhaiterai que vous m'accordiez ces 4 privilèges.

— J'accepte ces 8 conditions. Je vous attribue donc la distinction particulière de *upaṭṭhāka* (serviteur attitré). »

Ainsi, les *pāramī* développées par le Vénérable Ānandā durant 100 000 *kappa*, outre de grandes qualités, l'amènèrent à ce moment-là, à devenir le serviteur attitré de Bouddha.

Remarque : Bouddha savait parfaitement quelle était la raison de chacune des conditions posées par son cousin Ānandā. Il avait l'habitude de poser des questions dont il connaissait la réponse dans le but d'en faire connaître la réponse aux autres.

La fonction de serviteur attitré de Bouddha

Tôt le matin, le Vénérable Ānandā se levait avant Bouddha. Il passait alors le balai dans la chambre du Bienheureux. Dans chaque monastère où il se rendait, Bouddha avait sa chambre attitrée, parfumée de fleurs de lotus. Cette chambre est appelée *gandha kuṭī* (*gandha* signifie parfum et *kuṭī* signifie logement monastique). Ensuite, il préparait trois bâtons effilochés – un souple, un moyen et un dur – pour que Bouddha se brossât les dents, de l'eau froide et de l'eau chaude pour qu'il pût se laver le visage. Quand Bouddha se levait, il se

lavait le visage. Le Vénérable Ānandā lui essuyait les pieds, avant qu'il ne fasse sa marche. Pendant que le Bienheureux effectuait sa marche, son serviteur s'en allait lui préparer de la bouillie de riz. Quand Bouddha mangeait sa bouillie, le Vénérable Ānandā lui préparait ses robes pour aller faire sa collecte de nourriture. Lorsque le Bienheureux se changeait, son cousin prenait ses robes d'intérieur pour aller les ranger, et lui installait une couverture pour qu'il puisse s'asseoir, avant d'aller lui-même se préparer pour accompagner son maître pendant la collecte quotidienne.

Quand ils revenaient de la collecte de nourriture, le Vénérable Ānandā essuyait les pieds de Bouddha, lui préparait de nouveau une place pour s'asseoir, et allait étendre les robes de son maître, après lui avoir remis celles d'intérieur. Ensuite, il se chargeait de tout le nécessaire pour le repas de son maître. Il le servait, lui réchauffait des aliments (obtenus par la collecte du matin), lui apportait et lui servait de l'eau pour boire, l'éventait s'il faisait chaud ou s'il y avait des insectes gênants, etc. Après le repas, il battait la poussière de la couverture de son lit avant que Bouddha ne fasse une courte sieste. La sieste terminée, le serviteur lui apportait de l'eau à boire et de l'eau pour se rafraîchir.

Quand Bouddha avait des courbatures, son fidèle cousin le massait. Quand il délivrait un enseignement, il lui préparait sa place sur son trône, ainsi que les places occupées par les moines venant écouter l'enseignement du Bienheureux, en balayant, en installant des couvertures pour s'asseoir, etc.

Lorsque Bouddha se rendait à quelque part, il l'accompagnait en portant son bol et sa robe double, et le servait tout au long de la journée, en lui rendant précieusement tous les services nécessaires. Les rares fois où Bouddha ne pouvait se déplacer avec le Vénérable Ānandā, il lui rapportait mot pour mot tous les enseignements qu'il avait délivrés pendant de son absence. Quand le Bienheureux avait du se rendre à l'extérieur pendant la journée, quand il rentrait le soir, le Vénérable Ānandā lui apportait de l'eau propre pour lui servir à boire, de l'eau froide et de l'eau chaude pour lui laver les pieds, et pour qu'il puisse se doucher. Il lui apportait une serviette à l'aide de laquelle il lui essuyait les pieds. Pendant qu'il se douchait, il lui frottait le dos. Quand il voulait se reposer, il lui installait une couverture épaisse. À la tombée de la nuit, le fidèle serviteur allumait des lampes à huile.

Le Vénérable Ānandā demeura le serviteur attitré de Bouddha jusqu'au *parinibbāna* de ce dernier, soit pendant vingt-cinq ans. Né le même jour que le Bienheureux, qui disparut à l'âge de quatre-vingts ans, le Vénérable Ānandā, lui, disparut à l'âge de cent vingt ans.

(Voir aussi le chapitre « Le quotidien de Bouddha »).

Les 5 distinctions particulières du Vénérable Ānandā

Quelque temps plus tard, alors qu'ils étaient au monastère de Jetavana, Bouddha réunit le *saṃgha*, devant lequel il raconta les existences passées du Vénérable Ānandā, expliquant les *pāramī* qui l'ont amené à devenir qui il était à ce jour. Ensuite, il décerna cinq *etadagga* (distinctions particulières) au Vénérable Ānandā, pour mettre en valeur ses qualités excellentes : (1) *bahussuta*, excellente culture générale (il avait des connaissances remarquables dans tous les domaines) ; (2) *satimanta*, excellente mémoire (il pouvait mémoriser mot pour mot de très longs discours après une seule écoute, il mémorisa d'ailleurs l'intégralité de l'enseignement de Bouddha, ce qui lui valu être à l'origine du *suttanta* et de l'*abhidhamma*) ; (3) *gatimanta*, excellente capacité à faire les liens entre différents points (par exemple, d'une phrase enseignée par Bouddha, il savait instantanément en faire le rapprochement : sa signification, de quel sermon elle est tirée, à quels enseignements elle présente des liens, quand, où, à qui, et dans quel contexte elle a été enseignée) ; (4) *dhitimanta*, excellente capacité d'assimilation (quand il entendait un enseignement, il était parfaitement concentré dessus, il le comprenait immédiatement, et l'assimilait avec un effort et un enthousiasme inégalables) ; (5) *upatṭhāka*, excellente capacité à s'occuper de Bouddha (dans les tâches quotidiennes les plus diverses).

Cent jours après le *parinibbāna* du Bienheureux, étant donné qu'il fut le seul ayant été capable de mémoriser l'intégralité des enseignements de Bouddha, bien qu'encore *sotāpana*, le Vénérable Ānandā fut choisi pour mener à bien le premier concile. Cependant, après une nuit d'entraînement à *vipassanā* appliqué avec un effort sans pareil, juste à l'aube du premier jour du concile, il parvint au stade d'*arahanta*. Par conséquent, il s'affranchit totalement de nouvelles existences, car dépourvus de *kamma*, ses actes n'engendreraient désormais plus de résultats.

(Voir aussi le chapitre « Le premier concile ».)

Le passé du Vénérable Mahā Kassapa

Le riche Vedeha

Il y a 100 000 *kappa*, vivait Bouddha Padumuttara. Dans le royaume de Haṃsāvātī, il y avait un grand parc nommé Khemā, dans lequel il avait de nombreux animaux, tous protégés par le roi, qui en avait interdit la chasse. Bouddha Padumuttara demeurait dans ce parc. Un jour, un riche homme, nommé Vedeha – le futur Vénérable Mahā Kassapa –, dont la fortune s'élevait à 800 000 000 « devises » de l'époque, s'était rendu dans le parc Khemā et salua le Bienheureux en se prosternant respectueusement devant lui.

Un autre jour, il prit les huit préceptes et demeura auprès de Bouddha Padumuttara. Ce jour-là, le Parfait attribuait la distinction particulière à son troisième plus grand disciple, le Vénérable Mahā Nisabha. Ce noble moine devenait *dhutaṅgadhara etadagga* (le meilleur pratiquant des 13 pratiques ascétiques). Voyant cela, le riche Vedeha se sentit plein d'allégresse à l'idée de se retrouver un jour à la place d'un tel moine. C'est d'ailleurs ce qu'il espéra dès cet instant. Il attendit tranquillement que tout le monde s'en fût allé, et lorsqu'il se retrouva seul avec Bouddha Padumuttara, il s'approcha de lui. Se prosternant respectueusement, il s'adressa poliment au Bienheureux :

« Ô noble Bouddha ! Acceptez-vous mon invitation pour le repas de demain, accompagné de tout le *saṃgha* ?

— Sachez d'abord qu'il y a actuellement près de six millions huit cent mille moines et novices dans le *saṃgha*.

— Je ne suis pas sans l'ignorer, Vénérable Bouddha. Je serais ravi que vous veniez tous, autant que vous êtes : moines et novices. »

Comme le Bienheureux accepta l'invitation du *dāyaka* Vedeha, ce dernier s'empressa de rentrer chez lui pour organiser le grand repas du jour suivant.

Le refus du Vénérable Mahā Nisabha

Le lendemain, Bouddha Padumuttara arriva, accompagné de tout le *saṃgha*, à l'exception d'un moine... Au loin, le riche Vedeha aperçut le Vénérable Mahā Nisabha collectant son repas quotidien en s'arrêtant devant chaque maison bordant la route ; en accord avec les 13 *dhutaṅga* (pratiques ascétiques). Le riche homme accourut vers lui pour l'inviter :

« Vénérable ! Je vous en prie, laissez-moi prendre votre bol. Il y a chez moi Bouddha et tout le *saṃgha*, invités pour le repas. Venez donc vous joindre à eux pour que je puisse vous servir également le repas. »

Comme le noble moine marqua un refus à son invitation en demeurant parfaitement immobile et silencieux, le riche Vedeha se contenta de lui prendre son bol, et alla le remplir d'un repas complet, avant de retourner près du vénérable pour le lui remettre en mains.

La formulation du souhait du riche Vedeha

Lorsque Bouddha Padumuttara acheva son repas, le riche homme s'approcha de lui pour lui demander :

« Vénérable Bouddha ! Lorsque je suis allé inviter le Vénérable Mahā Nisabha, il refusa de venir dans ma maison, préférant collecter sa nourriture en restant sur le chemin. Pourquoi ne vous suit-il pas ? Qu'a-t-il de plus de vous ? — Vedeha ! Nous acceptons de manger chez les gens qui nous invitent, tandis que le Vénérable Mahā Nisabha ne mange pas la nourriture des invitations, il ne mange que celle qu'il obtient à l'aide de son bol, en attendant devant les maisons. Nous logeons dans des monastères proches des villes et des villages, tandis que le Vénérable Mahā Nisabha ne loge pas en ces lieux, il loge uniquement dans la campagne (isolé des autres habitations). Nous dormons sous un toit, tandis que le Vénérable Mahā Nisabha ne dort que dans des endroits non abrités. »

Bouddha lui présenta ainsi les 13 *dhutaṅga*. Quant il eut fini, le riche homme fut épris d'une immense vénération pour ce moine. À cet instant, il décida d'offrir le repas à tout le *saṃgha* durant sept jours de suite. À l'issue du repas du septième jour, il offrit un jeu de trois robes de haute qualité à Bouddha Padumuttara et à chacun des moines. En accomplissant cette colossale offrande, il s'approcha du Bienheureux, se prosternant respectueusement devant lui, avant de lui demander, les mains jointes :

« Ô noble Bouddha, par tous les mérites que j'ai développés, qu'il s'agisse de générosité, de vertu ou de bienveillance, je ne veux pas renaître comme *deva*, ni comme humain. Puissé-je, lors d'un prochain *buddha sāsaṇa*, tout comme le Vénérable Mahā Nisabha, devenir *dhutaṅgadhara etadagga* ! »

Grâce à *anāgataṃsa ñāṇa*, qui est une connaissance propre à un bouddha et permettant de prédire dans un très lointain avenir en se basant notamment sur les facteurs très complexes du *kamma* des êtres et de l'évolution de leurs *pāramī*, le Bienheureux examina les probabilités qui s'offrirent au riche Vedeha. Ensuite, il lui répondit :

« Vedeha ! Toutes les conditions sont favorables : d'ici 100 000 *kappa*, au temps de Bouddha Gotama, vous deviendrez le *dhutaṅgadhara etadagga*, le troisième plus grand de ses disciples. Votre nom sera Mahā Kassapa. »

Le pauvre Ekasāṭaka

Le riche Vedeha accomplit d'innombrables mérites jusqu'à la fin de son existence, avant de reprendre naissance dans la sphère de Tāvātimsā du monde des *deva*. Ensuite, il connut de nombreuses existences confortables

dans le monde des humains et dans celui des *deva*. 91 *kappa* avant Bouddha Gotama, il naquit au temps de Bouddha Vipassī. Il vécut dans le royaume de Bandhumatī, en tant que pauvre brahmane, en raison d'un *akusala* passé. Il s'appelait Ekasāṭaka, ce qui signifie « celui qui n'a qu'un seul vêtement ». Il vivait dans une petite hutte avec son épouse. L'unique moyen de subsistance de ce couple était les plantes comestibles et les bûches qu'ils trouvaient dans la forêt et qu'ils vendaient au village. Chacun avait un vêtement du bas, tandis qu'ils devaient se partager un vêtement du haut pour deux – un rectangle de tissu. Tant est si bien que lorsqu'il y avait des réunions de brahmanes, seul Ekasāṭaka s'y rendait, laissant sa femme à la hutte, n'osant aller nulle part sans vêtement supérieur. Il en était de même pour lui, lorsque c'est son épouse qui se rendait à une réunion de brahmanes.

Étant donné la très longue espérance de vie de l'époque, Bouddha Vipassī donnait un enseignement tous les sept ans. Alors que le Bienheureux s'apprêtait à en donner un, les *deva* avertirent tout le monde du précieux événement, qui cette fois, aurait lieu la nuit. Le pauvre couple de brahmanes avait un immense désir d'aller entendre la parole du Parfait. Cependant, ils ne pouvaient pas sortir tous deux en même temps, à cause de leur manque de vêtement supérieur. Ils tentèrent de se mettre d'accord :

« Ekasāṭaka, je désire grandement aller écouter l'enseignement de Bouddha Vipassī, ce soir.

— Moi aussi, j'ai un grand désir d'aller écouter son enseignement.

— Nous avons autant envie d'y aller l'un comme l'autre, mais nous ne pouvons y aller tous les deux. Comme il n'est pas convenable qu'une femme circule seule dans la nuit, ce sera toi qui iras, et je resterai ici. »

Ainsi, Ekasāṭaka alla assister à l'enseignement de Bouddha Vipassī, qui parla de *dāna*, de *sīla*, du monde des *deva*, et sur la voie qui mène à *nibbāna*. Comme l'exigeait la coutume, après les moines, le roi et les siens occupaient le devant de la tribune, suivis des riches brahmanes, et progressivement, de toutes les castes, jusqu'aux plus pauvres vers l'arrière. Ekasāṭaka, lui, était seul, discrètement assis tout au fond. Savourant chaque parole du Bienheureux, le pauvre se remplit d'un profond *pīti* (extase profonde, ne relevant pas des plaisirs sensoriels). Souhaitant de tout son cœur faire une offrande au Parfait, il retira son vêtement et songea :

« J'aimerais beaucoup pouvoir offrir à Bouddha ce petit tissu que j'ai sur les épaules, mais si je m'en sépare, mon épouse et moi-même n'aurons plus de vêtement supérieur pour nous vêtir. Ni l'un ni l'autre ne pourra sortir. Je pourrai lui offrir seulement si j'avais un tissu supplémentaire. »

Il remit donc son tissu sur les épaules, mais ne pouvait s'empêcher de repenser à l'hypothèse de l'offrande, hanté par l'idée de n'avoir rien à offrir au Bienheureux. Ainsi, il enleva de nouveau son vêtement, en tentant de se décider à lui offrir. Il fit ainsi de nombreuses fois. Comme il aboutissait chaque fois à la même conclusion, il finissait toujours par remettre son tissu sur les épaules, dominé par l'idée qu'il ne pouvait pas priver son épouse et lui-même du seul vêtement supérieur qu'ils possédaient. Bien que la pensée de ne rien pouvoir offrir à Bouddha l'oppressait, il ne perdit pas une seule des précieuses paroles de son enseigne-

ment. Ce violent désir d'effectuer une offrande à Bouddha ne le quitta pas de la nuit, au terme de laquelle, il réfléchit une fois de plus :

« Ma frustration de ne pas pouvoir effectuer d'offrande à Bouddha est beaucoup trop grande. Si j'éprouve une telle déception, c'est en raison de mauvaises actions que j'ai commises par le passé. C'est pour cette même raison que je suis pauvre aujourd'hui. Je voudrais tant être épargné d'existences aussi malheureuses. Ce n'est que si je fais un don à Bouddha que cela ne se produira plus. »

Fortement encouragé par sa réflexion, il se leva sans la moindre hésitation, traversa tout le public jusqu'à Bouddha Vipassī, devant lequel il s'assit et lui tendit son tissu pour lui offrir. Ne contenant plus sa joie, il leva haut les mains et s'exclama :

« J'ai réussi ! J'ai réussi ! J'ai réussi ! »

Entendant cela, le roi Pandhuma lui demanda, poussé par la curiosité :

« Peut-on savoir ce que vous avez réussi ? »

— Pendant toute la nuit, un conflit s'était installé en moi : il y avait un combat entre une pensée qui tenait absolument à faire un don à Bouddha, et une pensée qui affirmait que cela n'était vraiment pas possible. La première pensée était sur le point de gagner durant la première partie de la nuit, alors que la seconde a pris le dessus durant la deuxième partie de la nuit. Finalement, au terme de la troisième – et dernière – partie de la nuit, la *saddhā* (foi, confiance), très profonde, a eu raison de la seconde pensée, permettant ainsi l'octroi du don. Voilà ce que j'ai réussi, Sire. »

Le bénéfice immédiat de la générosité

Le roi fut à la foi très surpris et très touché par la foi remarquable du pauvre Ekasāṭaka. Il fut si heureux de la réponse du pauvre brahmane qu'il lui offrit sur-le-champ un vêtement. Dans son élan de foi, le pauvre homme en fit aussitôt offrande à Bouddha. Ému par cette générosité sans limite, le roi lui offrit deux autres vêtements, qu'il s'empressa d'offrir de nouveau au Bienheureux. Comme le roi lui offrit quatre autres vêtements, le pauvre les offrit tout aussitôt à Bouddha Vipassī. Quand le roi lui fit cadeau de huit autres vêtements, il les offrit encore à Bouddha, mais quand il lui en donna seize, il réfléchit avant d'agir :

« Si je donne tout à Bouddha au fur et à mesure qu'on me donne quelque chose, on va finir par me critiquer. »

Il se contenta alors d'en garder deux, un pour sa femme et un pour lui, et offrit les autres à Bouddha. Depuis ce jour, il resta très proche du Bienheureux, il s'occupa toujours de lui, lui rendant des services très divers. Un jour, pendant l'hiver, le roi Caṭṭuṇṇa, d'un autre royaume, offrit au pauvre Ekasāṭaka un jeu de deux vêtements d'une valeur de 100 000 « devises » de l'époque, en lui précisant :

« Portez ces vêtements pour aller écouter Bouddha délivrer un enseignement. Chaque fois que vous avez terminé d’accomplir des travaux divers pour Bouddha, portez-le ! »

Quand le roi Caṭṭuṇṇa prit congé de lui, le pauvre brahmane songea :

« Quel avantage peut-il y avoir à ce qu’un corps qui n’est rien d’autre qu’un tas de pourriture porte des vêtements d’une telle valeur ? Ce n’est qu’en l’offrant à Bouddha que je pourrais en tirer un avantage : cela me permettra de développer de précieux *kusala* pour mes vies futures. »

Mettant sa pensée à l’œuvre, il alla offrir ce jeu de vêtements au Bienheureux, qui en étendit l’un au sol comme tapis et en fixa l’autre sur le plafond, comme ornement. Un jour, le roi vint rendre visite à Bouddha Vipassī. Quand il aperçut les vêtements qu’il offrit au pauvre brahmane, l’un sur le plafond, l’autre au sol, il s’écria :

« Comme cela est joli ! D’où viennent ces beaux tissus ? (Il les observa de plus près) Je les reconnais, ce sont les vêtements que j’ai offerts au brahmane Eka-sāṭaka. Il a préféré en faire don à un endroit très convenable. Je suis tellement heureux qu’il ait eu le noble mérite de vous les offrir ! »

Le roi fut tant pris d’admiration pour le pauvre brahmane, en raison de la beauté de son geste, qu’il le fit appeler à son palais. Il mit huit villages à sa disposition afin qu’il puisse s’occuper du *saṃgha* dignement et à grande échelle. Le roi précisa que la somme des salaires de chacun de ces villages rapportait une somme de 100 000 « devises » de l’époque. Son offre comporta également huit maisons de domestiques, huit éléphants équipés, huit chars attelés de chevaux, huit palais, et, dans les huit directions (au nord, au nord-est, à l’est, au sud-est, au sud, au sud-ouest, à l’ouest et au nord-ouest) des éléphants, des chevaux, des buffles, des bœufs, etc.

Grâce à tout cela, il put développer d’innombrables *kusala* en œuvrant pour le *saṃgha*. Depuis ce jour, il ne cessa pas de pratiquer ardemment *dāna*, *sīla* et *bhāvanā* (la générosité, la vertu et la concentration), jusqu’au terme de son existence, après laquelle il prit naissance dans la deuxième sphère du monde des *deva*. Dès lors, il expérimenta de nombreuses vies où il fut épargné de l’indigence, tantôt dans le monde humain, tantôt dans le monde des *deva*.

L’offrande du morceau de tissu

Au cours de ces existences heureuses, le futur Vénérable Mahā Kassapa reprit naissance à une époque située entre le bouddha Koṇāguma et le bouddha Kassapa, dans le royaume de Bārāṇasī en tant que riche homme. Un jour, alors qu’il se promenait dans la forêt, il aperçut un cabanon. Curieux, il s’en approcha. Quand il poussa la porte, il vit un *pacceka buddha* en train de coudre sa robe. Quand le riche homme s’aperçut que le noble moine solitaire avait l’air de manquer de tissu pour achever sa robe, il l’interrogea :

« Ô noble Vénérable ! N'auriez-vous pas suffisamment de tissu pour terminer votre robe ?

— En effet, il me manque juste de quoi faire la bordure. »

Sans l'ombre d'une hésitation, le riche homme déchira une large bande de tissu du vêtement qu'il portait et lui offrit instantanément. Ayant effectué ce don, il formula un souhait :

« Par le mérite de ce don, puissé-je toujours demeurer à l'abri des besoins ! »

Remarque : Un *pacceka buddha* est un bouddha « solitaire », un être qui a la capacité de parvenir à l'éveil par lui-même, tandis que, non pourvu d'omniscience, il n'est pas en mesure d'amener autrui à *nibbāna*.

Remarque : Traditionnellement et dans tous les temps, les moines obtiennent leurs robes en collectant des bouts de tissus abandonnés qu'ils lavent et déteignent à l'eau bouillante, cou-sent aux dimensions voulues et teignent à l'aide de décoctions d'écorces – généralement le jacquier –, ce qui explique la couleur brunâtre des robes, bien que de nos jours, elles doivent généralement leur couleur aux teintures chimiques.

La dispute des deux femmes

Depuis qu'il eût été adulte, il prit une épouse, avec qui il vécut dans une somptueuse maison. Cette femme, qui avait tendance à faire preuve d'un caractère médiocre, se disputait très fréquemment avec la sœur de son époux. Alors que le riche homme était encore dans la forêt, auprès du *pacceka buddha*, un autre *pacceka buddha* arriva près de sa maison, où étaient son épouse et sa sœur. Comme elles le virent, elles l'invitèrent à entrer. La sœur du riche homme, mit dans le bol du *pacceka buddha* la nourriture qu'elle venait de soigneusement préparer, et formula un souhait, en désignant sa belle-sœur (l'épouse du riche homme) :

« Puissé-je, lors de mes vies prochaines, être toujours éloignée de cette femme d'au moins 100 *yūjanā* ! »

Se tenant à côté de la porte, comme la femme entendit le souhait de sa belle-sœur, elle se fâcha :

« Comment ose-t-elle faire un souhait dont l'objet est de me rejeter ? Je ne peux le tolérer. Cette nourriture ne peut être offerte dans ces conditions ! »

Furieuse, elle s'empara du bol du *pacceka buddha* qui n'a pas eu le temps d'entamer son repas, y inséra de la boue malodorante, avant de le lui redonner. Cet *akusala* (acte de démerite) aurait ces conséquences dès sa vie suivante : bien qu'elle serait une splendide femme, sa bouche dégagerait une telle puanteur qu'elle ferait fuir tout le monde sitôt qu'elle l'ouvrirait pour parler. La femme du riche homme était horrifiée par l'acte de sa belle-sœur :

« Ne faites surtout pas une chose pareille, voyons ! Si vous avez envie de m'insulter, insultez-moi ! Si vous avez envie de protester, protestez ! Mais ne mettez pas de la boue dans le bol d'un vénérable *pacceka buddha* ! Pourquoi agissez-vous ainsi ? »

Prenant conscience de son geste malheureux, la femme s'empressa d'aller laver soigneusement le bol du *pacceka buddha* et de le parfumer, enlevant ainsi toute mauvaise odeur, avant d'y insérer de la mélasse qu'elle lui offrit, en formulant le souhait suivant :

« Puissé-je, par cette offrande, renaître si belle que les gens ne se lassent jamais de me regarder ! »

À ce moment-là, le *pacceka buddha* repartit en volant dans le ciel – à l'aide de ses pouvoirs psychiques. Peu après, le riche homme rentra de sa promenade forestière. Les deux femmes lui racontèrent leurs offrandes au *pacceka buddha* et partagèrent leurs mérites avec lui, tandis qu'il fit de même concernant sa rencontre avec le *pacceka buddha* rencontré dans la forêt.

Le résultat du mauvais acte envers le *pacceka buddha*

Après avoir vécu jusqu'à la vieillesse, le riche homme et son épouse prirent naissance dans le monde des *deva*, avant de naître à nouveau dans le monde humain, au temps de Bouddha Kassapa, chacun de son côté. Le futur Vénérable Mahā Kassapa naquit dans une riche famille du royaume de Bārāṇasī, dont la fortune s'élevait à 800 000 000 « devises » de l'époque. Son épouse naquit dans une famille jouissant d'une fortune identique.

Un jour, le jeune homme et la jeune femme furent mariés. L'épouse était une femme d'une beauté éblouissante ; on ne se lassait pas de l'admirer. Une fois le mariage achevé, elle vint s'installer dans la maison des parents de son époux. Quand celui s'approcha d'elle, il fut désenchanté : elle dégageait naturellement une violente odeur d'excrément. Ne pouvant pas supporter cela, il la renvoya chez ses parents. Cette horrible odeur qui gâcha son existence n'était que le résultat du mauvais acte qu'elle accomplit par le passé, en insérant de la boue malodorante dans le bol d'un *pacceka buddha*. Elle fut remariée successivement à six autres hommes de familles riches, qui la renvoyèrent également chez ses parents, les uns après les autres.

Lorsque Bouddha Kassapa entra en *parinibbāna*, on fit dresser un grand *cetiya* (reliquaire faisant l'objet d'un monument) pour y entreposer ses reliques. La jeune femme s'y était rendue, observant les gens attelés à la construction du *cetiya*. Elle se mit à songer :

« Je suis une femme extrêmement belle, néanmoins j'empeste une affreuse odeur. À cause de cela, personne ne veut de moi ; j'ai déjà été rejetée de la maison de sept hommes. À quoi bon prendre soin de toute cette beauté inutile ? Quel avantage y a-t-il à s'orner de tous ces bijoux et parures ? Tout cela est bien inutile ! »

Sur cette conclusion, elle vendit tous ses bijoux et parures grâce auxquels elle put obtenir de l'or pour contribuer sa part à l'élévation du *cetiya*. Comme elle fit part aux autres participants de son souhait de prendre en charge une partie de l'édifice,

on lui laissa le sommet. Quand elle eut fini sa tâche méritoire, elle ajouta encore quatre splendides fleurs de lotus sur le sommet du reliquaire. Elle fit trois fois le tour du *cetiya*, se prosterna respectueusement, et fit un souhait :

« Puissé-je, dans mes prochaines existences, et jusqu'à parvenir à *nibbāna*, émaner une odeur délicieuse, et avoir la bouche naturellement parfumée comme une fleur de lotus ! »

Le résultat de l'acte méritoire envers le *cetiya*

Le jeune homme (le futur Vénérable Mahā Kassapa), en songeant à la femme qu'il renvoya chez ses parents, demanda à ses domestiques de se renseigner pour savoir où elle vivait à présent. Quand il le sut, il envoya un messenger pour aller la chercher. Lorsque la jeune femme aperçut le messenger, elle s'étonna :

« Pourquoi venez-vous ?

— Votre premier époux souhaite vous revoir, il m'a chargé de vous amener à lui.

— Je ne peux pas venir, je n'ai plus une seule parure et plus aucun bijou à me mettre ; j'ai tout vendu pour le *cetiya* de Bouddha Kassapa. »

Comme le messenger revint seul, l'homme lui ordonna de retourner la chercher en lui disant qu'il avait de quoi lui offrir toutes les parures et tous les bijoux qu'elle désirât. Cette fois-ci, elle accepta de revenir auprès de lui. En arrivant, grâce au grand mérite qu'elle accomplit pour le *cetiya* de Bouddha Kassapa, toute la maison fut enveloppée d'une délicieuse fragrance de cœur de lotus. Quand l'homme alla l'accueillir, il avoua sa surprise :

« Pourquoi émanez-vous un si merveilleux parfum aujourd'hui, alors qu'auparavant, vous étiez habitée d'une si mauvaise odeur ?

— J'ai contribué au *cetiya* de Bouddha Kassapa. »

L'homme se mettant à réfléchir, pensa :

« Le *sāsana* a le pouvoir de rendre merveilleux ce qui est dégoûtant. »

Cette conclusion ne fit qu'accroître sa foi et sa confiance envers le *dhmma*. Pour accomplir également un acte méritoire, il fit bâtir un large rempart tout autour du *cetiya* afin de le protéger. Quand ils moururent de vieillesse, ils reprirent tous deux naissance dans le monde des *deva*.

La recherche d'un vêtement au tissu doux

Au terme de leur existence de *deva*, chacun renaquit en tant qu'humain, dans le royaume de Bārāṇasī. La femme fut alors la fille du roi, et portait le nom de Bhaddakā, qui signifie « celle dont on ne se lasse pas de regarder », tandis que l'homme fut le fils du gouverneur d'une bourgade située ni près ni loin de la capitale, et il portait le nom de Nandiya, qui signifie « celui qui est apprécié de tous ».

Un jour, le jeune Nandiya voulut se rendre à une grande fête organisée dans sa bourgade. Il demanda à sa mère qu'elle lui donne un vêtement pour l'occasion. Heureuse de faire plaisir à son fils, elle lui offrit un vêtement valant 1 000 « devises » de l'époque. Insatisfait, le jeune homme le trouvait beaucoup trop rugueux. Elle lui en offrit un autre d'une valeur de 2 000 « devises », mais le résultat fut le même. Soucieuse de satisfaire son fils, elle n'hésita pas à consacrer 10 000 « devises » pour lui faire don d'un vêtement sublime. Cependant, il le rejeta de nouveau, prétextant encore la rugosité. Désespérée, la mère dit à son fils :

« Je suis vraiment navrée, mais il n'y a pas dans notre maison un seul vêtement aussi doux et délicat que vous le souhaiteriez, ni même dans tout le royaume ! Si vous n'êtes toujours pas satisfait, sortez et essayez de trouver un vêtement d'un meilleur tissu par vous-même !

— Entendu, j'irai chercher moi-même un vêtement au toucher doux. »

En partant, il salua respectueusement ses parents. Sa mère lui exprima sa pensée :

« Ô mon fils ! J'aimerais tellement te voir roi de notre royaume et être heureux, obtenant tout ce que tu désires. »

Quittant la maison, le jeune Nandiya partit vers la capitale. Quand il y parvint, il s'arrêta dans le jardin royal, situé à l'extérieur de la ville. Il s'allongea sur une grande pierre plate, et entama une sieste au beau milieu du jardin. Comme la nuit arriva, il était toujours endormi. Ses parents présumèrent qu'il était allé dormir chez des amis.

Le nouveau roi

Une semaine auparavant, le roi mourut, il fut incinéré et une grande cérémonie funéraire fut célébrée en son hommage. Étant donné que le royaume ne pouvait demeurer sans roi, il fallut vite en trouver un autre. Toute la descendance du roi défunt n'était constituée que de sa fille. Cependant, la tradition exigeait un homme pour la succession au trône. Les ministres du roi mort s'en remirent à la coutume qu'il convenait d'appliquer dans une telle situation... On attela quatre chevaux à un carrosse « Phussa », c'est-à-dire une diligence contenant les cinq attributs royaux ayant appartenu au roi : l'épée courte, les chaussures, l'éventail, la couronne et l'ombrelle blanche. Sans personne à bord, on libéra le carrosse, laissant les chevaux libres d'aller où ils le désirent. La première personne devant qui s'arrêterait la diligence serait le nouveau roi.

Dès que les chevaux furent lâchés, ils sortirent par la porte est de l'enceinte du palais, se et se dirigèrent tout droit. Un convoi de soldats les suivit, à dos d'éléphants, de chevaux, de chars et à pied. Assistant eux aussi au déplacement du carrosse « Phussa », les *deva* souhaitèrent de tout cœur que les chevaux stopperaient devant un homme digne d'être un bon souverain pour le royaume. Quand les chevaux parvinrent au jardin royal, ils y pénétrèrent. En arrivant près du jeune Nandiya, encore profondément endormi, ils firent trois tours autour de lui, avant de s'arrêter, immobiles devant lui.

Les chevaux ayant fait leur choix, on fit venir les astrologues de la cour, qui examinèrent soigneusement les signes des pieds et des mains du jeune Nandiya, avant de déclarer qu'il avait un excellent *kamma*, et qu'il était en mesure de gouverner le monde entier. Tout le monde fut si heureux que toute la cour du roi fut conviée à se rendre au jardin, où une grande fête s'improvisa sur place. Le jeune Nandiya ne se réveilla que lorsque les harpes, les flûtes et les tambourins se mirent à jouer en son honneur. Très surpris par tout ce vacarme qui avait pris place autour de lui, il s'enquit :

« Que se passe-t-il ? Qui vous a envoyé ici ? »

— Nous sommes ici pour fêter notre nouveau roi ! »

On lui expliqua tout en détail, sans interrompre la fête, qui battait son plein. Dans le même élan, fut célébrée la cérémonie du mariage, avec la princesse Bhaddakā. Ensuite, le nouveau roi et la nouvelle reine rentrèrent au palais.

Le résultat de l'offrande du morceau de tissu

Très heureux d'accueillir leur nouveau roi, les ministres lui offrirent un cadeau de bienvenue : un vêtement d'une valeur de 100 000 « devises » de l'époque. Tâtant l'étoffe du vêtement, loin d'en être satisfait, le roi s'écria :

« Que ce tissu est rugueux ! »

— (Les ministres étaient dépités) Dans tout le royaume, il n'y a pas un seul vêtement qui soit aussi doux que celui-ci, Sire.

— L'ancien roi portait-il ce genre de vêtements ?

— Oui Sire, ses vêtements étaient identiques à celui-ci.

— Le roi n'avait donc pas un bon *kamma* ! En raison de ses maigres *kusala*, il devait se contenter de vêtements aussi rugueux que celui-ci. Moi, je refuse de porter de tels vêtements. »

Ensuite, il ferma les yeux en formulant un souhait :

« Puisse le résultat de tous les *kusala* que j'ai développés par le passé se produire maintenant ! »

Tout en prononçant son souhait, il déversa une carafe d'eau sur le sol. Soudainement, quand il eu vidé la moitié de la carafe vers l'est, apparut un vêtement parfait, dont l'étoffe était d'une merveilleuse douceur. Heureux de pouvoir récompenser le nouveau roi de son immense *kusala* acquis par son offrande du morceau de tissu au *pacceka buddha* lors de son avant-dernière existence, ce sont les *deva* qui firent apparaître ce vêtement. Ils ne cessèrent pas d'offrir des apparitions... Tandis qu'il vidait l'autre moitié de la carafe vers le sud, vers l'ouest et vers le nord, apparurent à chacune des quatre directions huit présentoirs à branches garnies en surabondance d'objets précieux, de bijoux, d'or, d'argent, de tissus, de nourriture et de toutes sortes d'affaires. Quand le roi se servait, les présentoirs se regarnissaient aussitôt, de façon inépuisable. Chaque fois que le roi frappa sur un gong pour inviter les gens du peuple à venir se servir, trente-deux présentoirs tout autant fournis en choses précieuses et utiles sortaient de terre aux quatre points

cardinaux. On venait ainsi se servir dans tout le royaume à cette source de richesse inépuisable, grâce aux innombrables actes méritoires passés du roi Nandiya. Plus personne n'avait besoin de travailler, car tous les besoins apparaissaient spontanément.

La recherche d'êtres dignes de dons

Acette époque, l'espérance de vie était très longue. Un jour, alors que le roi Nandiya régnait depuis dix mille ans, il se retrouva avec sa reine dans la plus haute pièce du palais, juste sous le toit à étages. Il dit à son épouse :

« Si nous sommes si riches aujourd'hui, c'est grâce aux actions méritoires que nous avons effectuées lors de nos vies passées. Afin que cela perdure, il convient de poursuivre sans cesse le développement des *kusala*. Pour ce faire, nous devons trouver des personnes dignes de recevoir des dons. »

Sur les sages conseils de son époux, la reine envoya des hommes dans les huit directions à la recherche de tels êtres. Au bout de six mois, n'ayant pas trouvé une seule personne répondant au critère voulu, le roi et la reine se retrouvèrent de nouveau dans la pièce du haut. Le roi déclara sa conviction :

« Dans ce royaume, il y a certainement des personnes dotées d'une vertu pure. Je ne peux pas croire qu'il n'y en ait pas. »

Ils se tournèrent tous deux vers l'est, retirèrent toutes leurs parures et prirent les huit préceptes. Ils firent apporter une immense quantité d'affaires susceptibles de servir à des êtres très purs de *sīla*, tels que des renonçants. Ils attendirent jusqu'au soir, souhaitant très fort que viennent à eux de tels êtres. Comme personne n'était venu, ils donnèrent toutes ces affaires aux mendiants et aux voyageurs de passage dans la capitale. Le lendemain, ils firent de nouveau apporter une immense quantité d'affaires susceptibles de servir à des êtres très purs de *sīla*, et, en observant toujours les huit préceptes, ils se tournèrent vers le sud, accompagnant leurs pensées du même souhait. Comme personne ne se présenta, à la tombée de la nuit, ils abandonnèrent de même toutes ces affaires aux mendiants et aux voyageurs. Le jour suivant, ils en firent autant, se tournant vers l'ouest, mais l'insuccès demeura le même. Au quatrième jour, ils se tournèrent vers le nord pour attendre la venue tant espérée d'êtres au *sīla* pur, dignes de recevoir les nombreuses offrandes qu'ils avaient rassemblées le jour même.

Les cinq cents frères pacceka buddha

En ce temps-là, dans la montagne Himavantā, vivaient cinq cents *pacceka buddha*, tous frères. La mère de ces nobles êtres était une reine, nommée Padumadevī. L'aîné d'entre eux s'appelait Mahā Paduma. Après s'être lavé le visage dans le lac Anotatta, situé dans leur montagne, les cinq cents *pacceka buddha* prirent tous leur envol – à l'aide de leurs pouvoirs psychiques – et voyagèrent ensemble jusqu'à la capitale du royaume de Bārāṇasī. Quand les gens du palais, les yeux au ciel vers le nord, les virent s'approcher, ils s'empressèrent

d'aller avertir le roi et la reine. À peine les cinq cents frères atterrirent que le roi et la reine accoururent à l'extérieur du palais pour les accueillir et les inviter à entrer dans leur immense palais. En comptant la grande famille royale, les innombrables princes et princesses, la cour, les ministres, les valets, les cuisiniers, les jardiniers et tous les autres domestiques, la population vivant au palais se chiffrait à seize mille personnes. Le couple royal fut débordé de joie en pouvant enfin offrir à de si nobles êtres les affaires qu'ils avaient préparées à cet effet.

Après avoir offert le repas aux *pacceka buddha*, l'aîné délivra un enseignement du *dhamma* pour le plus grand bonheur du roi, de la reine et de toute la cour. S'approchant des *pacceka buddha*, le roi Nandiya se prosterna respectueusement et s'adressa à eux :

« Ô nobles Vénérables ! Veuillez accepter de rester vivre ici ; nous vous invitons à demeurer dans le grand jardin royal. Nous vous fournirons tous vos besoins, de sorte que vous ne rencontriez pas la moindre difficulté. Laissez-nous l'occasion de pratiquer *dāna* (la générosité) et *sīla* (la vertu) auprès de vous, tout en prenant soin de vous jusqu'à la mort ! »

Les cinq cents nobles frères acceptèrent en silence. Ainsi, le monarque fit bâtir cinq cents logements et cinq cents allées – pour permettre la marche – dans le jardin royal, situé dans un endroit très calme des alentours de la ville. Les *pacceka buddha* purent rapidement s'installer. Dès ce jour, le roi et la reine les nourrissent chaque jour, et leur fournissent tous leurs besoins.

Le parinibbāna des cinq cents pacceka buddha

Comme un conflit éclata dans une lointaine province du royaume, le roi dut s'y rendre. Avant de s'absenter, il fit quelques recommandations à son épouse :

« N'oubliez pas de bien vous occuper des cinq cents nobles *pacceka buddha*. Veillez à ce que leur repas quotidien leur soit servi à temps et qu'ils ne manquent de rien ! »

Sur ces recommandations, le roi Nandiya se mit en route vers le lieu du conflit. Le premier jour, la reine prit le plus grand soin des *pacceka buddha*, veillant à ce que leur repas leur soit convenablement servi. Dès le coucher du soleil et durant toute la nuit suivante, les cinq cents nobles frères s'absorbèrent dans les *jhāna*. À l'aube, ils entrèrent tous au même moment en *parinibbāna*, se libérant alors totalement du cycle sans fin du *saṃsārā*.

Le matin suivant, la reine arriva au jardin royal, comme la veille, accompagnée des nombreux domestiques chargés d'effectuer le service pour les *pacceka buddha*. Comme elle vit qu'aucun des frères n'était sorti de son logement, elle voulut les laisser tranquilles, et ordonna aux domestiques de passer le balai sur les allées en attendant qu'ils sortent d'eux-mêmes. Comme le temps du repas était dépassé, elle envoya un domestique pénétrer dans un des logements. Quand il rapporta que le *pacceka buddha* qui l'occupait était sans vie, tout le monde comprit qu'il était entré en *parinibbāna* (un *pacceka buddha* étant par définition *arahanta*, entre

irréremédiablement en *parinibbāna* au terme de son existence). Quand on ouvrit les autres logements, on sut alors que les cinq cents nobles frères avaient tous expiré.

La reine pleura, accablée de tristesse. Elle fit incinérer les cinq cents corps, avant de faire soigneusement récupérer les reliques dans leurs cendres. Ensuite, elle fit bâtir un *cetiya* dans le jardin pour chacun des *pacceka buddha*. Quand le roi Nandiya rentra du conflit, la reine sortit du palais pour aller l'accueillir, en lui annonçant le *parinibbāna* des cinq cents *pacceka buddha*. Sans entrer au palais, le roi se rendit directement au jardin pour se prosterner devant les *cetiya*. Alors qu'il rendit hommage aux *pacceka buddha*, il réfléchit :

« Ces nobles êtres étaient pourvus de nombreux pouvoirs, ils étaient capables de voler haut dans le ciel, de se déplacer sous terre. Cependant, aujourd'hui ils sont morts. Je vais moi aussi mourir un jour. »

Comme l'espérance de vie des humains était très longue, il était rare de voir mourir des gens. Toutefois, ce jour-là, il prit pleinement conscience du caractère irrémédiable de la mort. Comme il décida subitement de devenir renonçant, il confia le trône à son fils et repartit dans le jardin pour y mener la vie d'ermite. Se retrouvant seule, à côté de son fils roi, la reine pensa :

« Quel avantage y a-t-il à rester dans le palais, maintenant que mon époux est parti ? Il serait beaucoup mieux que j'opte pour une vie de renoncement, moi aussi. »

C'est alors qu'elle imita son époux, en se faisant bâtir un logement de l'autre côté du jardin. L'un comme l'autre développèrent rapidement les *jhāna*. Ils s'y absorbèrent régulièrement, toute leur vie durant, à l'issue de laquelle ils reprirent naissance dans le monde des *brahmā*.

Le refus de Pippali de se marier

Après une longue existence dans le monde des *brahmā*, ils naquirent humains au temps de Bouddha Gotama, dans le pays de Magadha. Lui – le futur Vénérable Mahā Kassapa –, était dans un village de brahmanes appelé Mahātittha, dont son père, nommé Kapila, était le chef. Sa famille appartenait à l'ethnie Kassapa, et le nom qui lui fut donné était Pippali, ce qui signifie « adorable ». Elle, était dans un village de brahmanes appelé Sāgala, dont son père, nommé Kosiya, était le chef. Le nom qu'elle se fit attribuer était Bhaddakāpilāni, ce qui signifie « belle couleur d'or ».

Un jour, le brahmane Kapila et son épouse parlèrent à leur fils Pippali, alors âgé de vingt ans :

« Ô fils ! Il est temps de songer à la descendance de notre ethnie. Trouvez-vous une femme qui vous plaît, nous organiserons votre mariage.

— Je ne veux pas de femme ! L'activité sexuelle est une chose qui ne m'intéresse pas du tout ! Je préfère m'occuper de vous jusqu'à votre mort. Ensuite, j'adopterai la vie de renonçant. »

Quatre ou cinq jours plus tard, alors que ses parents lui tinrent le même discours, il se boucha carrément les oreilles. Cependant, sa mère insistait tout le temps et par tous les moyens pour consentir son fils à trouver une femme ; elle ne le laissait jamais tranquille. Le jeune Pippali était tellement harcelé par sa mère qui faisait de ce mariage une fixation, qu'il s'est mis à chercher une idée qui lui permettrait de retrouver la tranquillité. Quand il trouva une solution, il se mit aussitôt à la tâche. Il modela de ses propres mains, à l'aide d'or, une jeune fille d'une éclatante et sublime beauté, en grandeur nature, qu'il habilla ensuite comme si elle avait été en chair et en os. Il alla montrer son œuvre à sa mère :

« Ô mère ! Regardez la fille que voici... J'accepte de me marier, à la condition que vous me trouviez une fille exactement comme elle ! »

Résignée à ne plus importuner son fils, cependant soucieuse de le marier coûte que coûte, la mère réfléchissait continuellement à un moyen de parvenir à ses fins. Un jour, elle pensa :

« Il doit certainement exister une fille identique à cette statue d'or ! »

La fille d'or

La brahmane s'empara de la statue qu'elle fit mettre dans une diligence, en chargeant huit brahmanes de parcourir le pays jusqu'à ce qu'ils trouvent une fille identique. Au cas où ils y parviendraient, elle leur enjoignit de proposer la statue d'or en cadeau à ses parents si ceux-là acceptaient de laisser leur fille se marier avec Pippali. Alors que la voiture parcourait de nombreuses villes et de nombreux villages, elle arriva un jour à l'entrée du village de Sāgala, au bord d'une rivière où une foule de gens prenaient leur bain. Comme il y avait beaucoup de monde à cet endroit, les huit brahmanes prirent la statue d'or et la posèrent au milieu de la foule, près de la rivière. Ils reculèrent ensuite, essayant de voir à qui elle pouvait ressembler, comme ils faisaient chaque fois qu'ils arrivaient dans un lieu habité.

L'apparence de Bhaddakāpilānī, âgée alors de seize ans, avec son teint d'or, était rigoureusement identique à celle de la statue d'or façonnée par Pippali. Quand la domestique attirée de la jeune fille, nommée Khujjā, descendit sur la berge de la rivière pour prendre son bain, combien surprise fut-elle d'apercevoir au milieu de la foule ce qu'elle prit pour sa maîtresse :

« Bhaddakāpilānī ! Que faites-vous ici ? Rentrez vite, ne restez pas un instant de plus ici ! Vous savez bien qu'il n'est pas convenable de rester en un tel endroit pour une fille d'une aussi noble caste que la vôtre. »

La voyant rester immobile, sourde à ses paroles, Khujjā voulut la tirer à elle. Quand sa main heurta la dure épaule de la statue, elle réalisa enfin qu'elle n'avait en face d'elle qu'un bloc d'or modelé, ce qui la fit rire. Ayant vu la domestique parler à la statue, les huit brahmanes s'approchèrent d'elle pour l'interroger :

« Est-ce que la fille pour qui vous avez pris cette statue est pareille à elle ?
— Il n'y a pas de différence entre elle et cette statue, elle est tout aussi parfaite.

— Brille-t-elle autant que cette statue ?

— Oh oui ! Son teint d'or est tout aussi éclatant ! Elle est capable d'éclairer une pièce grande de douze coudées de côté. De plus, elle dégage une telle fragrance naturelle qu'on peut savourer son parfum jusqu'à sept maisons à la ronde. »

Heureux d'avoir accompli leur tâche, les huit brahmanes rechargèrent la statue dans la diligence, firent monter Khujjā et se rendirent à la maison de la splendide Bhaddakāpilānī. Quand ils arrivèrent chez le brahmane Kosiya, le messenger lui expliqua la raison de sa venue, relatant toute l'histoire : du mariage voulu par ses maîtres, les parents du jeune Pippali, en passant par le modelage de la statue en or, jusqu'à leur rencontre avec la domestique attirée de la jeune fille. Il précisa aussi que son maître Kapila était un brahmane très réputé, chef du village Mahā-tittha, dont la fortune s'élevait à 800 000 000 « devises » de l'époque. Le brahmane Kosiya considéra la situation :

« Ce jeune homme doit avoir un *kamma* exceptionnel pour avoir eu une telle idée et, de surcroît, façonné une statue identique à notre précieuse fille. »

Comme il accepta de donner la main de sa fille au fils du brahmane Kapila, les huit brahmanes lui remirent la statue d'or. Aussitôt que la jeune Bhaddakāpilānī entendit parler de Pippali par ses parents, elle ressentit étrangement un amour profond pour lui, comme s'il était né de son propre ventre, néanmoins cet amour était dépourvu de tout désir charnel.

Le mariage de Pippali et de Bhaddakāpilānī

Quand les huit brahmanes rentrèrent à Mahātittha, ils racontèrent à leurs maîtres le succès de leur mission, leur rencontre avec le chef brahmane du village Sāgala, et son consentement à donner sa fille en mariage. En apprenant cela, Pippali fut déconcerté :

« Comment ont-ils pu trouver une fille identique ? Je n'aurais jamais cru que cela fût possible ! Je ne puis manquer à ma promesse. Me voilà bien embarrassé : je vais être contraint de me marier ! »

Désappointé, il lui écrivit une lettre sur une feuille d'or :

« Chère Bhaddakāpilānī,

Je ne saurais trop vous encourager de vous marier avec un garçon de votre âge et de votre ethnie.

En ce qui me concerne, je n'ai aucun désir de vivre dans les plaisirs sensoriels.

Mes parents tiennent vivement à me voir marié, mais je n'aspire qu'à la vie de renonçant.

S'ils parviennent à me marier, je finirai tout de même par quitter la vie laïque un jour prochain.

Si je devais devenir renonçant après le mariage, cela provoquerait beaucoup de souffrance inutile.

Je vous saurai ainsi gré de votre compréhension, en refusant de vous marier avec moi.

Respectueusement,
Pippali »

De son côté, Bhaddakāpilānī écrivit aussi une lettre sur une feuille d'or, destinée à Pippali :

« Cher Pippali,
Je ne saurais trop vous encourager de vous marier avec une fille de votre âge et de votre ethnie.
En ce qui me concerne, je n'ai aucun désir de vivre dans les plaisirs sensoriels.
Mes parents tiennent vivement à me voir mariée, mais je n'aspire qu'à la vie de renonçante.
S'ils parviennent à me marier, je finirai tout de même par quitter la vie laïque un jour prochain.
Si je devais devenir renonçante après le mariage, cela provoquerait beaucoup de souffrance inutile.
Je vous saurai ainsi gré de votre compréhension, en refusant de vous marier avec moi.
Respectueusement,
Bhaddakāpilānī »

Chacun confia sa lettre à un messenger qu'il envoya remettre à l'autre. À mi-parcours, les deux messagers se croisèrent :

« Ô messenger ! Pour qui apportez-vous la lettre que vous tenez là ?
— C'est une lettre de Pippali, le fils du brahmane Kapila de Mahātittha, destinée à Bhaddakāpilānī, la fille du brahmane Kosiya, de Sāgala.
— Voilà une étrange coïncidence ; j'ai là une lettre de cette Bhaddakāpilānī pour ce Pippali ! »

Sous l'emprise d'une incontrôlable curiosité, les deux messagers ne purent s'empêcher de lire les deux lettres. Combien grande fut leur surprise lorsqu'ils constatèrent leur indifférenciation. Leur crainte quant à la déception qu'elles risqueraient de provoquer chez leurs maîtres n'était pas moins grande, lorsqu'ils prirent conscience des conséquences que pouvaient engendrer leurs contenus. Pour ne pas troubler la joie des quatre parents qui se réjouirent du mariage, ils réécrivirent entièrement les deux lettres, faisant exprimer à chacun des expéditeurs qu'il se languissait du mariage avec l'autre, en remplissant chaque missive des plus doux mots d'amour. À leur réception, les lettres ne manquèrent pas de ravir au plus haut point les parents de chacun des deux destinataires. Quand les parents de l'un rencontrent les parents de l'autre, s'imaginant que leurs enfants respectifs n'attendaient que d'être ensemble, ils organisèrent sans tarder un somptueux mariage pour les unir.

Le jeune couple se retrouva malgré lui, le soir du mariage, dans la même chambre. Ayant la même idée, chacun prit une couronne de fleurs avant de se coucher, et la plaça au milieu du lit, entre les deux. Prenant une solide détermination, Pippali désigna une des deux couronnes à sa nouvelle épouse en lui disant :

« Si cette couronne de fleurs se fane, cela signifie que vous avez un désir sensuel pour moi. Si elle se fane, je divorce. »

Prenant la même détermination, Bhaddakāpilānī désigna l'autre couronne à son nouvel époux en lui disant la même phrase qu'il venait de lui adresser. Pendant toute la nuit, aucun ne toucha l'autre. Le lendemain à l'aube, aucune des fleurs qui composaient les deux couronnes ne s'était flétrie. Quand les jours et les mois passèrent, les fleurs restèrent toujours aussi intactes qu'au jour du mariage. Ainsi, ils vécurent tous deux dans une grande pureté mentale, sans jamais se toucher. À tel point que leurs parents finirent par croire qu'ils ne s'aimaient pas du tout. Cependant, ils avaient un amour pur l'un pour l'autre, dépourvu de tout attachement et de tout désir sensuel. À la mort de ses parents, Pippali bénéficia de tout leur héritage, dont la fortune s'élevait à 870 000 « devises » et se composait de terres et de villages entiers de gens travaillant sur les terres. Le couple vivait ainsi dans une importante richesse.

La prise de conscience du vice de la vie laïque

Un matin, Pippali alla voir comment se déroulait la besogne de ses ouvriers qui travaillaient dans ses champs. Ce jour-là, les employés du brahmane labouraient la terre, mettant à jour de nombreux vers et insectes, qui ne tardaient pas à se faire dévorer par des centaines d'oiseaux qui piquaient du ciel avant d'aller savourer leur chasse sur les branches des arbres. Effrayé par ce spectacle, il se mit à songer sérieusement :

« Si ces nombreux êtres se font impitoyablement broyés par le bec des oiseaux, de qui est-ce la faute ? Ce ne peut pas être celle de l'ouvrier qui retourne la terre, puisqu'il ne fait qu'obéir au propriétaire des champs. Si je ne leur avais pas demandé de cultiver ces champs, ils n'auraient pas labouré la terre, les vers et les insectes n'auraient pas été mis au jour, et les oiseaux n'auraient alors pas pu les manger. Je suis donc le responsable de ces *akusala*, étant donné que je suis le propriétaire de ces terres. »

Cette pensée le fit tressaillir, à tel point qu'il refusa d'assumer plus longtemps cette infernale responsabilité. Il prit donc dès cet instant la ferme décision de tout abandonner à son épouse et de partir mener la vie de renonçant.

Le même matin, Bhaddakāpilānī était partie dans la direction opposée, inspecter les champs qu'elle dirigeait elle-même. Arrivée près d'un champ de sésame, où ses ouvrières travaillaient à l'entretien des plantations, elle vit avec effroi une envolée de corbeaux picorant un nombre important d'insectes accrochés aux plants de sésame. Elle eut alors une réflexion semblable à celle de son époux :

« Si ces nombreux êtres se font cruellement dévorés par des corbeaux, de qui est-ce la faute ? Ce ne peut pas être celle de l'ouvrière qui plante le sésame, puisqu'elle ne fait qu'obéir au propriétaire des champs. Si je ne leur avais pas demandé de planter du sésame, ces plantes n'auraient pas poussé, les insectes n'y auraient pas grimpé, et les corbeaux n'auraient alors pas pu les manger. Je suis donc

la responsable de ces *akusala*, étant donné que je suis la propriétaire de ces champs. »

Cette pensée la fit tressaillir, à tel point qu'elle refusa d'assumer plus longtemps cette infernale responsabilité. Elle prit donc dès cet instant la ferme décision de tout abandonner à son époux et de partir mener la vie de renonçante.

Le départ du couple pour la forêt

Lorsque les deux époux rentrèrent de leur inspection champêtre, ils se retrouvèrent comme chaque soir dans la pièce du haut de leur grande maison. Là, leurs domestiques leur servirent le repas. Quand ils eurent fini de manger et que tous leurs domestiques prirent congé d'eux, ils se retrouvèrent seuls dans la maison. Ils eurent alors tout le loisir de discuter :

« Bhaddakāpilānī, de quelle fortune disposiez-vous en arrivant ici ?

— Mon père m'a laissé 5 500 “ devises ”.

— Vous pouvez ajouter cette somme avec les 870 000 “ devises ” dont j'ai hérité et tout garder. Cette existence laïque ne m'intéresse plus du tout, j'ai décidé de tout abandonner pour mener la vie de renonçant.

— De la même manière dont vous ne voulez plus de cette fortune, je n'en veux plus non plus. Nous n'avons qu'à partir tous les deux mener la vie du renoncement. »

À ce moment-là, ils ignoraient encore l'existence de Bouddha, qui était éveillé depuis peu de temps. Comme le soleil se couchait, ils préparèrent chacun une robe brunâtre de renonçant et se munirent d'un bol en terre, ainsi que des rares affaires nécessaires à la vie de renoncement : un filtre à eau, une aiguille avec du fil, un rasoir et une ceinture. Alors que la nuit venait de tomber, ils se coupèrent mutuellement les cheveux. Ils prononcèrent alors les paroles suivantes :

« Si vraiment dans ce monde il y a un *arahanta*, alors il est notre maître. Désormais, soyons renonçants ! »

Sans attendre plus longtemps, ils se vêtirent de la robe de renonçant et abandonnèrent toutes leurs affaires. Quand tout le monde fut endormi aux alentours, ils purent partir discrètement. Les villages habités par leurs domestiques étaient si nombreux qu'ils n'eurent pas le temps de tous les traverser avant l'aube. Quand les premiers sortirent de chez eux, ils virent leurs maîtres, les cheveux coupés, vêtus de la robe brunâtre des renonçants et portant, pour toutes affaires, un bol de terre. Ils furent considérablement surpris :

« Ô chers maîtres ! Où allez-vous donc ainsi ?

— Nous partons dans la forêt. Nous avons fait le choix de renoncer à l'existence laïque. »

Les domestiques se mirent à pleurer. Ils se groupèrent nombreux, tout autour d'eux, se mettant à genoux et les suppliant de ne pas les laisser. Les nouveaux renonçants voulurent les rassurer :

« Ne vous inquiétez pas ! Nous ne vous laissons pas sans travail. Nous ne vous abandonnons pas sans rien. Tout est à vous, à présent ! Vous n'êtes plus nos domestiques. Vivez librement, comme vous le souhaitez, en exploitant les terres à votre guise. »

Les domestiques sanglotèrent de plus belle, tandis que leurs deux maîtres s'en allèrent. Peu après, ils furent sur le point de pénétrer dans l'épaisse jungle. À l'entrée de cette forêt, le chemin se séparait en deux. Quand Bhaddakāpilānī, qui marchait derrière Pippali, le vit se retourner pour s'adresser à elle, elle se prosterna respectueusement et joignit les mains en écoutant ses dires :

« Si les gens nous voient ensemble, étant donné que nous sommes un homme et une femme, ils vont nous critiquer en disant que nous sommes un couple de faux renonçants, qui n'est pas capable de se séparer. S'ils pensent ainsi, ils risquent de se retrouver dans les mondes inférieurs en raison de ces mauvaises pensées développées sur des êtres purs d'intention. Il n'est donc pas convenable que nous restions ensemble. Pour éviter cela, nous allons nous quitter. Je vais prendre l'un de ces deux chemins, tandis que vous allez emprunter l'autre. »

Ils firent comme il dit, se séparant sans la moindre larme et sans tristesse, comme ils n'avaient pas le moindre attachement l'un pour l'autre. À ce moment-là, la terre se mit à trembler, de nombreux éclairs se firent voir dans tout le ciel, et le tonnerre gronda, bien qu'il n'y eut pas de pluie.

La rencontre de Pippali avec Bouddha

Acet instant, Bouddha était dans le monastère de Veḷuvana, dans le royaume de Rājāgaha. Quand il sentit le tremblement de terre et vit les éclairs, il se demanda :

« Que se passe-t-il ? »

À l'aide de ses pouvoirs psychiques, il vit la séparation des deux renonçants. En volant dans les airs, il alla à la rencontre du renonçant Pippali. Il l'attendit sous un banyan nommé Bahuputtaka, situé au bord du sentier qu'empruntait le futur Mahā Kassapa, entre la ville de Rājāgaha et celle de Nālanda. Bouddha rayonnait de ses six couleurs habituelles. Quand Pippali l'aperçut, il se dit aussitôt :

« Dans les trois mondes (*brahmā*, *deva* et humain), cet être doit être le plus noble de tous, il est sans aucun doute le bouddha incomparable. Je vais demander à ce Parfait de me prendre comme son disciple. »

Depuis l'endroit où il l'aperçut, il lui annonça :

« Ô noble Bouddha ! Vous êtes mon maître. Considérez-moi désormais comme votre disciple !

— Ô mon cher Kassapa ! Venez vers moi ! »

Bouddha choisit de l'interpeller par le nom de son ethnie. Le renonçant s'approcha et se prosterna auprès du Bienheureux, qu'il l'intégra dans le *saṃgha* à l'aide des trois phrases habituelles :

« Tout ce qui peut être néfaste, ne l'accomplissez pas ! Ce qui est bienfaisant, développez-le ! Entretenez un esprit pur ! »

Quand ce fut fait, ils s'en allèrent tous deux, le nouveau moine derrière le Bienheureux.

L'échange des robes doubles

Au bout d'une longue marche, le moine s'arrêta devant un arbre souhaitant prendre un peu de repos. Il s'empara de sa robe double qu'il avait sur son épaule, la plia en quatre et l'installa à un endroit convenable, invitant Bouddha à s'y asseoir. En s'installant, le Bienheureux toucha le tissu de la robe pliée pour lui :

« Quel doux tissu ! »

Le moine pensa alors que Bouddha devait bien apprécier cette robe neuve, et qu'il serait probablement ravi de pouvoir la porter :

« Je vous prie d'accepter cette robe, noble Bouddha !

— Si vous me donnez cette robe, qu'allez-vous porter, ensuite ?

— Si en échange, vous me donnez votre robe du bas, cela ne causera pas d'ennui.

— Je vais plutôt vous donner ma robe double. Mais simplement, la vôtre est toute neuve alors que la mienne est très usagée, c'est une vieille robe abandonnée que j'ai trouvée il y a longtemps. Est-ce que ça ne vous pose pas de problème ? Allez-vous pouvoir l'utiliser ? Lorsque j'ai ramassé cette robe, la terre s'est mise à trembler. Mon geste a été félicité par les *brahmā* et les *deva*. Tous les bouddhas passés ont coutume d'adopter cette pratique. Il ne serait pas convenable d'attribuer cette robe particulière à une personne non parfaitement établie dans la vertu. Toutefois, un être au *sīla* aussi pur que le vôtre la mérite bien. »

Le moine prit alors la vieille robe que Bouddha lui offrit, tandis que son maître prit celle sur laquelle il était assis. Au moment de l'échange, une fois de plus, la terre se mit à trembler.

Le plus compétent dans la pratique des dhutaṅga

Plus tard, ils arrivèrent au monastère de Veḷuvana. Une fois qu'ils s'étaient reposés, Bouddha appela son nouveau disciple à qui il enseigna les 13 *dhutaṅga*. En accord avec les explications du Bienheureux, il entama aussitôt la pratique de ces nobles pratiques ascétiques. À l'aube du huitième jour, il devint *arahanta*, et obtint la connaissance intégrale du *dhamma*, ainsi que les 6 *abhiñña*.

Quand les moines le surent, ils en avertirent Bouddha, qui félicita le Vénérable Mahā Kassapa. Quand il se rendit au monastère de Jetavana, il le prit avec lui. Là-bas, réunissant le *saṃgha*, le Bienheureux lui attribua la distinction particulière de *dhutaṅgadhara etadagga* (le meilleur pratiquant des pratiques ascéti-

ques). C'est ainsi que le Vénérable Mahā Kassapa devint le troisième plus grand disciple de Bouddha.

Bhaddakāpilānī, quant à elle, fit son intégration dans le *saṃgha* des moniales. Aussitôt après avoir entendu l'enseignement de Bouddha, elle s'absorba dans la contemplation *vipassanā*, et ne tarda pas, à son tour, à parvenir au stade d'*arahanta*.

Le passé des Vénérables Rāhulā et Raṭṭhapāla

L'invitation des deux ermites

Au temps où le futur Bouddha Padumuttara vivait son avant-dernière existence, dans le royaume de Hamsāvatī, vivait un homme – le futur Vénérable Rāhulā – dont les riches parents possédaient une fortune de 400 000 « devises » de l'époque. Quand ils sont morts, il hérita de toute leur fortune. Son ethnie était celle de Mahāsāla. Voyant les affaires de ses parents, de ses grands-parents et de tous ses ancêtres, il songea :

« Mes ancêtres ont laissé tant d'affaires, et ils sont morts sans rien avoir pu emporter. »

Lui et son grand ami d'enfance – le futur Vénérable Raṭṭhapāla – firent construire quatre grands abris, un à côté de chacune des quatre portes de la ville : à l'est, au sud, à l'ouest et au nord. Sous ces abris, ils offrirent le repas à tous les pauvres et aux voyageurs de passage. Il ne voulut jamais laisser quelqu'un repartir les mains vides, c'est pour cela qu'on le nommait Āgatapāka, ce qui signifie « celui qui nourrit tous ceux qui viennent ». Son grand ami, lui, se nommait Anaggaṭapāka, ce qui signifie « celui qui donne toujours quelque chose dans le récipient de quelqu'un ».

Un jour, ils se déplacèrent en dehors de la ville pour leurs affaires, vers un village ni proche ni éloigné. Il y avait deux ermites qui vivaient dans la montagne Himavāntā. Ce jour-là, alors que ces ermites volaient dans le ciel, ils aperçurent les deux amis sur leur chemin. Ils se posèrent juste à côté eux, avant d'aller collecter leur nourriture dans le village. Toujours enclins à développer des *kusala* (actes méritoires) en voyant les ermites, les deux amis s'écrièrent :

« N'allez pas chercher votre nourriture au village ! Nous vous invitons chez nous pour le repas. »

Alors que chacun des deux amis reçut chaque ermite chez lui, l'un d'eux demanda à l'ermitte qu'il avait invité :

« Vénérable ermite ! Je vous prie d'accepter de venir chaque jour manger chez moi ! »

De son côté, l'autre ami fit exactement la même proposition à l'ermitte qu'il avait invité, et ce dernier accepta également. Depuis ce jour, les deux ermites vinrent quotidiennement chez leur hôte respectif, et à la fin de leur repas, ils délivrèrent un petit enseignement.

L'ermitte qui mangeait chez Āgatapāka, avait souvent l'habitude, ensuite, de se rendre au fond de la mer, dans le monde des *nāga* (dragons), pour s'y absorber paisiblement dans les *jhāna* (états d'absorptions engendrés par une concentration

pure). Ainsi, il avait coutume, après son enseignement, de prononcer des souhaits pour son donateur, tels que :

« Puissiez-vous être aussi riche et aussi comblé que le roi des *nāga* ! »

Un jour, Āgatapāka lui demanda :

« Combien vastes sont les possessions du roi des *nāga* ?

— C'est indescriptible tant cela est colossal. Leurs femmes sont aussi ravissantes que les *devī* (femelles des *deva*). Les *nāga* sont toujours plongés dans la satisfaction et les plaisirs. Ils ne manquent jamais de musiciens et de danseurs pour les distraire. »

Entendant cela, il désira de tout son cœur devenir le roi des *nāga*. Depuis, il formula régulièrement le souhait de bénéficier d'une telle existence.

L'ermite qui mangeait chez Anaggaṭapāka, avait souvent l'habitude, ensuite, de se rendre au fond du ciel, dans le monde des *deva* (ensemble de sphères où les plaisirs sont généralement très puissants et continus) pour s'y absorber paisiblement dans les *jhāna*. Ainsi, il avait coutume, après son enseignement, de prononcer des souhaits pour son donateur, tels que :

« Puissiez-vous être aussi riche et aussi comblé que le roi des *deva* ! »

Un jour, Anaggaṭapāka lui demanda :

« Combien vastes sont les possessions du roi des *deva* ?

— C'est indescriptible tant cela est colossal. Les *devī* sont d'une beauté tout autant indescriptible. Les *deva* sont toujours plongés dans la satisfaction et les plaisirs. Ils ne manquent jamais de musiciens et de danseurs pour les distraire. »

Entendant cela, il désira de tout son cœur devenir le roi des *deva*. Depuis, il formula régulièrement le souhait de bénéficier d'une telle existence.

Grâce aux quatre abris des portes de la ville et à l'invitation quotidienne des deux ermites, les deux amis développèrent d'innombrables *kusala*, sans se lasser de formuler leurs souhaits respectifs.

Le roi des *nāga* et le roi des *deva*

A

l'issue de leur vie, Āgatapāka naquit roi des *nāga* et Anaggaṭapāka, quant à lui, naquit roi des *deva*. Le nouveau roi des *nāga* – le futur Vénérable Rāhulā – fut extrêmement déçu de sa nouvelle condition :

« Je me suis fait avoir ! Je n'aurais jamais dû suivre les mauvais conseils de cet ermite ! Je ne suis qu'un animal ! J'ai beau être roi, mais je suis le roi d'un monde inférieur ! »

Il fut quelque peu consolé lorsqu'il aperçut des *nāga* femelles se transformer en femmes d'une sublime beauté et qu'il réalisa que lui-même avait la capacité de se transformer en homme magnifique. Ses sujets le distrayaient à l'aide de musiques délicieusement mélodieuses et de danses joliment gracieuses. Bien que plongé

dans de puissantes réjouissances, il n'en demeura pas moins morose, déçu par son triste sort. Selon la tradition, le roi des *nāga* s'entretint tous les quinze jours avec le *deva* Virūpakka, chargé de surveiller le monde des *nāga*, et qui compte donc parmi les quatre grands *deva* chargés de surveiller l'univers. Quand il rencontra le nouveau roi des *nāga*, le *deva* Virūpakka l'amena auprès du nouveau roi des *deva* – le futur Vénérable Raṭṭhapāla. Le roi *deva* interrogea son ami :

« Dans quelle vie avez-vous repris naissance ? »

— Je suis un vulgaire *nāga* ! J'enrage d'avoir suivi les conseils de l'ermite que je nourrissais ! Me voilà dans le monde animal à cause de cela. Je suis peiné de ce vilain sort. L'ermite qui prenait ses repas chez vous était de meilleur conseil ; je n'ai pas eu la chance que vous avez d'être *deva*.

— Ne soyez pas déçu, ne faites pas de reproche à votre ancien maître ! Bouddha Padumuttara vient de parvenir à l'éveil. Allez le voir, si vous souhaitez développer suffisamment de *kusala* pour être le suivant roi des *deva*. »

Le souhait du roi *nāga*

Réjoui de la nouvelle, le roi *nāga* prit forme humaine et se rendit directement dans le monde humain, sans passer par chez lui. Il alla auprès de Bouddha Padumuttara pour l'inviter :

« Ô noble Bouddha ! Je vous prie d'accepter mon invitation à venir prendre le repas chez moi, accompagné de tout le *saṃgha* ! »

Par son silence, le Bienheureux accepta l'invitation, tandis que le *nāga* rentra chez lui organiser le repas. Le jour venu, Bouddha prévint le *saṃgha* (la communauté des moines).

« Ô moines ! Aujourd'hui, nous allons dans un village très lointain. Que ceux qui parmi vous ont développé les *abhiñña* (les pouvoirs psychiques) m'accompagnent ! »

Ils prirent tous leur envol jusqu'à la mer, dans laquelle ils plongèrent, descendant jusqu'au monde des *nāga*. Comme le roi *nāga* vint les accueillir, il les vit tous arriver du ciel, en file, par ordre d'ancienneté, et fut impressionné en particulier par les plus jeunes novices, qui pénétraient aussi aisément que les anciens dans les profondeurs de la mer. En arrivant chez les *nāga*, tous les membres du *saṃgha* s'assirent en un grand cercle, du plus ancien au moins ancien, de sorte que le jeune novice Uparevata, alors âgé de sept ans à peine et entré depuis peu dans la communauté, était assis juste à côté de son père Bouddha Padumuttara. Alors que le repas fut servi au *saṃgha*, le roi *nāga* était pris d'admiration pour le petit Uparevata. Émerveillé par ce tout jeune novice, il l'observa à côté de Bouddha, constatant qu'il était d'une apparence semblable à celle du Bienheureux. Comme le *nāga* ne connaissait pas le novice Uparevata, qui lui semblait toutefois avoir un air familier avec Bouddha, il s'enquit auprès de ce dernier :

« Ô noble Bouddha ! Qui est ce jeune novice à votre côté ? »

— Il est mon fils, le dernier à être entré dans la communauté.

— J'aimerai tant, moi aussi, être le fils d'un prochain bouddha ! Pour que cela soit possible, que faut-il faire ? Quel genre de *kusala* faut-il développer ?

— Il convient de développer *dāna*, *sīla* et *bhāvanā* (la générosité, la vertu et la concentration). »

Le roi *nāga* offrit au *saṃgha* des objets de cuivre, des couvertures et de nombreuses autres affaires. Depuis ce jour, il convia Bouddha Padumuttara et le *saṃgha* trois fois par mois. Un jour, il s'adressa ainsi au Bienheureux :

« Ô noble Bouddha ! Avec tous les *kusala* que je produis régulièrement, puissé-je devenir, tout comme votre fils Uparevata, le fils d'un prochain bouddha ! »

Grâce à *anāgatamsa ñāṇa*, qui est une connaissance propre à un bouddha et permettant de prédire dans un très lointain avenir en se basant notamment sur les facteurs très complexes du *kamma* des êtres et de l'évolution de leurs *pāramī*, le Bienheureux examina les probabilités qui s'offrirent au roi des *nāga*. Ensuite, il lui répondit :

« *nāga*, toutes les conditions sont favorables : grâce à vos nombreux *kusala*, vous allez naître trente fois en tant que roi des *brahmā*, soixante-quatre fois en tant que roi des *deva*, mille fois en tant que roi des humains, un nombre incalculable de fois en tant que roi d'un royaume. D'ici 100 000 *kappa*, vous deviendrez un *sikkhākāma* (le meilleur dans le développement de la vertu, de la concentration et de la sagesse), au temps de Bouddha Gotama, dont vous serez le fils. Votre nom sera alors Rāhulā. »

Le souhait du roi deva

Un jour, le roi *nāga* se rendit de nouveau auprès de son ami roi *deva*, qui lui demanda :

« Êtes-vous allé voir Bouddha, comme je vous l'avais conseillé ? Avez-vous développé des *kusala* auprès de lui, afin de devenir roi des *deva* ?

— Non, je n'ai pas fait ce souhait. J'ai développé de nombreux *kusala* en invitant régulièrement Bouddha et tout le *saṃgha*, et le souhait que j'ai fait est de devenir le fils d'un prochain bouddha. D'ailleurs, vous devriez, vous aussi, aller voir Bouddha, développer des *kusala* auprès de lui et formuler le souhait de devenir le grand disciple d'un prochain bouddha. »

Quand le roi *deva* alla voir Bouddha Padumuttara, ce dernier était précisément en train d'attribuer la distinction particulière de *saddhāpabbajita etadagga*, le disciple qui a la foi et la confiance la plus profonde de tous les membres du *saṃgha*. Empli d'admiration, le roi *deva* voulut lui aussi devenir le *saddhāpabbajita etadagga* d'un prochain bouddha. Lorsqu'il demanda à Bouddha comment s'y prendre, ce dernier lui expliqua qu'il lui fallait développer sans relâche les *kusala*, par la pratique de la générosité, de la vertu et de la concentration.

Quand il eut invité le Bienheureux avec ses disciples à de nombreux repas et offert des robes et diverses affaires à la communauté monastique, le roi *deva* retourna auprès de Bouddha afin de lui formuler son souhait :

« Ô noble Bouddha ! Avec tous les *kusala* que j'ai accomplis, puissé-je devenir le *saddhāpabbajita etadagga* d'un prochain bouddha ! »

Grâce à *anāgataṃsa ñāṇa*, le Bienheureux examina les probabilités qui s'offrirent au roi des *deva*. Ensuite, il lui répondit :

« *deva*, toutes les conditions sont favorables : d'ici 100 000 *kappa*, vous deviendrez un *aggasāvaka* (noble disciple) Au temps de Bouddha Gotama, vous serez *saddhāpabbajita etadagga*. Votre nom sera alors Raṭṭhapāla. »

Le prince Pathavindhara

Lorsque les deux amis reprirent naissance au temps de Bouddha Phussa, le futur Vénérable Rāhulā devint roi des *deva*, tandis que le futur Vénérable Raṭṭhapāla devint, quant à lui, le ministre d'un roi dans le monde humain. Ce ministre avait la digne tâche d'organiser les invitations qui sont faites à Bouddha, aux moines, aux rois et aux brahmanes.

Au temps de Bouddha Kassapa, le futur Vénérable Rāhulā fut le fils aîné du roi Kikī, il prit le nom de Pathavindhara. Il avait sept petites sœurs, dont la plus jeune, nommée Saṇaghadāsī, deviendrait la *dāyikā* (bienfaitrice) Visākhā, donatrice du monastère Pubbārāma, dans le royaume de Rājāgaha, au temps de Bouddha Gotama. Un jour, les sept sœurs princesses décidèrent d'offrir sept logements à Bouddha Kassapa. Le prince Pathavindhara, qui voulut également participer à la donation, demanda à ses sœurs :

« Donnez-moi l'un de ces logements, afin que je puisse moi aussi en offrir un à Bouddha.

— Il n'en est pas question ; il est difficile d'en faire bâtir un, cela représente beaucoup de travail. Si vous voulez en offrir un, vous n'avez qu'à le faire bâtir vous-même ! »

Offusqué de ce refus, il fit bâtir cinq cents logements qu'il offrit ensuite au Bienheureux Kassapa. Au terme de son existence, il renaquit dans la sphère Tusitā pour une longue et heureuse vie de *deva*, avant de renaître de nombreuses fois tantôt humain, tantôt *deva*, jusqu'à aboutir dans le ventre de la princesse Yasodharā, où il entamerait sa dernière vie.

Tout comme lui, son ami vécut un grand nombre de vies humaines et de *deva*, avant de renaître pour la dernière fois, dans le monde humain, au temps de Bouddha Gotama.

À propos du Vénérable Rāhulā

Le novice exemplaire

Une fois entré dans le *saṃgha* (voir le chapitre « L'héritage donné au prince Rāhulā »), alors qu'il n'était encore qu'un enfant, Rāhulā était un *sāmaṇera* (novice) tout à fait exemplaire. Chaque matin, il se levait tôt, et il allait dehors prendre une bonne quantité de sable à l'aide des deux mains et disait :

« Puisse-t-il y avoir autant de personnes qui m'éduquent et m'instruisent, telles que les Vénérables Sāriputtarā, Mahā Moggalāna, Mahā Kassapa... qu'il y a de grains de sable dans ces mains ! »

Il écoutait respectueusement tous ceux qui lui faisaient la morale et, en obéissant novice, il mettait soigneusement en pratique toutes les recommandations qui lui étaient faites. Son noble père Bouddha lui enseignait régulièrement un sermon, qui est connu sous le nom de *sutta* Rāhulovādā. Dans ce sermon, le Bienheureux expliqua entre autres à son fils l'entraînement devant être adopté par les *sāmaṇera*. Notamment, il dit qu'il ne faut pas développer d'orgueil, qu'il faut régulièrement effectuer les diverses tâches nécessaires à l'entretien du monastère et au bon fonctionnement de la communauté, qu'il faut accueillir convenablement les invités en s'assurant qu'ils ne manquent de rien, qu'il faut toujours se comporter respectueusement et poliment, qu'il ne faut jamais répliquer aux anciens. (Depuis, le *sutta* Rāhulovādā est immanquablement enseigné dans tous les monastères où vivent des novices.)

La nuit dans les toilettes

Lorsque des moines avaient passé la nuit sous le même toit que des laïcs, en ronflant bruyamment et s'étant dévêtus dans l'inconscience du sommeil, les gens proférèrent de vives critiques sur le manque de dignité du *saṃgha*. Dans le souci de ne plus permettre ce genre d'incident de se produire, Bouddha avait établi une règle interdisant aux moines de passer la nuit sous le même toit qu'un laïc ou qu'un *sāmaṇera*.

Quand Bouddha quitta le royaume d'Āḷavī – où s'était produit l'incident – pour se rendre au royaume de Kosambī, le *sāmaṇera* Rāhulā et quelques moines l'accompagnèrent. Alors qu'ils firent halte pour la nuit dans une auberge, les moines et le novice s'installèrent dans l'unique grand dortoir, tandis que Bouddha alla dormir à part (dans une petite chambre). Soucieux de vouloir respecter la règle établie par leur maître, les moines défendirent au *sāmaṇera* Rāhulā de passer la nuit avec eux. Il alla donc dormir dans les toilettes. Le lendemain à l'aube, Bouddha se rendit aux toilettes. Quand il poussa la porte, il aperçut son jeune fils endormi. Il toussota afin de le prévenir de sa présence. Avant de se rendre compte que Bouddha avait déjà ouvert la porte des toilettes, le *sāmaṇera* toussota à son

tour, voulant indiquer que les toilettes étaient occupées. Quand Bouddha interrogea son fils, il lui expliqua pourquoi il passa la nuit dans cet endroit aussi peu approprié. Depuis ce jour, le Parfait modifia la règle en autorisant les moines à passer jusqu'à deux ou trois nuits sous le même toit que des laïcs.

L'admiration du novice Rāhulā

Tous les moines avaient une grande affection pour le *sāmaṇera* Rāhulā. Chacun le félicitait pour ses qualités remarquables. Durant tout le temps où il fut novice, le jeune Rāhulā avait un comportement irréprochable ; jamais il ne plaisantait ni ne s'adonnait à des jeux d'enfant, ni ne faisait preuve d'orgueil. Peu avant ses dix-huit ans, Bouddha lui enseigna le *sutta* Cūlarāhulovāda, qui explique les trois caractéristiques inhérentes à toutes choses (fugacité, insatisfaction et absence d'existence propre des choses), à l'issue duquel il devint *arahanta*.

Quand il avait dix-huit ans, il allait parfois collecter sa nourriture dans les villages, derrière son noble père et seul avec lui. Son apparence était aussi belle et aussi noble que celle du Parfait. Très bien établi dans *sīla* (la vertu), il était digne d'être le fils de Bouddha. Ayant une forte admiration pour lui, les gens ne se lassaient jamais de le vénérer. Souvent, des jeunes filles tombaient amoureuses de lui. Tout le monde le félicitait de sa conduite exemplaire.

Une fois, Bouddha ayant réuni le *saṃgha*, attribua à son fils, le Vénérable Rāhulā, la distinction particulière de *sikkhākāma etadagga*, ce qui signifie « le meilleur dans (la volonté, l'assiduité et l'effort de) l'entraînement du développement de *sīla* (la vertu), *samādhi* (la concentration) et *pañña* (la sagesse) ».

À propos du Vénérable Raṭṭhapāla

La volonté irréductible de devenir moine

Parvenu à sa dernière vie, le jeune Raṭṭhapāla, qui prit le nom de son père, naquit dans une richissime famille du royaume de Kuru, dans un village nommé Thullakoṭṭhika. Quand il devint adulte, il fut marié à une ravissante femme. Ensemble, ils vécurent dans une telle opulence que leur qualité de vie leur permettait d'éprouver une existence aussi confortable que celle des *deva*. Un jour, Bouddha vint délivrer un enseignement. Profitant de cette grande occasion, le riche Thullakoṭṭhika alla l'écouter. Il apprécia tant les paroles du Bienheureux qu'il voulut devenir moine immédiatement. S'approchant de Bouddha, il lui fit part de sa volonté dès qu'il se fut prosterné :

« Ô noble Bouddha ! Veuillez m'accepter comme disciple !

— Je vous intègre dans le *saṃgha* aussitôt que vous bénéficierez de l'autorisation de vos parents. »

Impatient d'embrasser la vie monacale, il s'empressa alors d'aller demander cette autorisation à ses parents :

« Père ! Mère ! Je n'ai pas d'autre volonté que celle de devenir moine. Laissez-moi rejoindre la communauté de Bouddha !

— Vous êtes notre seul fils et nous vous aimons comme nous nous aimons nous-mêmes. C'est pourquoi nous ne pouvons pas vous accorder l'autorisation de devenir moine. »

N'ayant que cette volonté en tête, le jeune Raṭṭhapāla insista continuellement auprès de ses parents, cherchant par tous les moyens comment il pourrait les convaincre de le laisser partir rejoindre le *saṃgha*. Comme il recevait toujours le même refus, il finit par protester d'une façon radicale, qui serait en mesure d'inciter ses parents à lui donner leur accord. Il s'allongea sur la terre et demeura ainsi, immobile et refusant de manger quoi que ce soit. Le lendemain, feignant de l'ignorer, ses parents ne cédèrent pas le moins à sa protestation. Obstiné, le jeune homme poursuivit son jeûne, sans déplacer de sa posture. Il demeura ainsi sept jours durant. Voyant leur fils si malheureux, complètement amaigri de n'avoir rien mangé et déterminé à mourir si on ne le laissait pas mener l'existence monacale, ses parents eurent beaucoup de peine. Ils préférèrent le laisser rejoindre la communauté des moines plutôt que de le voir mourir.

Une fois qu'il eut repris des forces et qu'il fut intégré dans le *saṃgha*, le Vénérable Raṭṭhapāla reçut les instructions de *vipassanā* auprès de Bouddha. Il les pratiqua, et parvint au stade d'*arahanta* en quelques jours seulement.

Le retour chez ses parents

A ce moment-là, il décida d'aller enseigner le *dhamma* à ses parents. Comme il rentra dans son village, il effectua une collecte de nourriture à l'aide de son bol, pour obtenir son repas, allant de maison en maison, s'arrêtant en silence. Quand il arriva devant la maison de ses parents, la domestique sortait de la maison pour jeter la nourriture périmée de la veille. Comme il n'avait obtenu qu'une infime quantité de nourriture, en voyant la domestique sur le point de jeter l'ancienne nourriture, il lui dit :

« Si vous voulez vraiment jeter cette nourriture, je vous en prie, jetez-la dans mon bol ! »

Elle fit comme il lui dit, sans reconnaître le fils de ses maîtres, à cause de son crâne rasé et de son habit monastique. Le Vénérable Raṭṭhapāla alla s'asseoir un peu plus loin, s'adossant à un muret, et consomma cette nourriture rassise de la veille, sans se préoccuper de sa qualité tant il avait faim. Soudainement, la domestique le reconnut et se demanda pourquoi il mangea par terre, de la nourriture périmée, et surtout, pourquoi n'était-il pas venu chez ses parents ? Elle crut alors qu'il était devenu fou. Elle courut annoncer cela au père, qui tressaillit en apprenant ce que vit la domestique. Il courut à toutes enjambées et dès qu'il vit à son tour ce que venait de lui décrire la domestique, il éclata en sanglots. Il se dépêcha d'aller auprès de son fils pour l'inviter dans la maison. Il fit la cuisine pour lui et quand il lui offrit, le vénérable répliqua qu'il avait fini de manger. Son père pensa cependant à lui dire :

« Demain, n'allez pas collecter de nourriture avec ce bol, nous vous invitons pour le repas. »

Acceptant l'invitation, il revint le lendemain. Quand il eut terminé son repas, ses parents, qui étaient déterminés à ramener leur fils à la vie laïque, l'amenèrent dans la pièce qui contenait toute leur fortune. Il y avait là un amoncellement colossal d'or, d'argent, de pierres précieuses... Les parents du noble moine déclarèrent à son intention :

« Voici la fortune de ton père, ici celle de ta mère, là celle de ton grand-père, (etc.). Profitez de tout cela comme vous l'entendez, jouissez-en à souhait ! »

Le père désigna ensuite l'ex-femme de son fils, qui était somptueusement parée :

« Votre ravissante femme n'attend qu'à vous voir revenir ici afin de passer de très agréables moments tous les deux. Saisissez donc ces merveilleuses occasions qui se présentent à vous pour toute la vie ! »

Rien de tout cela ne fut en mesure d'intéresser le Vénérable Raṭṭhapāla étant donné qu'il était *arahanta*. Après avoir poliment décliné les offres acharnées de ses parents, il se mit à leur délivrer un enseignement du *dhamma*, ainsi qu'à son ex-épouse :

« Notre corps n'est qu'un composé des quatre éléments – terre, eau, feu, et air. On y trouve de la chair, des os, du sang, de l'urine, des glaires, du pus, etc. (Les

32 *koṭṭhāsa*). En dehors de ces 32 *koṭṭhāsa*, il n'y a rien d'autre. Ce corps renferme d'innombrables maladies qui l'oppressent. Il exige énormément d'entretien qu'il faut répéter continuellement. Observez bien ce corps ; rien n'est durable dans ce corps. Il périra irrémédiablement. Après, il finit sous terre. Faites comme moi, pratiquez comme je l'ai fait : abandonnez toutes vos possessions. Jetez ces choses inutiles dans le fleuve ! Pourquoi cela ? Car toutes ces choses sont source de *dukkha* (souffrance, problèmes). Lorsqu'on possède des biens, nous sommes contraints de les surveiller et de les entretenir sans cesse. Malgré tous ces soins, rien ne peut empêcher leur détérioration ou leur perte. Débarrassez-vous vite de toutes ces choses qui sont source permanente d'inquiétude. »

Lorsqu'il eut achevé cet enseignement, il partit à l'aide de ses pouvoirs psychiques, directement vers le ciel, en traversant le plafond. Il s'en alla de la sorte, parce qu'il connaissait les intentions de son père. Il savait qu'il avait pris soin de fermer toutes les portes de la maison pour le forcer à rester, et qu'il escomptait lui ôter de force son habit monastique pour lui mettre des vêtements laïcs à la place. Ses parents étaient tellement obsédés par l'idée de le faire rester qu'ils n'ont même pas écouté son enseignement. Lorsqu'il partit, le Vénérable Raṭṭhapāla se rendit dans le jardin du roi Korabya.

La rencontre avec le roi Korabya

En parvenant dans l'enceinte du palais royal, le Vénérable Raṭṭhapāla se posa dans le jardin de Migājina, sur des pierres plates. Le roi, qui était alors dans son jardin, s'approcha de lui. Il lui demanda :

« Ô noble moine ! Pourquoi êtes-vous moine ? Certains entrent dans la communauté monastique, car ils n'ont plus de famille, plus d'amis, d'autres parce qu'ils sont pauvres. Et vous, pour quelle raison êtes-vous entré dans la communauté monastique ?

— Je ne suis concerné par aucune des raisons que vous venez d'énumérer pour l'instant, bien que cela puisse arriver à tout moment et j'en suis bien conscient. Simplement, je n'ai pas voulu attendre de perdre ces choses. Je suis devenu moine, car je ne veux plus rien de tout cela : ni de l'opulence, ni des amis, ni de la famille.

— Pourquoi avez-vous voulu renoncer à tout ?

— Nos corps, tout comme les choses, ne sont qu'un ensemble d'éléments éphémères. Ils peuvent se détruire à tout moment. Personne ne peut éviter la vieillesse, ni la maladie, ni la mort. Nous sommes toujours susceptibles de reprendre naissance dans les mondes inférieurs (tant que nous ne sommes pas parvenus à *nibbāna*). Le fait de demeurer en famille et d'avoir des amis sont des éléments qui contribuent à envoyer dans les mondes inférieurs, car on développe beaucoup d'attachements, qui constituent avant tout des *akusala*. Quand nous demeurons dans les plaisirs sensoriels, nous ne sommes jamais rassasiés. Un plaisir a à peine le temps de finir qu'on le désire de nouveau. Nous ne faisons que suivre notre avidité, nous sommes complètement esclaves de notre désir. Voilà pourquoi je ne veux plus du moindre plaisir sensoriel. Être éternellement un esclave est une

chose qui ne m'intéresse absolument pas. Voilà pourquoi j'ai voulu renoncer à tout. »

Un jour, Bouddha réunit le *saṃgha*. Il attribua la distinction particulière de *saddhāpabbajita etadagga* au Vénérable Raṭṭhapāla, c'est-à-dire la personne la mieux établie dans la foi et la confiance envers le *dhamma*.

V

À PROPOS DES MONIALES

Le passé de Mahāpajāpati Gotamī

Le souhait d’être la première moniale

Il était une fois, au temps de Bouddha Padumuttara, une fille d’une ethnie inconnue – la future Mahāpajāpati Gotamī. Quand elle devint adulte, elle alla écouter l’enseignement du Bienheureux. Un jour, alors que Bouddha Padumuttara avait réuni les deux *saṃgha*, il attribua la distinction particulière de *rat-taññū* (la plus ancienne) *etadagga* à la première moniale du *saṃgha* féminin. Ayant assisté à cette noble attribution, la femme d’ethnie inconnue eut le vif désir de bénéficier elle aussi de cette distinction, au temps d’un prochain bouddha. Quand tout le monde fut parti, elle s’approcha du Bienheureux, et se prosterna respectueusement devant lui, et le convia avec le *saṃgha* pour le repas du lendemain. Alors qu’elle octroya également diverses offrandes à tout le *saṃgha*, elle revint voir Bouddha pour lui faire part de son souhait. Avant de lui répondre, le Bienheureux examina les probabilités qui s’offrirent à elle à l’aide de la connaissance *anāgatamsa*, lui permettant de sonder un très lointain avenir en tenant compte de l’évolution des *pāramī* des êtres :

« Toutes les conditions sont favorables : d’ici 1 *asaṅkhyeyya* et 100 000 *kappa*, viendra le temps de Bouddha Gotama, dont vous serez la tante et la mère nourricière. vous deviendrez la première moniale de son *sāsana*, bénéficiant ainsi de la distinction particulière de *rattaññū*. Votre nom sera alors Mahāpajāpati Gotamī. »

La jeune femme fut réjouie des paroles du Bienheureux. Depuis, elle ne cessa de développer ses *pāramī* en développant *dāna*, *sīla* et *bhāvanā* (la générosité, la vertu et la concentration).

Jeṭṭhakadāsī et les cinq pacceka buddha

Au terme de son existence, elle renaquit dans le monde des *deva*, dans la sphère Tāvātimsā, avant de reprendre une naissance humaine dans le royaume de Bārāṇasī, où elle devint la chef des domestiques dans la maison d’un homme riche d’une fortune de 500 000 000 « devises » de l’époque. Elle s’appelait alors Jeṭṭhakadāsī. Comme elle devait s’occuper toute la journée de son riche maître et se contenter de la nuit pour s’occuper d’elle-même, elle était tout le temps épuisée. Dans la montagne Gandhamādana, vivaient cinq *pacceka buddha*. Comme la saison des pluies approchait et qu’ils n’avaient pas encore de logement pour y demeurer pendant toute la mousson, ils descendirent en ville pour trouver des personnes qui se voueraient à les aider. Tandis que les cinq *pacceka buddha* s’approchèrent de la maison du riche homme, ce dernier les interrogea :

« Ô nobles Vénérables ! Que faites-vous par ici ? »

— Nous cherchons de l'aide pour nous bâtir des huttes avant l'arrivée de la mousson.

— Je regrette, mais je ne peux pas vous aider, car je n'ai vraiment pas le temps. Allez donc voir d'autres personnes, vous trouverez certainement quelqu'un qui sera en mesure de vous rendre service. »

Comme ils ne trouvèrent personne d'autre dans la ville, ils décidèrent de s'en aller. Sur le chemin, ils croisèrent Jeṭṭhakadāsī, qui était partie chercher de l'eau à la source. Curieuse de voir ces nobles êtres, elle leur demanda :

« Ô nobles Vénérables ! Quelle est la raison de votre venue en ville ?

— Nous avons besoin de huttes pour y demeurer pendant la saison des pluies. Nous sommes donc venus chercher de l'aide.

— En avez-vous trouvé ?

— Non, personne n'est en mesure de nous aider, pas même le riche homme que nous avons vu.

— N'y a-t-il que les riches qui peuvent vous aider ? Les pauvres ne peuvent-ils pas vous aider ?

— Certainement que si !

— Dans ce cas, je vais vous aider. Demain, n'allez pas faire votre collecte de nourriture, je vous invite pour le repas. »

En rentrant dans la maison du riche, Jeṭṭhakadāsī réunit toutes les domestiques et leur relata sa rencontre avec les cinq *pacceka buddha*, l'aide qu'elle leur proposa pour leurs huttes, ainsi que l'invitation qu'elle leur fit. Elle conclut en disant :

« Voilà une belle occasion pour nous toutes de développer beaucoup de *kusala*. »

Toutes furent ravies et s'écrièrent « *sādhū* ! » à trois reprises pour marquer leur joie. Lorsque leurs maris rentrèrent, ils partagèrent la même joie en apprenant l'aide qu'ils allaient pouvoir apporter à de nobles êtres. Le lendemain, après que le repas fut servi aux *pacceka buddha*, Jeṭṭhakadāsī leur demanda où ils voudraient que soient bâties leurs huttes. Peu de temps après, les cinq huttes furent construites. Pendant toute la durée de la saison des pluies, Jeṭṭhakadāsī offrit aux *pacceka buddha* tous leurs repas et tous leurs besoins. Quand la mousson prit fin, elle offrit à chacun un jeu de trois robes.

La nourricière du prince Siddhattha

Au terme de leur existence, tous les domestiques prirent naissance dans la sphère Tusitā du monde des *deva*. La vie suivante, Jeṭṭhakadāsī naquit dans le monde humain, dans un village de tisserands du royaume de Bārāṇasī. Devenant adulte, elle se maria. Dans cette vie, elle rencontra des *pacceka buddha* à qui elle offrit leurs repas quotidiens pendant toute la durée de la mousson. Après cette existence, elle reprit naissance chez les *deva*, avant de renaître tantôt dans le monde humain, tantôt dans le monde des *deva*.

Au temps de Bouddha Gotama, elle devint la fille du roi Añjama, régnant sur le royaume de Devadaha. Quand elle fut en âge de se marier, elle prit le nom de

Mahāpajāpati Gotamī. Le roi Sudoddhana la prit pour épouse avec sa grande sœur Sirīmahāmāyā, qui deviendrait la mère du prince Siddhattha. Quelques jours après la naissance de ce dernier, Mahāpajāpati Gotamī enfanta d'un garçon, le prince Nanda. Sept jours après la naissance du prince Siddhattha, la reine Sirīmahāmāyā mourut. C'est Mahāpajāpati Gotamī qui, dès cet instant, devint la nouvelle reine. Dès ce jour, elle confia son propre fils à une nourrice et prit le jeune Siddhattha pour s'en occuper elle-même, jusqu'à ce qu'il devienne adulte. Étant donné qu'on eut toujours pris soin de cacher au futur Bouddha l'existence de la mort, il crut que Mahāpajāpati Gotamī fut sa propre mère, jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, où il prit connaissance de la mort. Voilà pourquoi Bouddha a toujours appelé sa tante Mahāpajāpati Gotamī « mère ».

À propos de Mahāpajāpati Gotamī

La sollicitation de Mahāpajāpati Gotamī

Pendant que Bouddha demeurait au monastère de Nigrodha de Kapilavatthu, sa tante nourricière, la reine Mahāpajāpati Gotamī, vint le voir :

« Ô noble Bouddha ! Nous, les femmes, souhaitons également pouvoir mener la vie monacale dans votre *sāsana* (époque durant laquelle l'enseignement d'un bouddha est connu). Autorisez les femmes qui le veulent à être moniales !
— La vie monacale est inadaptée aux femmes. Cela est inapplicable sans complications. Une femme est impropre à vivre dans le *saṃgha*. Si j'accordais cette autorisation, le *sāsana* serait rapidement anéanti. »

En dépit de l'opposition de Bouddha, la reine insista en lui formulant trois fois sa sollicitation. Le Parfait demeura néanmoins toujours aussi ferme dans son refus. Mahāpajāpati Gotamī se mit à pleurer. N'obtenant pas ce qu'elle et de nombreuses autres femmes désiraient ardemment, elle rentra au palais, le visage déchiré par le désespoir et la tristesse.

Après avoir demeuré longuement à Kapilavatthu, Bouddha s'en retourna à Vesālī, dans le monastère Mahāvana. Déterminée à obtenir de Bouddha l'autorisation de fonder une communauté de moniales, Mahāpajāpati Gotamī se décida à revenir vers lui, accompagnée de nombreuses femmes. Elle se rase le crâne et, se délestant de ses bijoux et parures, changea ses vêtements pour vêtir la robe brunâtre des renonçants. Beaucoup d'autres femmes Sakya en firent autant. Elles prirent toutes la route, avec Mahāpajāpati Gotamī à leur tête. Le long voyage jusqu'à Vesālī fut très pénible, pour ces femmes qui n'étaient pas accoutumées à marcher pieds nus et sans ombrelle pour se protéger contre le lourd soleil. En parvenant devant le monastère du Bienheureux, elles étaient exténuées, leurs pieds étaient en sang, certaines souffraient de plaies, d'autres de brûlures dues au soleil. Beaucoup fondirent en larmes tant elles furent éreintées. En les apercevant, le Vénérable Ānandā reconnut instantanément qu'elles étaient de l'ethnie des Sakya. Étonné de les voir en ce lieu, vêtues de la sorte, sans cheveux et dans cet état d'épuisement, plein de compassion, il les interrogea :

« Pour quelle raison êtes-vous venues de si loin ?
— Nous voulons être moniales. Ainsi, nous venons obtenir de Bouddha qu'il nous autorise à fonder un *saṃgha* féminin.
— Attendez ici, je vais moi-même en parler à Bouddha. »

Comme les femmes Sakya approuvèrent, le Vénérable Ānandā se rendit dans la chambre de Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Mahāpajāpati Gotamī et de nombreuses autres femmes Sakya attendent devant le monastère. Elles se sont rasé le crâne et vêtues de la

robe brunâtre. Épuisées d'avoir parcouru pieds nus la longue distance qui les sépare de Kapilavatthu jusqu'ici, elles pleurent tant elles ont mal. Je vous somme d'accepter l'établissement d'une communauté de moniales.

— Ānandā ! Il n'est pas convenable que des femmes adoptent la vie monacale. Ce mode de vie, inadapté pour elles, leur serait trop difficile. Si j'acceptais des moniales dans mon *sāsana*, il ne durerait pas longtemps. Voilà pourquoi il est improprie d'accepter des femmes dans le *saṃgha*. »

Le Vénérable Ānandā eut beau réitérer trois fois sa demande, Bouddha refusa chaque fois, donnant la même explication. Alors, le cousin Ānandā attira l'attention de son maître sur tous les soins et tout l'amour que sa tante Mahāpajāpati Gotamī lui porta alors qu'il fut un bébé de sept jours à peine, et ce, jusqu'à ce qu'il soit un homme. Désireux de convaincre Bouddha d'autoriser sa tante à fonder le *saṃgha* des moniales, il avança un argument irréfutable :

« Ô noble Bouddha ! En menant la vie monacale, une femme ne peut-elle pas devenir *sotāpana*, *sakadāgāmi*, *anāgāmi* ou *arahanta* ? »

L'établissement du *saṃgha* féminin

Poussé par l'obstination de son cousin, Bouddha réfléchit un instant, avant de proposer :

« Ānandā ! Si les femmes sont en mesure de respecter les 8 *garudhamma* (points devant être respectés par les moniales) à vie, j'autorise la fondation d'un *saṃgha* féminin.

— Quels sont ces 8 *garudhamma*, Vénérable Bouddha ?

— Voici quels sont les 8 *garudhamma* :

- (1) Quelle que soit son ancienneté, une moniale doit toujours rendre les honneurs qui sont dus aux moines, même à ceux qui le sont seulement depuis le jour même (se prosterner, joindre les mains en signe de respect quand il parle, s'asseoir plus bas que lui, etc.).
- (2) Les moniales ne sont pas autorisées à passer le *vassa* dans une zone où il n'y a pas de moines.
- (3) Chaque jour d'*uposatha* (présentation de la discipline monastique), les moniales doivent s'adresser au *saṃgha* masculin en vue de demander deux choses : la date de l'*uposatha* et la préparation d'un enseignement du *dhamma* à leur égard.
- (4) À l'issue du *vassa*, chaque moniale doit adresser (oralement) une invitation aux deux communautés (celle des moines et celles des moniales) pour qu'on lui reproche les fautes qu'elle a éventuellement commises (les moines font la même chose entre eux).
- (5) Une moniale qui commet un *saṃghādisesa* (faute entraînant une réunion du *saṃgha*) doit suivre la procédure du *mānatta* (propre à purifier une telle faute) auprès des deux communautés durant quinze jours.
- (6) Pour une moniale, l'intégration dans le *saṃgha* ne peut être effectuée qu'auprès des deux communautés et seulement après avoir observé les six

premiers préceptes (ne pas nuire aux êtres, ne pas s'emparer de ce qui n'a pas été donné, ne pas adopter de pratique sexuelle, ne pas mentir, ne pas absorber d'alcool, ne pas consommer d'aliment solide après midi) sans une faute durant deux ans.

(7) Une moniale n'est en aucun cas autorisée à réprimander un moine.

(8) Les moniales n'ont pas le droit d'enseigner aux moines, mais les moines ont le droit d'enseigner aux moniales. »

Ensuite, le Vénérable Ānandā retourna auprès des femmes Sakya et leur fit part de la proposition de Bouddha, qui leur fit la plus grande joie. Lorsqu'il leur demanda si elles étaient prêtes à se plier à cette condition que sont les 8 *garudhamma*, elles acceptèrent immédiatement.

Ainsi fut établi le *saṃgha* féminin, dont la Vénérable Mahāpajāpati Gotamī fut la première moniale. Elle se mit à s'entraîner avec détermination et persévérance au développement de *vipassanā* (connaissance directe de la réalité) aussitôt que Bouddha lui en donna les instructions. En très peu de temps, elle devint *arahanta*. Un jour, Bouddha vint délivrer un enseignement du *dhamma* à toutes les moniales, à l'issue duquel elles devinrent toutes *arahanta* à leur tour.

Un jour, ayant réuni les deux *saṃgha*, Bouddha attribua la distinction particulière de *rattaññū etadagga* (la plus ancienne) à la Vénérable Mahāpajāpati Gotamī, car elle fut la première moniale du *saṃgha* féminin, en plus d'être la personne qui en est à l'origine.

Remarque : Avant Bouddha, qui est déjà à l'origine du concept d'une communauté de moines, personne n'avait donné une position aussi importante à des femmes au sein d'une organisation religieuse.

À propos de Yasodharā

Le passé de Yasodharā

Autrefois, il y a 4 *asaṅkheyya* et 100 000 *kappa*, vivait Bouddha Dīpaṅkarā, dans le royaume de Rammavatī. Comme le Bienheureux, accompagné de quatre cent mille moines, se rendait à une invitation des habitants de la ville de Rammavatī, ces derniers avaient dressé un gigantesque abri et refait la route à neuf, afin d'accueillir le *saṃgha* le plus dignement possible. Parmi la foule qui s'apprêtait à accueillir Bouddha Dīpaṅkarā et ses moines, il y avait une fille brahmane nommée Sumittā – la futur Yasodharā. Quand elle s'approcha, elle aperçut, allongé sur une portion de boue de route qui ne pu être achevée à temps, un ermite – l'ermite Sumedhā, le futur Bouddha Gotama –, qui sacrifiait son corps pour épargner au Bienheureux et à ses disciples de marcher sur du terrain accidenté. Eprise d'une intense compassion, elle lui donna cinq fleurs dans les mains, parmi les huit qu'elle s'était procuré pour offrir à Bouddha. Lorsque le Bienheureux s'arrêta devant l'ermite Sumedhā, il lui décréta qu'il deviendrait un bouddha du nom de Gotama (voir le chapitre « L'ermite Sumedhā »). À ce moment-là, Sumittā s'approcha de Bouddha Dīpaṅkarā et lui offrit les trois fleurs qui lui subsistaient, et elle lui formula, comme le fit l'ermite, le souhait d'être la compagne de cet ermite parfaitement pur de vertu et bouddha à venir, et de le suivre sur son parcours de 4 *asaṅkheyya* et 100 000 *kappa*, tout au long du développement des *pāramī*, jusqu'au *parinibbāna*. Après examen des conditions présentes et futures, le Bienheureux Dīpaṅkarā lui confirma qu'elle l'accompagnerait désormais, et serait son épouse lors de sa dernière vie.

Depuis, au fil de ses existences, elle vécut très souvent proche du futur Bouddha Gotama, elle fut fréquemment son épouse, développant ainsi ses *pāramī* avec lui. Elle naquit pour son avant-dernière vie dans la même sphère du monde des *deva* dans laquelle était le futur Bouddha Gotama.

La dernière vie de Yasodharā

Elle naquit pour la dernière fois dans le monde humain, le même jour que le prince Siddhattha, au royaume Devadaha, dont son père Suppabuddha était le roi. Le nom que ses parents lui attribuèrent fut Bhabbakañcanā, ce qui signifie « celle qui a un beau teint d'or ». Parvenue à l'âge adulte, la princesse prit le nom de Yasodharā et fut mariée au prince Siddhattha, de qui elle eut un garçon, Rāhulā. Plus tard, le prince Siddhattha partit dans la forêt à la recherche de l'éveil. Quand il devint Bouddha, la princesse Yasodharā vit le prince Nanda rejoindre sa communauté, suivi quelques temps après par son fils Rāhulā. Plus tard, le roi Sudodhdhana disparu en *parinibbāna*. Lorsque, à son tour, la reine Mahāpajāpati Gotamī partit fonder le *saṃgha* des moniales, la reine Yasodharā se retrouva très esseulée au palais. Elle se rendit auprès de Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Il n'y a plus personne au palais de Kapilavatthu – dans la famille royale –. Tout le monde est venu à vous. Rendez-moi donc notre fils Rāhulā ! Je le mettrai sur le trône.

— Bhabbakañcā ! Je ne suis pas parvenu à l'éveil pour mon propre avantage, ni pour celui des membres de ma famille. Si je suis devenu Bouddha, c'est pour le bénéfice de la totalité des êtres qui errent dans l'univers. Le fait de jouir des plaisirs sensoriels au sein du *saṃsarā* est comme marcher sur le rebord d'un grand pot. Cela est sans fin : on tourne sans cesse en rond. En faisant ainsi, on récolte une énorme quantité d'*akusala*, qui entraîne dans les mondes inférieurs. Pour cette raison, renoncez vous aussi à la vie du palais et devenez moniale auprès de la Vénérable Mahāpajāpati Gotamī. »

Adoptant les sages recommandations du Bienheureux, la princesse Yasodharā embrassa la vie monacale en rejoignant le monastère de la Vénérable Mahāpajāpati Gotamī. Elle fut intégrée dans la communauté sous son ancien nom, devenant ainsi la Vénérable Bhabbakañcā. Quand elle obtint les instructions de l'entraînement à *vipassanā* qu'elle appliqua aussitôt, elle parvint sans tarder au stade d'*arahanta*. Elle développa aussi les 8 *jhāna* et les 6 *abhiññā*. Quand elle observa ses vies passées, grâce à *pubbenivāsa ñāṇa* (connaissance permettant de voir les existences passées), elle était capable de remonter jusqu'à 16 *asaṅkhyeyya* en arrière. Comme elle était la plus habile du *saṃgha* féminin dans l'emploi des *abhiññā*, Bouddha réunit les deux *saṃgha*, et lui attribua la distinction particulière de *mahābhiññā etadagga*. La Vénérable Bhabbakañcā faisait également partie des quatre êtres les plus compétents dans la connaissance *pubbenivāsa*, avec les Vénérables Sāriputtarā, Mahā Moggalāna et Bākula. Les autres personnes qui eurent développé cet *abhiññā* ne pouvaient connaître leurs vies antérieures jusqu'à seulement 100 000 *kappa* en arrière.

La reine Khemā

L'une des épouses du roi Bimbisāra, la reine Khemā, était une femme splendide, d'une beauté inconcevable qui ne pouvait laisser aucun homme indifférent. Au temps de Bouddha Padumuttara, elle avait effectué de généreuses donations au *saṃgha*, formulant le souhait d'être un jour une femme d'une beauté éblouissante, ce qui fut le cas en cette vie, au temps de Bouddha Gotama. En raison de son inégalable beauté, elle développa un immense orgueil. Elle n'était jamais allée écouter Bouddha enseigner, car elle savait qu'il présentait fréquemment les caractères repoussant du corps, et cette idée lui déplaisait fortement. Le roi voulant inciter son épouse à entendre l'enseignement du Bienheureux, il employa un stratagème judicieux... Il fit appel à des chanteurs pour faire entendre à la reine Khemā, près de sa fenêtre, des chansons vantant les beautés du monastère Veļuvana et de son remarquable parc. Passionnée par les beaux espaces naturels, une fois qu'elle eut entendu ce chant, n'ayant jamais été à Veļuvana, elle ne résista plus au désir d'aller admirer ce lieu.

Par une matinée agréablement fraîche, elle se rendit au monastère Veļuvana, qu'elle n'avait jamais visité, bien que ce soit son propre époux qui l'ait fait bâtir pour Bouddha et le *saṃgha*. Des écureuils se balançaient sur les arbres du parc entourant le monastère. Des étangs étaient jonchés de lis, et le vent léger transportait une délicieuse fragrance de jasmin. Lorsque des gens l'aperçurent, elle se décida à pénétrer dans la salle principale où était Bouddha, de peur d'être sujette aux critiques. Auparavant, sachant que la reine Khemā arrivait vers son monastère, Bouddha créa une jeune femme d'une beauté absolument parfaite, qui, assise non loin de lui, l'éventait paisiblement. Aussitôt que la reine entra dans la salle où Bouddha donnait son enseignement, elle vit la fille, qu'elle fixa sans décrocher son regard. Elle était si surprise par la beauté de cette créature sans défaut qu'elle n'accorda pas la moindre attention à Bouddha. Tout en gardant les yeux rivés sur la création visuelle du Bienheureux, elle pensa :

« Je n'ai jamais vu une femme plus belle que moi. Celle-ci semble si parfaite, serait-elle plus belle que moi ? Je n'ose y croire ! »

Connaissant très bien le contenu des pensées de la reine, Bouddha modifia l'apparence de la jeune femme qu'il eut créée, sous les yeux frappés de stupeur de la reine Khemā. Il la fit progressivement vieillir, à vue d'œil. D'abord, quelques rides apparurent, faisant flétrir peu à peu le visage. Le délicat sourire s'édentait, les splendides cheveux noirs devinrent gris, les bras s'amaigriront, et les yeux perdirent leur éclat. Ensuite, tout le corps se voûta, tandis que la peau devenait toute fanée, avec de grosses tâches de vieillesse, qui apparaissaient comme des champignons de moisissure. Maintenant, les cheveux étaient blancs, le dos tout courbé et la maigreur à son comble. Alors que les dernières dents s'effritèrent, les cheveux tombèrent et le corps, sans force, s'étalait sinistrement sur le sol, sans cesser de décrépiter. Les yeux pourrirent et disparurent au fond de leurs orbites sombres pendant que la peau se décomposait. Peu après, tous les muscles, la chair et les veines avaient fondu, laissant voir le squelette tout entier. Lui-même ne tarda pas

à se délabrer, se désagrégeant en miettes et en poussière, balayées par le vent qui entraînait dans la pièce.

Subjuguée par cette impressionnante vision, la reine eut cette pensée :

« Une fille aussi parfaite finit comme un répugnant squelette, qui, lui-même tombe en poussière ! Ainsi, j'ai toujours été tellement attachée à un corps tout aussi dépourvu de substance, qui subira inévitablement le même sort ! »

Elle prit alors brusquement conscience du processus de l'existence, conditionné par *anicca*, *dukkha* et *anatta* (la fugacité, l'insatisfaction et la non-maîtrise de quoi que ce soit), et en particulier du caractère repoussant et périssable du corps. Elle accepta enfin d'entendre les sages paroles de Bouddha, qui poursuivait son enseignement :

« Le corps expérimente continuellement de nombreux maux. Il est impur, il est impropre, il est pourri. Des éléments absolument abjects en sortent par le haut (la bouche, le nez, les oreilles et les yeux) et par le bas (l'anus et le sexe). Seuls les êtres insensés développent de l'attachement pour ce corps. Les sages n'en veulent plus ; s'efforçant de briser tout attachement pour ce corps, ils se débarrassent de *dukkha*, parvenant ainsi à *nibbāna*. »

Avant que le Bienheureux ne prononçât la dernière phrase, la reine devint *sotāpana*. Entendant la dernière phrase, elle devint *arahanta*. Elle entra ainsi, avec le consentement de son époux le roi Bimbisāra, dans le *saṃgha* féminin, pour embrasser la vie de moniale. Elle deviendrait même l'une des deux plus nobles moniales, recevant à ce titre la distinction d'*aggasāvaka* féminin, par Bouddha.

Remarque : La prise de conscience de la reine Khemā est l'un des rares cas où Bouddha employa ses pouvoirs psychiques de manière visible. Il le fit seulement quand il savait qu'un individu en avait besoin et qu'il ne lui fallait que cela pour provoquer en lui une prise de conscience susceptible de le mener à la compréhension du *dhmma*. Dans ce genre de cas, où Bouddha fit usage de créations visuelles devant un large public, il ne faisait apparaître ces visions qu'aux yeux des individus qui en avaient besoin pour développer leur sagesse.

La courtisane Ambapālīkā

Répugnée à l'idée de naître dans le ventre d'une femme, la futur Ambapālīkā fit le souhait de naître autrement que par accouchement si elle devait renaître dans le monde humain. En raison de ses nombreux *kusala* (actes méritoires), elle réalisa son vœu, quand elle prit vie dans le monde humain, dans un manguier du royaume de Vesālī. Bébé, elle fut recueillie et élevée par le gardien du jardin de manguiers où elle était apparue. En revanche, elle développa jadis un *akusala* (acte de démérite) en insultant une moniale de courtisane. Pour cette raison, cette existence la destinerait à être une prostituée.

Devenue adulte, elle fut si belle que tout le monde voulut l'avoir pour soi. Elle fit l'objet de telles disputes que personne ne pouvait se marier avec, risquant de se faire tuer par de nombreux hommes jaloux qui la désiraient avidement. Pour apaiser ce problème, le roi Licchavī eut l'idée d'attribuer officiellement à la ravissante Ambapālīkā le titre de courtisane de Vesālī. L'État lui alloua une somme de 1 000 « devises » de l'époque par mois, et elle en prenait 50 à chaque homme qui passait la nuit avec elle. Le prix étant élevé, seuls les hommes riches avaient les moyens de goûter à ses amours. Le roi Bimbisāra lui-même, ne résista pas à prendre du plaisir avec elle, tant et si bien qu'il l'a mise enceinte. Lorsque son enfant naquit, un garçon, elle l'appela Vimala. Parvenu à l'âge de quinze ans, le fils d'Ambapālīkā devint disciple de Bouddha comme *sāmaṇera*, avant de devenir moine à l'âge de vingt ans. Quand il se fut convenablement entraîné au *sati-ṭṭhāna* (établissement dans la vision directe de la réalité), il devint *arahanta*.

Un jour, Bouddha arriva avec le *saṃgha* dans le jardin de manguiers d'Ambapālīkā. La fameuse courtisane vint convier Bouddha pour le repas du lendemain. Celui-ci accepta l'invitation. La famille royale de Licchavī se rendait auprès du Bienheureux pour l'inviter, eux aussi, pour le repas du lendemain. En chemin, ils croisèrent la courtisane Ambapālīkā, qui rentrait chez elle préparer sa réception du lendemain. Enchantée, elle s'exclamait tout haut qu'elle avait l'honneur de recevoir chez elle Bouddha et le *saṃgha* pour le déjeuner. Tenant à son invitation, le roi Licchavī lui proposa aussitôt de la lui racheter :

- « Ô Ambapālīkā ! Laissez-nous vous racheter l'honneur de cette invitation !
- Ô Sire ! Je n'ai pas l'intention de vendre cette invitation.
- Je vous donne une immense quantité d'or pour l'avoir.
- Même si vous proposiez de m'offrir le royaume de Vesālī entier, je ne renoncerais pas à cette invitation ! »

Furieux, le roi et sa famille poursuivirent leur chemin jusqu'auprès de Bouddha, devant qui ils s'assirent à une place convenable, se prosternèrent et prononcèrent quelques paroles de politesse, avant de s'adresser à lui :

- « Ô noble Bouddha ! Nous savons que la courtisane Ambapālīkā vous a invité pour le repas de demain, avec le *saṃgha*. Cependant, comme je souhaite également avoir l'honneur de vous offrir une invitation le même jour, je pense qu'il serait beaucoup plus convenable pour vous et pour le *saṃgha* de venir prendre le

repas à mon palais. Ainsi, veuillez accepter mon invitation pour le déjeuner de demain, Vénérable Bouddha !

— J'irai demain, avec le *saṃgha*, prendre le repas chez Ambapālikā, car j'ai accepté son invitation. Quand un moine accepte une invitation pour un repas, chez qui que ce soit, il ne va pas manger ailleurs.

Après le repas, composé de riz au lait et de gâteau, servi avec grand respect, Ambapālikā offrit son jardin de manguiers au Bienheureux et lui fit bâtir un monastère. Après avoir entendu Bouddha délivrer un enseignement, elle abandonna toutes ses affaires et adopta la vie de moniale au sein du *saṃgha* féminin. Son fils lui donna les instructions de *satipaṭṭhāna*, visant à développer la *vipassanā* (vision directe dans la réalité). Elle s'entraîna avec effort et persévérance, et sans que cela ne tarde, elle devint *arahanta*.

Bouddha et ses disciples, quant à eux, parvinrent dans un petit village situé tout près, appelé Veļuva. Comme la mousson était sur le point de commencer, Bouddha décida d'y passer son dernier *vassa*.

(Voir aussi le chapitre « Le dernier vassa de Bouddha ».)

VI

À PROPOS DES PRINCIPAUX DISCIPLES LAÏCS

Le parinibbāna du roi Sudoddhana

Parvenu à la fin de son quatrième *vassa*, après avoir envoyé les moines aller enseigner à travers le pays, Bouddha quitta son monastère de Rājāgaha pour se rendre à Vesālī. Le roi Licchavī, heureux de recevoir le Parfait sur ses terres, fit construire pour lui et ses disciples un monastère à l'ouest de Vesālī. Lorsque sa construction fut achevée, le roi s'approcha respectueusement de Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Veuillez accepter ce monastère et y demeurer durant le prochain *vassa*. »

Comme le Bienheureux accepta par son coutumier silence, ravi de cette bénédiction, le roi partagea sa joie avec tous les habitants du royaume. De nombreux autres logements furent bâtis aux alentours de la capitale pour abriter le *saṃgha*.

Un mois plus tard, le roi Sudoddhana tomba gravement malade. Craignant de disparaître sans avoir revu son noble fils – Bouddha –, il envoya immédiatement un messenger pour l'inviter à son palais. Le roi tenait encore une fois à lui rendre hommage et à entendre sa noble parole. Laissant quelques moines à Vesālī, accompagné de cinq cents moines, le Bienheureux se mit en route pour Kapilavatthu, où son père Sudoddhana l'attendait. Quand il arriva à la capitale, il put ainsi délivrer de nombreux enseignements à son père. Le troisième jour qui suivit l'arrivée de Bouddha à Kapilavatthu, le roi succomba à sa maladie en parvenant au stade d'*arahanta*, ce qui lui permit d'entrer directement en *parinibbāna*. Son corps fût incinéré lors d'une grande cérémonie, après laquelle Bouddha retourna avec ses moines dans son monastère de Nigrodha, aux abords de Kapilavatthu.

Le docteur Jīvaka

Le bébé de la courtisane Sālavatī

Dans la ville de Vesālī, vivait une courtisane, nommée Ambapālīkā (voir le chapitre « La moniale Ambapālīkā »). Devenue célèbre grâce au roi Licchavī qui la laissa exercer en vue d'attirer du monde dans la capitale, la seule prostituée du royaume était d'une beauté éblouissante. Pour cette raison, nombreux étaient les hommes qui furent attirés à Vesālī et beaucoup l'admiraient pour sa contribution à la prospérité de la ville. Un jour, un riche homme de Rājāgaha se rendit à Vesālī pour ses affaires. Comme il fut surpris de constater beaucoup d'animation dans la ville, il se renseigna pour en connaître la raison. On lui expliqua que cela était dû à la courtisane Ambapālīkā. De retour à Rājāgaha, le riche homme rendit visite au roi Bimbisāra, à qui il proposa de conférer à une femme une fonction de fille de joie afin d'instituer au royaume le même attrait dont jouit Vesālī. Approuvant la suggestion du riche homme, le roi ordonna de choisir une fille qui accepterait une telle fonction. Une splendide fille fut trouvée. Nommée Sālavatī, cette jeune femme était talentueuse dans l'art de la danse et du chant. Elle se vit attribuer officiellement le titre de courtisane de Rājāgaha. Son tarif s'élevait à 100 « devises » de l'époque pour la nuit.

Bientôt, l'un des nombreux fils du roi Bimbisāra, le prince Abhaya, alla passer une nuit avec la superbe Sālavatī. Elle sut qu'il était l'un des fils du roi. Sans rien lui dire, elle le laissa la mettre enceinte. Comme sa grossesse l'empêcha d'exercer, elle ne voulut plus accepter de clients. Ainsi, elle donnait divers prétextes à ceux qui la désiraient pour un soir, comme le mal de tête ou des douleurs d'estomac. Dix mois plus tard, naquit un garçon. Comme la courtisane aurait nettement préféré avoir une fille, elle n'aimait pas cet enfant. Préférant s'en débarrasser, elle se demandait où elle allait pouvoir l'abandonner. Quand elle eut réfléchi, Sālavatī plaça son indésirable fils dans une boîte en bois et l'abandonna sur un tas d'ordures, au bord du chemin qu'avait l'habitude d'emprunter le prince Abhaya. Le lendemain, peu après l'aube, quand le prince suivit son chemin, il aperçut une bande de corbeaux se réunissant en cercle autour de la boîte en bois, prêts à manger le bébé. Il demanda à ses hommes :

« Allez voir ce qu'il y a dedans !

— (Une fois le bébé découvert) C'est un nouveau-né qui a été abandonné ici, prince !

— Est-il encore vivant ?

— Il est vivant ! (en pali : “ *jīvaka* ! ”)

— Prenez-le ! Je le ramène au palais. »

En raison de l'exclamation poussée par le valet quand il trouva le bébé, ce dernier fut appelé Jīvaka, « le vivant ». Lorsqu'il eut quelques années, il avait l'habitude de jouer avec les autres enfants du palais. Quand ceux-là se disputaient avec lui, ils l'insultaient méchamment :

« Fils sans père ! Fils sans mère ! gamin trouvé dans un tas d'ordures ! »

Entendant cela, l'enfant vint demander à son père :

« Qui est mon père ? Qui est ma mère ? Est-il vrai que j'ai été récupéré dans un tas d'ordures ?

— Je ne connais pas ton véritable père, ni ta véritable mère. Je ne suis que ton père adoptif. »

Les études de Jīvaka

Une fois que Jīvaka fut devenu jeune homme, il songea :

« Si je n'acquiers pas de connaissances, je serai pauvre. Je dois donc faire des études. Quelle matière vais-je pouvoir étudier ? Je dois développer une connaissance avec laquelle je sois susceptible d'aider les autres. »

Au temps de Bouddha Padumuttara, un *dāyaka* offrit une grande quantité de médicaments et appliqua de nombreux soins au *saṃgha*. Il était un médecin réputé d'une habileté remarquable, connu comme étant le docteur *Sīlava*. Quand le futur Jīvaka le rencontra, il eut la grande volonté d'en faire autant. Quand il apprit qu'une telle fonction exigeait un nombre important de *kusala*, il effectua de nombreuses offrandes à Bouddha Padumuttara et au *saṃgha*. Un jour, il se rendit auprès du Bienheureux. Lorsqu'il se fut respectueusement prosterné devant le bouddha Padumuttara, il s'adressa à lui :

« Ô noble Bouddha ! Tout comme le docteur *Sīlava*, je voudrais être le docteur attitré du bouddha et du *saṃgha* d'un prochain *buddha sāsaṇa* ! »

Quand Bouddha Padumuttara eut vérifié ses *pāramī* et ses conditions futures, il lui donna la certification de son souhait, par le *byādiṭṭa* (parole annonciatrice). Depuis, il ne cessa de développer des *kusala*, spécifiquement orientés vers des actes de soins médicaux. C'est pour cette raison que le jeune Jīvaka fut naturellement porté sur la médecine, et deviendrait doué d'une compétence inégalable en la matière.

Comme il opta rapidement pour la médecine, il demanda aux gens qui se rendaient à Rājāgaha, de toutes provenances :

« D'où venez-vous ? Peut-on étudier la médecine dans votre ville ? Dans quelle école ? »

Un jour, un voyageur venant de Takkasila l'informa que dans sa ville, il y avait un grand professeur de haute compétence, très versé sur les sciences médicales. Comme Jīvaka lui demanda de le ramener avec lui dans sa ville, le voyageur accepta. Ainsi, il quitta discrètement Rājāgaha, sans rien dire à son père, car il craignait qu'il lui dise :

« Il n'est pas convenable pour vous d'étudier la médecine. Je vous défends de partir d'ici ! »

Lorsque Jīvaka arriva à Takkasila, réputée pour sa grande université, il ne tarda pas à rencontrer le grand professeur dont lui avait parlé le voyageur. En le recevant, le professeur l'interrogea :

« Que voulez-vous étudier ? »

— Je souhaiterais étudier la médecine, professeur.

— C'est entendu, si vous êtes prêt à étudier sérieusement, je vous enseignerai.

— Il y a cependant un problème ; je suis sans un sou.

— Ne vous inquiétez pas ! Vous n'aurez qu'à vous occuper de moi et effectuer quelques taches ménagères. »

Ainsi toujours très proche du professeur, Jīvaka devint rapidement le meilleur de ses élèves. Il apprenait beaucoup, très vite, et retenait parfaitement tout ce qu'il étudiait. Au bout de sept ans, il avait déjà développé une compétence sans pareil en médecine. Un jour, il questionna son professeur :

« J'ai vite appris, professeur. J'ai beaucoup appris et je retiens tout ce que j'ai appris. À présent, mes études ne sont-elles pas arrivées à terme ? Que me reste-t-il encore à apprendre ? »

— Bien. Allez chercher des plantes qui soient dépourvues de vertus médicinales. Si vous en trouvez une, apportez-la-moi ! »

L'étudiant Jīvaka alla dans la forêt proche et chercha longuement des plantes qui n'eussent point de propriétés médicinales. Épuisé par sa vaine recherche, il rentra auprès du professeur, lui avouant son échec :

« Professeur ! Je ne suis pas parvenu à trouver une seule plante dont les vertus ne soient pas médicinales.

— Parfait ! Cela prouve que vous êtes en mesure d'exercer à présent, je suis très satisfait de vous ! Vous pouvez vous en aller ! »

Les premiers soins du docteur Jīvaka

Son professeur lui donna quelques sous pour son voyage de retour. Il ne lui en remit toutefois pas suffisamment, car lorsque le docteur Jīvaka parvint à mi-chemin entre Takkasila et Rājāgaha, il se retrouva dans la ville de Sākeṭa, sans un sou pour poursuivre son trajet. Le professeur le fit exprès pour que son élève soit ainsi obligé, pour continuer sa route, de trouver de l'argent par lui-même. Pour ce faire, il n'aurait d'autre choix que de mettre en pratique la médecine qu'il venait d'étudier sept ans durant. Faisant ainsi, il constaterait ses grandes capacités et pourrait alors avoir une grande gratitude envers son professeur. C'est donc ce qu'il fit. Comme il cherchait des personnes qui avaient besoin de soins, il rencontra des gens qui lui parlèrent d'une femme riche souffrant d'un mal de tête qui durait sans relâche depuis sept ans. Ce mal ne s'était jamais amélioré, en dépit des nombreuses consultations dont elle avait déjà fait l'objet. Sa migraine était devenue tristement connue. Le docteur demanda à voir la femme. Lorsqu'il arriva chez elle, il fut reçu par le gardien :

« Qui dois-je annoncer ? »

— Je suis le docteur Jīvaka. Je me propose de soigner Madame qui, m’a-t-on dit, souffre d’une migraine vieille de sept ans.

— Attendez un instant je vous prie. (Le domestique se rendit auprès de sa maîtresse...) Madame, un docteur se propose de vous guérir de votre migraine.

— Quel âge a-t-il ?

— Il a environ vingt-cinq ans.

— Je ne veux pas le recevoir, il est trop jeune.

— (Le domestique retourna vers le docteur...) Madame ne souhaite pas vous recevoir.

— Puis-je savoir pour quelle raison ?

— Elle prétend que vous êtes trop jeune.

— L’âge ne signifie rien ! Laissez-moi soigner Madame. Si mes soins s’avèrent inefficaces, qu’elle ne me donne pas un sou. Seulement si je parviens à la guérir, elle pourra me payer. »

Comme elle consentit, il la consulta, et diagnostiquant son mal, il sut que le beurre constituerait le meilleur remède. Il ordonna donc à un domestique :

« Apportez-moi du beurre ! »

Quand on lui en apporta, il en introduisit dans les narines de sa patiente, et pour bien le faire pénétrer à l’intérieur de sa tête, il souffla dans son nez, de sorte que tout le beurre ressortit par sa bouche. Elle fit ramasser par son domestique tout le beurre échappé de sa bouche. Voyant cela, le docteur craignit que sa patiente fût d’une avarice si sévère qu’elle refuserait de le payer. Quand la dame vit la tête soucieuse du docteur, elle le rassura :

« Ne vous inquiétez pas docteur ! Je vous payerai si je suis satisfaite. Simple-ment, je n’aime pas le gaspillage, c’est pourquoi je récupère ce beurre pour l’éclairage (dans les lampes à huile). »

Ayant terminé ses soins, le docteur se lava les mains. Après sept années de douleurs, le mal de tête de la riche femme disparut soudainement et complètement. Elle fut si ravie que son cœur s’emplit d’une intarissable allégresse. Elle lui donna 4 000 « devises », tout comme son époux, son fils et sa belle-fille, ce qu’il lui fit en tout 16 000 « devises ». À cette belle rétribution, ils ajoutèrent tout le nécessaire à son voyage jusqu’à Rājāgaha : un char attelé de chevaux, des domestiques, etc.

Lorsque le docteur arriva à Rājāgaha, son père adoptif fut réjoui de le retrouver. Comme il estimait qu’il n’avait plus besoin de rien, à présent qu’il était rentré à Rājāgaha, le docteur donna tout ce qu’il avait au prince Abhaya, qui ne voulut plus le laisser repartir :

« Restez ici, je vous en prie ! N’allez plus ailleurs ! »

Le roi Bimbisāra était malade depuis longtemps. Il perdait beaucoup de sang dans ses selles. Le docteur Jīvaka est donc allé le voir. En apportant une seule fois ses soins au souverain, celui-ci fut totalement guéri. Ensuite, il soigna un riche homme qui souffrait de douleurs abominables dans la tête. Une fois qu’il l’eut ausculté, le docteur décida de l’opérer. Il lui ouvrit le crâne duquel il retira deux

insectes parasites minuscules qui rongeaient le cerveau du malade. Quand le patient fut rétabli après l'opération, le docteur lui montra les deux insectes en lui annonçant :

« Si ces deux parasites étaient restés plus longtemps dans votre tête, le petit aurait rongé la totalité de votre cerveau en sept jours, tandis que cinq jours auraient suffi au gros pour vous tuer. »

Un autre riche avait le ventre torturé par une douleur, qui disparut aussitôt que le docteur Jivaka appliqua ses soins.

Les soins apportés au roi Caṇṭapajjota

Plus tard, le docteur se rendit auprès du roi Caṇṭapajjota, de Campānagara, qui souffrait d'une grave maladie. Il était d'une grande faiblesse, incapable de se redresser. Son teint était très pâle, il n'avait plus d'appétit depuis fort longtemps. Après l'avoir ausculté, le docteur Jivaka décréta que son patient devait être soigné à l'aide de beurre. En entendant cela, le roi tressaillit, car il exérait le beurre. Refusant catégoriquement qu'on utilisât du beurre, il ordonna qu'on le soignât à l'aide d'autres produits. Bien que le docteur savait que sa maladie ne pouvait guérir qu'à l'aide d'une potion à base de beurre, il n'osa pas contredire le roi. Cependant, soucieux de guérir son patient, il trouva un moyen de lui faire avaler sa potion à base de beurre, en y mélangeant un ingrédient capable de dissiper l'odeur et le goût du beurre. Le docteur réfléchit :

« Quand le roi aura digéré la potion, il va l'éruer. À ce moment-là, l'odeur du beurre apparaîtra. Il deviendra furieux, il me fera tuer. Je vais lui demander un éléphant pour me sauver. »

Il prétexta alors au roi un besoin d'aller chercher des plantes médicales dans la nature, loin dans la forêt, et qu'il le sollicita pour cela de bien vouloir lui prêter un éléphant. Comme le roi accepta, le docteur Jivaka lui fit avaler le remède et partit sans tarder, au dos de l'éléphant. Il s'empressa aussi loin qu'il le put, ne faisant halte au bord de la route que lorsqu'il estima qu'on ne pouvait plus le rattraper, et il s'installa pour prendre son repas. Lorsque le roi éruca, selon ce qui fut prévu, une violente et nauséabonde effluve de beurre envahit les narines du monarque, qui éclata brusquement dans une rage impérieuse. Il ordonna immédiatement à Kāka, son meilleur coursier – l'homme le plus rapide à la course à pied –, de rattraper le docteur. Lorsque Kāka se mit en route, le roi lui cria pour le mettre en garde :

« Rattrapez-le-moi vite ! Mais méfiez-vous, car les médecins sont vicieux ! S'il vous nourrit, n'acceptez rien, il pourrait vous empoisonner ! »

L'homme courra si vite qu'il arriva bientôt devant le docteur, qui prenait tranquillement son déjeuner au bord de la route, à côté de son éléphant. Surpris de voir le coursier venir le chercher, il parvint toutefois à garder son sang froid et lui proposa un fruit. Comme le coursier refusa, il prit discrètement un peu d'une substance diarrhéique à l'aide de son ongle qu'il planta dans un fruit en le saisissant. Sous les yeux du coursier, il croqua à pleines dents dans le côté non contaminé du fruit

et le lui tendit généreusement. Comme le coursier le vit manger une partie de ce fruit, il pensa :

« Ce fruit ne peut pas être empoisonné puisque ce médecin en a consommé lui-même. Je n'encours alors aucun danger en le mangeant. Je vais donc l'accepter, car cette course m'a donné de l'appétit. »

C'est ainsi que le coursier accepta joyeusement le fruit que lui offrit par le docteur Jīvaka. Un bref instant plus tard, il fut pris d'une violente diarrhée, devenant impuissant à poursuivre sa course après le docteur, qui put tranquillement continuer sa route, jusqu'à Rājāgaha. En arrivant dans le royaume du souverain Bimbisāra, il fut en sécurité.

Remarque : Le rapide coursier Kāka, lors d'une vie passée, rencontra un *pacceka buddha*, qu'il vit de loin. Voulant absolument lui offrir de la nourriture, il s'empara de son propre repas et courut vers lui pour le lui donner. Comme le noble être était déjà loin et commençait à disparaître dans la forêt, c'est non sans grandes difficultés qu'il parvint de justesse à le rattraper, complètement essoufflé. Lorsqu'il eut effectué son acte méritoire, il fit le souhait de devenir dans une existence prochaine, l'homme le plus rapide à la course à pied. C'est pourquoi il fut, au temps de Bouddha Gotama, le plus rapide coureur du monde. Il eut beau rattraper le docteur Jīvaka, mais malheureusement, il ignorait qu'il s'agissait du meilleur médecin du monde.

Le premier soin apporté à Bouddha

La sixième personne que soigna le docteur Jīvaka fut Bouddha. Un jour, alors que Bouddha souffrait de constipation, il demanda au Vénérable Ānandā :

« Ānandā ! J'ai besoin d'un médicament contre la constipation. »

Le Vénérable Ānandā alla avertir le docteur Jīvaka du besoin de son maître. Le docteur donna de l'huile au serviteur attiré du Bienheureux, en le chargeant de la première partie du traitement :

« Vénérable Ānandā ! Quand Bouddha prendra son repas, mélangez cette huile avec son riz. Faites cela trois jours de suite. Le quatrième jour, je viendrai lui donner des médicaments. »

Le Vénérable Ānandā suivit soigneusement la prescription. Le quatrième jour, le docteur arriva près de Bouddha, qu'il ausculta. Ensuite, il lui remit trois feuilles de lotus :

« Ô noble Bouddha ! Reniflez trois fois ces feuilles ! Cela achèvera de vous guérir, vous pourrez retourner aux selles et sans peine. »

L'après-midi, quand le docteur arriva de nouveau, il interrogea le Bienheureux :

« Ô noble Bouddha ! La médecine de ce matin a-t-elle montré son efficacité ? — À merveille ! Cela est très satisfaisant. »

Dès ses premiers soins, la compétence du docteur Jīvaka devint très célèbre, tant en médecine qu'en chirurgie. Outre les soins qu'il se proposait d'offrir au

saṃgha, beaucoup de personnes importantes firent appel à lui, dont des rois et des ministres. Toutefois, son plus grand bonheur était de venir trois fois par jour s'occuper de Bouddha, en vérifiant soigneusement l'état de sa santé.

L'autorisation des robes offertes

En ce temps-là, Bouddha n'avait pas encore autorisé les robes offertes par les *dāyaka*. Seules, les robes faites de tissus abandonnés étaient portées par les moines. Un jour, après le repas, le docteur vint auprès de Bouddha, souhaitant lui offrir une robe. Cependant, Bouddha déclina son offre :

« Les moines n'acceptent pas les robes offertes.

— Ô noble Bouddha ! Je souhaiterais justement qu'ils puissent le faire, car les robes abandonnées sont source de problèmes de santé ; elles procurent beaucoup de maladies aux moines, car elles sont ramassées dans des lieux généralement très sales, où pullulent les bactéries. De plus, cela permettrait aux *dāyaka* de développer de considérables mérites. Pour ces deux raisons, veuillez laisser les moines accepter les robes offertes ! »

Depuis ce jour, Bouddha autorisa les moines à accepter les robes que leur offrent les bienfaiteurs. Aussitôt que les gens furent mis au courant de cette autorisation, ils furent si heureux de cette belle occasion qu'ils furent nombreux à offrir de grandes quantités de robes aux moines.

Conscient des avantages d'avoir le *saṃgha* près de lui, il offrit à Bouddha et au *saṃgha* un parc, peu éloigné de sa propre demeure, dans lequel il leur fit bâtir un monastère, qui porterait le nom d'Ambavana. À l'issue de la cérémonie d'offrande de ce monastère, le Bienheureux délivra un enseignement du *dhamma*. À ce moment-là, le docteur Jīvaka devint *sotāpana*.

Remarque : Avant que Bouddha n'autorise au *saṃgha* d'accepter les robes offertes, chaque moine se procurait lui-même son habit monastique en ramassant des tissus abandonnés. Quand il en avait suffisamment, il les lavait et les déteignait à l'eau bouillante. Ensuite, il les teignait avec une décoction d'écorces (généralement le jacquier), obtenant ainsi une couleur brunâtre, autant destinée à ne pas développer d'attachement pour la beauté d'un vêtement clair que pour donner une teinte unique pour tous les membres de la communauté (symbolisant notamment l'absence de différences de castes ou de niveau social entre les moines). Finalement, les tissus teints étaient cousus ensemble afin d'obtenir un grand rectangle de tissu, constituant une robe à part entière.

Le dāyaka Anāthapiṇḍika (donateur du monastère de Jetavana)

La rencontre du dāyaka Anāthapiṇḍika avec Bouddha

Devenu adulte, le jeune Sudatta prit le nom d'Anāthapiṇḍika. C'était un riche commerçant de Sāvatti. Un jour, il partit pour la ville de Rājāgaha, avec un convoi de cinq cents chars. En arrivant dans la capitale, il logea chez le frère de son épouse, le *dāyaka* Visāla. Ce dernier se préparait à offrir le repas à Bouddha pour le lendemain. Comme il était très occupé à l'organisation de ce déjeuner, il ne prenait pas le temps de parler avec son beau-frère de Sāvatti. Ce dernier lui demanda :

« Vous me paraissez très affairé. Que préparez-vous donc ?

— Demain, je vais offrir le repas à Bouddha.

— À Bouddha ? Bouddha est-il éveillé ? Je l'ignorais. Je suis si réjoui de l'apprendre ! Je veux le rencontrer maintenant ! Je veux lui rendre hommage tout de suite !

— Ce n'est pas possible à présent, il fait déjà nuit. Vous pourrez aller le voir demain si vous voulez lui rendre hommage. »

Durant la nuit, le *dāyaka* Anāthapiṇḍika songeait tellement à la visite qu'il allait rendre au Bienheureux qu'il ne parvenait pas à s'endormir. Quand il aperçut une vive lumière, il s'imagina que le jour s'était levé. La nuit n'en était pourtant pas encore à son dernier tiers, l'aube était encore loin. Cependant, il croyait que le matin arrivait, car des *deva* avaient fait apparaître de la lumière pour l'inciter à se rendre sans plus attendre auprès de Bouddha. Ces *deva*, qui étaient ses amis dans une vie passée, surent par avance les remarquables *kusala* qu'il allait produire. Impatient de rencontrer le Parfait, Anāthapiṇḍika sortit de la maison de son beau-frère et partit à la recherche du monastère de Bouddha. En étant sur le point d'y parvenir, il dut traverser un charnier. La vue de cadavres l'effraya à tel point qu'il décida de rebrousser chemin à grandes enjambées. Les *deva* s'empressèrent alors de l'encourager :

« Vous êtes sur le bon chemin ! Continuez, vous êtes bientôt arrivé ! N'ayez pas peur, il n'y a pas de danger. Chaque pas que vous faites vers Bouddha vaut plus que 10 000 000 ! »

Mis en confiance par ses amis *deva*, il continua sa marche et arriva bientôt tout près du monastère où était le Bienheureux. De là, il l'aperçut, faisant sa marche, et rayonnant une apparence extraordinairement majestueuse. Alors qu'il s'approcha de Bouddha, ce dernier interpella Anāthapiṇḍika par son nom de jeunesse, Sudatta, ce qui lui procura une agréable surprise. On ne connaissait habituellement que son nom d'adulte – Anāthapiṇḍika. Le Bienheureux lui pro-

posa de s'asseoir devant lui, sur le côté, et lui délivra un enseignement, à l'issue duquel il devint *sotāpana*. Il prit le triple refuge, en déclarant à Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Désormais, considérez-moi comme votre *upāsaka* (quelqu'un qui respecte les "trois joyaux", c'est-à-dire Bouddha, son enseignement et sa communauté monastique). Je vous convie demain dans la maison de mon beau-frère Visāla, où je vous offrirai le repas. »

Bouddha accepta par son coutumier silence. Quand il rentra chez son beau-frère, qui s'apprêta à offrir le repas à Bouddha, il lui relata sa rencontre avec le Bienheureux, en lui annonçant l'invitation qu'il lui donna :

« J'ai convié, à mon tour, le noble Bouddha pour le repas de demain.
— Je vous en prie, vous êtes mon invité ; ne faites rien, je m'en occuperai.
— Il en est hors de question ! Je l'ai moi-même invité pour lui offrir le repas, et j'y tiens plus que tout ! »

Le jour suivant, le *dāyaka* Anāthapiṇḍika offrit comme prévu le repas à Bouddha. Lorsque le déjeuner fut terminé, Anāthapiṇḍika l'invita à venir s'installer auprès de sa ville, Sāvathī. Comme Bouddha accepta, il ajouta :

« Attendez un peu, je vais vous construire un monastère pour que vous et le *saṃgha* puissiez loger convenablement. »

Quand il eut achevé ses affaires pour son travail, il décida de rentrer sans tarder à Sāvathī. Sur le chemin du retour, il fit construire de nombreux abris, pour que Bouddha puisse se reposer et faire des haltes pour la nuit, en voyageant de Rājāgaha jusqu'à Sāvathī.

Le monastère de Jetavana

En arrivant à Sāvathī, comme le *dāyaka* Anāthapiṇḍika cherchait un terrain pour la construction du monastère promis à Bouddha, il alla voir le prince Jeta qui possédait un bois vaste et très calme :

« Ô prince Jeta ! Je désire acheter votre bois.
— Mon bois est une merveille ; je ne veux pas le vendre.
— Je suis prêt à vous l'acheter à très bon prix.
— Je refuse de vendre mon bois à qui que ce soit et quelle qu'en soit la somme proposée.
— Je vous en prie, vendez-le moi, je vous donnerai une très grande somme d'argent.
— Il est hors de question que je le vende !
— Pour vous l'acheter, je vous donnerai suffisamment de monnaie pour couvrir intégralement la surface du bois avec des pièces d'argent. »

Pensant qu'il convaincrerait mieux le prince Jeta par la pratique que par la théorie, à l'aide d'un char, il déversa des pièces d'argent dans le bois du prince, de sorte à en recouvrir entièrement la surface. Il y en avait en tout pour 180 000 000 « devises » de l'époque. Cette action eut pour effet un subit change-

ment d'avis de la part du prince. Le *dāyaka* Anāthapiṇḍika put ainsi faire bâtir un monastère aussi gigantesque que majestueux, qui sera connu comme le très fameux monastère de Jetavana, dans lequel Bouddha aura passé le plus de temps : 24 *vassa*. La construction dura neuf mois. Quand tout fut prêt, il invita Bouddha et le *saṃgha*. En l'année 110 de la grande Ère, il offrit le monastère à Bouddha et depuis ce jour, il vint lui-même quotidiennement, trois fois par jour, pour offrir la traditionnelle bouillie de riz dès l'arrivée de l'aube, le repas, des fleurs et divers besoins du *saṃgha*. Il nourrissait ainsi chaque jour cinq cents moines.

Une fois, Bouddha réunit le *saṃgha* pour attribuer une distinction particulière de *dānapati etadagga* au *dāyaka* Anāthapiṇḍika. Cette distinction honore le plus grand donateur : la personne qui offrit le plus au *saṃgha* dans tout le *sāsana*.

La vénération du roi Ajātasatu pour Bouddha

La recherche d'un nouveau maître

Après avoir tué son père, le roi Ajātasatu était accablé de tristesse, rongé par les regrets. Depuis que Devadatta était tombé en enfer, il avait une peur terrible d'être destiné au même sort. Cette pensée l'horrifia à tel point qu'il ne parvenait plus à trouver le sommeil, ni l'appétit. Il doutait constamment sur ce que lui réserverait son avenir. La nuit de la pleine lune de novembre, alors qu'il ne parvenait pas à s'endormir, il sortit de sa chambre et alla dans un endroit de son palais ouvert au ciel. Pour ne pas le laisser seul, ses ministres lui tenaient compagnie. Dans sa mélancolie, le roi dit :

« Cette nuit est magnifique, on voit toutes les étoiles. »

Après un long silence, il demanda à ses ministres :

« Auprès de quel maître serait-il bien que je m'en remette ? »

Chacun des ministres qui lui donna une réponse croyait en un maître religieux différent, parmi ceux qui sont les plus connus, bien que tous aveuglés par les vues erronées. Le premier, qui croyait en l'ascète Pūraṇakassapa, vanta longuement ses qualités, précisant qu'il connaissait aussi bien le passé, le présent et le futur. Lorsqu'il enjoignit le jeune roi à adopter la doctrine de son maître, il resta silencieux. Ensuite, un autre ministre lui exposa les qualités de son maître, le non moins célèbre ascète Makkhaligosa, puis ce fut au tour des autres ministres, de parler de leur maître respectif : Les ascètes Kesakambala, Nāṭaputta, Pakudha-kaccāyana et Sañcaya.

Remarque : L'ascète Nāṭaputta, plus connu de nos jours sous le nom de Mahāvīra, est le fondateur du jaïnisme, religion qui regroupe encore de nombreux adeptes, bien qu'elle ne se soit jamais étendue en dehors du Nord de l'Inde.

À l'instar du premier qui se fut exprimé, les autres ministres ont vanté leur maître et incité le roi à l'adopter. Cependant, il resta chaque fois silencieux. Comme le docteur Jīvaka, qui était aussi l'un des ministres du roi, n'avait rien dit, le roi lui demanda :

« Jīvaka ! Pourquoi ne dites-vous rien ? Chacun a abondamment parlé de son maître. N'avez-vous pas de maître à qui vous faites confiance ? »

Jīvaka se leva et, respectueusement, se courba trois fois de suite, les mains jointes, en direction d'où se trouvait Bouddha. Ensuite, il se tourna vers le roi :

« Ne croyez pas que je n'ai pas de maître ! Bien sûr que j'ai un maître !
— Qui est-il ?

— Mon maître est un être totalement établi dans *sīla*, *samādhi* et *pañña* (la vertu, la concentration et la sagesse). Il est un bouddha, qui enseigne parfaitement le *dhamma*. Il est un *arahanta* digne de recevoir les hommages de tous les *brahmā*, de tous les *deva*, de tous les humains et de tout le reste des êtres. Sire, suivez l'enseignement de ce noble Bouddha !

— Jīvaka ! Amenez-moi auprès de votre maître Bouddha ! Allons-y maintenant ! »

La visite auprès de Bouddha

Comme il était tard, le docteur Jīvaka prépara vite tout ce qu'il fallut pour se rendre auprès de Bouddha. Ils partirent dès que la garde du roi fut prête. Cette garde était constituée de cinq cents superbes femmes, chacune sur son cheval.

Remarque : Le roi n'engageait que des femmes pour sa garde. Étant donné qu'à cette époque, seul un homme était accepté sur le trône, le roi s'assurait ainsi qu'aucun de ses gardes du corps féminins ne s'aviserait de le tuer pour lui prendre sa place.

En se dirigeant vers le monastère où était Bouddha le docteur Jīvaka assura au roi qu'il était avec mille deux cent cinquante moines. Cependant, en s'approchant du monastère du jardin des manguiers, un silence total régnait. Soucieux, le roi devint méfiant, il commençait à croire que le docteur le conduisait dans un guet-apens pour l'exécuter. Quand il aperçut l'air inquiet du roi, le docteur Jīvaka le rassura :

« Sire ! N'ayez pas peur ! Bouddha est bel et bien ici, avec le *samgha*, mais ils sont très silencieux. »

En arrivant dans le monastère, le roi Ajātasatu vit en effet le Bienheureux, dominant une grande salle où mille deux cent cinquante moines étaient réunis, assis dans une grande paix. Leur apparence sereine conférait à l'endroit une atmosphère de grande quiétude. Comme il avait tué son père – le roi Bimbisāra – qui était l'un des principaux *dāyaka* du Bienheureux, il baissa la tête quand il se trouva devant lui, sans oser lui dire un mot. Alors Bouddha prit la parole :

« Ajātasatu ! En voyant tous ces moines silencieux, à quoi pensez-vous ?

— Ô noble Bouddha ! Je pense à mon fils. Je serais ravi qu'il puisse demeurer aussi tranquille comme ces nobles moines ! »

En tenant ce propos, le roi pensa au dialogue qu'il aurait inévitablement avec son fils, un jour ou l'autre :

« Ô père ! Où est mon grand-père ?

— Votre grand-père est mort, fils.

— Comment est-il mort ?

— Je l'ai tué.

— Pourquoi l'avez-vous tué ?

— Pour prendre sa place sur le trône. »

Il en conclut que son fils aura probablement la même idée :

« Il voudra donc me tuer pour prendre ma place sur le trône, de la même manière. S'il restait paisible comme un moine, j'écarterai à ce vilain sort. »

Quand il émergea de ses pensées, il questionna Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Quels sont les avantages de la vie de moine ?

— À qui avez-vous déjà posé cette question ?

— J'ai demandé ça aux ascètes Pūraṇakassapa, Makkhaligosāla, Kesakambala, Nāṭaputta, Pakudhakaccāyana et Sañcaya. Ils ont été incapables de me répondre de manière satisfaisante.

— Je vais vous dire, Ajātasatu, quels sont les avantages de la vie de moine. Lorsqu'on est moine, il y a de nombreux avantages pour la vie présente. Par exemple, un pauvre paysan pense : « Je suis un être humain, et le roi Ajātasatu aussi. Je suis pauvre, et lui est riche. Comment faire pour être riche comme lui ? » Il se débarrasse de toutes ses possessions et devient moine. Quand il croise le roi, que se passe-t-il ? C'est le roi qui lui doit le respect, car sa noble conduite le place au-dessus de tous, même les hommes les plus importants de la société. Cela n'est qu'un des innombrables avantages de la vie présente d'un moine. Un autre avantage est d'avoir tout son temps pour se consacrer à *samatha* pour réaliser les *jhāna* et à *vipassanā* pour réaliser les stades de *sotāpana*, *sakadāgāmi*, *anāgāmi* et *arahanta*. »

En entendant Bouddha enseigné, le roi fut enchanté. Il lui déclara :

« Avant, comme j'étais inconscient, débordant d'orgueil et d'avidité, j'ai tué mon père qui était un être noble. Pour ne plus commettre d'actes nuisibles, je m'efforcerai de mon mieux. Veuillez me considérer comme votre disciple laïque ! »

Quand le roi fut rentré au palais avec ses sujets, Bouddha dit à ses moines :

« Si le roi Ajātasatu n'avait pas tué son père, il aurait pu être *sotāpana* aujourd'hui. Quand il mourra, il ira dans le monde des enfers, dans la sphère située juste au-dessus de celle où se trouve Devadatta (donc légèrement moins douloureuse). Grâce à tous les *kusala* qu'il va effectuer pour le *saṃgha*, il n'y restera que 60 000 ans. Ensuite, il renaîtra plusieurs vies de *deva* et d'humains, avant de devenir *pacceka buddha*. »

Depuis cette nuit, le roi Ajātasatu développa une vénération sans pareil pour Bouddha. Ses moindres efforts furent consacrés à servir Bouddha, le *dhamma* et le *saṃgha*, qu'il soutenait très activement, tandis qu'il ne se rendit plus jamais auprès des maîtres *tiṭṭhi* (êtres développant des vues erronées). Le roi Ajātasatu développa ainsi une vénération sans bornes durant les huit ans qui passèrent avant que Bouddha n'entre en *parinibbāna*. Trois mois après la disparition du Bienheureux, c'est lui qui soutiendra l'organisation du premier grand concile, tenu dans le souci de préserver intact le noble et précieux enseignement de Bouddha.

Le roi Ajātasatu aura été le *puthujana* qui avait le plus de vénération pour Bouddha.

Remarque : Un être ne peut pas devenir *ariyā* au sein d'une existence lors de laquelle il commet un *pañcānantariyakam*, l'un des cinq *akusala* qui empêchent la réalisation du *dhamma* dans la vie présente : 1) tuer sa mère, 2) tuer son père, 3) tuer un *arahanta*, 4) blesser un bouddha (il n'est pas possible de tuer un bouddha omniscient), 5) créer une division au sein du *saṃgha*.

VII

LES PRINCIPAUX SERMONS

La démonstration des pouvoirs psychiques

Les trois types de pouvoirs psychiques

Lorsque Bouddha demeurait dans le magnifique parc de Pavarika, situé près du village Nalanda, un certain Kevaddha vint auprès de lui. Après s'être assis à une place convenable, il se prosterna respectueusement devant le Bienheureux, lui prononça quelques paroles de politesse, avant de s'adresser à lui :

« Ô noble Bouddha ! Nalanda est une ville couronnée de succès. Ses habitants baignent dans la prospérité, ils ont confiance envers vous. Afin d'accroître et de maintenir solidement cette confiance, il serait bien que vous présentiez quelques démonstrations d'*abhiñña* (pouvoirs psychiques).

— Kevaddha ! Je n'enseigne pas le *dhamma* de cette façon. »

Lorsque Nalanda réitéra sa sollicitation une seconde, puis une troisième fois, Bouddha répondit chaque fois à l'identique. Ensuite, il expliqua les trois types de pouvoirs psychiques :

- « 1) Il y a les pouvoirs psychiques qui consistent à produire des créations visuelles, à traverser les murs, à voler dans les airs, à marcher sur l'eau sans s'y enfoncer (etc.).
- 2) Il y a les pouvoirs psychiques qui consistent à connaître les pensées et les vies passées d'autrui.
- 3) Il y a les pouvoirs psychiques qui consistent à guider les êtres selon leurs *pāramī* (maturité) par l'emploi de moyens qui leur sont appropriés.

Les deux premiers types de pouvoirs psychiques, s'ils sont employés pour le plaisir ou pour impressionner les gens, ils ne diffèrent alors pas d'une vulgaire performance de prestidigitation. Les moines qui les pratiquent dans ce but sont une source de honte, d'humiliation et de dégoût pour le *saṃgha*. Si les moines prennent l'habitude de susciter la confiance des gens envers le *dhamma* à l'aide de ces moyens, le jour où ils ne seront plus capables de développer ces pouvoirs psychiques, le *sāsana* (l'enseignement de Bouddha) prendra fin. De tels moyens sont en mesure d'impressionner et de convertir des foules vers sa propre doctrine, mais ils n'apportent pas la connaissance du *dhamma*, ils sont sans le moindre bénéfice pour sortir les êtres du *saṃsarā* (cycle des renaissances).

Le troisième type de pouvoirs psychiques aide les êtres à se débarrasser de la souffrance. C'est le seul type de pouvoirs psychiques qui soit digne d'être pratiqué. Quand un moine voit un individu prisonnier de la passion, rongé par l'avidité, il emploie ses pouvoirs pour lui apprendre à se libérer de la passion, de l'avidité. Quand un moine voit un individu esclave de la colère, dévoré par l'aversion, il emploie ses pouvoirs pour l'aider à contrôler sa colère et son aversion. Quand un moine voit un individu sous l'emprise de l'ignorance, il emploie

ses pouvoirs pour l'aider à se défaire de son ignorance en développant la connaissance de la nature de la réalité. Voilà les pouvoirs psychiques qu'il est sain et constructif d'employer. »

L'interdiction d'exhiber les pouvoirs psychiques

Un jour, alors que Bouddha avait 20 *vassa*, certains brahmanes de la ville de Rājāgaha avaient des doutes quant à la sagesse et à la capacité des moines. Quelques-uns allaient jusqu'à affirmer qu'il n'y avait plus un seul *arahanta* dans le *saṃgha*, ce qui eut pour conséquence d'alarmer beaucoup de gens. Un riche brahmane de la capitale, était pour sa part, persuadé qu'il n'y avait plus un seul moine doué de pouvoirs psychiques. Ayant réfléchi à un moyen de le prouver aux habitants de la ville, il eut une idée, qu'il mit aussitôt en œuvre. Il fit accrocher un bol en bois de santal au sommet d'un poteau de soixante coudées (environ trente mètres) de hauteur et proclama devant la foule :

« Je fais la promesse d'adopter la doctrine du moine qui serait capable de prouver qu'il est *arahanta* en montrant son habileté à voler dans les airs en allant décrocher ce bol ! »

Remarque : Au temps de Bouddha, les *arahanta* avaient systématiquement des pouvoirs psychiques. Le brahmane était cependant mal informé, car les *arahanta* étaient loin d'être les seuls à être doués de ces pouvoirs. En effet, même les *puthujana* (êtres qui ont encore des vues erronées) peuvent en développer certains.

Comme le bol de santal demeurait toujours à sa place, le riche brahmane alla jusqu'à affirmer formellement l'absence d'*arahanta* dans le monde. Consternés, les habitants s'enivrèrent d'alcool toute la nuit durant. Nombreux étaient ceux qui ne voulaient plus respecter les moines. Craignant que cela pût porter gravement atteinte à la foi et à la confiance des gens envers le *dhamma*, un moine, le Vénérable Piṇḍālasāradvāja, exécuta avec une grande aisance l'exploit encouragé par le brahmane. Cela eut pour effet de conduire la ville entière dans un grand tumulte de joie et de satisfaction.

Le riche brahmane se rendit auprès du Vénérable Piṇḍālasāradvāja. Épris d'admiration, il lui demanda de l'accepter comme disciple. Plus tard, le riche brahmane se rendit vers Bouddha accompagné de nombreux amis :

« Ô noble Bouddha ! Vos moines ont de merveilleux pouvoirs psychiques. Je voudrais qu'ils fassent une démonstration à mes nombreux amis que voici avec moi. J'ai énormément d'admiration pour le *saṃgha* depuis que j'ai assisté à l'exploit du Vénérable Piṇḍālasāradvāja. »

Lorsque le brahmane eut relaté l'exploit du bol de santal accroché à 60 coudées de hauteur, Bouddha fit appeler le Vénérable Piṇḍālasāradvāja et ordonna que l'on casse le bol de santal pour en faire un médicament à oindre. Réunissant le *saṃgha*, il établit que dorénavant, les moines ne devraient plus jamais exhiber leurs pouvoirs psychiques :

« Il n'est pas convenable de fasciner la foule à l'aide des *abhiñña*. Je refuse que les moines fassent connaître ou exposent les avantages du *dhamma* à l'aide de tels moyens. J'autorise l'emploi des *abhiñña* uniquement en cas de danger immédiat ou pour connaître un individu dans le but de mieux l'aider par des recommandations utiles, mais jamais en lui montrant des choses causées par les *abhiñña*. »

La préparation du spectacle de démonstration des *abhiñña*

Quelques temps plus tard, lorsque Bouddha demeurait au royaume de Sāvatti, dans le monastère de Jetavana. Heureux de pouvoir narguer le *saṃgha*, un groupe de *titthi* (individus adoptant des vues erronées) eut le projet d'organiser un spectacle de démonstration de pouvoirs psychiques. Pour mener à bien leur spectacle public, ces *titthi* s'attelèrent à la construction d'un grand abri, et ne manquèrent pas d'en avvertir par avance toute la population du royaume. Quand le roi Pasenadi Kosala prit connaissance de la nature du spectacle qui se préparait, il se rendit vers Bouddha afin de lui faire part de l'événement, avant de lui proposer :

« Ô noble Bouddha ! Laissez-moi vous bâtir un grand abri afin que vous puissiez rabaisser l'orgueil de ces *titthi*.

— Ne vous donnez surtout pas cette peine !

— Si je ne m'en charge pas, qui va le faire ?

— Le *deva* Sakka (le roi des *deva*) le créera pour moi.

— À quel endroit montrerez-vous vos pouvoirs psychiques ?

— Sous un manguier.

— Quel jour choisirez-vous pour votre démonstration ?

— Le jour de la pleine lune de juillet.

— À quel endroit devront s'installer tous ceux qui souhaitent assister à votre démonstration ?

— Ne vous inquiétez pas pour cela ; on me verra de n'importe où sur la Terre. »

En sortant de cet entretien avec Bouddha, le roi Pasenadi Kosala s'empessa de dépêcher des messagers dans toutes les directions afin de prévenir toute la population de son royaume de l'événement. Quand les *titthi* entendirent que Bouddha effectuerait sa démonstration sous un manguier, ils firent couper tous les manguiers. Le matin du jour de pleine lune de juillet, il n'y avait plus un seul manguier ; il n'en subsistait pas même une pousse, hormis dans le jardin du roi, où personne n'aurait osé les saccager. Faisant sa collecte de nourriture dans Rājāgaḥa, le Bienheureux arriva au palais du roi.

À cette saison, il n'y avait plus de mangues depuis longtemps. Toutefois, il en subsistait une, dans le jardin du roi, pas plus, ni moins. C'était un fruit magnifique, généreux de taille et mûr à la consommation. Quand Kaṇḍa, le gardien du jardin, le vit, il le cueillit pour aller le donner au roi. Néanmoins, aussitôt qu'il aperçut le Parfait avec son bol, il eut le grand plaisir de le lui offrir. Ayant collecté suffisamment de nourriture pour la journée, Bouddha s'installa à l'extérieur,

non loin du jardin royal, pour y prendre son repas. Lorsqu'il finit de manger, il donna le noyau de la mangue au gardien :

« Kaṇḍa ! Plantez ce noyau !

— Vénérable Bouddha, où voulez-vous que je le plante ?

— Ici même ! »

Une fois le noyau planté, le gardien vint verser de l'eau sur les mains du Bienheureux pour qu'il se les lavât. En tombant sur le sol, l'eau arrosa le noyau. À ce moment, grâce aux pouvoirs de Bouddha, le noyau s'ouvrit, et un immense et superbe manguier poussa en un instant. Étonné de l'apparition soudaine du manguier, Kaṇḍa alla avertir le roi et tous les gens qu'il croisa. L'arbre portant déjà de nombreux fruits, le gardien les cueillit pour les offrir au *saṃgha*. Le roi ordonna qu'un important déploiement de gardiens se tint autour de l'arbre pour le protéger des *titthi* mal intentionnés. Les gens qui voulaient voir l'arbre de près arrivaient en masse. Tout le monde cueillait les délicieuses mangues de l'arbre, qui repoussaient aussitôt, de sorte que le manguier en était constamment plein. Désagréablement surpris d'apprendre que se dressait encore un manguier, les *titthi* tentèrent d'aller le couper. Aussitôt qu'ils parvinrent auprès de l'arbre, les gens, qui les avaient en horreur, leur lancèrent les noyaux des mangues sur la tête. Apeurés par cette hostilité collective, les *titthi* s'enfuirent à toutes enjambées vers le grand abri qu'ils venaient d'achever pour leur spectacle de démonstration de pouvoirs. Le roi *deva* Sakka donna lieu à un puissant ouragan qui détruisit l'abri des *titthi*, tout en prenant soin d'épargner les maisons alentour. Ensuite, il déclencha une pluie diluvienne malgré la saison, ciblée au même endroit. Désespérés dans les décombres de leur abri, pataugeant dans la boue provoquée par la tempête, les *titthi* s'enfuirent des lieux. Leur chef, accablé de désespoir, s'attacha un lourd pot autour de la tête et se donna la mort en se jetant dans la rivière. Il reprit naissance dans le monde des enfers. Les *titthi*, n'avaient en fait aucun pouvoir psychique. Leur fanfaronnade n'avait eu pour but que l'exaspération des moines dont Bouddha avait interdit l'emploi public des pouvoirs psychiques.

La démonstration des pouvoirs de Bouddha

Pour rabaisser l'orgueil des *titthi*, Bouddha déploya pleinement ses pouvoirs. Il fit apparaître une allée de pierres précieuses flottant haut dans l'air, et il s'élança jusqu'au-dessus de celle-ci. Ensuite, il demeura immobile un instant, flottant dans le vide. De là, il entra dans le quatrième *jhāna*. Il fit jaillir de grandes flammes par certaines parties de son corps, comme les oreilles, les yeux, la bouche ou même les pores de sa peau, tandis que de l'eau émergeait par d'autres parties de son corps. Il créa ensuite un autre bouddha de telle sorte qu'on ne pouvait plus savoir qui était le vrai. L'un était assis, l'autre debout. Quand le premier se leva pour marcher, l'autre s'allongea. Les deux se mirent alors à discuter du *dhamma*, se posant tour à tour des questions, auxquelles l'autre répondait, comme s'ils avaient été deux êtres totalement distincts. Tout le monde pouvait les voir clairement, quel que soit le lieu où ils étaient.

Remarque : Pour déployer une *abhiñña* (quelle que soit l'*abhiñña* et pour qui que ce soit), une personne doit préalablement et nécessairement entrer dans les quatre premiers *jhāna*, car ce n'est qu'à l'issue du quatrième *jhāna* qu'ils peuvent être développés. Les êtres les plus habiles sont capables, à tout moment, d'entrer successivement dans les quatre *jhāna* en l'espace d'une fraction de seconde, comme certains des plus grands disciples de Bouddha.

Plus tard, lorsque la démonstration fut terminée, Bouddha ne redescendit pas. Au contraire, il monta et disparut dans le ciel. Il partit directement chez les *deva*, où il s'assit sur une grande pierre plate nommée Paṇḍukamdalā. Il resterait là-haut, où il passerait les trois mois du *vassa*. Ne le voyant plus réapparaître, certains se mirent à pleurer. Beaucoup l'attendaient, et s'installaient sur place, le regard fixé dans le ciel, là où le Bienheureux avait disparu. On demanda au Vénérable Mahā Moggalāna :

« Ô noble Vénérable ! Où Bouddha a-t-il pu partir ?

— Ne me le demandez pas ! Demandez cela au Vénérable Anuruddhā ! »

Le Vénérable Mahā Moggalāna connaissait très bien la réponse, mais il voulait mettre à l'épreuve les capacités du Vénérable Anuruddhā, qui fut parfaitement capable de répondre :

« Il est parti dans la sphère Tāvātimsā du monde des *deva*. Il reviendra dans notre monde à la pleine lune marquant la fin du *vassa*. »

Comme les gens voulurent néanmoins l'attendre dès cet instant, ils s'installèrent tous dans la ville de Sāvattthi, même ceux dont la résidence était loin de la capitale.

L'enseignement de l'abhidhamma

Le vassa de Bouddha dans le monde des deva

En arrivant dans le monde des *deva*, Bouddha revit sa mère, qui avait repris naissance dans ce monde, sous le nom de Santusita. Il enseigna les sept parties de l'*abhidhamma*, en particulier à l'être qui fut sa mère (Māyādevī), mais aussi à tous les *deva*.

Remarque : De nos jours, personne ne peut être certain du sexe de la mère de Bouddha lorsqu'elle renaquit chez les *deva*. Certains prétendent qu'elle est devenue un *deva*, d'autres assurent qu'elle est devenue une *devī*.

Pendant les trois mois qu'il passa dans le monde des *deva*, il enseignait sans interruption, de nuit comme de jour. Pour s'alimenter, il descendait chaque jour dans le monde humain. Parfois, il allait collecter sa nourriture à la cime des montagnes Himavantā où, bien qu'aucun homme n'y vivait, des *deva* lui versaient de la nourriture provenant de leur monde. Parfois, il allait collecter sa nourriture très loin, là où personne ne le connaissait, mais grâce à ses pouvoirs psychiques, il savait vers qui aller, dans les contrées lointaines où le *sāsana* était inconnu, vers des gens dotés d'une immense foi et d'un respect naturel envers les renonçants. Il n'allait pas faire sa collecte dans le *majjhima desa*, car il ne voulait pas être embarrassé devant les gens qui l'auraient invité. S'il évitait ce type de situation, c'est parce qu'il ne devait pas perdre de temps sur Terre ; il devait vite remonter pour continuer l'enseignement de l'*abhidhamma*. Après avoir pris son repas dans une forêt de santal, il prenait un peu de repos et il enseignait un rapide résumé au Vénérable Sāriputtarā, avant de remonter dans le monde des *deva*.

Le Vénérable Sāriputtarā était capable de restituer l'intégralité des enseignements grâce à la version « concentrée » des enseignements que le Bienheureux lui laissait. Il transmettait alors à son tour l'*abhidhamma* à ses cinq cents disciples. Bouddha parvenait à enseigner l'*abhidhamma* aux *deva* sans la moindre interruption, car pendant qu'il descendait chaque jour sur Terre pour y collecter son repas, le consommer et enseigner l'*abhidhamma* en abrégé à son noble disciple, il créait un double qui le relayait ! Ainsi, il créait par avance toutes les paroles que sa copie allait enseigner. Seuls, les *deva* les plus doués de pouvoirs s'en rendaient compte.

La descente dans le monde humain

Sept jours avant la fin du *vassa*, le Vénérable Mahā Moggalāna demanda à Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Où comptez-vous descendre à la fin du *vassa* ?

— Savez-vous où le Vénérable Sāriputtarā a passé le *vassa* ?

— Près de la ville de Saṅkassanagara.

— Très jute. À la pleine lune, je descendrai à la porte sud de cette ville. Les gens souhaitant m'accueillir n'auront qu'à se rendre là-bas. Cet endroit se situe à 30 *yūjanā* de Sāvattthi.

— Entendu, Vénérable Bouddha. Je transmettrai cette information. »

Le jour de pleine lune d'octobre, le Bienheureux acheva d'enseigner l'*abhidhamma*. Les *deva* qui l'écoutaient – dont son ancienne mère – devinrent *sotāpana*. Ensuite, il annonça au roi des *deva* Sakka :

« Puisque mon enseignement est terminé, je retourne dans le monde humain. »

Le roi *deva* prévint alors les autres *deva*. Pour descendre jusqu'à la porte sud de Saṅkassanagara, Bouddha fit apparaître un escalier, fait de matières précieuses, qui se divisait en trois parties : une partie centrale et une partie de chaque côté. La partie centrale, sur laquelle le Parfait descendit, était en pierres précieuses, l'une des parties de côté était en or, et l'autre en argent. Sur les côtés, le roi Sakka en tête, descendaient les *deva* qui accompagnaient Bouddha, tenant au-dessus de lui des ombrelles. Le spectacle de cette descente majestueuse émanait une noblesse et une splendeur sans pareilles. Bouddha avait fait en sorte que chacun des humains puisse tout voir, y compris les *deva* qui l'escortaient. Il rayonnait des six nobles couleurs, sous l'acclamation de l'immense foule venue l'accueillir. Parmi eux, beaucoup eurent une forte envie de devenir un bouddha. Certains *deva* jouaient de la harpe, d'autres de la flûte, d'autres encore, du tambourin, tout en descendant les somptueux escaliers. Tout le monde adorait Bouddha, le vénérait, se prosternait, tout en admirant sa magnificence. Parvenu au bas des escaliers, il délivra un enseignement aux êtres présents. À l'issue de cet enseignement, certains devinrent *sotāpana*, d'autres *sakadāgāmi*, d'autres encore *anāgāmi*.

Le brahmā Baka

Les convictions du brahmā Baka

Lorsque Bouddha demeurait au royaume de Sāvatti, dans le monastère de Jetavana, un matin, comme il le faisait chaque jour, il balaya le monde à l'aide de son œil mental, capable de tout voir. Il s'interrogea alors :

« À qui vais-je délivrer un sermon aujourd'hui ? »

Ce matin-là, il vit un *brahmā* (être demeurant dans le plus élevé des six groupes de mondes, où la matière est très subtile ou inexistante). Il vivait dans la sphère d'Ābhassara, et s'appelait Baka. Il y a très longtemps, alors que ce *brahmā* était encore un humain, il s'entraîna au développement de la concentration *samatha* durant cent mille ans. Après quoi, il reprit naissance chez les *brahmā*, tout d'abord dans la sphère propre au quatrième *jhāna* (absorption due à la concentration pure) – nommée Vehapphala – pendant cinq cents *mahākappa*. Ensuite, il reprit naissance dans la sphère propre au troisième *jhāna* – nommée Subhakiṇa – pendant soixante-quatre *kappa*, et enfin, où il se trouva à ce jour, dans la sphère propre au deuxième *jhāna* – nommée Ābhassara, durant déjà huit *kappa*. Il fut donc dans cette sphère depuis tellement longtemps, et il avait vu tant de fois l'univers s'anéantir et se reformer, qu'il eut totalement oublié ses existences passées. Étant donné qu'il était complètement absorbé dans les états extatiques, il oublia même sa précédente vie de *brahmā*, déjà très lointaine.

Ayant pratiqué exclusivement la méditation *samatha* (concentration sur un objet unique), il n'avait pu développer la connaissance juste de la réalité. Il vivait depuis si longtemps qu'il était convaincu qu'il avait toujours été, et qu'il ne mourrait jamais. N'étant pas en mesure de voir les *brahmā* des sphères supérieures, il ne se douta même pas qu'ils pussent exister. Comme il était le plus vieux de sa sphère, et qu'il avait vu d'innombrables êtres naître et mourir, il était persuadé que personne n'avait existé avant lui. De plus, son état extatique était si intense que tout ce qui se produisit coïncidait parfaitement avec ses souhaits. Quand un univers avait disparu et que le suivant n'était pas encore apparu, il eut cette pensée :

« Il serait bien qu'il y ait un univers. »

En ce temps-là, un univers se forma. Il pensa ensuite :

« Il serait bien qu'il y ait des êtres dans cet univers. Il serait bien qu'il y ait aussi des êtres qui apparaissent près de moi. »

En ce temps-là, des êtres firent leur apparition dans l'univers. Des êtres apparurent aussi près du *brahmā* Baka, qui fut alors convaincu d'avoir créé l'univers, ainsi que les êtres qui le peuplent. Comme les *brahmā* de sa sphère arrivèrent tous après lui, ils crurent à ses propos, se persuadant tous des mêmes croyances.

Remarque : Plus la concentration est développée, plus rares sont les éléments susceptibles d'interférer ou de créer des obstacles. Dans les états dus aux *jhāna*, la concentration est tellement développée que même les pensées ne sont plus en contradiction avec les événements.

Remarque : Les religions monothéistes sont nées de cette façon. Dans toute l'histoire de l'humanité, des mystiques sont parvenus à développer les quatre *jhāna*. Cela permit à certains d'entre eux de développer la capacité de communiquer avec l'un ou l'autre de ces êtres, vivant dans l'une des vingt sphères du monde des *brahmā*. Chacun de ces *brahmā*, à l'instar du *brahmā* Baka, était intimement persuadé d'avoir créé l'univers et d'être éternel. À l'issue de leurs absorptions, convaincus d'avoir rencontré le dieu tout puissant, bien qu'agissant avec la plus grande sincérité, ces mystiques répandirent les plus grandes religions de ce monde, qui prennent leur source dans l'ignorance de ces *brahmā*, qui n'ont d'autre ambition que d'être vénérés par tous les êtres de l'univers. Par ailleurs, nous pouvons constater que le but proposé par la plupart des religions est une existence dans une sphère de bonheur éternel, une unification avec la divinité, ou une vie de *brahmā* (ce qui, pour ainsi dire, revient au même).

Par conséquent, le *brahmā* Baka pensait qu'il était totalement libre de vieillesse, de maladie et de mort. Ignorant du *dhamma* et n'éprouvant rien d'autre qu'un intense et continu bonheur que sa condition lui conférerait, il était certain d'être en permanence dans *nibbāna*.

Comme Bouddha vit clairement tout cela, il décida d'aller rencontrer ce *brahmā* dès qu'il aurait fini son repas, afin de lui faire rejeter ses fausses vues. Quand il arriva là-bas, dès que le *brahmā* Baka aperçut le Bienheureux, il l'interpella :

« Gotama ! Il est très bien que vous veniez me rendre visite. Vous avez passé beaucoup de temps dans le monde humain, vous arrivez tard, ici. Absorberez-vous donc dans *samatha* ! Si vous vous entraînez bien, cela vous permettra d'apparaître ici, où seul règne un parfait bonheur. Dans cette sphère, il n'y a pas de vieillesse, ni de maladie, ni de mort. Le monde des *brahmā*, c'est *nibbāna* ! »

Le sermon de Bouddha au *brahmā* Baka

Bouddha délivra un sermon à l'intention du *brahmā* Baka, devant tous les *brahmā*, qui écoutèrent attentivement :

« Ô *brahmā* ! Écoutez-moi tous, je vais parler... Ce *brahmā* Baka est plongé dans l'obscurité. Il dit à tous : “ Si vous voulez du bonheur, venez vers moi ! ” Il pense que le monde des *brahmā* (le plus confortable des six mondes) est *nibbāna* (l'extinction totale des sensations). Il pense également qu'*anicca* (la fugacité) est *nicca* (la permanence), que *dukkha* (l'insatisfaction) est *sukha* (le bonheur), qu'*anatta* (l'absence d'entité propre des choses) est *atta* (l'entité propre des choses), et qu'*asubha* (l'imperfection) est *subha* (la perfection). Il n'a pas la moindre notion de *nibbāna*.

— Gotama ! Je ne suis pas le seul à adopter ces croyances. Tous les *brahmā* qui nous entourent en ce moment ont précisément les mêmes croyances.

— Un voleur qui se fait arrêter, dans l'impossibilité de nier son fait, déclare que de toute façon, tout le monde vole. Vous prétendez, exactement de la même manière, que les autres ont la même croyance que vous. Sachez bien que vous n'êtes pas éternel ; vous allez mourir, le jour où votre espérance de vie aura échu. Vous n'êtes pas dans la plus haute sphère. Au-dessus de vous, il y a encore la sphère

Vehapphala (sphère propre au troisième *jhāna*), au-dessus de laquelle il y a la sphère Subhakiṇa (sphère propre au quatrième *jhāna*), au-dessus de laquelle il y a encore bien d'autres sphères (sphères immatérielles). Savez-vous pourquoi vous êtes aujourd'hui dans la sphère d'Ābhassara des *brahmā* ?

— Non, je l'ignore.

— Autrefois, il y a très longtemps, lorsque vous étiez encore un être humain, vous viviez dans un royaume appelé Bārāṇasī. Vous étiez un brahmane et portiez le nom de Kesava. Prenant conscience des innombrables imperfections qui entachent la vie humaine, vous avez adopté la vie d'ermite, durant laquelle vous avez ardemment développé la concentration *samatha*, obtenant ainsi les *jhāna*. Un jour, une caravane de cinq cents marchands traversait un grand désert, dans lequel elle s'est perdue. Ils ont tourné en rond durant sept jours. N'ayant plus de vivres, ni même une seule goutte d'eau, ils pensaient qu'ils allaient mourir. Ne voyant plus l'intérêt à marcher inutilement sous le lourd accablement du soleil, ils se sont allongés, résignés à mourir. À ce moment, l'ermite que vous étiez les a vus — à l'aide de ses pouvoirs psychiques. Épris de compassion pour ces gens, il leur a fait apparaître eau et nourriture en abondance, ainsi que des oasis riches en arbres et en eau. Grâce à cela, tous ont pu regagner leur ville, sains et saufs. Cela a été votre premier grand mérite.

Un jour, alors que l'ermite Kesava demeurait près d'un village, une bande de brigands a entièrement pillé ce village, emportant tout avec eux : les objets de valeur, les meubles, les réserves de nourriture, le bétail, et même les femmes. L'ermite Kesava entendit des cris et des pleurs de femmes et d'enfants maltraités. Par compassion, voulant mettre un terme à l'oppression subie par ces villageois, il créa une grande troupe armée dirigée par des généraux. À la vue des soldats, pris d'une terrible peur, les brigands se sont échappés en courant, abandonnant tout leur butin sur place. Toujours avec ses pouvoirs, l'ermite remit en un très bref instant toutes les affaires proprement en place, dans leurs maisons respectives. Cela a été votre deuxième grand mérite.

Un jour, dans le royaume de Bārāṇasī, un roi envoya un ministre et des hommes pour aller chercher des éléphants et des chevaux dans la forêt. Ils en ont trouvé en grand nombre. Pour les ramener vers la capitale royale, ils les ont fait monter sur des radeaux et descendirent le fleuve avec. Les hommes et les bêtes étant nombreux, beaucoup de déchets étaient produits, tous jetés dans le fleuve, ainsi que les excréments et urines. Le *nāga* (dragon-serpent) qui vivait dans le fleuve en était très mécontent. Pris d'une intense colère, il se fit gigantesque et menaçait d'engloutir le radeau et tous ses occupants. Voyant ces hommes épouvantés et impuissants face au danger qui se dressait devant eux, l'ermite Kesava s'empressa de faire apparaître un oiseau géant, filant droit sur le *nāga*, le bec en avant. Effrayé, le *nāga* s'est enfui se cacher dans les profondeurs du fleuve. Tous les hommes, tous les éléphants et tous les chevaux étaient donc sauvés. Cela a été votre troisième grand mérite.

Pendant cette vie d'ermite, j'étais votre disciple, mon nom était Kappara et je demeurais près de la montagne Himavantā. Un jour, le roi de Bārāṇasī a invité dans sa ville l'ermite que vous étiez. Comme l'ermite ne se plaisait pas, il est retourné vivre près de son disciple que j'étais. Surpris par le départ de l'ermite

Kesava, le roi envoya un ministre pour aller le questionner. En arrivant à lui, il lui a demandé :

“ Ô noble ermite ! Pourquoi êtes-vous venu ici ? Ne vous plaissez-vous pas chez le roi ? N’aviez-vous pas de nourriture en bonne quantité ? De quoi manquiez-vous ? ”

L’ermite lui a alors expliqué :

“ La ville n’est pas un endroit convenable pour un ermite. On y entend des femmes, il y a des enfants bruyants, il y a trop d’agitation. Pour méditer, on est beaucoup mieux à la campagne. La place d’un ermite est en forêt, ou à la montagne, comme ici. En cet endroit, je bénéficie d’une parfaite tranquillité, je peux méditer paisiblement, je suis avec mon disciple, qui s’occupe bien de moi et je peux parler du *dhamma* avec lui. ”

Satisfait de la réponse de l’ermite Kesava, le ministre est retourné au palais.

Ainsi, vous avez sauvé de nombreuses personnes de nombreux malheurs, un nombre incalculable de fois. Vous avez pratiqué intensément *samatha*, durant de nombreuses années. En raison de tous ces *kusala*, vous avez pris naissance dans le monde des *brahmā*. Ainsi, comme j’étais votre disciple, l’ermite Kappara, nous avons maintes fois parlé ensemble du *dhamma*. Réfléchissez donc ! Souvenez-vous ! »

Bouddha ayant mis au jour les profondeurs de la mémoire du *brahmā* Baka à l’aide de ces récits, ce dernier rejeta toutes ses fausses croyances, qui s’écroulèrent de son esprit d’un seul bloc, tout comme son orgueil. D’un état d’esprit empreint de respect et d’admiration pour le Parfait, il lui déclara :

« Je m’efforcerai désormais de mettre soigneusement en application votre enseignement. »

Quand Bouddha lui eut enseigné les quatre nobles vérités, il retourna dans le monde humain.

Bouddha et les castes

Sunita, le balayeur

A Sāvatti, vivait un balayeur nommé Sunita. Son travail était très pénible, tout comme son existence, car les gens le méprisaient ouvertement. Son salaire lui permettait à peine de survivre. Comme il n'avait pas de logement, il dormait sur le bord de la route, dans la poussière et la saleté, manquant de se faire faucher par les chars qui passaient sans faire attention à lui, dans le froid des nuits d'hiver, à la merci des insectes et des bêtes nuisibles.

Il rencontrait souvent des gens dont il voulait devenir un ami, mais il lui était interdit de se mélanger à eux, car on prétendait que les hommes étaient divisés en différentes castes et que ceux qu'il rencontrait étaient dits d'une caste supérieure, tandis que lui n'était qu'un paria. Chaque fois qu'une personne de caste prétendue plus haute que la sienne passait près de lui, il devait vite se cacher. Si, par mégarde, son ombre effleurait l'une de ces personnes ou s'il marchait sur l'ombre de l'une d'entre elles, il était réprimandé et battu. Ainsi, le pauvre Sunita vivait une existence particulièrement malheureuse.

Un beau jour, en balayant la route, il aperçut Bouddha, suivi de nombreux moines. Comme le Bienheureux s'approchait de lui, il fut mêlé de joie et de crainte, car d'une part, le Parfait rayonnait une merveilleuse sérénité, et d'autre part, il n'y avait dans les parages aucun endroit pour se cacher. Le pauvre Sunita se contenta de rester debout, immobile, les mains jointes en signe de respect. Sachant que le balayeur était prêt à mener l'existence monacale, Bouddha s'arrêta et lui demanda, d'une voix emplie de bienveillance :

« Ô cher ami, voudriez-vous abandonner votre travail et me suivre ? »

Auparavant, personne ne s'était adressé à lui de la sorte. Très ému, il fut rempli d'une joie intense et, les yeux en larmes, il lui répondit :

« Ô noble Vénérable ! On s'est toujours adressé à moi pour me donner des ordres ou pour me réprimander. C'est la première fois qu'on m'adresse une parole aimable ! Si vous acceptez dans votre noble communauté un vulgaire balayeur sale et misérable comme moi, alors je vous suivrai ! »

À l'aide de sa phrase habituelle « Venez, moine ! », le Bienheureux intégra le pauvre Sunita dans le *saṃgha*, lui faisant apparaître spontanément bol et robes.

Depuis ce jour, plus personne ne le classa dans une caste, et chacun le respecta dignement, y compris les brahmanes, les ministres et les rois.

Le rabaissement de l'orgueil du brahmane Anbaṭṭha

A lors que Bouddha se dirigeait dans le royaume de Kosala, accompagné de cinq cents moines, il parvint dans la bourgade d'Ukkaṭṭha, dirigée par le brahmane Pokkharasāti. Lorsque ce brahmane entendit que le Bienheureux arrivait, il voulut être certain qu'il s'agissait bel et bien de Bouddha et non d'un charlatan. Pour ce faire, il envoya son disciple Anbaṭṭha, doué en astrologie, en lui ordonnant :

« Allez contrôler ce prétendu Bouddha ! Prenez soin de vérifier qu'il comporte bien les trente-deux caractéristiques qui qualifient un bouddha omniscient ! »

En s'installant sous un bosquet à l'entrée de la bourgade, Bouddha n'avait pas tardé à se retrouver entouré de nombreux habitants du lieu. Quand le brahmane Anbaṭṭha arriva, il adoptait une démarche irrespectueusement vulgaire, dépourvue de toute civilité, et, sans se prosterner, il s'assit juste devant Bouddha, comme quelqu'un qui n'avait jamais reçu la moindre éducation. À ce propos, Bouddha lui demanda :

« Vous comportez-vous de cette manière avec les gens âgés, les professeurs et les gens respectueux ?

— Entre brahmanes, nous ne nous comportons pas ainsi, nous sommes ainsi seulement quand nous parlons avec les “crânes rasés”, comme vous. Les ascètes, dont vous faites partie, créent les choses par les pieds, tandis que nous, les brahmanes, créons les choses par la poitrine, et les rois créent les choses par le front. Les Sakya sont orgueilleux. Lorsque je me rends en voyage chez eux, ils ne m'accueillent jamais, ils se moquent de moi, alors qu'ils devraient me respecter, car je suis un brahmane.

— Anbaṭṭha ! Quelle est votre ethnie ?

— Mon ethnie est celle des Kaṇhayana.

— Connaissez-vous l'origine de votre ethnie ?

— Je ne connais pas tout.

— Écoutez-moi ! Je vais vous expliquer... Jadis vivait un roi, nommé Okkāka, qui avait quatre fils et quatre filles. Comme il avait promis la succession à l'aîné, pour s'assurer que ses frères ne lui causent jamais de problèmes, il a donc envoyé ces trois princes et quatre princesses, accompagnés de tous leurs sujets, en pleine forêt profonde, dans les montagnes Himavanta. Ce groupe de gens a bâti son propre village au sein de la forêt, sans l'aide de personne. En les félicitant pour ce bel exploit, le roi Okkāka s'est exclamé : “*sakya* !”, qui signifie : “Quels vaillants !” C'est ainsi qu'est apparue l'ethnie des Sakya. L'une des femmes esclaves du roi, qui se nommait Dāsī, a eu un fils, nommé Kaṇha, qui, le jour de sa naissance, était doté de poils de barbe et parlait. Les gens ont alors pris peur de lui ; ils se demandaient s'il ne s'agissait pas d'un ogre. Dès que Kaṇha a su qu'il était un fils d'esclave et donc destiné à en devenir un lui-même, et qu'il eut l'âge de courir, il s'est enfui. Il est allé auprès d'ermite, qui lui ont enseigné des pratiques spéciales. Parvenu à l'âge adulte, il est revenu vers le roi Okkāka pour lui réclamer une fille. Le roi s'est alors mis en colère et a brutalement saisi son arc pour

lui décocher une flèche. En récitant une formule magique, Kaṇha a paralysé le roi alors qu'il tendait son arc. Comme tout le monde était effrayé, ils ont préféré répondre à son souhait en lui cédant une fille. C'est à partir de ce couple et de tous leurs enfants que s'est développée l'ethnie des Kaṇhayana. Anbaṭṭha ! Vous êtes les esclaves des Sakya ! Ne soyez donc pas trop orgueilleux ! »

Le brahmane Anbaṭṭha ne savait plus quoi répliquer. Ensuite, il pensa qu'il était tout de même noble puisque la femme de son ancêtre était une Sakya. Bouddha poursuivit :

« Cela dit, l'appartenance dans les ethnies ou dans les castes est sans la moindre importance. Dans la société (du temps de Bouddha), *khattiya* (la caste royale) est la plus noble des castes. En réalité, ceux sont les êtres qui sont pleinement établis dans *sīla*, *samādhī* et *pañña* qui sont les plus nobles. »

N'oubliant pas pourquoi il était venu auprès du Parfait, le brahmane l'observa en tentant de déceler discrètement les trente-deux caractéristiques. Étant donné que deux de ces trente-deux signes concernaient la langue et le sexe, le brahmane Anbaṭṭha ne pouvait les vérifier. Bouddha connaissait parfaitement le contenu des pensées du brahmane, dans le seul but d'anéantir l'orgueil des brahmanes Anbaṭṭha et Pokkharasāti, il sortit sa langue de façon à en faire toucher le bout avec son oreille, et défit sa robe du bas pour lui laisser voir la particularité de la verge. Il fit tout cela à l'aide de ses pouvoirs, de façon à ce que personne d'autre que le brahmane ne pût voir.

(Voir aussi le chapitre « Les 32 caractéristiques d'un bouddha ».)

Le brahmane Anbaṭṭha alla relater au brahmane Pokkharasāti sa rencontre avec le Bienheureux. Quand il se vanta de son odieux comportement avec lequel il s'approcha de Bouddha, le brahmane Pokkharasāti lui infligea un violent coup de pied. Très étonné que son disciple pût confirmer la validité des trente-deux caractéristiques, il voulut aller auprès de Bouddha pour les contrôler par lui-même. Quand il arriva, il salua respectueusement le Bienheureux, qui lui montra les trente-deux caractéristiques propres à tout bouddha omniscient. Satisfait, le brahmane l'invita pour le repas du lendemain. Le jour suivant, à la fin du déjeuner, Bouddha délivra un enseignement du *dhamma*, à l'issue duquel le brahmane Pokkharasāti devint *sotāpana*.

L'appartenance des castes selon Bouddha

Du temps de Bouddha, le système des castes était solidement établi sur la péninsule indienne. Selon ce système, la classe d'appartenance des êtres est déterminée dès leur naissance et chacun est condamné à y demeurer jusqu'à sa mort. Il y a 2 500 ans, les quatre castes étaient les suivantes : *khattiya kula*, la caste royale ; *brāhmaṇa kula*, la caste des brahmanes (des nobles) ; *vessa kula*, la caste des commerçants (qui inclut également toutes les professions permettant de vivre aisément, ainsi que les guerriers) ; *sudda kula*, la caste des pauvres et des exclus (les parias), dont font partie les esclaves.

Bouddha condamnait fermement le système des castes, qu'il disait incorrect. Il indiquait qu'il y avait aussi bien des gens malsains que des gens vertueux dans chacune des castes, et que chaque personne serait amenée à subir la conséquence de ses mauvais actes, en dépit de son appartenance à une caste ou à une autre. Il insista sur le fait que la seule chose qui devrait déterminer l'appartenance d'un être dans une classe, ce sont ses actes.

Le Bienheureux enseigna :

- « On n'est pas un paria selon sa naissance.
- On n'est pas un noble selon sa naissance.
- On est un paria seulement selon ses actes.
- On est un noble seulement selon ses actes. »

Le sermon aux Kālāma

Un jour, Bouddha voyageait avec ses moines, vers le royaume de Kosala. En chemin, il parvient dans la grande bourgade de Kesamutti, où vivent les Kālāma. Là, le chef de la bourgade accueillit le Bienheureux à l'aide de paroles polies et avenantes. Ensuite, il s'adressa ainsi à lui :

« Ô noble Bouddha ! Il y a parfois des ascètes qui nous rendent visite dans notre bourgade. Chacun fait l'éloge de sa propre doctrine, vantant sa supériorité par rapport aux autres. Qui dit vrai ? Qui ne dit pas vrai ? Plongés dans le doute, nous ne parvenons pas à savoir. Pourriez-vous, noble Bouddha, nous éclairer sur ce point ?

— Kālāma ! Ne croyez pas ce que quelqu'un vous dit uniquement parce qu'il affirme que c'est vrai ! Ne croyez qu'après avoir réfléchi, analysé et compris par vous-mêmes ! Ne croyez que ce que vous savez par vous-mêmes être sain et bénéfique !

Il y a dix types de paroles sur lesquelles il ne faut pas s'appuyer pour développer une croyance. Il ne faut pas adopter une croyance, il ne faut pas tenir pour vrai une parole ou une doctrine sous le seul prétexte que c'est :

- 1) Une parole qui circule d'un individu à l'autre (bouche à oreille).
- 2) Une parole qui provient des ancêtres.
- 3) Une parole non certaine (une rumeur ou une tradition).
- 4) Une parole faisant l'objet d'une littérature (textes sacrés, etc.).
- 5) Une parole issue d'une simple réflexion personnelle.
- 6) Une parole qui résulte d'une simple déduction.
- 7) Une parole qui se fonde sur des apparences.
- 8) Une parole issue d'une conviction personnelle.
- 9) Une parole qui provient d'une personne respectable.
- 10) Une parole qui provient d'un professeur.

Kālāma ! Rejetez toute doctrine dont vous savez par vous-mêmes qu'il y a des failles. N'adoptez qu'une doctrine dont vous savez par vous-mêmes qu'elle est saine et bénéfique. »

Les Kālāma furent réjouis des paroles du Bienheureux. Une fois qu'ils prirent connaissance de son enseignement, ils l'adoptèrent tous.

Le brahmane Pañcagga

Il était une fois un brahmane nommé Pañcagga, parce qu'il offrait toujours son riz en tout premier lieu et à chacune des cinq phases de sa préparation (du fauchage au service dans l'assiette) à Bouddha et au *saṃgha* : « *pañca* » signifie « cinq » et « *agga* » signifie (dans ce cas) « en premier lieu ». (1) Quand il fauchait le paddy, avant de consommer le riz pour lui, il allait l'offrir au *saṃgha*. (2) Quand il faisait tourner les bœufs sur le paddy (pour récupérer les derniers grains), avant de consommer ce riz pour lui, il allait l'offrir au *saṃgha*. (3) Quand il mettait tout le riz dans les silos, avant de le consommer pour lui, il allait l'offrir au *saṃgha*. (4) Quand il cuisinait le riz dans la grande marmite, avant de le consommer pour lui, il allait l'offrir au *saṃgha*. (5) Quand il servait le riz dans les assiettes, avant de le consommer pour lui, il allait l'offrir au *saṃgha*.

Bouddha demeurait au monastère de Jetavana, dans le royaume de Sāvatti. Un matin, alors qu'il vit (par ses pouvoirs mentaux) que ce brahmane et son épouse étaient mûrs pour la réalisation du *dhamma*, il alla faire sa collecte près de chez eux. Quand il arriva devant leur petite maison, il s'y arrêta, demeurant silencieux. Le brahmane Pañcagga ne pouvait pas voir Bouddha, car il lui tournait le dos. Il était en train de manger. Son épouse, en revanche, vit le Bienheureux. Elle songea à cet instant :

« Si mon époux aperçoit Bouddha, il lui offrira notre riz. S'il fait ainsi, on devra aller chercher encore du riz, et je n'en ai pas la volonté. »

Elle s'approcha discrètement du Bienheureux, et lui chuchota à l'oreille :

« Désolée, Vénérable Bouddha, nous n'avons rien à donner, aujourd'hui. »

Bouddha fit un non de la tête, tout en restant sur place, ce qui fit rire la brahmane. Il rayonna soudainement de ses fameuses lumières de six couleurs dans toute la maisonnette des brahmanes. Comme le brahmane les vit très clairement et qu'il entendit aussi le rire de son épouse, il se retourna et la gronda :

« Bouddha est ici et vous ne me dites rien ? »

Il avait déjà consommé la moitié de son riz. Comme il voulut offrir le reste de son repas à Bouddha. Il lui dit :

« Habituellement, je vous offre toujours le riz avant d'avoir commencé à manger. Aujourd'hui, j'ai déjà commencé à manger. Puis-je tout de même vous offrir ce riz ?

— Pañcagga ! Qu'il s'agisse de nourriture avant d'avoir mangé, qu'il s'agisse de nourriture pendant que l'on mange, ou qu'il s'agisse de restes de nourriture après avoir mangé, il est convenable de l'offrir aux moines de la même manière. Telle est la pratique des moines ; ils mangent ce qu'on leur donne. Un moine ne doit pas complimenter la nourriture qu'on lui donne, ni la critiquer.

— Ô noble Vénérable ! Quel genre de personnes sont les moines ?

— Ceux qui ne développent pas d'attachements sur les *nāma* (consciences) et les *rūpa* (matières) sont des moines. »

À cet instant, Bouddha enseigna une *gāthā* aux deux brahmanes à l'issue de laquelle ils devinrent *anāgāmi*.

Le sermon au Vénérable Cūḷamālukyaputta

Lorsque Bouddha demeurait au royaume de Sāvatti, dans le monastère de Jetavana, le Vénérable Cūḷamālukyaputta se posait de grandes questions à propos de l'univers et de la vie. Il se promet de quitter le *saṃgha* si Bouddha n'était pas capable de répondre à ses interrogations. Il se rendit alors auprès du Parfait pour lui en faire part :

« Ô noble Bouddha ! Il y a dix questions que je voudrais vous poser.

- (1) L'univers est-il permanent ?
- (2) L'univers est-il non permanent ?
- (3) L'univers est-il limité ?
- (4) L'univers est-il illimité ?
- (5) La vie est-elle unifiée au corps ?
- (6) La vie est-elle une chose distincte ?
- (7) Le corps est-il une chose distincte ?
- (8) Les êtres vivent-ils encore après la mort ?
- (9) Les êtres ne vivent-ils plus après la mort ?
- (10) Peut-on dire que les êtres, après la mort, ni vivent, ni ne vivent pas ?

Si vous connaissez les réponses à ces questions, alors répondez-moi ! Si vous ne connaissez pas les réponses à ces questions, alors avouez que vous ne les connaissez pas ! Si vous n'êtes pas capable de me répondre, je quitte votre communauté pour retourner à la vie laïque.

— Cūḷamālukyaputta ! Ne m'avez-vous jamais demandé de répondre à ces questions pour devenir moine auprès de moi ?

— Oui, noble Bouddha, je ne vous ai jamais demandé de répondre à ces questions pour devenir moine auprès de vous.

— Si vous exigez de connaître les réponses à ces questions avant de commencer la pratique du *dhamma*, vous mourrez sans en avoir pu obtenir le moindre bénéfice. Parce que je ne répondrai jamais à ces questions ! Par exemple, si quelqu'un reçoit une flèche empoisonnée, et qu'il exige de connaître le nom et la caste de l'archer, ainsi que de savoir de quoi est faite la flèche, avant même qu'on la lui retire, il mourra certainement. De la même manière, la pratique du *dhamma* constitue l'essentiel, c'est le seul moyen de se délivrer du cycle sans fin du *samsāra*, les questions que l'on se pose sont sans importance. Lorsque vous êtes en train de penser que l'univers est permanent, vous ne pratiquez plus. Lorsque vous êtes en train de penser qu'il est non permanent, de la même façon, vous ne pratiquez plus (...). Que l'univers soit permanent ou qu'il soit non permanent, (...) il y a *dukkha* ; la vieillesse, la maladie et la mort. J'ai enseigné comment se délivrer de la vieillesse, la maladie et la mort. Mettez en application le *dhamma* que j'ai enseigné, étudiez-le ! Il n'y a aucun avantage à se demander si l'univers est permanent ou non permanent (...), ni pour soi, ni pour les autres. Cela ne cause qu'une perte de

temps. Pour cette raison, pratiquez ce que vous êtes en mesure d'expérimenter, pratiquez pour vous libérer de la souffrance que vous vivez chaque jour ! J'ai enseigné les quatre nobles vérités. Si vous pratiquez en accord avec ces quatre nobles vérités, vous vous libérerez du *samsarā*. »

Le Vénérable Cūḷamālukya putta fut enchanté des paroles du Bienheureux. En conclusion, Bouddha ajouta :

« Préoccupez-vous de ce que j'ai enseigné, ne vous préoccupez pas de ce que je n'ai pas enseigné ! »

Remarque : Bouddha ne voulait jamais perdre de temps en répondant à une question dont la réponse n'apporte aucune aide sur la pratique du *dhamma*. Par exemple, il dit maintes fois et implicitement que tant que demeurent les *kilesā* (les impuretés mentales), la mort est aussitôt suivit d'une autre existence, lorsqu'il délivre un enseignement à propos des conséquences des actes. Néanmoins, il ne parle jamais de tels concepts sans d'autres fins qu'eux-mêmes.

Le moine malade, soigné par Bouddha

Bouddha effectuait régulièrement une tournée des monastères, dans le souci de contrôler si tout se passait pour le mieux, et de régler les éventuels problèmes qui pouvaient se manifester. Comme pour la plupart de ses déplacements, son fidèle cousin, le Vénérable Ānandā, l’accompagnait lors ces visites d’inspection. Un jour, lors de l’une de ces tournées, le Bienheureux aperçut un vieux moine malade, qui s’appelait Putigatta. Le vieux moine était affligé d’une diarrhée aiguë, il se traînait lamentablement dans ses propres excréments. Interrogé par le Bienheureux, le Vénérable Putigatta put lui répondre, en dépit de sa grande faiblesse. Il lui déclara :

« Personne ne s’occupe ni même ne fait attention à moi. Je n’ai plus de famille, et pas d’amis. »

Bouddha prit immédiatement soin de lui. Il le lava lui-même à l’aide d’eau chaude que lui apporta le Vénérable Ānandā, et tous deux le mirent sur une robe propre avant que la sienne soit lavée et séchée (les moines utilisent leurs robes comme draps). Quand le Bienheureux eut apporté au moine malade les soins nécessaires au soulagement de sa douleur, il réunit tous les moines du monastère pour les réprimander d’avoir abandonné leur compagnon sans aide. Il expliqua qu’il est dans le devoir de chacun de s’occuper les uns des autres, et que le *saṃgha* est comme une famille, dans laquelle aucun membre ne doit être délaissé par les autres. Ensuite, Bouddha conclut :

« Les moines qui prennent soin de moi sont ceux qui prennent soin des malades. »

Le sermon au jeune Singāla

Sur le chemin du retour à Rājāgaha, le Bienheureux effectuait sa collecte de nourriture. Ce matin-là, il vit un jeune homme aux cheveux et aux vêtements trempés d'eau, qui se prosternait humblement face à six directions : vers l'est, vers le sud, vers l'ouest, vers le nord, vers le ciel et vers la terre. Interrogé par Bouddha, le jeune homme, qui s'appelait Singāla, lui expliqua :

« Ô noble Bouddha ! Je fais toujours ainsi, car mon père, avant de mourir, a tout juste eu le temps de me donner une dernière recommandation : “ Ô fils ! Chaque jour, mouillez-vous intégralement, et prosternez-vous vers les six directions ! ”

— Vous avez raison de respecter chaque jour la dernière volonté de mon père, mais il convient de ne pas suivre cette recommandation à la lettre. Comme il était mourant, il n'a pas eu le temps de vous donner sa recommandation en détail. Néanmoins, il savait que lorsqu'un sage vous verrait faire ainsi, il en comprendrait la signification et serait alors en mesure de vous l'expliquer. En voici donc la signification :

“ mouillez-vous intégralement ” est une métaphore qui exprime la fraîcheur de *mettā*, l'amour et la bienveillance dont il faut rayonner de tout son être, en toutes situations.

Les six directions, quant à elles, correspondent aux personnes qu'il convient de respecter et d'honorer :

l'est pour le père et la mère ;

le sud pour ses professeurs ;

l'ouest pour son épouse (pour son époux si l'on est une femme) ;

le nord pour le reste de sa famille, pour ses amis et pour ses voisins ;

le ciel pour les sages – les moines, les ascètes, etc. ;

la terre pour ses employés. »

Ensuite, Bouddha enseigna au jeune Singāla les devoirs de chacun dans la société, qui font l'objet du Singālovāda *sutta*, avant de poursuivre :

« Il y a quatre choses qui doivent être soigneusement évitées : 1) le meurtre, 2) le vol, 3) la méconduite sexuelle et 4) le mensonge.

Il y a quatre types de causes qui incitent à commettre de mauvaises actions : 1) la partialité ou le fait d'être influencé, 2) l'hostilité, 3) la stupidité et 4) la crainte.

Il y a six façons de gaspiller lamentablement sa richesse : 1) boire de l'alcool ou consommer des intoxicants, 2) errer à l'extérieur tard dans la nuit, 3) passer trop de temps dans les fêtes et les divertissements, 4) s'adonner au jeu, 5) s'associer avec des amis nuisibles ou paresseux, 6) rechercher la compagnie de femmes supplémentaires – en plus de son épouse – (d'hommes supplémentaires pour les femmes – en plus de son époux). »

Écoutant respectueusement le sermon que lui délivrait Bouddha, le jeune Singāla lui avoua :

« Soudainement, je me souviens que mon père me disait souvent combien merveilleux était l'enseignement de Bouddha. Bien qu'il m'ait fréquemment incité à aller écouter vos enseignements, je lui donnais toujours un prétexte pour ne pas y aller : “ c'est trop ennuyeux ”, “ je n'ai pas le temps ”, “ je suis trop fatigué ”, “ je n'ai pas de quoi faire un don au *saṃgha* ”... Dorénavant, je vous promets de m'appliquer à la recommandation de mon père, tel que vous m'en avez enseigné la véritable signification. Veuillez me considérer, dès aujourd'hui, comme votre *upāsaka* (disciple laïc) ! »

Bouddha et les maîtres religieux

Le célèbre millionnaire Upali était l'un des meilleurs disciples du maître religieux Nigantha Nathaputta. Comme il était très habile dans les débats philosophiques, son maître lui demanda un jour de se rendre auprès de Bouddha pour lui prouver qu'il se trompa – selon ce qu'en croyait son maître – à propos de la loi de causes et effets qu'est le *kamma*. Après une longue discussion, Bouddha parvint à convaincre aisément le riche Upali que son maître était dans l'erreur, en n'énonçant que des faits irréfutables et vérifiables par tous.

Impressionné par l'enseignement de Bouddha, parfaitement juste, cohérent et propre à ouvrir les yeux sur la réalité, il lui demanda aussitôt de l'accepter comme disciple. À son grand étonnement, le Bienheureux lui dit :

« Upali ! Soyez certain que vous n'adoptez pas la doctrine que j'enseigne seulement parce que vous avez apprécié mes paroles ou parce que vous êtes sous l'emprise d'émotions agréables. Examinez mon enseignement en profondeur avant de prendre la décision d'être mon disciple !

— Je suis vraiment ravi de votre proposition, Vénérable Bouddha. D'autres maîtres m'auraient accepté sans la moindre hésitation. Comme beaucoup de gens me connaissent, ils auraient même proclamé haut et fort que le millionnaire Upali a rejeté la doctrine de son ancien maître pour la leur. Je vous en prie, je n'ai pas de doute sur votre enseignement, veuillez m'accepter dès maintenant comme votre disciple !

— C'est entendu, puisque vous êtes prêt. Néanmoins, n'oubliez jamais de pratiquer la tolérance et la compassion. Continuez de soutenir matériellement vos anciens maîtres comme vous le faites, étant donné qu'ils dépendent beaucoup de votre appui. Vous ne pouvez pas les ignorer du jour au lendemain, après les avoir aidé si longtemps. »

Le Vénérable Vakkali, admirateur de la beauté de Bouddha

Dans le royaume de Sāvatti, vivait un homme nommé Vakkali, qui avait une admiration sans limite pour Bouddha, et en particulier pour la pureté de son esthétique. Un jour, il songea :

« En demeurant dans ce village, je n'ai pas l'occasion d'admirer la beauté parfaite de Bouddha. Par contre, si j'étais moine, j'aurais tout le loisir de l'admirer de près. »

C'est alors qu'il entra dans le *samgha*. Il était si préoccupé par admirer l'apparence du Bienheureux qu'il ne faisait rien d'autre de ses journées, négligeant ainsi de se consacrer à la pratique du *dhmma*. Il suivait Bouddha dans ses moindres déplacements, même pendant la collecte de nourriture, comme s'il était son ombre. Bouddha ne disait rien, attendant qu'il se ressaisisse. Néanmoins, au lieu d'étudier l'enseignement de la réalité ou de s'entraîner au développement de la connaissance par la vision directe de la réalité, il se contentait toujours de s'émerveiller de l'apparence du Bienheureux.

Un jour, Bouddha répondait à une invitation de trois mois dans le royaume de Rājāgaha, laissant le Vénérable Vakkali à Sāvatti. Celui-ci s'était tant attaché à regarder constamment Bouddha auprès de lui qu'il ne supportait pas l'idée de vivre sans le voir. Il se morfondait à longueur de journée dans une profonde tristesse, attendant impatiemment le retour du Bienheureux. Au bout de trois mois, lorsque Bouddha rentra, il constata que rien n'eut changé dans son attachement, et il sut alors que seul un choc violent serait en mesure de le pousser à réfléchir sur le caractère futile de ses attachements. Ainsi, il le convoqua pour le chasser :

« Vakkali ! Partez d'ici et allez vivre ailleurs ! Il n'y a pas le moindre bénéfice à regarder ce corps. Ceux qui voient le *dhmma* me voient ! Ceux qui ne voient pas le *dhmma* ne me voient pas ! »

Le Vénérable Vakkali fut tant accablé de tristesse qu'il décida d'aller se jeter du haut de la montagne Gijjhakūṭa. Lorsque, à l'aide de ses pouvoirs psychiques, Bouddha le vit arriver en haut de la montagne, il voulut le reconforter afin de lui éviter le suicide. Il fit alors apparaître une radieuse et chaleureuse image de lui, en lui enseignant les quatre nobles vérités, mais il avait déjà sauté dans le vide qui entourait la haute falaise. Pendant sa chute, toutes ses *pāramī* parvinrent à maturité à l'écoute de la parole du Parfait. Il devint *arahanta* en quelques instants et parvint à développer les *abhiñña* à temps pour s'épargner l'écrasement fatal au sol.

Peu après, le Vénérable Vakkali reçut du Bienheureux la distinction particulière de l'être ayant la plus forte vénération pour Bouddha.

Le sermon au brahmane Akkosa Bhāradvāja

Irrité par les fréquentes intégrations dans le *saṃgha* des brahmanes de son clan, le brahmane Akkosa Bhāradvāja se fâcha contre Bouddha, lui proférant des blasphèmes et de virulentes insultes. Subissant patiemment les vulgarités hostiles du brahmane, Bouddha lui demanda :

« Supposons que des parents vous rendent visite et qu’ils repartent sans avoir accepté la nourriture que vous leur avez offerte. Qu’advient-il de la nourriture laissée ?

— De toute évidence, cette nourriture me reviendrait ! Ce que les autres ne veulent pas, je le garde naturellement pour moi !

— Je n’accepte pas vos grossières insultes. De ce fait, puisqu’elles vous reviennent, vous pouvez les garder pour vous. »

Ensuite, il délivra un sermon expliquant comment *dosa* (la colère) est vaincu par *adosa* (la non-colère).

Le labourage de Bouddha

Dans le sud du royaume de Rājāgaha, vivait un brahmane paysan nommé Kasi Bhāradvāja. Un jour, il organisa une cérémonie de labourage dans les champs qui entouraient Nāḷa, son village de brahmanes. Comme la tradition le voulait, le brahmane Bhāradvāja laboura lui-même le champ, devant les nombreuses personnes présentes en ce jour de fête. Selon la croyance, le geste propice du brahmane susciterait de fructueuses récoltes sur ses terres. À ce moment-là, Bouddha faisait sa collecte de nourriture. Il arriva au bord du champ du brahmane, son bol dans les mains, rayonnant des six couleurs propres à un bouddha omniscient. Surpris et admiratifs de la pureté et de la majesté dégagées par le Parfait, tout le monde détourna le regard vers lui, n'accordant plus d'attention au brahmane. Très orgueilleux, ce dernier interpella Bouddha en se fâchant :

« Hé, Gotama ! Si, tout comme moi, vous travailliez sur les champs, vous obtiendriez de nombreuses richesses. Ce n'est pas bien de manger le riz des autres. Il n'y a aucune dignité dans la vie de moine, il n'y a que du profit. Moi, afin de subvenir à mes besoins, je travaille ! Faites donc comme moi, ne mendiez pas !

— Ô Bhāradvāja ! Je ne demande jamais rien à qui que ce soit. Moi aussi je travaille, je laboure les champs, tout comme vous !

— Je n'ai jamais vu vos champs, ni vos graines, ni vos bœufs.

— Je laboure le champ *sīla* (de la vertu), je sème les graines *saddhā* (de la foi, de la confiance), à l'aide des bœufs des huit *maggaṅga* (les huit éléments indispensables au développement de l'entraînement permettant de parvenir à la libération du cycle des renaissances, et par définition, de la souffrance), et du joug *pañña* (de la sagesse). Je me nourris de *samatha* (concentration fixe) et de *vipassanā* (vision directe de la réalité par une concentration répétée). Ensuite, je récolte les fruits de *magga* et de *phala* (*nibbāna*, la cessation définitive de la souffrance). Voilà pourquoi, tout comme vous, je laboure les champs. »

Très satisfait de la réponse du Bienheureux, le brahmane Kasi Bhāradvāja l'écouta respectueusement lui exposer les huit *maggaṅga*. Quand Bouddha eut terminé, le brahmane devint *sotāpana*. Il voulut offrir du gâteau de riz au lait au Bienheureux, qui refusa poliment, expliquant qu'il n'acceptait pas de nourriture obtenue en raison de ses enseignements. Épris d'admiration pour Bouddha, le brahmane le convia toutefois à passer le *vassa* près de son village. C'est ainsi que le Bienheureux demeura durant les trois mois du *vassa* dans le monastère de Dakkhinagiri, offert par le brahmane Kasi Bhāradvāja, à côté du village Nāḷa.

VIII

LES PRINCIPAUX CONFLITS

La division du saṃgha par Devadatta

Le racolage du prince Ajātasatu

Bouddha en était à son vingtième *vassa*, lorsqu'il demeurait au royaume de Kosambī. Dans ce royaume, des gens voulaient faire des dons à de grands disciples de Bouddha, tels que le Vénérable Sāriputtarā, le Vénérable Mahā Moggalāna, le Vénérable Mahā Kassapa ou le Vénérable Ānandā. Cependant, en arrivant au monastère, ils ne les trouvaient pas. Désireux de servir ou d'inviter ces nobles moines, ils demandèrent où les trouver. En revanche, personne ne s'enquêrait à propos du Vénérable Devadatta. Nul n'avait l'intention de lui faire des offrandes ou de l'inviter. Jaloux des nobles disciples très demandés, il se lamenta et se mit à penser :

« J'ai du mal à le croire ; personne ne vient pour moi, personne ne me fait d'offrandes, personne ne m'invite. Je n'ai pas d'amis dans le royaume de Kosambī, personne ne m'apprécie. Par contre, beaucoup sont proches de moines tels que les Vénérables Sāriputtarā, Mahā Moggalāna, Mahā Kassapa et Ānandā. Personne ne vient vers moi. Je soupçonne Bouddha de dire de mauvaises choses sur mon compte aux gens pour qu'ils daignent me vénérer. Pour cette raison, je ne veux plus rester avec Bouddha. Je vais aller ailleurs, je vais rechercher des gens qui me vénéreront. Les plus grands de ce pays, tels que les rois, sont les *dāyaka* de Bouddha. Il serait bien que je puisse avoir comme *dāyaka* une personne de cette envergure. Le fils du roi Bimbisāra, le prince Ajātasatu est encore jeune (adolescent). Il n'a pas encore de maître attiré. Un jour, il sera roi à son tour. Je vais tenter de le séduire afin qu'il me prenne comme maître. Si j'y parviens, j'aurais beaucoup à gagner. »

Ayant pensé ainsi, le moine Devadatta partit avec ses disciples pour le royaume de Rājāgaha. Bien que *puṭhujana* (être encore sous l'emprise des vues erronées), il avait développé des pouvoirs psychiques. Pour impressionner le jeune prince, il apparut brusquement devant lui, transformé en magnifique prince, paré de somptueux habits. Cinq gros serpents s'enroulaient autour de lui : deux autour des jambes, deux autour des bras et un autour du cou. Cette impressionnante apparition fit hurler de frayeur le prince Ajātasatu. Satisfait de son effet, le moine Devadatta lui demanda :

« Cela vous fait-il peur, prince ?

— Certainement ! Cela est terrifiant ! Qui êtes-vous ? Un homme ? Un *deva* ? Un *nāga* ?

— Je suis le Vénérable Devadatta. Je voulais seulement vous montrer mes capacités.

— Pouvez-vous me montrer votre apparence de moine ? »

Pour dissiper le doute du jeune prince, le moine Devadatta reprit son apparence de moine. Épris d'admiration, le prince eut soudainement une haute estime de lui, à tel point qu'il s'exclama :

« Le noble Bouddha que vénère mon père n'a pas autant de pouvoirs ! »

Il eut tant de respect et de vénération pour Devadatta que le fils du roi Bimbisāra se rendit quotidiennement auprès de lui pour lui apporter cinq cents pots de riz, accompagné de cinq cents de ses sujets. Devadatta obtint ainsi de quoi nourrir aisément tous ses disciples. Du fait que beaucoup de gens avaient une grande admiration pour le prince Ajātasatru, qui avait une intense vénération pour Devadatta, ils se mirent eux aussi, à vénérer ce personnage déraisonné, en lui octroyant d'innombrables dons. Cela lui permit également d'avoir de nombreux disciples, moines et laïcs, tous *puthujana*. Dès lors, la renommée de Devadatta commença à percer telle une flèche. Il développa en même temps un orgueil démesuré.

Remarque : Un *puthujana* est un être susceptible de développer des vues erronées, même s'il a confiance dans le *dhmma* (la très large majorité des êtres sont des *puthujana*). Un *puthujana* peut commettre n'importe quel type d'actions, et retomber de ce fait dans les mondes inférieurs, à n'importe quel moment. Dès qu'un *puthujana* réalise le *dhmma*, grâce à l'expérience de la cessation (*nibbāna*), il devient *ariyā*, un « être noble », qui ne peut plus jamais douter des enseignements du *dhmma*. Alors incapable de transgresser délibérément l'un des cinq préceptes, l'*ariyā* est définitivement épargné des existences dans les mondes inférieurs, et assuré de parvenir au *parinibbāna*, après un nombre limité d'existences.

L'ambition de Devadatta

Un jour, Devadatta décida :

« Je vais chasser Bouddha et prendre la direction du *saṃgha* à sa place. »

À cause de cette mauvaise intention, il perdit tous les pouvoirs psychiques qu'il avait obtenus après des années d'efforts. Un des principaux *dāyaka* du Vénérable Mahā Moggalāna, le *dāyaka* Kukkuṭa, mourut, avant de reprendre naissance dans la sphère Catumahā du monde des *deva*. Quand il parvint dans cette nouvelle existence, il vint rendre visite au Vénérable Mahā Moggalāna, à qui il annonça :

« Ô noble Vénérable ! Bénéficiant de nombreuses offrandes, Devadatta a développé de mauvaises pensées. Il a l'intention de prendre la place de Bouddha. Ayant eu cette pensée, il a perdu ses pouvoirs psychiques. »

Quand il eut entendu les paroles du *deva*, le Vénérable Mahā Moggalāna alla les rapporter au Bienheureux, qui lui dit :

« Mon cher Mahā Moggalāna ! Le *deva* a dit juste, il ne parle pas par jalousie. N'en parlez à personne pour le moment. Les gens vont finir par connaître les mauvaises intentions de Devadatta. »

Quittant le royaume de Kosambī, Bouddha se rendit à Rājāgaha, où il s'installa au monastère de Veluvana. Voyant arriver le Bienheureux, les moines lui dirent :

« Après avoir fait du prince Ajātasatu son *dāyaka*, Devadatta bénéficie quotidiennement de cinq cents pots de riz et d’innombrables affaires. En vertu de cela, tous ses disciples baignent dans le confort, ils obtiennent de la nourriture en abondance.

— Ô moines ! Les affaires ne procurent pas de bénéfice. Quand on en possède trop, cela susceptible de corrompre l’esprit. Cela est très propice aux *akusala*. Une fois qu’un bananier a donné ses fruits, on peut le couper, car il n’en donnera plus (un bananier ne donne des fruits qu’une seule fois). De la même manière, Devadatta ne donnera plus de “ fruits ”, car il s’est laissé corrompre par la surabondance des dons. »

Au moment où Bouddha finissait son explication, Devadatta arriva, et il s’exprima devant les cinq cents moines qui étaient alors présents :

« Ô noble Bouddha ! Vous êtes devenu vieux. Cessez de diriger le *saṃgha*, reposez-vous donc tranquillement ! Confiez-moi le *saṃgha* ! Je saurais le diriger convenablement.

— Ô Devadatta ! N’ayez pas de telles volontés de prise de pouvoir ! Le *saṃgha* n’a nullement besoin d’un chef. Appliquez-vous plutôt à votre propre entraînement ! »

En dépit du propos de Bouddha, Devadatta insista par trois reprises. Bouddha finit pas lui dire :

« Ô Devadatta ! J’ai fondé et conduis le *saṃgha* parce que tous les êtres souhaitant se libérer (du *samsarā*) l’ont voulu, parce qu’on me l’a sollicité. Vous, personne ne vous l’a demandé. J’ai de nombreux disciples, moines et laïcs, qui sont venus à moi, car ils m’ont fait confiance et ils ont voulu que je leur enseigne la voie qui mène à *nibbāna*. Bien que les Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna soient mes meilleurs disciples, je ne leur confierai jamais cette tâche. Ayez conscience que ce n’est pas à un être comme vous – qui n’est même pas *sotāpana* – à qui une telle tâche peut être confiée ! »

Recevant ces paroles devant le *saṃgha*, Devadatta blêmit d’humiliation et d’irritation. Dès lors, il considéra le Parfait comme son ennemi.

La mise en garde contre Devadatta

Devinant les fâcheuses conséquences susceptible d’apparaître à la suite des nuisibles intentions de Devadatta, Bouddha dit à ses disciples :

« Une fois que Devadatta aura persuadé le prince Ajātasatu de s’adonner à de mauvais actes, des dangers vont se produire. Ô moines ! Allez avertir les gens de Rājāgaha. Dites-leur bien que tout ce que peut faire ou dire Devadatta n’a aucun rapport avec Bouddha, avec le *dhamma* ou avec le *saṃgha*. Ce qu’il peut faire ou dire n’a de rapport qu’avec lui. »

Selon le *pakāsanīya* (procédure destinée à prévenir les gens des actes – corporels, oraux ou écrits – d’un moine, ou de quelqu’un qui se fait passer comme tel, qui n’ont rien à voir avec le *dhamma*) exposé par le Bienheureux, les moines ont

rapidement mis en garde les gens de Rājāgaha contre Devadatta. Une fois que tout le monde fut averti, chacun choisit son camp. Ceux qui étaient stupides et dépourvus de sagesse se sont rangés du côté de Devadatta, prétendant que Bouddha cherchait à détruire sa réputation, jaloux des nombreux dons et hommages dont il bénéficiait. Tandis que ceux qui étaient intelligents, pourvus de sagesse et de bon sens, ont naturellement fait confiance à Bouddha.

La tentative de meurtre contre le roi Bimbisāra

Peu de temps après, Devadatta se rendit auprès du prince Ajātasatu :

« Ajātasatu ! Jadis, les gens avaient la vie longue. De nos jours, nous l'avons courte. Votre père est encore jeune. Si vous deviez attendre sa mort avant d'accéder au trône, vous risqueriez d'avoir à patienter très longtemps. Vous devriez vous débarrasser de lui dès maintenant, jouissant ainsi d'une longue vie de roi. Pour ma part, je vais éliminer Bouddha et diriger le *saṃgha* à sa place. »

Incapable de réfléchir par lui-même, le prince se contenta alors de songer :

« Mon maître Devadatta a beaucoup de pouvoir, il a également beaucoup de sagesse. Il est convenable que je suive ses recommandations. Je vais donc mettre en application ce qu'il m'a dit. »

Un jour, un couteau derrière sa veste, il alla dans la chambre de son père. Les gardiens qui se tenaient devant la porte de la chambre l'ont contrôlé. Lorsqu'ils trouvèrent le couteau qu'il cachait dans ses vêtements, ils l'ont amené devant son père, le roi, en lui remettant ce qu'ils avaient trouvé sur lui. Perplexe, le roi demanda à son fils :

« Que voulez-vous au juste ?

— Je venais pour vous tuer et prendre ainsi votre place.

— Quelle idée ! Qu'est-ce qui vous a mis une pareille idée en tête ?

— C'est le Vénérable Devadatta qui me l'a recommandé. »

Le lendemain matin, le roi réunit ses ministres. Il leur demanda quelles dispositions prendre, et chacun donna son avis :

« Il faut tuer le moine Devadatta, car c'est lui qui a dit de vous tuer.

— Non, il est mieux de tuer tous les moines, ainsi nous ne pourrions plus avoir de problème de la part d'un membre du *saṃgha*.

— Je crois, pour ma part, que c'est plutôt le prince Ajātasatu qu'il nous faudrait éliminer.

— (Le roi) Certainement pas ! J'ai beaucoup trop de compassion pour lui ! Laissez-moi vous raconter... Quand mon fils était encore dans le ventre de sa mère, il lui donna envie de boire du sang. Comme nous ne voulions pas céder à cette exigence, mon épouse perdit beaucoup de poids et ne cessait de s'affaiblir. Alors, je me suis tranché le poignet pour faire boire mon sang à mon épouse pour le bébé, et tout est rentré dans l'ordre. Le jour de la naissance du bébé, des astrologues l'ont étudié et ont unanimement décrété : “ Ce bébé tuera son père un jour ”.

À ce moment-là, mon épouse voulut tuer son bébé, refusant l'idée qu'il puisse me tuer un jour. J'ai dit : " Il en est hors de question ! S'il veut me tuer, qu'il me tue ! ". De peur que la reine parvienne à tuer le bébé, je le lui ai retiré aussitôt. Quand il a grandi, qu'il marchait et parlait, il était vraiment adorable. Je l'ai confié à sa mère, et elle l'a fortement aimé, ne voulant plus le faire disparaître. Elle a ensuite considérablement pris soin de lui, jusqu'à l'âge adulte. Ainsi, s'il veut me tuer, qu'il me tue ! J'ai voulu un fils pour qu'il soit roi. D'ailleurs, nous n'allons pas attendre. Puisqu'il veut être roi, je vais le mettre sur le trône dès maintenant ! »

La détention de l'ancien roi Bimbisāra

Selon l'annonce du roi Bimbisāra à ses ministres, le prince Ajātasatu monta sur le trône. À peine roi, il destitua de leurs fonctions tous ceux qu'il n'aimait pas et attribua le titre de ministre à tous ceux qu'il appréciait. Quand les gens du royaume apprirent la tentative de meurtre de l'ancien roi par son propre fils, influencé par le nuisible Devadatta, ils comprirent pleinement l'avertissement de Bouddha.

Le nouveau roi Ajātasatu alla voir Devadatta :

- « Vénérable ! À présent, me voilà roi. Il ne reste qu'à résoudre votre problème.
— Ajātasatu ! Ce que vous venez de faire, c'est exactement comme garder un serpent au venin mortel dans ses vêtements ; à n'importe quel moment, il peut attaquer. De la même manière, votre père pourra, à n'importe quel moment reprendre la couronne si le cœur lui en dit. Il faut absolument vous en débarrasser pour de bon. Sinon, dès qu'il sera las d'avoir accompli votre caprice, il vous fera arrêter et reprendra le trône à votre place.
— Comment faire, Vénérable ? Que suggérez-vous ?
— Tuez-le, voyons !
— Je crois que je ne serais jamais capable de le tuer avec un couteau.
— Ne le tuez pas avec un couteau, tuez-le en le laissant mourir de faim ! »

Obéissant à l'injonction de Devadatta, le roi Ajātasatu arrêta son père, et le fit mettre dans un profond cachot du palais. Il interdit à quiconque de lui rendre visite, hormis son épouse, la reine Vedehī. Il défendit également quiconque de lui apporter de la nourriture, promettant de tuer tous ceux qui se risqueraient à le nourrir. Pour que personne ne puisse s'approcher du prisonnier Bimbisāra, le roi déploya un foisonnement de gardes à l'entrée et aux alentours du cachot. La reine Vedehī vint faire des reproches à son fils :

« Vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! Remettez immédiatement votre père en liberté ! »

La reine parla en vain, car le jeune roi ne voulait rien entendre. La reine Vedehī cacha du riz dans ses vêtements. Comme elle était la seule personne autorisée à approcher son époux détenu, elle put le nourrir. Grâce à elle, il pouvait manger et prendre des forces ; cela était sa seule source d'alimentation. Au bout de quinze jours, le jeune roi s'enquit à propos de son prisonnier :

- « Comment va mon père ? Est-il toujours en vie ?
 — Il se porte bien, Sire. Il est toujours en vie.
 — À l'aide de quelle nourriture peut-il subsister ?
 — Votre mère lui apporte de quoi se nourrir.
 — Désormais, fouillez-la quand elle vient le voir, de sorte qu'elle n'ait rien sur elle. »

La reine ne pouvait plus rien cacher dans ses vêtements. Pour nourrir son époux, elle cacha de quoi l'alimenter dans son gros chignon. Quand le stratagème fut dévoilé, on lui détachait les cheveux. Elle ne pouvait donc plus le nourrir de cette façon. Jamais à cours de subterfuges pour sauver son époux, juste avant d'aller lui rendre visite, elle se douchait et s'enduisait le corps de mélasse. Le prisonnier Bimbisāra n'avait alors qu'à lécher son épouse pour se nourrir. Quand l'astuce fut découverte, le roi interdit purement et simplement à sa mère d'aller voir son époux. Depuis ce jour, le détenu ne mangea donc plus rien. Il se contenta de pratiquer *satipaṭṭhāna* (l'établissement de l'attention, qui vise à développer *vipassanā*, la connaissance directe de la réalité).

La mort de l'ancien roi Bimbisāra

Au bout sept jours, le prisonnier Bimbisāra était encore en vie. Quand le roi Ajātasatu demanda comment allait son père, on lui répondit qu'il faisait tranquillement des marches et des assises, absorbé dans la contemplation des phénomènes physiques et mentaux. Comme le temps passait, le fils commença à perdre patience. Plongé dans une grande colère, il pensa :

« Pourquoi n'est-il toujours pas mort ? Finissons-en ! »

Il voulait l'empêcher de marcher, afin de l'achever plus rapidement. Il appela donc le coiffeur, qui possédait un rasoir très coupant, pour faire trancher les plantes des pieds de l'ancien roi. Ce dernier fut ravi de voir arriver le coiffeur dans sa cellule, car il pensait que son fils, voulant le libérer, avait envoyé le coiffeur pour lui raser la barbe et lui couper les cheveux, avant sa sortie. Ainsi, il pleura de joie, jusqu'au moment où des hommes l'attachèrent solidement. C'est avec horreur qu'il constata que les ordres donnés par son fils étaient tout autres. On utilisa le rasoir du coiffeur pour lui trancher de profondes entailles dans les plantes des pieds. Ensuite, on lui appliqua du sel dans les plaies, et on lui mit les pieds dans des braises ardentes.

Lors d'une existence passée, le roi Bimbisāra entra sur la plate-forme d'un *cetiya* (reliquaire faisant l'objet d'un monument) sans retirer ses chaussures. Se moquant de la propreté étincelante du noble lieu, il marcha avec les pieds sales tout autour du reliquaire, y compris sur les places destinées aux moines pour s'asseoir. Il expérimenterait les conséquences de cet *akusala*, en subissant le tranchage, le salage et la brûlure de ses pieds. Sans tarder, cette fois il mourut. Dans son dernier souffle, il prononça le nom de Bouddha. Il prit naissance dans la sphère Catumahā du monde des *deva*, prenant le nom de Javanasabha.

Le jour de la mort de l'ancien roi Bimbisāra, son fils eut à son tour un fils nommé Udayabhadda. Il fut si heureux qu'il pensa à son père. Il voulut partager cette joie avec lui. Il demanda à sa mère :

« Mère ! Mon père m'aimait-il quand je suis né ? Était-il heureux comme je le suis maintenant ? »

— Certainement ! Comme vous n'êtes pas en mesure de l'imaginer ! Pour vous en donner une idée, je vais vous raconter. Voyez-vous la cicatrice que vous avez au bout du doigt ? Une fois, vous avez eu une plaie à cet endroit. Vous ne parveniez pas à dormir, vous pleuriez sans cesse, jour et nuit. Votre père, le roi Bimbisāra, laissa de côté son devoir royal pour vous prendre dans ses bras et mit votre doigt dans sa bouche pour vous soulager de la douleur qui vous accablait. Lorsque du pus sortait, de peur que vous vous soyez remis à pleurer s'il avait enlevé votre doigt de sa bouche, il avala tout le pus qui en sortait. Voilà comment il vous aimait. Seriez-vous capable d'en faire autant pour votre fils ? Quand vous êtes né, les astrologues ont affirmé à votre père que vous le tuerez un jour. En dépit de cela, il vous a toujours protégé, affirmant que vous pourriez le tuer si vous vouliez, mais que lui prendrait toujours grand soin de vous. Vous demandez-vous toujours si votre père vous aimait ? »

Le jeune roi Ajātasatu était bouleversé par les paroles de sa mère. Il courut vers la prison, en criant :

« Libérez mon père ! libérez mon père ! »

— C'est trop tard, Sire. Votre père est mort ce matin. »

Le jeune roi était effondré de tristesse, sanglotant comme un fou, rongé par la douleur. Il regrettait amèrement la mort qu'il avait donnée à son père. Inconsolable, il organisa la cérémonie funéraire de son père, où le corps de ce dernier fit ses adieux, les cendres emportées par le vent.

L'envoi des trente-deux archers contre Bouddha

Lorsque Devadatta apprit la mort de l'ancien roi Bimbisāra et le chagrin du roi Ajātasatu, il alla le voir en lui délivrant divers enseignements. Quand il en vint à évoquer le triste événement, il finit en concluant :

« Ô Ajātasatu ! Le cas de votre père est maintenant réglé. Il reste celui de Bouddha à présent. Pour le tuer, j'ai besoin de trente-deux archers. »

Toujours confiant envers le nuisible Devadatta, le roi lui mis à disposition les archers demandés. Devadatta avait élaboré un plan de manière à réussir son meurtre sans qu'on puisse le soupçonner... Il réunit les trente-deux archers, et s'adressa au plus habile d'entre eux :

« Allez tout près de Bouddha et lancez-lui une flèche en plein cœur. »

Quand il eut reçu son ordre, le plus habile des archers se mit à l'œuvre ; il alla vers le Bienheureux. Dès qu'il fut parti, il envoya deux autres archers, leur ordonnant d'aller attendre le premier archer, cachés derrière le chemin, et de le tuer

dès qu'il reviendrait du monastère de Bouddha. Quand les deux archers furent partis, il en envoya quatre autres en leur demandant d'aller attendre le retour des deux autres, cachés derrière le chemin, à un endroit moins éloigné, et de les exécuter à leur tour. Après que ceux-là se mirent en route, il en envoya huit autres avec le même ordre, en désignant toutefois un endroit encore moins éloigné. Quant aux dix-sept archers qui restaient, le nuisible Devadatta leur ordonna seulement de se cacher sur place, guettant les huit derniers partis pour les éliminer à leur retour.

Quand le premier archer fut arrivé auprès de Bouddha, il lui décocha une flèche, qui, juste avant d'atteindre sa cible, fut anéantie par les pouvoirs psychiques du Parfait. Impressionné de voir sa flèche disparaître soudainement juste devant sa cible, l'archer jeta son arc. Le Bienheureux lui demanda de s'asseoir, rayonnant d'une telle compassion que déjà il regrettait son geste. Il lança son archer dans les fourrés et vint se prosterner devant lui et écouta l'enseignement qu'il lui délivra, avant de prendre les trois refuges, en lui déclarant qu'il compterait désormais parmi ses *upāsaka* (bienfaiteurs). Lorsqu'il rebroussa chemin, Bouddha lui recommanda de prendre le chemin opposé, car il vit – à l'aide de ses pouvoirs psychiques – que les autres archers attendaient pour le tuer. Comme l'archer ne revenait pas, les deux qui furent envoyés pour le supprimer commencèrent à s'inquiéter. Ils se sont avancés lentement jusqu'à Bouddha. Et quand ils parvinrent à lui, ils furent surpris de ne pas l'avoir trouvé. En les apercevant, le Bienheureux les invita à prendre place près de lui. Quand ils entendirent l'enseignement du Parfait, ils firent comme le premier archer. Pour la même raison, tous les autres archers suivirent le chemin jusqu'à Bouddha, et n'en repartirent qu'après avoir jeté leur arme et prirent les trois refuges.

Une fois que les trente-deux archers se retrouvèrent ensemble, apprenant alors qu'ils avaient reçu de Devadatta l'ordre de s'entretuer, ils se contentèrent de retourner vers lui et de lui dire :

« Si vous voulez tuer Bouddha, vous n'avez qu'à le faire vous-même ! »

L'envoi du gros rocher

Après cet échec, Devadatta décida qu'il agirait lui-même, prenant à la lettre la réplique ironique des archers. Un jour, il alla sur la montagne Gijjhakūṭa, sur laquelle il fit rouler un énorme rocher par ses disciples, jusqu'au rebord de la falaise qui dominait la route de l'étroite vallée coincée entre deux montagnes. Quand ce fut fait, il fit évacuer tout le monde et resta seul à attendre. Peu de temps après, alors que Bouddha suivait la route de la vallée, Devadatta poussa le lourd rocher, le faisant ainsi dangereusement chuter vers le cœur de la vallée, où avançait le Bienheureux. Voyant tomber le rocher au-dessus de lui, Bouddha fit apparaître un pont rocheux entre les deux montagnes qui entouraient la vallée, de sorte à retenir le gros rocher dans sa chute. Celui-ci se fracassa sur le barrage avec une violence telle, qu'il se brisa en nombreux morceaux. Alors que des éclats volèrent au loin, l'un d'eux blessa Bouddha au pied. Lorsqu'il leva les

yeux vers le haut, il vit le nuisible Devadatta, qui l’observait au loin, guettant les effets de son terrible acte. Bouddha l’interpella :

« Devadatta ! Pourquoi tentez-vous, après avoir pris la robe monastique, de me supprimer, moi Bouddha ? Est-ce parce que vous pensez que l’enfer Avīci – le plus douloureux des enfers – est agréable ? »

Quand les moines virent le pied ensanglanté de Bouddha, ils lui demandèrent ce qui s’était passé. Une fois que la nouvelle tentative de meurtre de Devadatta leur fut racontée, certains s’armèrent de bâtons pour protéger Bouddha, qui les rassura :

« Ne vous inquiétez pas ! Personne ne peut tuer un bouddha omniscient. Un bouddha ne s’éteint en *parinibbāna* que par lui-même ; personne ne peut l’y précipiter. »

Le docteur Jīvaka soigna la plaie de Bouddha. Au bout de trois jours, sa blessure étant totalement guérie, il put de nouveau aller collecter sa nourriture avec son bol.

De son côté, Devadatta réfléchit à un nouveau stratagème pour éliminer Bouddha.

L’éléphant Nālāgiri

Bien décidé à tuer Bouddha, le néfaste Devadatta pensa :

« Bouddha a une apparence majestueuse, il enseigne merveilleusement le *dhamma*, il protège les êtres, les gens le vénèrent énormément. Pour cette raison, je ne trouverai jamais quelqu’un qui accepterait de l’éliminer. En revanche, un animal peut effectuer une telle besogne sans se poser de questions. Je vais donc lâcher un éléphant sur Bouddha. »

À peine cette idée surgie dans son esprit malsain, Devadatta alla emprunter au roi Ajātasatu son éléphant Nālāgiri, connu pour être très sauvage et mauvais. Il tua de nombreuses personnes. Quand le roi le lui remit, attaché par des chaînes et entouré d’hommes armés pour le maintenir, Devadatta lui fit boire de l’alcool afin de le rendre plus méchant encore. Étant donné que le faux moine prévit lâcher le dangereux pachyderme le lendemain matin, au moment où Bouddha effectuerait sa collecte quotidienne, le roi fit avertir tous les habitants des environs de ne pas sortir pendant la matinée du lendemain. Il indiqua simplement qu’un éléphant dangereux serait lâché, sans toutefois préciser que la cible serait Bouddha. Cet étrange événement fit rapidement le tour de Rājāgaha, et beaucoup de gens allèrent trouver le Bienheureux pour lui déconseiller de sortir le lendemain. Beaucoup déclarèrent, en devinant un mauvais coup de sa part, que Devadatta avait dû se concerter avec le roi pour lancer cet éléphant contre Bouddha. Ce dernier se contenta de répondre :

« Ce n’est rien, ne vous inquiétez pas, aucun danger ne peut m’arriver ! Je vais amadouer cet éléphant. »

Refusant de suivre les conseils des gens inquiets, il demanda au contraire à tous ses disciples de le suivre dès le lendemain matin ; ils iraient tous effectuer ensemble la collecte de nourriture. Au lever du jour, Bouddha appela son serviteur attiré :

« Ānandā ! Réunissez tous les moines de Rājāgaha dans le monastère de Veļuvana. »

Quand tous furent présents, Bouddha emprunta la route principale, qui ne désemplissait jamais de monde et qui se dirigeait droit vers le centre de la ville. Il était suivi de tous ses disciples. Comme tout le monde fut prévenu du danger, chacun avait grimpé dans les arbres, sur les toits des maisons, et partout où l'on ne pouvait être atteint par l'éléphant. Lorsque Devadatta aperçut Bouddha arriver au loin avec ses disciples, il fit boire encore un peu d'alcool à l'éléphant Nālāgiri, avant de le lâcher sur lui. Dans le public, il y avait des *titthi* (personnes développant des vues erronées) qui se réjouissaient :

« Aujourd'hui, Bouddha va mourir. Nous en serons débarrassés ! »

Quand l'éléphant s'approcha, en apercevant Bouddha, il émit un puissant barrissement, qui fit trembler le sol sous ses lourdes pattes. Dans une fureur folle, le puissant animal détruisit toutes les maisons et tous les arbres situés aux abords de la route. Rien ne résistait à son passage, même les constructions les plus solides. Il commença à charger le Bienheureux en se précipitant à grande vitesse vers lui et ses moines. Les moines qui se trouvaient juste derrière Bouddha, voyant l'éléphant se précipiter vers eux à une allure inquiétante, proposèrent à leur maître :

« Vénérable Bouddha ! Ce féroce animal est réputé pour être très violent. Vous ne savez peut-être pas comment il est dangereux. Nous vous prions de tourner et d'emprunter sans plus tarder un autre chemin.

— Ô moines ! Soyez sans crainte ! Je vais le dompter pour qu'il soit docile.

— (Le Vénérable Sāriputtarā) Vénérable Bouddha ! Demeurez tranquillement à l'écart, je vais me charger de le dompter.

— Non, Sāriputtarā, restez où vous êtes !

— (Le Vénérable Mahā Moggalāna) Vénérable Bouddha ! Demeurez tranquillement à l'écart, je vais me charger de le dompter.

— Non, Mahā Moggalāna, restez où vous êtes ! »

D'autres grands disciples se proposèrent de la même façon, essayant tous le même refus. Tandis que la masse effrayante du pachyderme n'était plus qu'à une faible distance des moines, le Vénérable Ānandā se propulsa d'un bond devant le Bienheureux, soucieux de le protéger au sacrifice de sa vie. Néanmoins, son maître lui ordonna de ne pas rester devant lui :

« Poussez-vous d'ici et filez derrière, Ānandā ! Laissez-moi m'occuper moi-même de cet éléphant.

— Ne faites pas cela, noble Bouddha ! Cet animal est très sauvage, et ivre de surcroît. Laissez-moi mourir plutôt que de vous risquer à un tel danger. »

Comme le Vénérable Ānandā avait un immense attachement pour son maître pour qui il craignait un danger, il persista à ne pas lui obéir. Bouddha l'aspira – à l'aide de ses pouvoirs psychiques – tout en l'éjectant derrière lui en un éclair. À cet instant, terrifiée par l'éléphant, une femme courrait avec son bébé dans les bras. Gênée par son enfant dans sa course, elle vint le poser tout près de Bouddha, le croyant en sécurité auprès de lui, et continua sa fuite de plus belle. Apercevant cette femme, l'éléphant la prit pour nouvelle cible, plus excité par un être mouvant qu'un être immobile. Bouddha s'adressa alors à l'éléphant :

« Si tu as été lâché, c'est pour me tuer et non pour tuer quelqu'un d'autre. Laisse cette femme en paix et vient plutôt vers moi ! »

En se retournant vers le Bienheureux, l'éléphant le fixa du regard, prêt à le charger. Cependant, Bouddha lui projeta un flot de *mettā* (amour, bienveillance) tellement puissant, que l'animal se dégrisa de l'alcool qu'il avait absorbé et, se sentant envahi par un amour d'une intensité extraordinaire, il se dépossédât subitement de toute malveillance. Mettant sa trompe dans la bouche, rabaisant les oreilles et la queue, il s'approcha tout doucement de Bouddha, et s'abaissa devant lui. Félicitant l'éléphant, le Bienheureux le caressa en lui donnant des recommandations :

« À partir d'aujourd'hui, ne sois plus jamais mauvais, ne tue pas ! Demeure gentil et bienveillant à l'égard des autres ! Ainsi, lorsque tu parviendras au terme de ton existence, tu pourras accéder aux mondes supérieurs (monde humain, monde des *deva* ou monde des *brahmā*). »

Quand l'éléphant Nālāgiri entendit les paroles du Bienheureux, épris d'une profonde admiration, il l'entoura délicatement de sa trompe, en guise de respect et de gratitude. L'animal était tellement respectueux de suivre les recommandations de Bouddha qu'il aurait aisément pu devenir un *sotāpana* s'il avait été un être humain. À ce moment-là, tous les gens présents ont exprimé leur joie dans un tumulte d'exclamations. Les gens étaient si admiratifs pour cet éléphant qu'ils le caressaient longuement et beaucoup d'entre eux lui offrirent de nombreux dons. L'éléphant changea alors de nom ; il s'appellerait désormais Dhanapāla, ce qui signifie : « celui qui prend soin de sa fortune ». Bouddha délivra un enseignement à toutes les personnes présentes. Certains devinrent *sotāpana*, les autres prirent les trois refuges.

Les cinq exigences de Devadatta

Depuis le jour où l'éléphant fut lâché sur Bouddha, plus personne n'avait de vénération pour le nuisible Devadatta, y compris le roi Ajātasatu. Il devint alors très difficile pour lui et ses disciples d'obtenir de la nourriture. En revanche, les gens avaient une vénération plus forte que jamais pour Bouddha. Devadatta et ses disciples ne parvenant plus à obtenir de quoi se nourrir à l'aide de la collecte, ils en vinrent à mendier carrément leur repas auprès des gens. Dépourvu de honte, Devadatta incita même des disciples laïcs à aller demander pour lui de la nourriture aux villageois. Quand Bouddha sut cela, il établit une nouvelle règle de conduite monastique (le *pācittiya* 32) :

« Ô moines ! Si un moine consomme de la nourriture réclamée ou offerte de manière incorrecte (impolie, irrespectueuse, etc.), acceptée à quatre moines ou plus, il commet un *pācittiya* à chaque ingestion. »

Bouddha précisa en outre qu'un moine ne doit jamais demander quoi que ce soit à qui que ce soit – en dehors du *saṃgha*. En revanche, un moine est à la rigueur autorisé à faire connaître ses besoins à un membre de sa famille directe (enfants, parents, grands-parents, etc.) ou à une personne qui l'a expressément invité à lui en faire part.

Quand Bouddha établit cette règle, Devadatta se fâcha contre lui plus que jamais. Il réunit ses quatre principaux disciples, qui étaient les moines Kokālika, Kaṭmodakatissa, Khaṇḍadeviya et Samuddadatta :

« Ô disciples ! Je vous annonce ma séparation totale avec Bouddha et sa communauté, avec qui je n'ai plus rien à faire. Restez seulement auprès de moi ! N'allez plus rien faire avec les moines de Gotama !

— (Le moine Kokālika) Ô Vénérable Devadatta ! Bouddha a beaucoup de pouvoirs. Comment pourriez-vous diviser le *saṃgha* ? C'est impossible !

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas difficile ! Je connais bien le *vinaya* (discipline monastique) que Gotama enseigne. Je sais comment l'enseigner. Je vais demander à Gotama d'intégrer cinq points supplémentaires dans le *vinaya*. Il va certainement les refuser. À ce moment-là, j'intégrerai ces cinq points, fondant ainsi ma propre communauté. Dans ce monde, il y a beaucoup de personnes qui sont attirées par les pratiques particulières. Ainsi, il y aura toujours du monde qui viendra à moi ! »

Peu de temps après, il se rendit près de Bouddha lui faire part de ses cinq exigences, devant une grande assemblée de moines :

« Ô noble Bouddha ! Je vous prie d'intégrer cinq points supplémentaires dans le *vinaya*...

- (1) Que tous les moines demeurent isolés dans la forêt. Établissez une grosse faute pour chaque moine qui demeure près des villages.
- (2) Que tous les moines se nourrissent exclusivement de la nourriture obtenue à l'aide de la collecte. Établissez une grosse faute pour chaque moine qui répond à une invitation pour un repas.
- (3) Que tous les moines portent des robes faites à partir de tissus abandonnés. Établissez une grosse faute pour chaque moine qui utilise une robe neuve offerte par un *dāyaka*.
- (4) Que tous les moines dorment sous un arbre. Établissez une grosse faute pour chaque moine qui passe la nuit sous un toit.
- (5) Que tous les moines soient végétariens. Établissez une grosse faute pour chaque moine qui mange de la viande ou du poisson. »

Bouddha refusa fermement chacune de ces cinq exigences, et déclara à Devadatta :

« Devadatta ! La voie que j'ai enseignée est la voie moyenne. Que les moines qui souhaitent demeurer isolés dans la forêt y demeurent ! Que les moines qui

souhaitent demeurer près des villages y demeurent ! Que les moines qui souhaitent collecter leur nourriture à l'aide du bol s'alimentent ainsi ! Que les moines qui souhaitent répondre aux invitations pour les repas s'alimentent ainsi ! Que les moines qui souhaitent porter des robes faites de tissus abandonnés se vêtissent ainsi ! Que les moines qui souhaitent porter des robes neuves offertes par les *dāyaka* se vêtissent ainsi ! Que les moines qui souhaitent dormir sous un arbre y dorment ! Que les moines qui souhaitent dormir sous un toit y dorment ! Que les moines qui souhaitent être végétariens le soient ! Que les moines qui souhaitent manger de la viande et du poisson en mangent ! Concernant la viande, j'ai déjà enseigné les viandes qu'il n'est pas convenable de consommer pour un moine. »

Remarque : Auparavant, à propos du végétarisme, Bouddha avait déjà expliqué, entre autres, que lorsqu'un moine accepte la viande d'un animal qui n'a pas été tué par lui, ni spécialement à l'intention du *saṃgha*, il peut la manger sans commettre le moindre *akusala*, car il n'est aucunement responsable de sa mort. Il est même tenu de l'accepter, car d'une part, il ne doit pas montrer d'exigences pour la nourriture qui lui est offerte, et d'autre part, il ne doit pas empêcher aux nombreuses personnes qui n'ont que de la viande à offrir au *saṃgha* l'occasion de se faire du mérite par leur pratique du don.

Remarque : Outre la viande d'un animal tué spécifiquement pour un ou plusieurs membres du *saṃgha*, un moine ne doit pas accepter ni manger dix sortes de viande, dans le but de ne pas choquer les gens qui prêtent des qualités nobles, sacrées ou affectives à certains animaux ou simplement aux êtres humains : l'être humain, le chien, le cheval, l'éléphant, le léopard, le tigre, le lion, l'ours, l'hyène et le serpent.

La division du *saṃgha*

Comme le Bienheureux rejeta ses cinq exigences, Devadatta fut ravi, car il n'en attendait pas moins. Aussitôt qu'il fut sorti du bâtiment principal où demeurait Bouddha, il s'écria devant tous les moines qui se tenaient près de lui :

« Je viens de demander au moine Gotama d'intégrer cinq nobles pratiques dans le *vinaya*. Il a refusé ! Il a peur de la difficulté et du dépouillement. Il préfère une vie confortable pour lui et ses moines. Il veut vivre facilement en jouissant de nombreux dons. Je me sépare de ce Gotama, car je tiens à intégrer ces cinq nobles pratiques dans le *vinaya*. Que ceux qui veulent me suivre viennent avec moi ! »

Lorsque ce discours fut rapporté à Bouddha, il convoqua Devadatta pour lui dire :

« Devadatta ! Ne tentez pas de diviser le *saṃgha* ! Les êtres qui œuvrent à diviser le *saṃgha* subissent les enfers *Avīci* (les plus pénibles de tous) pendant un *kappa* entier. En revanche, les personnes qui œuvrent pour ressouder un *saṃgha* divisé, après leur mort, expérimentent la vie de *deva* pendant un *kappa* entier. »

En dépit de l'avertissement de Bouddha, désireux de s'obstiner dans sa maudite besogne de division du *saṃgha*, Devadatta prit congé de lui.

Un jour, alors que le Vénérable Ānandā faisait sa collecte de nourriture dans la ville de Rājāgaha, il rencontra Devadatta, qui lui dit :

« Ānandā ! Sachez que désormais, je ne ferai plus l'*uposatha* avec les disciples de Bouddha, je ne participerai plus à aucune procédure avec eux. Moi et mes disciples formons à présent une communauté totalement à part. »

Le Vénérable Ānandā rapporta ces propos à Bouddha. Le jour d'*uposatha* suivant, accompagné de cinq cents moines de Vesālī qu'il réussit à racoler dans sa secte, Devadatta se rendit à la ville de Gayāsīsa. Parmi la population, personne n'appréciait le grand provocateur de discorde qu'il était. Ainsi, lui et ses disciples rencontrèrent de larges difficultés pour obtenir leur nourriture. Pour cette raison, beaucoup de moines voulurent quitter la robe pour retourner à la vie laïque.

La déchéance de Devadatta

Bouddha convoqua ses deux disciples suprêmes, les Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna :

« Ô Sāriputtarā et Mahā Moggalāna ! Les cinq cents moines qui ont suivi Devadatta sont entrés dans le *saṃgha*, car ils cherchent la paix de *nibbāna*. À cause de Devadatta, ils sont sur le point de quitter le *saṃgha*, car ils sont à cours de nourriture et de vêtements. Allez les voir et enseignez-leur le *dhama* ! »

Les deux *aggasāvaka* (les deux plus nobles disciples de Bouddha – les Vénérables Sāriputtarā et Mahā Moggalāna) partirent à la rencontre des disciples de Devadatta. Quand ce dernier les aperçut de loin, il fut empli d'une immense joie. Quand son principal disciple, le moine Kokālīka, remarqua l'allégresse qui animait son maître, il voulut le mettre en garde :

« Vénérable Devadatta ! Ne faites pas confiance à ces deux moines !
— Ne vous en faites pas ! Ils viennent vers moi, car ils apprécient les cinq pratiques que j'impose à ma communauté. Ils viennent pour s'intégrer à nous ! »

Au moment où les deux *aggasāvaka* arrivèrent parmi eux, Devadatta les accueillit dignement. Il leur fit préparer deux bonnes places pour qu'ils puissent s'installer. Néanmoins, déclinant l'hospitalité de Devadatta, ils s'assirent tous deux à une autre place. Devadatta commença à délivrer un enseignement devant tous ses disciples et les deux invités, sans mot dire, écoutaient tranquillement parler l'irraisonné. Après un long enseignement qui dura jusqu'à la nuit, épuisé, Devadatta invita le Vénérable Sāriputtarā à prendre sa place avant d'aller se coucher :

« Ami Sāriputtarā ! Je suis fatigué, à présent je vais me reposer. Je vous en prie, donnez un enseignement ! »

Le Vénérable Sāriputtarā délivra un enseignement à propos des quatre nobles vérités. Ensuite, le Vénérable Mahā Moggalāna donna à son tour un enseignement, qui lui, traitait des pouvoirs psychiques. Après avoir entendu l'enseignement de chacun des deux *aggasāvaka*, les cinq cents moines présents – hormis les quatre disciples principaux de Devadatta – devinrent *sotāpana*. À l'arrivée du jour nouveau, le Vénérable Sāriputtarā vint poliment annoncer son départ à Devadatta qui venait tout juste de se réveiller :

« Ô Devadatta ! Nous nous en allons, maintenant. Ceux qui apprécient votre enseignement viendront vers vous, ceux qui apprécient le nôtre viendront vers Bouddha. »

Au moment où les deux *aggasāvaka* s'éloignèrent, les cinq cents moines présents les suivirent. Assistant au départ de ses cinq cents anciens disciples, Devadatta devint fou de colère au milieu des quatre disciples qui lui restaient. Également furieux, le moine Kokālīka lui donna un violent coup de genou dans la poitrine, avant de lui hurler sur un ton de reproche :

« Ne vous avais-je pas dit de ne pas les accepter ? Voyez où nous en sommes, à présent ! »

Tombé à terre, Devadatta fut gravement blessé par son disciple, à tel point qu'il vomit du sang en abondance. Il se mit à réfléchir à tous ses actes nuisibles et à toutes les recommandations qui lui furent faites. Se remettant entièrement en question, il finit peu à peu par avoir de profonds regrets sur ses agissements. Il réalisait sur le tard les conséquences néfastes que ses actes étaient susceptibles d'engendrer. Ses réflexions aboutirent à une volonté très forte d'aller reconnaître ses erreurs auprès de Bouddha en lui demandant pardon. Comme il ne pouvait pas marcher, il demanda à ses quatre derniers disciples de le transporter, à l'aide d'un banc, au monastère du Bienheureux, qui demeurerait alors à Sāvātthi. Juste avant d'arriver, après un pénible voyage en raison du transport de Devadatta, assoiffés, les quatre moines posèrent le banc à terre pour se désaltérer dans un étang situé devant l'entrée du monastère de Jetavana.

Alors que les quatre moines étaient en train de boire, Devadatta était seul, assis sur son banc, attendant que les autres finissent de boire. Impatient d'épancher sa soif, il posa ses pieds à terre pour tenter de se redresser. Mais soudainement, dès que ses pieds se posèrent au sol, la terre s'ouvrit sous lui, l'aspirant lentement, telle une géante bouche l'avalant en douceur. Pendant qu'il descendait, il joignit les mains et se courba, malgré la douleur qui le tirait depuis le mauvais coup qu'il reçut à la poitrine, en direction de Bouddha. Il lui rendait hommage, en lui demandant pardon, avec ses plus sincères regrets. C'est ainsi que, absorbé dans un état d'esprit extrêmement bénéfique, Devadatta plongea lentement dans les feux du plus violent des enfers, dans lequel il restera pendant l'effrayante durée d'un *kappa* complet. Toutefois, en raison du puissant *kusala* qu'il développa durant les derniers instants de sa vie, après son séjour infernal, il deviendra un *pacceka buddha* (un bouddha parvenu par lui-même à la connaissance des quatre nobles vérités, néanmoins non en mesure de l'enseigner aux autres) et aura le nom d'Atthissara, ce qui signifie « celui qui prend conscience du *dhamma* par la vue d'ossements ».

Le conflit de la rivière Rohinī

Entre le royaume de Kosiya et celui de Kapilavatthu, coulait une rivière nommée Rohinī. Cette rivière était très employée par les paysans des deux côtés pour l'irrigation des rizières. Un jour de juin, la rivière était presque asséchée. Il n'y avait donc plus d'eau pour irriguer les rizières. Afin de discuter du problème, les paysans des deux royaumes se réunirent. Ceux de Kapilavatthu déclarèrent :

« Cette rivière ne peut être partagée, car il n'y a pas assez d'eau pour les deux royaumes. Si nous la prenions seulement pour nous, nous pourrions irriguer toutes nos rizières. Ainsi, vous devez nous laisser cette eau ! »

Naturellement, les paysans de l'autre royaume tinrent le même discours. Alors que personne ne parvenait à trouver un accord, les uns conspuaient les autres, et rapidement, les insultes se mirent à fulminer. Les paysans de Koliya hurlèrent à ceux de Kapilavatthu :

« Vous ne valez pas mieux que des chiens ou du bétail, car vous vous reproduisez entre frères et sœurs ! »

Les tout premiers ancêtres de certaines ethnies de Kapilavatthu avaient effectivement fait l'objet de mariages au sein de la famille, mais cette tradition n'avait plus cours depuis longtemps. Les paysans de Kapilavatthu rétorquèrent à ceux de Koliya :

« Ne soyez pas fiers, car vous êtes tous gouvernés par un lépreux ! »

En effet, avant de diriger son royaume, le roi de Koliya souffrait de la lèpre, mais il fut guéri avant son accession au trône. Comme le conflit s'envenimait, les ministres durent s'en mêler, et peu de temps après, les rois eux-mêmes arrivèrent sur place, chacun accompagné de ses troupes armées. Chaque camp restait sur sa propre rive, n'attendant que l'ordre de son roi pour assaillir la rive rivale. Alors que tous s'apprêtèrent à entrer dans une guerre violente, Bouddha arriva. Le matin même, il avait su qu'un conflit se constituait autour de la rivière Rohinī. Il vint par le ciel, et demeura immobile, assis et flottant dans l'air, juste au-dessus de la rivière, en rayonnant de ses fameuses six couleurs. Quand tous aperçurent Bouddha, pour qui ils avaient un grand respect, ils lâchèrent leurs armes et se prosternèrent devant lui. Le Bienheureux interrogea les rois :

« Pour quel problème êtes-vous sur le point de vous battre ?

— Pour la rivière Rohinī.

— Quelle est la valeur de cette rivière ?

— Elle est très faible.

— Quelle est votre propre valeur ?

— Elle est inestimable.

— Est-il raisonnable de risquer des hommes dont la valeur est inestimable pour une rivière qui n'a qu'une faible valeur ? Si je n'étais pas intervenu, votre sang aurait rempli cette rivière ! Vous vous laissez emporter par la haine, car vous

recherchez les plaisirs sensoriels. Vous recherchez les plaisirs sensoriels, car vous êtes sous l’emprise des *kilesā*. Moi, je ne me laisse jamais emporter par la haine, car je ne recherche pas les plaisirs sensoriels. Je ne recherche pas les plaisirs sensoriels, car je ne suis pas sous l’emprise des *kilesā*. »

Une fois que le Parfait eut délivré un enseignement du *dhamma*, tous comprirent la stupidité de s’entretuer et furent convaincus des bienfaits de la solidarité. La plupart, même, devinrent *sotāpana*.

La haine de Māgaṇḍiya envers Bouddha

L'époux idéal

Un riche brahmane, nommé Māgaṇḍī, et son épouse eurent une fille qu'ils appelèrent Māgaṇḍiya. Lorsqu'elle devint grande, elle était une jeune fille magnifique. Elle rayonnait d'une telle splendeur et d'une telle beauté naturelle que tous les brahmanes la demandaient en mariage. Excédé, son père déclara un jour à l'adresse de tous les brahmanes du village :

« De vous tous, pas un seul ne mérite ma fille ! Je la marierai seulement à un être noble ! »

Un matin, quand Bouddha balaya le monde du regard à l'aide de ses pouvoirs mentaux, il vit le couple de brahmanes. Comme il constata qu'ils étaient mûrs pour parvenir à la réalisation, il décida d'aller à leur rencontre. Ainsi, Bouddha se rendit à l'endroit où le brahmane avait l'habitude d'effectuer des séances de réchauffement en s'approchant tout près d'un grand feu, imaginant se purifier les impuretés du mental grâce du feu. Beaucoup d'ascètes, d'ermites et de brahmanes avaient de telles croyances, en ce temps-là. En apercevant le Bienheureux, le brahmane Māgaṇḍī fut épris d'une soudaine et forte admiration pour lui. Il le trouva d'une parfaite beauté, très lumineux, d'une apparence pleine de majesté et de noblesse. Il pensa :

« Dans ce monde, il n'y a pas un seul être qui lui soit égal. Je vais le marier à ma fille. »

Il s'écria à l'attention de Bouddha, sans lui demander son avis :

« Moine ! J'ai une fille d'une beauté sublime dont je ne peux me résoudre à laisser la main à l'un des brahmanes de mon village. Vous, en revanche, vous êtes digne de ma fille, je vais la marier à vous ! Attendez un instant ! »

Ne lui laissant le temps de répliquer, le brahmane, satisfait de sa rencontre, fila rapidement chez lui pour prévenir son épouse et sa fille. Dès qu'il parvint chez lui, il empressa sa fille de se faire propre, bien maquillée, bien habillée et parée de ses plus beaux bijoux. Aussitôt prévenus de la rencontre d'un être noble avec lequel le brahmane Māgaṇḍī voulut marier sa fille, les habitants du village suivirent le brahmane, son épouse et leur fille quand ils se mirent en route vers l'endroit de la rencontre. Lorsqu'ils arrivèrent tous près du grand feu, Bouddha n'était plus là. Il avait seulement laissé – volontairement – son empreinte de pas avant de partir. Déçu de ne plus revoir celui qu'il considérait comme l'époux idéal de sa fille, le brahmane se hâta de le retrouver en scrutant toutes les directions. Son épouse, qui était dotée d'une grande habileté en astrologie, examina la trace de pas laissée par Bouddha, et notifia ensuite :

« Cet être est extrêmement noble, il est très pur, il n'a plus de *kilesā*. Il ne veut pas d'épouse.

— Encore vos maudites divinations ! Vous verriez des crocodiles dans un pot d'eau ! »

Agacé par les propos de son épouse, le brahmane s'entêta à rechercher Bouddha.

Le corps de Māgaṇḍiya selon Bouddha

Ayant finalement retrouvé le Bienheureux, le brahmane interpella son épouse :

« Le voilà ! Le voilà ! C'est l'homme que j'ai rencontré ce matin, c'est lui à qui je vais marier ma fille ! (S'adressant à Bouddha) Moine ! Prenez la main de ma fille !

— Je ne veux pas de votre fille ! Après avoir renoncé à la vie royale, je suis parti dans la forêt, où j'ai pratiqué le détachement avec effort et détermination. Au bout de six ans, je suis parvenu à l'omniscience. Juste après ce moment-là, Māra envoya ses filles pour me séduire. Bien qu'elles soient infiniment plus belles que votre fille, cela n'a pas eu le moindre effet sur moi. Les *kilesā* conduisent sans cesse vers de nouvelles existences. En ce qui me concerne, j'ai vaincu tous les *kilesā*. Je n'apprécie donc plus les plaisirs sensoriels. Ce corps est rempli de choses répugnantes. Votre fille n'est rien d'autre qu'un tas de chair, d'os, de sang, de pus, de glaire, d'urine, de matières fécales... Elle est comme un pot d'excréments. Je n'ai vraiment pas la moindre envie de toucher à votre fille. »

Quand Bouddha eut prononcé ces paroles, le brahmane et sa femme devinrent tous deux *anāgāmi*, tandis que leur fille fut fâchée contre Bouddha. Furieuse, elle dit à ses parents :

« Pourquoi ce moine dit-il que je ne suis qu'un pot d'excréments ? Qu'il attende un peu ma vengeance ! »

Loin de vouloir froisser Māgaṇḍiya, le Bienheureux eut parlé ainsi à l'attention de ses parents, dans le seul but de provoquer en eux la prise de conscience qui les incita à développer la connaissance directe de la réalité un bref instant, suffisant pour parvenir au stade d'*anāgāmi*.

L'appel aux insultes

Le père de Māgaṇḍiya rejoignit la communauté des moines et la mère rejoignit celle des moniales. Dans son monastère respectif, chacun devint *arahanta* sans tarder. En prenant la robe, ils confièrent leur fille à son oncle, le grand frère du père. Ce dernier en fit cadeau au roi Utena, qui eut la joie d'en faire l'une de ses trois épouses. Un jour, quand la reine Māgaṇḍiya sut que Bouddha était dans sa ville, elle le médit avec virulence et incita la population à l'insulter pour le chasser à tout jamais du royaume. Le Vénérable Ānandā, qui accompagnait le Bienheureux, voulut s'en aller, car il ne supportait pas la haine et

les insultes des gens envers son noble maître. Bouddha lui recommanda toutefois la pratique de la patience et de la tolérance. Il dit :

« Comme un éléphant qui résiste à l'assaut des flèches sur un champ de bataille, nous devons supporter les inimités des gens irrespectueux. Les compliments ne durent guère au-delà de sept jours. Il en est de même pour les critiques défavorables. Attendez donc patiemment que cela se termine. Si vous vous rendez dans un autre endroit où les critiques persistent, où irez-vous ensuite ? »

La haine de la reine Māgaṇḍiya

Le roi, qui était *puṭhujana*, ne vénérât pas Bouddha, contrairement à l'une de ses trois épouses, la reine Sāmāvātī, qui elle, était *sotāpana*. Malgré le fait qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de voir Bouddha, elle parvint à réaliser le *dhmma* grâce à des instructions reçues de la part d'un disciple du Bienheureux. Très jaloux, le roi tenait à ce que personne ne puisse apercevoir ses reines. Pour cette raison, il ne les laissait jamais sortir de l'enceinte du palais et avait privé leurs bâtiments de fenêtres et d'ouvertures. Comme la reine Sāmāvātī voulut apercevoir Bouddha, afin de pouvoir le vénérer, elle avait pratiqué des trous dans le mur. Ces trous lui permettaient enfin de le voir, lorsqu'il passait au loin en allant faire sa collecte de nourriture.

Un jour, la reine Māgaṇḍiya, qui détestait la reine Sāmāvātī parce qu'elle avait de la vénération pour Bouddha, alla dénoncer au roi les trous qu'elle fit dans le mur de son bâtiment, dans l'espoir qu'il se fâche contre elle. En apercevant les trous, le roi interrogea la reine Sāmāvātī :

« Pourquoi avez-vous fait ces trous dans le mur ?

— C'est pour pouvoir regarder Bouddha, afin de mieux le vénérer.

— Ne faites pas cela ! Ces trous sont minuscules, je vais vous faire arranger de grandes ouvertures pour que vous puissiez le voir convenablement. »

Épris de compassion pour son épouse, le roi exécuta sa promesse et la reine Sāmāvātī put ainsi voir confortablement le Bienheureux. Cela rendit la reine Māgaṇḍiya furieuse. Elle se mit à haïr la reine Sāmāvātī plus que jamais.

Une autre fois, la reine Māgaṇḍiya se procura un serpent venimeux qu'elle enferma dans une harpe. Elle alla déposer l'instrument tout prêt du lit où dormait le roi, dans la chambre de la reine Sāmāvātī. Discrètement, elle ouvrit la harpe et s'éloigna avec précaution. Comme le serpent fut enfermé durant longtemps, il était furieux lorsqu'il sortit. La reine Māgaṇḍiya cria :

« Un serpent ! Un serpent ! C'est la reine Sāmāvātī qui l'a caché dans la harpe pour tenter de vous éliminer. »

Réveillé en sursaut, le roi partit en courant pour se protéger. À peine remis de ses émotions, enragé, le roi décida de tuer l'innocente reine Sāmāvātī. Il la fit attacher avec toutes les domestiques vivant dans le même bâtiment qu'elle – qui étaient également toutes *sotāpana* – et qui la servaient. Lorsque le roi se préparait

à décocher la première flèche, la reine Sāmāvātī recommanda aux autres femmes :

« Ne soyez pas en colère face à cette injustice, ne pleurez pas ! Au lieu de cela, donnez tout votre amour, envoyez au roi toute la *mettā* que vous êtes en mesure d'envoyer ! »

Ainsi, elles envoyèrent un puissant rayonnement de *mettā* au roi, tandis que lui envoya sa flèche mortelle. Malgré la puissance de l'arc, la *mettā* fut plus forte que la flèche, qui fit demi-tour juste quand elle allait atteindre son but, avant d'aller tomber aux pieds du roi. Le roi Utena comprit ce qui venait de se passer. Il prit aussi subitement conscience de l'innocence de la reine Sāmāvātī, et ordonna donc de relâcher toutes les femmes. Ensuite, la reine Sāmāvātī délivra un enseignement du *dhamma* à l'issue duquel le roi développa une grande vénération pour Bouddha, son enseignement et sa communauté, à tel point qu'il voulut l'inviter. Ainsi, le jour suivant, le Bienheureux fut reçu au palais avec ses moines et tous reçurent de la part du roi, après un excellent repas, une robe chacun.

Depuis ce jour, la reine Māgaṇḍiya fut en colère, plus que jamais, contre la reine Sāmāvātī. Lorsque le roi s'absenta dans une autre ville, elle mit le feu au bâtiment de la reine Sāmāvātī, qui périt carbonisée, ainsi que toutes ses domestiques. Les conditions de cette mort atroce ne fut que la conséquence d'un terrible acte lors d'une existence précédente, où ces femmes avaient tué un *pacceka buddha* en l'embrasant à l'aide d'un grand feu. Quand le roi Utena rentra de son voyage, il fut consterné de constater la mort de la reine Sāmāvātī. Dans son affliction, il n'attendit pas pour infliger un châtiment à la reine Māgaṇḍiya ; il l'arrêta avec ses domestiques et les fit toutes enterrées jusqu'à la taille, avant de leur mettre le feu.

La femme ascète Sundarī

De puis que Bouddha atteignit l'éveil, la plupart des gens développèrent beaucoup d'admiration pour lui, et cessèrent d'en avoir pour les *titthi* (adeptes de croyances hérétiques). Ainsi, nombreux furent ceux qui firent des dons au *samgha*, et rares furent ceux qui en firent aux *titthi*. Comme les *titthi* n'obtenaient que très difficilement leur nourriture et leurs divers besoins, ils se réunirent :

« Nos gains sont devenus rares depuis que le moine Gotama a pris de la popularité. Il nous faut lui briser sa réputation. »

Dans la réunion, il y avait une ascète nommée Sundarī, qui était d'une beauté magnifique. Les autres ascètes songèrent qu'il leur serait profitable de faire accuser Bouddha avec cette fille. Dans le but de mettre leur plan à exécution, ils sollicitèrent Sundarī :

« Vous êtes une très jolie femme. Voulez-vous bien nous aider à entacher la réputation de Bouddha afin qu'il n'obtienne plus de gains ?

— C'est entendu, je ferai de mon mieux pour vous aider. »

Alors que Bouddha demeurait au royaume de Sāvatti, dans le monastère de Jetavana, les gens venaient nombreux écouter son enseignement. Le soir, une fois que le Bienheureux avait donné sa parole, tout ce monde rentrait chez soi. À ce moment précis, dans le but de croiser ces gens, l'ascète Sundarī alla au monastère. Chaque soir, comme des gens étaient surpris de voir une ascète approcher du monastère de Bouddha, ils l'interrogèrent :

« Où allez-vous ainsi ?

— Je passe la nuit avec Bouddha, dans sa chambre. »

Ayant dit ça, la jeune fille patientait dans un bosquet jusqu'à ce que plus personne ne pût la voir, et rentrait chez elle, parmi les *titthi*. Tôt le matin, elle retournait dans l'enceinte du monastère et en sortait dès que les gens commençaient à circuler, de façon à se montrer le plus possible. Trois jours après cet acte d'imposture, les *titthi* payèrent un groupe d'alcooliques pour tuer l'ascète Sundarī :

« Quand la besogne sera effectuée, jetez son cadavre dans un tas d'ordures situé près du monastère du moine Gotama. »

Lorsque les alcooliques attrapèrent la jeune fille, ils la tuèrent, et comme convenu, ils la jetèrent sur un grand tas d'ordures, tout près du monastère de Jetavana. Les *titthi* feignirent ne pas savoir où elle se trouvait. Ils allèrent voir le roi Kosala, en le mettant au courant de la disparition de l'ascète Sundarī. Le roi leur demanda :

« Où pensez-vous qu'elle peut être ? Auriez-vous une idée ?

— Nous ne serions pas surpris qu'elle soit au monastère de Jetavana.

— Dans ce cas, faites-la chercher à cet endroit ! »

Pour n'éveiller aucun soupçon, les *titthi* prirent soin de simuler des personnes cherchant longuement quelque chose dont ils ignorent totalement la localisation. Lorsqu'ils se rendirent sur le grand tas d'ordures, ils feignirent d'être surpris et horrifiés en découvrant son cadavre. Ils racontèrent à toutes les personnes qu'ils rencontrèrent :

« Afin que les autres ne voient pas les saletés auxquelles il s'est livré avec cette fille, le moine Gotama l'a fait tuer et jeter son cadavre sur un tas d'ordures par ses disciples ! »

Ils firent tout le tour de la ville pour crier ces propos, informant toute la population. Effrayés de ces accusations, certains moines ne surent pas comment gérer la situation. Après les avoir exhortés au calme et leur avoir expliqué qu'il n'y avait aucune raison d'être inquiet lorsqu'on était innocent, Bouddha ajouta :

« Aux personnes qui vous accusent sans fondement, répondez : “ Ceux qui mentent et ceux qui nient ce qu'ils ont fait sont égaux dans leurs mauvais actes et souffriront en conséquence. ” Les gens, constatant que vous demeurez calmes, se fatigueront. D'ici sept jours, les accusations s'évanouiront. »

En effet, étonnés de voir Bouddha et ses disciples si calmes, les gens de Sāvatti se souvinrent qu'ils ont toujours fait preuve d'une vertu exemplaire et qu'ils n'avaient jamais commis le moindre crime. Chacun cessa alors de les critiquer, persuadé que l'assassin de l'ascète Sundaṛī était quelqu'un d'autre.

Le roi Kosala fit brûler le corps de l'ascète Sundaṛī. Après, il envoya ses ministres pour enquêter sur son meurtre. Quand les alcooliques reçurent l'argent promis pour leur sinistre besogne, ils se disputèrent violemment à propos du partage qui ne satisfaisait aucun d'entre eux. Cette dispute éclata alors qu'un des ministres chargés de l'enquête passa tout près d'eux. C'est ainsi qu'ils furent démasqués. Ils furent aussitôt arrêtés et contrôlés auprès du roi. Contraints de tout avouer, les alcooliques dénoncèrent les *titthi* de leur avoir commandité le meurtre. Les *titthi* furent tous arrêtés et solidement attachés. On leur fit faire le tour de la ville, en les forçant à proclamer à haute voix les propos suivants :

« Ce n'est pas le moine Gotama qui a fait tuer l'ascète Sundaṛī, c'est nous qui avons fait tuer l'ascète Sundaṛī. Bouddha et ses disciples n'ont aucun tort, nous seuls sommes en tort. »

Ensuite, ils furent jetés en prison. Après cette affaire, les gens se mirent à vénérer Bouddha plus qu'à l'accoutumée. Le Bienheureux délivra un enseignement :

« Il y a des gens qui disent ou qui font de mauvaises choses et qui nient qu'il s'agit d'eux. Ces gens-là renaissent en enfer. Certains accusent des gens, volontairement et à tort, d'avoir commis des fautes. Ceux-là renaissent également en enfer. »

Après cet enseignement, beaucoup devinrent *sotāpana*.

L'accusation de Ciñkhamāna contre Bouddha

Un jour, des ascètes *titthi* (ayant des vues erronées) souhaitaient détruire la réputation de Bouddha, car ils étaient très jaloux de lui. Ils ne supportaient pas de voir les gens avoir une grande vénération pour le Bienheureux, et voulaient que les gens viennent à eux pour leur faire de nombreuses offrandes. Pour parvenir à leur fin, ils ont demandé à l'une des rares disciples qui les admiraient, une jeune femme nommée Ciñkhamāna, de leur rendre un service qu'elle accepta sans hésitation.

Après avoir attaché des morceaux de bois autour de son ventre, sous ses habits, pour laisser croire qu'elle était enceinte, elle se rendit au monastère du Bienheureux, un jour où beaucoup de monde assistait à son enseignement. Lorsque Ciñkhamāna entra dans la grande salle où une foule écoutait attentivement la parole du Parfait, elle s'écria devant tout le monde, pointant Bouddha d'un doigt accusateur :

« Regardez ! Ce Bouddha que vous vénerez tant à beau vous donnez de beaux enseignements, il a dormi avec moi et m'a délaissée dès qu'il m'a mise enceinte ! Regardez mon ventre, n'est-ce pas honteux ? »

En voyant cela, Sakka – le roi des *deva* – dépêcha quatre *deva* pour aller inspecter la jeune femme. Lorsqu'ils arrivèrent près d'elle, ils virent, grâce à leurs yeux permettant de voir à travers tout, qu'il n'y avait que du bois au lieu d'un bébé. Ils firent apparaître des souris sur le bois, qu'elles ne tardèrent pas à ronger à pleines dents. Rapidement, tout le bois tomba au sol, laissant alors apparaître un ventre plat comme une planche, sous les yeux stupéfaits des nombreuses personnes présentes. Scandalisés par l'acte inacceptable de la jeune femme, les gens la battirent. Pour échapper aux coups qui pleuvaient sur sa tête, elle s'enfuit à grandes enjambées. Quand elle fut sortie de l'enceinte du monastère, elle fut absorbée par la terre, tombant directement dans la plus douloureuse sphère du monde des enfers.

La dispute des moines

L'éclatement du conflit

Trois *dāyaka* (bienfaiteurs) du royaume de Kosambī offrirent un monastère chacun à Bouddha et au *saṃgha*, auxquels ils donnèrent leurs noms respectifs : Ghositā – où était alors établi Bouddha –, Kukkuṭā et Pāvārikā. Dans le monastère Ghositā demeuraient également un *mahāthera* (moine ayant au moins vingt ans d'ancienneté) spécialiste du *vinaya*, et un *mahāthera* spécialiste du *dhamma*, ainsi que leurs nombreux disciples, au nombre de cinq cents chacun.

Un jour, le vénérable spécialiste du *dhamma* alla aux toilettes et laissa de l'eau dans l'écuelle destinée à se laver après utilisation des toilettes.

Remarque : Bouddha établit de très nombreux points à observer pour les moines. Lorsqu'ils sont transgressés, certains engendrent une grande faute ; d'autres une faute moyenne, d'autres une petite faute. Les plus petits points, eux, n'occasionnent pas de faute lorsqu'ils ne sont pas respectés, ils sont seulement des points que chaque moine est tenu d'observer, ou tout au moins de s'y entraîner. Le point concernant l'écuelle des toilettes ne constitue pas une faute, mais seulement un manquement qui compte parmi les points les plus mineurs de cette dernière catégorie.

Allant à son tour aux toilettes, le vénérable spécialiste du *vinaya* s'aperçut que l'autre vénérable laissa de l'eau dans l'écuelle. En sortant des sanitaires, il alla vers lui :

« Vénérable ! Sachez que vous avez commis un manquement au *vinaya* : un moine ne doit pas laisser d'eau dans l'écuelle des toilettes qui sert au rinçage après usage.

— J'ai omis de le faire, donc il n'y a pas de manquement, car cela n'était pas volontaire. »

Désapprouvant le prétexte, le moine spécialiste du *vinaya* s'en alla, sans rien ajouter. Lorsqu'il parvint auprès de ses disciples, il leur déclara, à propos du moine spécialiste du *dhamma* :

« Ce moine est très compétent pour enseigner le *dhamma*, mais il n'est visiblement pas capable de mettre correctement en application le *vinaya*. Il ne sait même pas aller proprement aux toilettes ! »

Quand les disciples du *mahāthera* spécialiste du *dhamma* entendirent cela, ils se fâchèrent, se retrouvant ainsi en conflit avec les disciples de l'autre *mahāthera*. Ils ne furent plus du tout en bons termes, ils ne s'adressèrent même plus la parole. Les *dāyaka* des deux moines spécialistes ne vénérèrent, ne parlèrent, n'offrirent et ne rendirent service plus qu'au moine avec lequel ils avaient le plus d'affinités, dédaignant totalement l'autre. À l'identique, les *deva* se divisèrent, les uns privilégiant l'un des deux *mahāthera*, et les autres préférant l'autre. Chaque fois que les deux *mahāthera* se croisèrent, ils ne se parlèrent pas, feignant s'ignorer l'un l'autre. S'ils s'adressaient une parole, ce ne fut que pour se disputer et se vocifé-

rer mutuellement de rudes remontrances. Si l'un parlait en présence de l'autre, ce dernier le réfutait violemment.

Quand Bouddha vit cela, il réunit tout le monde :

« Ô moines ! Ne vous fâchez pas ! Ne vous laissez pas envahir par la discorde ! Ne laissez pas le *samgha* s'altérer inutilement ! Efforcez-vous de ne développer que de l'amour et de la bienveillance les uns envers les autres !

— (Un moine intervint) Vénérable Bouddha ! Restez tranquillement absorbé en *nibbāna*, ne dites rien, ne vous mêlez pas de ce conflit, restez à part ! »

Bouddha répéta trois fois sa morale. Comme personne ne l'écouta, il enseigna deux *jātaka* (récits d'existences passées) :

« Autrefois, un chasseur attrapait des oiseaux avec un grand filet. Il y avait un groupe d'oiseaux, toujours les mêmes, qui restaient tout le temps groupé. Chaque fois que le chasseur lançait son filet sur les oiseaux, ils s'envolaient tous en même temps, soulevant alors le filet avant de s'échapper. Si bien que le chasseur ne parvenait jamais à en attraper un seul. Un jour, les oiseaux s'étaient pris dans une dispute. Le chasseur arriva et lança son filet. Les oiseaux étaient si fâchés qu'ils restaient au sol. Certains disaient :

“ Qu'attendez-vous pour vous envoler ? Voulez-vous bien vous dépêcher un peu ? ”

Les autres répondaient :

“ Puisque vous parlez si bien, donnez donc l'exemple ! ”

Ils étaient tellement préoccupés par leur dispute qu'ils ne s'envolèrent même pas. Le chasseur put alors sans peine tous les attraper.

Autrefois, un souverain envoya ses hommes pour tuer le roi d'un autre royaume afin de se l'accaparer. Blessé à mort, le roi du royaume convoité agonisait, quand son fils arriva. En voyant que son père venait d'être victime d'un assassinat, il fut horrifié. Lorsqu'il lui en demanda la raison, le roi mourant, la lui expliqua. Alors que le fils fit serment de le venger en allant tuer lui-même le souverain malfaisant, son père eut encore le temps de lui faire une recommandation, avant de succomber :

“ Ne faites surtout pas cela ! Cela ne ferait que perpétuer le mal, la vengeance engendre des guerres sans fin ! ”

Le fils du roi affirma qu'il obéira, mais lorsqu'il vit son père s'éteindre pour toujours, il ressentit une si forte haine, qu'il oublia aussitôt sa promesse. Il se précipita chez le souverain ennemi avec la ferme intention de le tuer. En arrivant dans son palais, lorsqu'il s'approcha du souverain, celui-ci était paisiblement en train de faire la sieste. Sur le point de lui enfoncer son épée dans le ventre, il hésita un instant, se remémorant le sage conseil de son père défunt. Il s'y résigna et repartit sur la petite des pieds. Comme le sommeil du souverain était très léger, il se réveilla d'un bond, interrogeant le jeune homme :

“ Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? ”

Le jeune homme lui avoua :

« Je suis le fils du roi que vous avez fait assassiner. Je suis venu ici pour venger mon père, mais finalement, je me suis rappelé de sa dernière recommandation. Il m'a dit de ne surtout pas le venger, car cela ne ferait que perpétrer indéfiniment le mal. »

Ému, le souverain regretta amèrement son geste. Il rendit au fils du roi défunt le royaume qu'il venait de dérober à ce dernier. »

Comme les autres moines ne daignèrent pas prêter attention aux paroles de Bouddha, il partit seul dans la forêt, s'isoler dans la tranquillité de la nature, à sept *yūjanā* de Kosambī, près du village de Pālileyka. Ce village était entouré d'une vaste forêt du même nom, dans laquelle il s'enfonça paisiblement.

L'éléphant Pālileyka

Lorsque Bouddha fut installé dans cette forêt, un éléphant vint vers lui. C'était un éléphant exaspéré de vivre dans son troupeau, qui demeurait en un lieu où la nourriture était insuffisante tant les bêtes étaient nombreuses. Las de demeurer à l'étroit parmi les autres éléphants qui vivaient chacun pour soi, sans respecter les autres, celui-ci avait préféré s'isoler seul dans un endroit paisible. Il partit sans prévenir les autres éléphants. Bouddha l'aperçut et pensa :

« À l'instar de cet éléphant qui n'a pas voulu rester avec les autres, je suis parti m'isoler dans la forêt. »

Quand l'animal vit le Bienheureux, il vint s'abaisser devant lui en signe de respect. Bouddha le nomma Pālileyka, du nom de la forêt. Il dit au pachyderme :

« Pālileyka ! C'est parce que j'ai été déçu des miens que je suis parti seul dans cette forêt, tout comme toi. »

L'éléphant était très serviable avec Bouddha ; il balaya les feuilles mortes devant lui, et lorsque le Bienheureux se dirigeait vers les villages voisins pour aller collecter sa nourriture quotidienne, l'éléphant lui portait son bol à l'aide de sa trompe. Pendant la nuit, il veillait sur lui. Parfois, il allait lui cueillir des fruits. Un jour, un singe aperçut l'éléphant Pālileyka prendre soin de Bouddha. Il décida alors :

« Moi aussi, je veux faire ma bonne action pour Bouddha. »

Il alla s'emparer d'une ruche, et après en avoir soigneusement retiré les abeilles une à une, il l'offrit au Bienheureux, qui la mangea entièrement. Heureux de son offrande, le singe hurla de joie en sautant comme un fou d'arbre en arbre. Manquant une branche, il tomba de si haut qu'il se tua sur le coup. En raison de son mérite, il renaquit dans le monde des *deva*.

La fin du conflit

Le temps passait et Bouddha resta durant tout le *vassa* dans la forêt de Pālileyyaka. À Kosambī, les gens se plaignaient de son absence. Les moines n'avaient toujours pas cessé d'être en conflit, les gens en eurent assez, ils ne venaient plus auprès d'eux. Comme ils décidèrent de ne plus du tout donner de nourriture aux moines, ceux-là finirent par vite se mettre d'accord et régler enfin le conflit une fois pour toutes. À la fin du *vassa*, les moines voulurent le retour de leur maître. Le Vénérable Ānandā partit à sa recherche, accompagné de ses disciples. À l'entrée de la jungle, le Vénérable Ānandā demanda aux moines de l'attendre. Il pénétra dans la forêt Pālileyyaka, et lorsqu'il s'approcha de Bouddha, il se fit charger par l'éléphant qui le prit pour un ennemi. Complètement apprivoisé par Bouddha, l'éléphant lui obéit lorsqu'il reçut l'ordre de laisser le Vénérable Ānandā tranquille. Après avoir raconté la fin du conflit à Bouddha, son cousin Ānandā lui indiqua que ses disciples attendaient à l'entrée de la forêt et qu'ils avaient très envie de le voir. Bouddha consentit à ce qu'ils vinssent tous vers lui. Chacun d'eux fut enchanté de revoir le Bienheureux, tous lui demandèrent de revenir à Kosambī. Comme il accepta, il s'apprêta à repartir avec tous les moines, mais l'éléphant Pālileyyaka les en empêcha avec sa trompe. Bouddha, qui comprit le souhait du pachyderme, indiqua aux moines :

« Il tient à vous faire un don, restons donc ici une nuit, nous retournerons à Kosambī demain. »

Pendant toute la nuit, l'éléphant alla cueillir de nombreux fruits dans la forêt, qu'il offrit le lendemain matin à tous les moines. Quand tous se mirent en route, l'éléphant tint à les accompagner. Bouddha lui expliqua que cela ne fut pas possible :

« Tu dois rester dans la forêt. Là-bas, il n'y a pas de place pour toi. Il y a beaucoup d'hommes, certains pourraient te faire du mal. »

L'éléphant fut tellement triste de voir partir Bouddha qui le laissait seul, qu'il mourut de chagrin. Il renaquit, à l'instar du singe, dans le monde des *deva*. Avant de parvenir à Kosambī, Bouddha croisa un messager qui vint lui faire part d'une invitation du *dāyaka* Anāthapiṇḍika – le donateur du monastère de Jetavana. Sans aller à Kosambī, Bouddha se rendit directement à Sāvatti. Quand les moines qui furent à l'origine du conflit surent que Bouddha était au monastère de Jetavana, ils vinrent tous auprès de lui. Ces moines avaient provoqué tant d'agitation qu'ils avaient développé une mauvaise réputation jusqu'à de lointaines contrées. En les voyant, beaucoup de gens se mirent alors à les critiquer ouvertement. Les moines eurent tellement honte qu'ils n'osèrent pas relever la tête. Bouddha leur délivra un enseignement à l'issue duquel certains devinrent *sotāpana*, d'autres *sakadāgāmi*, d'autres encore *anāgāmi* et les autres *arahanta*. Dans cet enseignement, il mit notamment en garde :

« Il faut s'associer avec le sage, il ne faut pas s'associer avec l'idiot. Si nous ne pouvons pas trouver de bons amis, il est mieux de rester seul. Il n'y a pas d'amitié bénéfique avec les idiots. »

L'oppression de Māra au Vénérable Mahā Moggalāna

Les tiraillements de Māra

Lorsque Bouddha demeurait dans la ville de Saṃsumāragiri, le Vénérable Mahā Moggalāna demeurait tranquillement dans sa *kuṭī* (petit logement pour moines) sur le flanc d'une montagne. Alors qu'il était tranquillement en train de faire sa marche, le nuisible *deva* Māra, à l'aide de ses pouvoirs psychiques, se fit tout petit et entra dans son ventre afin de l'opprimer. Comme le noble moine éprouva brusquement de virulentes douleurs dans le ventre, il se demanda :

« Comment ces douleurs peuvent-elles être aussi fortes et si soudaines ? Aurais-je mal digéré ? Je vais m'allonger un instant, cela passera sûrement. »

Bien que le Vénérable Mahā Moggalāna s'allongea, les douleurs empiraient encore. Comprenant que quelque chose d'anormal se produisait, il examina l'intérieur de son ventre à l'aide de ses pouvoirs psychiques, dont il était le plus habile du *saṃgha*. Il y découvrit instantanément Māra, à qui il lança :

« Hé Māra ! Sachez que Bouddha me considère comme son fils. Si vous opprimez un fils de Bouddha, c'est comme si vous opprimiez Bouddha lui-même. Cessez donc immédiatement vos oppressions, autrement, vous vous préparez à des conséquences désastreuses. Sortez immédiatement de mon ventre ! »

Convaincu que le noble moine ne pouvait pas le voir, Māra crut qu'il accusa à tout hasard, sans pouvoir vérifier sa présence dans son ventre. Ainsi, il demeura silencieux et immobile dans l'estomac de l'*aggasāvaka* (noble disciple de Bouddha), qui ajouta :

« Hé Māra ! Je sais parfaitement que vous êtes là. Sortez vite ! »

Cette fois, le mauvais plaisantin se sentit démasqué. Il finit donc par sortir. Cependant, déterminé à incommoder le Vénérable Mahā Moggalāna, il persista à rester dans les lieux en se cachant, adossé derrière la porte de sa *kuṭī*. le Vénérable Mahā Moggalāna s'écria :

« Je vous vois ! Je vous vois ! »

Doutant encore des dires du Vénérable Mahā Moggalāna, le parasite Māra crut qu'il ne pouvait pas le voir. De ce fait, il demeura tranquillement dans sa cachette.

Le sermon du Vénérable Mahā Moggalāna à Māra

Comprenant que Māra n'était pas prêt de le laisser tranquille, le noble vénérable décida de le sermonner :

« Māra ! Il y a très longtemps, j'étais tout comme vous un mauvais *deva*. Mon nom était Dussī, j'avais une petite sœur nommée Kālī, dont vous êtes le fils. Vous êtes donc mon neveu. En ce temps-là, je ne songeai qu'à faire le mal, et à importuner tout le monde. Au temps de Bouddha Kakusandha, j'incommodais les moines. Je m'arrangeais pour que les gens critiquent les moines. Je me transformais en femme, et à l'insu de tous, je me glissais juste à côté de moines endormis, ce qui ne manquait pas de provoquer de nombreuses critiques ouvertes de la part des gens. Ainsi, développant beaucoup de mauvaises critiques et pensées à l'égard de nobles moines, de nombreuses personnes renaissaient dans les mondes inférieurs à cause de moi et cela me réjouissait. En raison des gigantesques *akusala* que je développais sans cesse, j'ai énormément souffert quand j'ai dû en subir les conséquences. Un jour, Bouddha Kakusandha avait réuni les moines pour leur dire :

“ Le *deva* Dussī agit pour corrompre la *saddhā* (la foi et la confiance) des gens. Restez donc très prudents et évitez de développer des mauvaises intentions. Développez les nobles efforts que sont *mettā* (l'amour), *karuṇa* (la compassion), *muditā* (la joie pour les autres) et *upekkhā* (l'équanimité). ”

Les moines se sont entraînés comme le Parfait leur avait enseigné. En peu de temps, certains sont devenus *arahanta*. J'avais beau tracasser ces moines par tous les moyens possible, jamais ils n'étaient accablés, car ils étaient *arahanta*. Pour cette raison, je me suis attaqué aux autres moines. J'ai tout fait pour qu'ils bénéficient d'une surabondance d'affaires, espérant ainsi les corrompre par l'attachement au confort matériel et aux possessions matérielles, jusqu'à les pousser à vouloir reprendre la vie laïque. Pour ce faire, prenant l'apparence d'un moine, je parcourais le ciel en volant, à la vue des gens, dans le but de susciter de leur part une intense vénération pour le *saṃgha*. Tout en flottant dans le ciel, je demeurais assis, je dormais, je cousais ma robe. Les gens étaient tellement admiratifs qu'ils ont offert un nombre colossal d'affaires au *saṃgha*. Quand ces donateurs moururent, ils naquirent dans le monde des *deva*. Bouddha réunissait les moines pour leur dire :

“ Ô moines ! Vous avez bénéficié d'un nombre considérable d'affaires, car le *deva* Dussī a incité les gens à offrir sans retenue en provoquant chez eux une admiration extrême pour le *saṃgha*. Afin de ne pas développer d'attachement pour ces choses sans valeur, pratiquez la contemplation sur les cadavres ! Afin de ne pas développer d'attachement pour la nourriture qui vous est offerte en grande quantité et en haute qualité, pratiquez la contemplation sur la nourriture ! ”

Quand ces moines ont pratiqué ainsi, ils sont tous devenus *arahanta*.

Remarque : La contemplation sur la nourriture consiste, pour le renonçant, à ne pas y développer d'attachement, grâce aux prises de consciences suivantes : la nourriture a comme seul rôle d'alimenter le corps, elle doit donc être consommée en quantité raisonnable et régulière. La nourriture ne doit pas être consommée pour le plaisir, pour son goût ou pour l'esthétique du corps. La nourriture n'a rien de désirable, car si elle n'est pas consommée, elle pourrait

vite ; tandis que si elle est consommée, elle est rapidement transformée en excréments et en urines répugnants et pestilentiels.

Quoi que je leur fisse, mes tracas n’avaient plus d’effet sur eux, puisqu’ils étaient *arahanta*. Cela me frustrait tant que je me suis plongé dans une grande fureur. Pour apaiser cette colère, j’ai voulu porter atteinte physiquement à l’un de ces *arahanta*. Alors que Bouddha partait collecter sa nourriture, suivi du Vénérable Vidhura, j’ai possédé un enfant. Disposant de son corps à loisir, j’ai saisi une pierre et l’ai lancée violemment sur le Vénérable Vidhura, en pleine tête, lui provoquant une plaie saignante sur le crâne. Ensuite, je suis vite reparti chez moi, dans le monde des *deva*. Ce seul acte provoqua un nombre gigantesque d’*akusala* du fait qu’il était *arahanta*. En mourant, je suis né aux enfers et j’y ai demeuré durant cent mille ans.

Neveu Māra ! C’est pourquoi il ne faut pas porter atteinte à Bouddha, au *dhamma* et au *samgha*. Abstenez-vous de manquer de respect à Bouddha, abstenez-vous de ternir le *dhamma*, abstenez-vous d’opprimer les moines ! Autrement, tout comme le Dussī que j’étais, vous allez subir les atroces et interminables souffrances des enfers. »

Effrayé par les paroles du noble moine, Māra s’en alla et n’importuna plus jamais le Vénérable Mahā Moggalāna.

Āṅgulimāla, le coupeur de doigts

La naissance d’Ahiṃsaka

Dans le royaume de Sāvatti, vivait le roi Pasenādī Kosala. L’un de ses conseillers était le brahmane Antaka, qui, avec sa femme Mantānī, donna naissance à un fils – qui allait devenir Āṅgulimāla –, au terme de dix mois de grossesse. Quand il naquit, durant la nuit, tous les couteaux du royaume se mirent à scintiller. Son père, doué en astrologie, fut surpris de cet étrange présage. Il consulta les étoiles, et prédit qu’il deviendrait un brigand. Il s’écria alors :

« Bon sang ! Cet enfant deviendra un assassin ! »

Le lendemain matin, il alla mettre le roi au courant :

« Sire ! J’ai eu un fils cette nuit. Hélas, il sera quelqu’un d’offensif.

— Justement, pendant la nuit, j’ai vu tous les couteaux scintiller. Que cela signifie-t-il ? Serais-je en danger ?

— Non, cela n’est qu’un signe marquant la naissance de mon fils.

— Beaucoup d’autres enfants comme votre fils sont-ils nés cette nuit ?

— Non, Sire. Ne vous inquiétez pas, mon fils est le seul.

— Dans ce cas, cela n’est pas bien grave.

— Pour éviter tout danger futur, je vais le tuer.

— Non, laissez-le en vie ! Un seul criminel n’est pas difficile à attraper. »

Le père attribua à son fils le nom d’Ahiṃsakadāgāmi, qui signifie : « absence d’oppression », afin de l’inciter à demeurer inoffensif chaque fois qu’il entendrait de son nom, car les mauvais présages prévoyaient l’inverse.

L’exigence du professeur

Quand Ahiṃsakadāgāmi devint un jeune homme, son père l’envoya auprès d’un professeur réputé dans une grande université peuplée de nombreux étudiants. Il devint rapidement le plus brillant, le plus obéissant et le plus instruit des élèves.

Pour limiter le risque que son fils commette de mauvaises actions, son père l’avait laissé sans argent, l’obligeant ainsi à demeurer toujours auprès de son professeur. Ainsi, en s’occupant de lui, il s’entraîna à ne pas développer d’orgueil. Il prit donc soin de son maître et de l’épouse de ce dernier. Comme il était le meilleur dans toutes les matières, les autres étudiants étaient jaloux de lui. De ce fait, ils inventèrent des critiques sans fondement dont ils allaient faire part au professeur, afin qu’il n’appréciât plus son élève suprême :

« Maître ! Ahiṃsaka fait de mauvaises choses avec votre épouse. »

La première fois qu'il entendit cela, le professeur n'en crut pas un mot. Quand, peu à peu, de nombreux autres étudiants – concertés entre eux – lui prétendirent la même chose, il devint méfiant et commença à avoir des doutes. Il n'appréciait plus du tout son meilleur élève, au point qu'il voulut le tuer. Il pensait toutefois :

« Je ne peux pas le tuer, il est le plus brillant de mes élèves. Si je le tuais, cela risquerait de ternir ma réputation. Le roi m'attraperait et me mettrait en prison. Je vais donc tacher de le faire disparaître autrement. »

Un jour, le maître convoqua son élève :

« Ahimsaka ! Vous êtes très intelligent. Vous apprenez facilement. Pour cette raison, je vais vous enseigner des connaissances spéciales, ignorées de tout le monde. Pour ces enseignements supplémentaires, il va falloir, en retour, répondre à mon exigence, et je vous transmettrai ces connaissances.

— Oh oui, maître ! Enseignez-moi ce que personne ne sait ! Pour cela, que dois-je faire, maître ?

— Vous allez me rapporter mille doigts humains. »

Remarque : Les Écritures ne précisent pas de quels doigts il s'agit, ni combien de personnes ; elles indiquent seulement « mille doigts ». Les Birmans penchent pour deux index par personne (donc cinq cents personnes), alors que selon les Thaïs, il s'agirait d'un pouce par personne (donc mille personnes).

La collecte des doigts

Après avoir respectueusement salué son professeur, le jeune Ahimsaka partit en forêt, armé d'une épée. C'était à contrecœur qu'il partait ainsi à la recherche de mille doigts, mais comme il avait une immense soif de connaissance, il fut prêt à tout pour bénéficier de ces enseignements inconnus des autres et promis par son professeur. Malgré qu'il fut doué d'une grande intelligence, il agissait sans réfléchir. Ainsi, il tua, par la lame de son épée, toutes les personnes qu'il croisait sur son chemin, et trancha leurs doigts. Au début, il entreposa les doigts dans un recoin de la forêt, en vue de les récupérer ultérieurement, car ces bouts d'os et de chair le dégoûtaient. Lorsqu'il voulut les reprendre, ils avaient disparu, dévorés par les animaux. Conscient de sa maladresse, après avoir tué de nombreuses personnes sans avoir pu conserver leurs doigts, il conserva ceux de ses suivantes victimes autour du cou, en les accrochant à un fil, comme une guirlande. Dès lors, quand les gens virent ce lugubre collier, ils l'appelèrent *Āṅgulimāla*, ce qui signifie « guirlande de doigts ».

Comme plus personne n'osa s'aventurer dans la forêt, il entra dans les villages durant la nuit, et tuait leurs habitants dans leur sommeil. Parfois, des gens s'armaient et se regroupaient pour tenter de le tuer. Mais il était tellement fort, agile et rapide qu'il parvenait toujours à s'enfuir. Les gens furent nombreux à se plaindre au roi Pasenadi Kosala :

« Attrapez et tuez cet assassin qui ravage nos villages !

— Je vais envoyer mon armée, demain ils l'attraperont et le tueront. »

Quand le père d'Anṅulimāla sut que le roi allait envoyer son armée pour supprimer son fils, il l'annonça à son épouse :

« Ils vont attraper notre fils. Il tue beaucoup de gens, il leur coupe les doigts, alors les gens ont sollicité le roi de bien vouloir l'attraper et de lui donner la mort afin qu'il ne nuise plus.

— Oh ! Mon fils ! Je ne veux pas qu'il soit tué ! »

La mère du coupeur de doigts partit immédiatement en forêt à la recherche de son fils, pour tenter de le sauver. Le matin, lorsqu'Anṅulimāla compta les doigts qu'il avait déjà coupés, il en avait neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ; il lui fallait donc encore tuer une dernière personne pour obtenir le compte exigé par son professeur. Pressé d'en finir, il prit une ferme décision :

« La première personne que j'aperçois aujourd'hui, je la tue. Je pourrais ainsi retourner auprès de mon maître pour qu'il me délivre enfin son enseignement spécial, et je pourrais rentrer chez moi. »

Peu après, il vit sa mère qui lui cria :

« Ô mon fils ! Faites attention à vous, le roi a envoyé son armée pour vous tuer. »

La rencontre d'Anṅulimāla avec Bouddha

Prêt à tuer n'importe qui pour obtenir son dernier doigt, l'épée en avant, Anṅulimāla courut vers sa mère, sans écouter ce qu'elle lui dit. Bouddha arriva juste à ce moment-là, se plaçant entre Anṅulimāla et sa mère. Le matin même, alors que Bouddha balayait l'univers de son regard – comme il avait coutume de le faire chaque matin –, il vit Anṅulimāla sur le point de se faire attraper et tuer par l'armée royale, et sa mère sur le point de se faire tuer par son propre fils. C'est pourquoi il décida d'intervenir afin d'éviter le danger. Avant de partir, les villageois s'écrièrent à trois reprises à l'attention du Bienheureux :

« Ô Vénérable Bouddha ! N'allez pas vers Anṅulimāla, il est beaucoup trop dangereux ! »

Sans écouter les conseils des villageois, Bouddha s'en alla sauver la mère du coupeur de doigts et Anṅulimāla lui-même, dont il savait que, malgré son mauvais égarement, ses *pāramī* étaient excellentes. Lorsqu'Anṅulimāla aperçut Bouddha, il le chargea avec son arme, en pensant :

« Autant tuer un étranger, cela m'évitera de tuer ma mère »

Comme il se précipita vers Bouddha, celui-ci filait à grande vitesse, sans aucun effort, glissant paisiblement sur l'air comme un oiseau planeur. Plus Anṅulimāla courait vite, plus Bouddha s'éloignait de lui. Essoufflé et agacé de ne pas pouvoir le rattraper afin de lui couper un doigt, il cria :

« Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous !

— Je suis arrêté, moi. C'est vous, qui courez encore.

— Pourquoi dites-vous cela ? Ne mentez pas, vous vous éloignez de moi à une vitesse incroyable !

— Je parle du *samsarā*. Je me suis arrêté de courir dans le cycle infernal des renaissances, alors que vous, vous êtes toujours lamentablement en train d’y courir. »

Angulimāla prit conscience de sa situation grâce aux paroles du Bienheureux, qu’il approuva immédiatement. Il réalisa ainsi qu’il était en train de s’attirer les pires ennuis à cause d’un professeur fou qu’il lui exigeait quelque chose d’insensé ! Il abandonna son épée en la lançant dans les fourrés, se prosterna devant Bouddha, et lui demanda :

« Protégez-moi ! Enseignez-moi votre doctrine ! »

Une fois que Bouddha lui eut délivré un enseignement complet, il devint *arahanta*. Le Bienheureux l’intégra donc dans la communauté monastique par sa phrase habituelle « *ehi bhikkhu !* »

Remarque : Bouddha intervint à temps, car un être qui tue sa mère ne peut plus réaliser le *dhamma* au sein de cette vie, ne pouvant alors s’épargner de longues et douloureuses existences dans les mondes infernaux.

Le nouveau moine suivit Bouddha jusqu’à Sāvatti. Pour que tout le monde sache bien qu’Angulimāla avait intégré le *samgha*, Bouddha fit le tour de toute la ville avec son disciple, avant de parvenir au monastère de Jetavana. Comme cette nouvelle parvint aux oreilles du roi Pasenadi Kosala, il vint voir Bouddha, accompagné de mille soldats. En arrivant, il se prosterna devant le Bienheureux et le mit en garde :

« Ô noble Bouddha ! Angulimāla est un assassin ! Ne prenez pas d’assassins au sein de votre noble communauté !

— Il n’est plus un assassin, je lui ai enseigné le *dhamma*, maintenant il est *arahanta*. »

Ravi d’apprendre cela, le roi se prosterna devant le nouveau moine et lui demanda de lui faire part de ses besoins.

Lorsque le Vénérable Angulimāla alla collecter sa nourriture à l’aide de son bol, les gens qui le reconnaissaient le bombardaient de pierres. Il rentra le bol vide et la tête en sang. Quand il vint informer Bouddha de cet incident, ce dernier lui expliqua :

« Cela est tout à fait normal, c’est le résultat des *akusala* que vous avez développé par tous les meurtres que vous avez commis. Pour apaiser la haine que les gens reportent sur vous, je vais vous enseigner une *gāthā* que vous allez réciter aux femmes qui ont du mal à avoir des enfants : “ Depuis que je suis *arahanta*, je ne tue plus personne. Autant que cela est vrai, puissiez-vous donner naissance à de nombreux enfants ! ” »

Chaque fois qu’il rencontrait des femmes concernées par ce problème, il leur récitait cette *gāthā* et elles obtenaient facilement des enfants. Ainsi, après avoir

supprimé des vies, il contribuait à favoriser des naissances. Peu à peu, les gens se remirent à considérer le Vénérable Aṅgulimāla et à le respecter pour ce qu'il était devenu.

IX

DU DERNIER VASSA AU PREMIER CONCILE

Les vassa de Bouddha

Bouddha expira à l'âge de quatre-vingts ans. Il vécut les vingt-neuf premières années de son existence dans l'opulence, alors qu'il fut le prince Siddhattha (de sa naissance jusqu'à seize ans dans le palais de son père, et les treize années suivantes dans les trois palais que son père, le roi Sudodhdhana, fit bâtir pour lui). À l'âge de vingt-neuf ans, il renonça à son existence princière au profit de la vie d'ascète, où il s'entraîna aux sévères austérités durant six ans. À son éveil, lorsqu'il parvint à l'omniscience, à l'âge de trente-cinq ans, il enseigna le *dhmma* à la connaissance des êtres durant les quarante-cinq dernières années de son existence. Pendant ces quarante-cinq ans, il passa autant de *vassa*. Chaque année, Bouddha, comme chaque moine, demeure en un seul lieu pendant toute la durée de la saison des pluies – la mousson.

Voici les lieux où Bouddha passa ses *vassa* :

vassa	vihāra	Lieu
1 ^{er}		Forêt de Migadāvana
2 ^e au 4 ^e	Monastère Veļuvana	Royaume de Rājāgaha
5 ^e		Forêt Mahāvana, royaume de Vesālī
6 ^e	Petit monastère	Montagne Makuḷa
7 ^e		Sphère Tāvatiṃsā (monde des <i>deva</i>)
8 ^e		Forêt de Migadāvana
9 ^e	Monastère Pavarikārāma	Royaume de Kosambī
10 ^e	Au pied d'un arbre	Forêt de Pālileyyaka
11 ^e	Monastère de Nāḷikārāma	Village brahmane de Nāḷa
12 ^e	Sous l'arbre Naḷeru	Royaume de Verañja
13 ^e	Monastère	Montagne Cāliya
14 ^e	Monastère de Jetavana	Royaume de Sāvatti
15 ^e	Monastère de Nigrodha	Royaume de Kapilavatthu
16 ^e	Monastère de Mahāvāna	Royaume d'Āḷavī
17 ^e	Monastère de Veļuvana	Royaume de Rājāgaha
18 ^e et 19 ^e	Monastère	Montagne Cāliya
20 ^e	Monastère de Veļuvana	Royaume de Rājāgaha
21 ^e au 39 ^e	Monastère de Jetavana	Royaume de Sāvatti
40 ^e au 44 ^e	Monastère de Pubbārāma	Royaume de Rājāgaha
45 ^e		Jardin de manguiers, village Veļuva

Le dernier vassa de Bouddha

En vue d'effectuer son quarante-cinquième *vassa*, Bouddha se rendit près du village Veļuva, situé entre Vesālī et Rājāgaha. Beaucoup de moines accompagnèrent le Bienheureux, mais le village était trop petit pour permettre à ses habitants d'offrir en suffisance la nourriture pour tous. Ainsi, Bouddha envoya à Vesālī la plupart des disciples qui l'avaient suivi. Au début du *vassa*, Bouddha commença à souffrir d'une maladie qui le fit déféquer du sang. Bien qu'il savait qu'il était proche de son *parinibbāna* (extinction définitive dans la paix qui résulte de la cessation des existences), il prit soin d'en parler à personne pour le moment. Il décida qu'il en parlerait seulement une fois qu'il serait rétabli. Il développa alors *vipassanā*, grâce à laquelle il put rapidement s'absorber en *nibbāna* (paix illimitée, procurée par la cessation des phénomènes physiques et mentaux). L'expérimentation de *nibbāna* a, entre autres, la vertu de neutraliser toutes les maladies. Cela permit au Bienheureux de reprendre considérablement de nouvelles forces et de se rétablir en bonne partie. Néanmoins, les séquelles physiques sont toujours épargnées par *nibbāna*. Ainsi, celles qu'il avait depuis le temps où il s'adonnait aux austérités extrêmes demeurèrent, et même s'aggravèrent, compte tenu de son âge avancé (79 ans). Il continuait donc de perdre beaucoup de sang. Sakka, le roi des *deva* arriva vers lui afin d'en prendre le plus grand soin. Une fois que Bouddha fut guéri, le Vénérable Ānandā vint vers lui, et se prosterna respectueusement avant de lui demander :

« Ô noble Bouddha ! C'est un immense plaisir de constater que votre santé s'est améliorée. Quand vous êtes malade, je me sens mal également, si mal que j'en oublie tout le *dhmma* que vous nous avez enseigné. Ce *dhmma* est si précieux ! Enseignez-le-nous autant que vous pouvez, jusqu'à votre extinction en *parinibbāna* ! N'entrez pas en *parinibbāna* !

— Ānandā ! Pour le bénéfice de tous les êtres, j'ai enseigné le *vinaya* (la discipline et la vertu des renonçants ; pour la pureté de la conduite), le *suttanta* (les discours entre Bouddha ou ses disciples, avec d'autres personnes ; pour la compréhension mentale et l'encouragement à la pratique) et l'*abhidhamma* (la description exhaustive de toutes les formes de matières et consciences de l'univers ; pour exposer en détail les éléments qui constituent la réalité). Maintenant, je suis vieux, j'ai bientôt quatre-vingts ans. Quand on est *arahanta* (être qui a totalement éliminé les impuretés mentales) c'est le bonheur complet. Après avoir rejeté les *kilesā* (impuretés mentales) tels que *lobha* (l'avidité), *dosa* (l'aversion), *māna* (l'orgueil), *micchā diṭṭhi* (fausses vues), contemplez votre corps ! »

Bouddha continua d'enseigner le *dhmma* à son noble cousin, en lui exposant clairement la pratique qui devra le conduire jusqu'au stade d'*arahanta*.

Le parinibbāna du Vénérable Sāriputtarā

Les adieux du Vénérable Sāriputtarā à Bouddha

Lorsque le *vassa* parvint à sa fin, Bouddha se rendit à Sāvatti. Un jour, après être allé collecter et avoir mangé son repas, le Vénérable Sāriputtarā pénétra dans le *nirodha samāpatti* (absorption dans la cessation de toute conscience). Lorsqu'il en ressortit, il se mit à réfléchir :

« Traditionnellement, est-ce que ce sont les bouddhas qui s'éteignent d'abord en *parinibbāna* (extinction définitive dans la paix de *nibbāna*) ou est-ce que ce sont les *aggasāvaka* (les deux plus nobles disciples d'un bouddha) qui y s'éteignent d'abord ? »

À l'aide de ses pouvoirs psychiques, il vit que les *aggasāvaka* sont les premiers à s'en aller. Il se demanda ensuite où il allait disparaître. Il se souvint alors que le Vénérable Koṇḍañña, le plus ancien des disciples, expérimenta le *parinibbāna* dans les montagnes Himavanta. Le Vénérable Rāhulā, le fils de Bouddha, quant à lui, entra en *parinibbāna* dans la sphère Tāvatisā du monde des *deva*. Lorsque ses réflexions l'amènèrent à penser à sa mère, qui fit toujours preuve d'un grand scepticisme, il se dit :

« Ma mère est encore plongée dans les fausses croyances. Si je ne lui enseigne pas moi-même le *dhamma*, elle ne pourra jamais le réaliser. Je vais donc lui enseigner le *dhamma*. De plus, si je ne le lui enseignais pas, les gens me critiqueraient en disant : “ Le Vénérable Sāriputtarā enseigne le *dhamma* à de nombreuses personnes, mais il n'est pas capable de l'enseigner à sa propre mère ! ”. De plus, mes trois frères et mes trois sœurs sont tous *arahanta*. Je m'éteindrai donc en *parinibbāna* seulement après avoir enseigné le *dhamma* à ma mère. »

Le Vénérable Sāriputtarā alla auprès de Bouddha afin de le prévenir qu'il se rendait chez sa mère. Ayant prévu de se rendre dans son village natal avec ses cinq cents disciples, il appela son frère, le Vénérable Cunda, pour lui demander de les réunir. Lorsque les cinq cents moines furent présents, le Vénérable Sāriputtarā les amena tous auprès de Bouddha, devant lequel il dit :

« Ô noble Bouddha ! Je vais bientôt entrer en *parinibbāna*.

— À quel endroit vous éteindrez-vous ?

— Je ne sais pas. Mais en tout cas pas avant d'avoir enseigné le *dhamma* à ma mère.

— Éteignez-vous là où bon vous semble, Sāriputtarā ! Cela est votre affaire. Vous êtes mon plus grand disciple, donnez un enseignement du *dhamma* à tous les moines ici présents. »

Étant donné qu'à l'accoutumée, Bouddha ne lui demandait jamais expressément d'enseigner le *dhamma*, le Vénérable Sāriputtarā comprit qu'à ce moment-là, le

Parfait voulut qu'il montrât ses pouvoirs psychiques. Comme il allait disparaître, il pouvait le faire. Il s'élança haut dans l'air, avant de redescendre se prosterner devant Bouddha. Ensuite, il remonta encore plus haut, avant de redescendre se prosterner une nouvelle fois devant Bouddha. Il continua de faire ainsi, plusieurs fois de suite, montant chaque fois toujours plus haut. En flottant dans l'air, il déployait une multitude de pouvoirs, aussi fabuleux que surprenants. Après, il délivra un enseignement du *dhmma* devant les nombreux moines et les nombreuses personnes qui étaient présents. Quand le sermon fut achevé, il alla se prosterner une dernière fois devant le Bienheureux, et s'en alla avec ses cinq cents disciples. Au moment où ils prirent congé de Bouddha, celui-ci ordonna à tous les autres moines :

« Moines ! accompagnez le Vénérable Sāriputtarā jusqu'à la sortie de Sāvatti ! »

Le Bienheureux resta seul dans le monastère pendant que tous les autres suivirent le Vénérable Sāriputtarā. Quand les moines, et les nombreux laïcs qui les avaient accompagnés, parvinrent aux portes de la ville, l'*aggasāvaka* leur dit, avant de les quitter :

« N'oubliez jamais de vous efforcer correctement à la pratique du *dhmma* ! »

L'arrivée à Nālaka

Tandis que tous les moines et les gens de Sāvatti les laissèrent prendre leur route, le Vénérable Sāriputtarā et ses cinq cents disciples se dirigèrent vers le village de Nālaka. En arrivant à l'entrée de la bourgade, ils s'arrêtèrent devant un bosquet de banians, sous lequel ils s'installèrent. Juste à ce moment-là, le neveu du Vénérable Sāriputtarā arriva vers eux. En le voyant s'approcher, l'*aggasāvaka* lui demanda :

« Uparevata ! Votre grand-mère Rūpasārī est-elle là ?

— Elle est là, noble Vénérable.

— Allez lui dire que nous sommes là et que nous dormirons au village ce soir. Qu'elle nous fasse préparer les places nécessaires ! »

Le neveu alla transmettre le message du Vénérable Sāriputtarā à la mère de ce dernier. Quand elle fut mise au courant de la présence de son fils, et des disciples ce celui-ci, la vieille dame, âgée d'une centaine d'années, annonça qu'elle allait tout préparer pour les recevoir. Comme la famille était riche, elle disposait d'un immense terrain pour recevoir tous les moines. Le Vénérable Sāriputtarā, quant à lui, occupait la grande chambre qu'il avait lorsqu'il était encore enfant, dont la porte d'entrée donnait sur l'extérieur. À côté de cette chambre, il y avait deux autres chambres. Dans l'une d'elles, logeait son frère, le Vénérable Cunda, et dans l'autre, leur mère. Peu de temps après que les moines aient regagné leurs couchés, le Vénérable Sāriputtarā se mit à vomir du sang. Son jeune frère vint auprès de lui pour le nettoyer. Tandis que le Vénérable Sāriputtarā se plongeait dans la *vipassanā*, sa mère pleura de tristesse en voyant le mal de son noble fils.

La visite des deva et du brahmā

A la nuit tombée, les quatre *deva* gardiens de l'univers vinrent rendre hommage à l'*aggasāvaka*. De leurs corps émanaient de vives lumières qui enveloppaient toute la maison. Le Vénérable Sāriputtarā leur demanda :

« Pourquoi venez-vous donc ? »

— Pour prendre soin de vous, ô noble Vénérable !

— Votre aide est inutile, car il y a déjà quelqu'un qui s'occupe de moi. »

Il renvoya donc gentiment les quatre *deva*. Quelques instants plus tard, Sakka, le roi des *deva*, vint à son tour rendre hommage au Vénérable Sāriputtarā, rayonnant une lumière et une majesté plus puissante encore que les quatre *deva* précédents réunis. Le dialogue entre le vieux moine et le roi *deva* fut exactement le même qu'avec les quatre *deva*. Quand il repartit, ce fut le roi des *brahmā* qui vint rendre hommage au noble moine. La lumière et la magnificence qu'il diffusait étaient encore plus intenses que celles du roi Sakka. Le Vénérable Sāriputtarā lui donna congé de la même façon.

Rūpasārī, la mère de l'*aggasāvaka* s'inquiétait de la maladie de son fils, si bien qu'elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Comme elle voulut aller s'enquérir de l'état de santé du vénérable, en sortant de sa chambre, elle fut éblouie par l'arrivée lumineuse des quatre *deva*. Intimidée, elle était restée discrètement à l'entrée de la chambre de son fils, d'où elle vit les quatre *deva* lui rendre hommage, suivis du roi *deva* et peu après, du roi *brahmā*. Elle alla auprès de son autre fils, le Vénérable Cunda, pour lui demander :

« Qui sont ces gens qui sont venus rendre visite à votre frère Sāriputtarā ? »

— D'abord, il y a eu les quatre *deva* qui surveillent l'univers, ensuite le roi des *deva*, et finalement, le roi des *brahmā*. »

La vieille dame n'en revenait pas, elle eut de la peine à croire ce qu'elle venait de voir. Elle entra alors dans la chambre du noble malade, et lui demanda la même chose :

« Ô fils ! Quels puissants pouvoirs semblent avoir les personnes qui vous ont rendu visite ! Qui sont les quatre premiers qui sont venus vous voir ? »

— Ce sont les quatre *deva*, gardiens de l'univers.

— Vos pouvoirs sont-ils plus puissants que ceux de ces quatre *deva* ? Êtes-vous plus noble qu'eux ?

— Ces quatre *deva* sont comme les gardiens d'un monastère.

— Qui est le suivant visiteur venu vous voir ?

— C'est Sakka, le roi des *deva*.

— Vos pouvoirs sont-ils plus puissants que celui de ce roi Sakka ? Êtes-vous plus noble que lui ?

— Le roi Sakka est comme un novice dans un monastère qui lave le bol et qui étend les robes des anciens. (Lorsque Bouddha redescendit du monde des *deva* après y avoir enseigné l'*abhidhamma* à l'attention de son ancienne mère, le roi Sakka lui avait porté son bol pendant la descente.)

— Qui est le suivant visiteur venu vous voir ?

— C'est le roi des *brahmā*.

— Vos pouvoirs sont-ils plus puissants que celui de ce roi ? Êtes-vous plus noble que lui ?

— Le roi des *brahmā* est comme un disciple laïc. »

L'accession de Rūpasārī au stade d'ariyā

Ensuite, la vieille Rūpasārī – la mère du Vénérable Sāriputtarā – pensa :

« Mon fils est donc doté de très puissants pouvoirs ! Si ce Bouddha est son maître, alors cet être doit être d'une noblesse remarquable et ses pouvoirs doivent être encore plus puissants. »

En pensant ainsi, elle fut remplie d'une profonde joie ; elle était plongée dans *pīti* (joie intense qui ne relève pas des plaisirs sensoriels). Quand le Vénérable Sāriputtarā sonda les pensées de sa mère, il vit qu'il allait enfin pouvoir lui enseigner le *dhamma*. Il alla vers elle, et lui dit :

« Mère ! À quoi songez-vous ?

— Je songe à votre gloire et à celle de votre maître.

— Quand Bouddha est né, quand il est parti en forêt, quand il a réalisé l'éveil, quand il a délivré son premier enseignement, la terre s'est mise à trembler. Personne n'est parvenu au niveau atteint par Bouddha dans les domaines de *sīla*, de *samādhi* ou de *pañña* (les domaines de la vertu, de la concentration, et de la sagesse). Dans tout l'univers, il n'y a pas un seul être qui lui soit comparable. »

Ensuite, le Vénérable Sāriputtarā lui délivra un enseignement. À l'issue de celui-ci, sa vieille mère devint *sotāpana*. Elle lui demanda :

« Ce n'est que maintenant que vous m'enseignez ce merveilleux *dhamma* ? Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit plus tôt ?

— Voilà qui est fait ; je vous ai rendu la gratitude dont vous avez fait preuve à mon égard pour mon éducation. Il est tard, à présent. Allez vous coucher, mère ! »

L'extinction du Vénérable Sāriputtarā

Plus tard, le Vénérable Sāriputtarā demanda à son frère :

« À quel moment de la journée sommes-nous ?

— Nous sommes bientôt à l'aube, noble frère.

— Redressez-moi, je vous prie ! »

Quand son frère l'eut redressé sur son lit, l'*aggasāvaka* fit appeler tous ses disciples, à qui il s'adressa :

« Ô mes amis ! Nous avons passé quarante-quatre ans ensemble. Si j'ai commis des fautes à votre égard, puissiez-vous faire preuve de tolérance et veuillez m'en excuser !

— (Ses disciples) Ô noble Vénérable ! Il n'y a aucune faute que vous ayez commise à notre égard. De la même façon, si nous avons commis des fautes à votre égard, puissiez-vous en être tolérant et veuillez nous en excuser ! »

Le jour de pleine lune du mois de novembre de l'année 147 de la Grande ère, au moment de l'aube, le Vénérable Sāriputtarā entra dans le premier *jhāna*, d'où il entra successivement dans les deuxième, troisième et quatrième *jhāna*. Alors qu'il était dans le quatrième *jhāna*, il s'éteignit en *parinibbāna*. À cet instant précis, la terre se mit à trembler. Témoin de ce tremblement, la vieille Rūpasārī accourut vers son fils et interrogea Cunda :

« Comment va mon fils ? Il ne dit plus rien !

— Mère, le Vénérable Sāriputtarā s'est éteint en *parinibbāna*. »

La vieille dame éclata en sanglots, avant de dire :

« J'ai réalisé le *dhamma* seulement cette nuit. Je n'ai jamais eu une seule fois l'occasion d'offrir de la nourriture à mon fils, ni à Bouddha, ni à aucun autre membre du *saṃgha*. Je n'ai pas eu non plus une seule fois l'occasion d'offrir de robes à mon fils, ni à Bouddha, ni à aucun autre membre du *saṃgha*. »

Ayant prononcé ces phrases, elle se mit à pleurer de manière incessante. Lorsque le soleil fut levé, la vieille Rūpasārī fit débiter la construction de cinq cents bâtiments à étages, et se rendit chez un joaillier pour lui commander un travail d'ornement de ces constructions à l'aide d'or. Elle fit aussi bâtir cinq cents *cetiya* (reliquaires) en bois, recouverts d'or fin. Le roi *deva* Sakka, quant à lui, en fit bâtir mille. Durant la journée, de nombreux *deva* descendirent pour aller rendre hommage à la dépouille mortelle du Vénérable Sāriputtarā. Tous les gens également venus faire leurs dévotions auprès du noble *arahanta* éteint pouvaient, ce jour-là, apercevoir tous les *deva* présents.

Une riche femme, nommée Revatī, apporta trois fleurs faites d'or pour les offrir à l'attention de la dépouille mortelle de l'*aggasāvaka*. Quand Sakka arriva, la foule recula, impressionnée de voir apparaître le roi des *deva*. Les gens reculèrent sans prêter attention aux autres, si bien qu'ils firent tomber à terre la riche Revatī. Sans quitter des yeux le majestueux Sakka, les gens marchèrent par inadvertance sur Revatī qui n'était pas encore parvenue à se relever. Elle succomba sous les talons de la foule, reprenant naissance dans la sphère Tāvātimsā du monde des *deva*. En raison des mérites développés grâce à son offrande de fleurs d'or à la dépouille mortelle du Vénérable Sāriputtarā, elle bénéficia d'une immense maison en or, sa peau était brillante comme l'or, et elle fut couverte de bijoux en or. En outre, elle disposait de cinq cents *devī* pour s'occuper d'elle.

Elle descendit aussitôt au milieu des *cetiya* dressés en l'hommage du Vénérable Sāriputtarā, accompagnée de ses cinq cents *devī* serviteurs. En désignant le cadavre de femme en qui elle était encore il y a quelques instants, et en exposant, à la vue de tous, son nouveau corps éclatant d'une stupéfiante beauté, elle indiqua à l'attention de la foule :

« Regardez ! Voici le cadavre de ma précédente existence ! Me voici à présent ! Je viens de reprendre naissance en tant que *devī*, grâce à l'offrande de trois fleurs

d'or que j'ai octroyé à l'attention du Vénérable Sāriputtarā. Me voilà comblée de bonheur et de richesse, à présent, et ce, pour une très longue durée. Je suis descendue pour vous montrer cela. Que cela puisse vous encourager à développer des actes méritoires ! »

Elle se prosterna devant la dépouille mortelle du noble moine et remonta chez elle, dans sa nouvelle demeure de *devī*. Durant sept jours d'affilée, beaucoup de monde vint rendre hommage à la noble dépouille mortelle. Le corps de l'*aggasāvaka* fut ensuite brûlé à l'aide de bûches de bois odorant. Après, ses reliques furent soigneusement récupérées et mises dans une coupe en or. Le Vénérable Cunda alla les apporter à Bouddha, qui fit dresser un *cetiya* afin que les reliques puissent être convenablement honorées.

Le parinibbāna du Vénérable Mahā Moggalāna

Le dernier vassa du Vénérable Mahā Moggalāna

Tandis que Bouddha passait son dernier *vassa*, au Jardin de manguiers, dans le village de Veļuva, le Vénérable Mahā Moggalāna passait son dernier *vassa* seul dans la montagne Isigili. Après le *vassa*, il était resté dans cette montagne. Pendant la journée, il se rendait en visite, parfois dans le monde des *deva*, parfois dans le monde des enfers.

Un jour où il allait chez les *deva*, il leur demanda :

« Lorsque vous étiez humain, qu’avez-vous fait comme mérite ? Pour quelle raison êtes-vous *deva* aujourd’hui ? »

— (Certains *deva*) Nous avons offert de la nourriture aux moines.

— (D’autres *deva*) Nous avons donné des robes à Bouddha.

— (D’autres encore) Nous avons entretenu une bonne conduite. »

Ensuite, le Vénérable Mahā Moggalāna se rendait dans le monde humain et, allant auprès des gens, il expliquait qu’Untel était *deva* car il avait fait telle ou telle bonne action lorsqu’il était humain. Il disait aux gens les actes sains qui furent à l’origine de la condition heureuse de ces *deva*. Heureux d’entendre ces propos, les gens se mirent à multiplier les mérites.

Un jour où le Vénérable Mahā Moggalāna allait dans le monde des enfers, il vit souffrir atrocement les êtres qui y vivaient. À l’aide de ses pouvoirs psychiques, il vit que certains êtres subissaient cette existence en raison de leur vénération aveugle envers un maître religieux prêchant des fausses croyances. Il vit aussi que d’autres êtres étaient là pour avoir insulté ou maltraité des moines ou des êtres vertueux.

Ensuite, le Vénérable Mahā Moggalāna se rendait dans le monde humain et, allant auprès des gens, expliquait qu’Untel était dans le monde des enfers, car il avait fait telle ou telle action nuisible lorsqu’il était humain. Il disait aux gens les actes malsains qui sont à l’origine de la condition malheureuse de ces êtres. Effrayés d’entendre ces propos, les gens prirent le plus grand soin de ne pas commettre de mauvais actes.

En entendant l’*aggasāvaka* (« disciple suprême », appellation donnée aux deux plus nobles disciples de Bouddha) leur dire que des disciples de maîtres religieux *titthi* (hérétiques) avaient abouti dans le monde des enfers en raison d’avoir suivi leur enseignement, les gens perdirent brusquement la vénération qu’ils pouvaient avoir pour de tels religieux. Ils ne leur rendaient plus hommage, ils ne les nourrissaient plus, ils ne leur faisaient plus d’offrandes.

Les derniers jours du Vénérable Mahā Moggalāna

Ces religieux furent tellement fâchés contre le Vénérable Mahā Moggalāna qu'ils engagèrent cinq cents brigands – dont le chef était connu sous le nom de Samanaguttika – pour l'éliminer. Quand l'*aggasāvaka* sut qu'ils allaient venir le tuer, il s'absorba dans les *jhāna*, jusqu'au quatrième, à l'issue duquel il déploya une *abhiñña* (pouvoir psychique) lui permettant de marcher en flottant très haut dans l'air. Ne parvenant pas à trouver le noble moine, les brigands rebroussèrent chemin. Le lendemain, l'*aggasāvaka* alla sur la montagne Yugandhara, où il se cacha six jours de suite, demeurant ainsi dissimulé de la vue des voleurs. Le septième jour, il comprit qu'il devait subir la conséquence d'un *akusala* qu'il produisit par le passé. Il sut alors qu'il était vain de persister à fuir une dette qu'il devrait payer un jour ou l'autre. En cherchant – à l'aide des *abhiñña* – quels mauvais actes il avait pu faire pour mériter cela, il vit, dans une très lointaine existence passée, qu'il avait violemment battu ses parents. Sachant qu'il ne pouvait pas échapper à ces bandits, il les attendit jusqu'à ce qu'ils viennent à lui. Le lendemain, quand les cinq cents malfaisants retournèrent sur la montagne, ils le virent tranquillement assis, dans l'attitude d'une attente. Satisfaits de le trouver enfin, ils le battirent sauvagement. Persuadés que le noble moine avait succombé à leurs coups, ils repartirent. Une fois qu'il eut difficilement redressé son corps ensanglanté, le Vénérable Mahā Moggalāna s'absorba dans les *jhāna*, grâce auxquels il put développer les pouvoirs qui lui permirent de se déplacer jusqu'auprès de Bouddha. En arrivant dans le monastère où il se trouvait, il lui annonça :

« Ô noble Bouddha ! Je vais m'éteindre en *parinibbāna*. »

Après avoir respectueusement fait ses adieux au Bienheureux, il retourna sur la montagne Isigili, où, quinze jours après le Vénérable Sāriputtarā, le jour de nouvelle lune du mois (dernier jour du mois) de novembre de l'année 147 de la Grande ère, au moment de l'aube, il s'éteignit tranquillement dans la paix infinie du *parinibbāna*. Quand les gens apprirent tristement la nouvelle, ils allèrent très nombreux lui rendre hommage sur la montagne. Lorsque Bouddha et les moines arrivèrent à leur tour, ils firent brûler le corps du Vénérable Mahā Moggalāna. Une fois que le Parfait eut soigneusement fait récupérer les reliques de son *aggasāvaka* dans ses cendres, il les fit enchâsser dans un *cetiya* qu'il fit dresser à l'extérieur, devant l'entrée du monastère Veļuvana.

Le parinibbāna de Bouddha

L'incitation de Māra pour disparaître

Peu de temps après le *parinibbāna* (extinction définitive des phénomènes physiques et mentaux) du Vénérable Mahā Moggalāna, alors que Bouddha demeurait à Rājāgaha, il se rendit à Vesālī, en longeant le Gange. En arrivant à Vesālī, il collecta, son repas devant les maisons, avant de le consommer. Ensuite, il se rendit à l'est de la ville, auprès du *cetiya* (reliquaire) Cāpāla, accompagné de ses disciples. Il s'adressa au Vénérable Ānandā qui se tenait près de lui :

« Ānandā ! Vesālī est un lieu excellent. Il est très sain et très agréable d'y vivre. Ce *cetiya* est également un bon endroit. Les *arahanta* (êtres délivrés de toutes les impuretés mentales) qui ont développé les quatre *iddhipāda* (les quatre moyens d'accomplissement que sont : la volonté, l'effort, la conscience et la sagesse) et les sept facteurs d'éveil (l'attention, l'investigation dans la réalité, l'effort, la joie, le calme, la concentration et l'équanimité), s'ils ont le souhait de vivre jusqu'à l'espérance de vie ou même plus, ce lieu s'avère très propice. Je fais partie de ces *arahanta* qui ont développé les quatre *iddhipāda* et les sept facteurs d'éveil. Ainsi, si je demeurais ici, je pourrais atteindre l'espérance de vie (qui était de cent ans à cette époque), voire la dépasser. »

Bien que Bouddha répéta trois fois de suite ces propos, Le Vénérable Ānandā demeura parfaitement silencieux, au terme des trois fois consécutives. Ces paroles étaient destinées à recevoir de sa part une incitation à vivre longtemps, comme :

« Ô noble Bouddha ! Restez ici ! Vivez près de Vesālī, afin de bénéficier d'une existence aussi longue que l'espérance de vie ou même plus longue. Vous pourrez ainsi enseigner longuement le *dhamma* aux êtres encore si nombreux à errer dans l'univers ! »

Malgré son silence, cette phrase fut cependant exactement celle qu'il voulait dire pour répondre au Bienheureux pour qui il avait tant d'amour et tant d'attachement. Néanmoins, le nuisible Māra, ne souhaitant que la disparition de Bouddha, l'en empêcha. Il réduisit sa main et l'introduisit dans la bouche du serviteur Ānandā jusqu'à pouvoir attraper ses cordes vocales qu'il serra entre ses doigts, lui interdisant ainsi toute parole. Ne voyant pas Māra, le moine demeura incapable de parler, sans comprendre ce qu'il lui arrivait. Constatant le silence de son disciple, Bouddha partit s'asseoir sous un arbre situé non loin du *cetiya* Cāpāla. Il envoya le Vénérable Ānandā lui chercher de l'eau pour étancher sa soif. Entre temps, Māra arriva vers le Bienheureux et lui pria de mettre un terme à sa vie :

« Gotama ! N'attendez plus ! Éteignez-vous tranquillement en *parinibbāna* ! Je vous avais déjà proposé cela, par le passé.

— Māra ! Je vous avais répondu que je n'entrerais pas en *parinibbāna* tant qu'il n'y aurait pas suffisamment d'*arahanta* et d'êtres capables d'enseigner le *dhamma* dans ce monde.

— Aujourd'hui, il y a beaucoup d'*arahanta* et d'êtres capables d'enseigner le *dhamma*. Les moniales sont, elles aussi, en mesure d'enseigner le *dhamma*, tout comme de nombreux laïcs. Vous pouvez donc tranquillement prendre votre repos. Éteignez-vous en *parinibbāna* !

— Ne vous inquiétez pas ! Je vais bientôt disparaître. Dans trois mois, je m'éteindrai en *parinibbāna*. »

L'annonce du jour du parinibbāna

Pour ménager sa santé, Bouddha avait l'habitude d'expérimenter de longs *samāpatti* (absorptions) en *nibbāna* (objet de paix illimitée où aucune conscience n'apparaît) ou dans les *jhāna* (état mental où la conscience est fixée sur un objet unique). Si elles sont fréquentes, ces absorptions ont la vertu d'assurer une vie longue. Désormais, il ne développerait plus ces choses. Comme il venait de fixer le moment de sa disparition en *parinibbāna*, la Terre se mit à trembler. Lorsque le Vénérable Ānandā sentit ce tremblement, les cordes vocales libérées, il vint demander à Bouddha :

« Pourquoi la Terre a-t-elle tremblé ?

— Il y a huit raisons pour lesquelles la Terre tremble.

1) Quand l'eau terrestre est en mouvement. Sous la terre, il y a de l'eau. Sous l'eau, il y a de l'air. Quand l'air est en mouvement, l'eau se met en mouvement, quand l'eau est en mouvement, la terre se met en mouvement.

2) Quand un être ayant de puissantes *abhiñña* fait trembler la Terre.

3) Quand un bouddha (omniscient) parvient dans sa dernière vie, au moment de la conception.

4) Quand un bouddha naît.

5) Quand un bouddha parvient à l'éveil.

6) Quand un bouddha délivre son premier enseignement.

7) Quand un bouddha fixe le moment de son *parinibbāna*.

8) Quand un bouddha s'éteint en *parinibbāna*. »

Le Vénérable Ānandā somma son maître de vivre plus longtemps :

« Ô noble Bouddha ! Restez en vie au moins jusqu'au terme de l'*āyukappa* (l'espérance de vie). Ne disparaïssez pas si vite !

— Ne me demandez plus cela ! Je vous ai donné trois fois de suite l'occasion de me le demander. Cela est de votre faute. Il est trop tard pour me suggérer de demeurer ici afin de prolonger ma vie jusqu'à l'*āyukappa* ou plus. Si vous m'aviez fait cette suggestion lors de chacune de ces trois occasions, j'aurais accepté. J'aurais refusé les deux premières fois, et finis par accepter la troisième fois. Si vous l'aviez suggéré seulement une ou deux fois, je n'aurais jamais accepté. Comme vous ne me l'avez pas suggéré une seule fois, à plus forte raison, je ne

peux accepter. Quand un bouddha omniscient arrête sa durée de vie, il n'y revient plus. Allons à Vesālī, au monastère Mahāvana ! »

Remarque : Un bouddha a coutume de vivre une durée d'existence équivalente à près de la moitié de l'espérance de vie de son temps additionnée au tiers de cette espérance (soit environ 83 %). Bouddha Gotama, lui, vivrait jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, ce qui correspond à quatre-vingts pour cent de l'espérance de vie de son temps.

Lorsqu'ils furent arrivés à Vesālī, le Bienheureux demanda à son fidèle serviteur attitré de réunir tous les moines demeurant dans les environs de la ville. Quand tous furent groupés, Bouddha s'adressa à tous :

« Ô moines ! J'ai achevé d'enseigner le *vinaya*, le *suttanta* et l'*abhidhamma*. Entraînez-vous diligemment au développement de ces *dhamma* ! Sans relâcher vos efforts, étudiez-les, pratiquez-les, et enseignez-les ! Aussi longtemps que vous ferez ainsi, le *sāsana* durera. D'ici trois mois, je vais m'éteindre en *parinibbāna*. »

En entendant ces paroles, les moines furent très peinés, tout comme les moines qui n'étaient pas présents, lorsqu'ils apprirent cette nouvelle à leur tour (en dehors des *arahanta* et des *anāgāmi*, étant donné qu'ils ont mis un terme à la tristesse). Tous vinrent auprès du Bienheureux, afin de le servir encore, avant qu'il disparaisse à tout jamais, à l'exception d'un seul moine, le Vénérable Dhamma Rāma. Comme ce moine ne s'était pas rendu auprès de Bouddha, les autres le soupçonnèrent de n'être pas dévoué envers lui. Quand ils en informèrent le Bienheureux, celui-ci en connaissait la raison. Cependant, tout en gardant le silence, il le fit appeler pour qu'il s'expliquât lui-même auprès des autres membres du *saṃgha* (communauté des moines). Lorsque le Vénérable Dhamma Rāma arriva, Bouddha l'enjoignit de prendre la parole pour expliquer son absence :

« Ô Vénérables ! Puisque notre noble Bouddha disparaîtra d'ici trois mois, j'ai pensé que la meilleure façon de l'honorer était de réaliser le stade d'*arahanta* avant son *parinibbāna*.

— (Bouddha) *sādhu ! sādhu ! sādhu !* (Excellent !) Celui qui respecte mon enseignement doit suivre l'exemple du Vénérable Dhamma Rāma. Ceux qui m'honorent le mieux sont ceux qui pratiquent mon enseignement ! »

Trois mois plus tard, Bouddha alla collecter son repas, accompagné du Vénérable Ānandā. Une fois le repas achevé, Bouddha et ses moines se mirent en route pour un long voyage à pied. En ce temps-là, le Vénérable Rāhulā (son fils) et la Vénérable Bhabbakañcā (la mère de son fils, ex-princesse Yasodharā) étaient morts depuis longtemps déjà, et les deux *aggasāvaka*, les Vénérables Sāriputtārā et Mahā Moggalāna avaient récemment expirés en *parinibbāna*. Pour ce voyage, Bouddha était accompagné de son fidèle serviteur attitré, le Vénérable Ānandā, et de nombreux autres moines.

Tout au long du trajet, le Bienheureux délivra de nombreux sermons à ses disciples, dont beaucoup traitaient du comportement que devaient adopter les moines afin d'assurer une longue existence au *saṃgha*. Il leur rappela maintes fois de mettre constamment en pratique les enseignements qu'il leur avait donnés. L'un

des sermons qu'il délivra invitait chacun à développer les sept facteurs d'éveil, un autre parlait des quatre façons de vérifier si un enseignement est de Bouddha ou pas, en les comparant avec le *vinaya* (discipline monastique) et le *suttanta* (ensemble des sermons de Bouddha et de ses principaux disciples). Il rappela aussi à plusieurs reprises le cœur de la pratique du *dhamma* : les 8 *maggaṅga* (les éléments incontournables de la voie qui mène à la libération), qui correspondent à *sīla*, *samādhi* et *pañña* (la vertu, la concentration et la sagesse), et qui une fois pleinement accomplis, mettent un terme définitif à toutes les souffrances.

Le dernier repas

Pendant leur périple, partis de Rājāgaha et après être passés par le village de Bhaṇḍu, le Bienheureux et ses disciples parvinrent dans la ville de Pāvā, où ils rencontrèrent le fils d'un joaillier *sotāpana* (être parvenu au premier stade de réalisation du *dhamma*) nommé Cunda, joaillier lui aussi, qui les convia à s'installer dans son jardin de manguiers avant de poursuivre leur voyage. Ce joaillier avait l'habitude de recevoir les moines de passage pour leur permettre de se reposer dans son jardin. Le joaillier Cunda invita Bouddha et le *saṃgha* pour le repas du lendemain. Il prépara plusieurs plats, dont de la viande de porc. Au moment de la cuisson, les *deva* insérèrent de la nourriture de *deva* avec le porc, à l'attention de Bouddha, sachant qu'il s'agissait de son dernier repas. Au moment de servir le repas au *saṃgha*, Bouddha interpella le joaillier :

« Cunda ! Ne donnez pas de viande de porc aux moines, contentez-vous de n'en donner qu'à moi ! Ne nourrissez personne avec les restes de ce plat ! Détruisez cette viande et jetez-la à la mer !

— Puis-je vous en demander la raison, noble Bouddha ?

— En dehors de moi, personne ne pourra digérer cette nourriture et risquerait d'en mourir (à l'exception d'un bouddha, la nourriture des *deva* ne convient pas du tout aux humains). »

Le *dāyaka* Cunda fit donc comme Bouddha lui recommanda. À la fin du repas, Bouddha enseigna le *dhamma*, et ensuite, tous retournèrent se reposer dans le jardin. Bouddha eut une forte diarrhée dans laquelle il perdit beaucoup de sang. Ce mal n'avait rien à voir avec la viande de porc qu'il consomma durant le repas. Cette viande lui fournit, au contraire, l'énergie nécessaire sans laquelle il n'aurait jamais pu poursuivre son voyage. S'il ne l'avait pas mangée, il aurait tout de même eu ses pertes de sang dans ses selles, mais aurait probablement expiré avant la fin de la journée.

Remarque : Bien que l'expression palie « *sūkara maṃsa* » signifie sans aucune ambiguïté « viande de porc » (*sūkara* = porc ; *maṃsa* = viande), les bouddhistes végétariens préfèrent habituellement le traduire par « champignon ». Par ailleurs, il existe de mauvaises traductions qui prétendent que Bouddha est mort à cause de cette nourriture soi-disant avariée, ce qui peut paraître grotesque de la part d'un riche *dāyaka* empli de vénération pour le *saṃgha*, et de la part de *deva*. Malheureusement, il semblerait que beaucoup s'appuient sur ce type de traductions (faute de trouver mieux, en général) pour exposer la vie de Bouddha.

La halte pour boire de l'eau du Gange

Une fois qu'il eut appelé le *saṃgha* auprès de lui, Bouddha poursuivit son voyage, péniblement à cause des douleurs qui le tiraillaient depuis quelques mois, et qui commençaient à se faire très vives. Le périple menait Bouddha et ses disciples vers la ville de Kusiṇārāma. Après avoir parcouru un long trajet, le Bienheureux ordonna une halte et, indiquant un arbre, il annonça :

« Je suis fatigué. Installez ma robe double sous cet arbre, je vais me reposer. »

Quand Bouddha s'était allongé, il demanda à son cousin Ānandā d'aller lui chercher de l'eau à boire au Gange, car c'était la seule source d'eau des alentours. Comme le grand fleuve venait d'être traversé par un grand convoi de chars et de bêtes, l'eau troublée par la saleté fut tant remuée qu'elle était particulièrement impropre. Le Vénérable Ānandā revint vers Bouddha, lui indiquant :

« Il est préférable que vous ne buviez pas l'eau du Gange, elle est vraiment très sale. Non loin d'ici coule la rivière Kakudā, où vous pourrez boire de l'eau meilleure.

— Cela ne fait rien, allez me chercher de l'eau au Gange ! »

Le Vénérable Ānandā insista, mais Bouddha lui répéta trois fois d'aller lui chercher à boire au Gange, si bien qu'il s'empara du bol de son maître et se résigna d'aller lui chercher de l'eau dans le fleuve infâme. Au moment même où l'eau impure pénétra dans le bol, elle devint parfaitement claire, comme si l'ouverture du bol formait un filtre, au grand étonnement du Vénérable Ānandā :

« Oh ! C'est extraordinaire ! C'est miraculeux ! Les *pāramī* de Bouddha sont vraiment exceptionnelles ! »

Heureux de ce phénomène prodigieux, il apporta à son noble maître cette eau pure avec laquelle il put se désaltérer. Un prince, nommé Pukkusa, disciple de l'ermite Ālāra – qui fut le premier maître auprès duquel le renonçant Siddhattha adopta les instructions – s'approcha de Bouddha pour lui offrir deux jeux de robes. C'est alors que Bouddha lui conseilla :

« Ne m'en offrez qu'un jeu ! Offrez l'autre au Vénérable Ānandā ! »

Cette nouvelle robe était sublime. Lorsqu'il la revêtit, le Bienheureux était d'une splendeur éclatante. Des lumières de six couleurs propres aux bouddhas omniscients rayonnaient autour de lui. Il appela son serviteur attiré :

« Ānandā ! Demain, j'entrerai en *parinibbāna* dans la ville de Kusiṇārāma, où règne le gouverneur Mallā. »

L'arrivée à Kusinārāma

Lorsqu'ils arrivèrent à la rivière Kakudā, Bouddha prit son dernier bain, avant de s'installer sous un manguier. Là, il appela de nouveau son noble disciple :

« Ānandā ! Le *dāyaka* Cunda sera certainement très troublé, il s'imaginera que mes pertes de sang et mon extinction en *parinibbāna* auront été provoquées par la viande de porc qu'il m'a servie. Faites-lui savoir que cela n'a rien à voir. Expliquez-lui bien ceci :

Les repas offerts à un bouddha le jour de son éveil (comme le fit la riche Sujātā) et le jour de son *parinibbāna* sont producteurs de beaucoup plus de *kusala* qu'un autre repas, ces offrandes sont particulièrement bénéfiques pour qui les octroie. La nourriture qui m'a été offerte lors de chacun de ces deux jours a été pour moi une source de haute énergie.

À présent, allons-y ! »

Quand Bouddha et ses moines parvinrent à Kusinārāma, ils pénétrèrent dans le parc du gouverneur Mallā. Alors que le Bienheureux aperçut un lit couvert d'or et orné de pierres précieuses, sur lequel avait l'habitude de se reposer le gouverneur Mallā, il demanda au Vénérable Ānandā de l'installer entre deux sals (*shorea robusta*), la tête au nord. Tout en installant le lit entre les deux arbres, le Vénérable Ānandā se mit à pleurer.

La raison principale qui incita Bouddha à venir jusque dans cette petite ville pour entrer en *parinibbāna*, malgré la gravité de sa maladie et sa grande fatigue, est un ascète qui était suffisamment mûr pour réaliser le *dhamma*. Il ne manquait à cet ermite, encore sous l'emprise des vues erronées, qu'un bref enseignement que Bouddha escomptait lui délivrer. Ensuite, le Vénérable Ānandā lui fit remarquer :

« Ô noble Bouddha ! Kusinārāma est une petite ville. En revanche, Sāvattthi est une grande ville. Là-bas vit un grand nombre de vos disciples et de vos *dāyaka*, ainsi que beaucoup de gens qui vous admirent avec une infinie vénération. Il en est de même pour les villes de Rājāgaha, Kosambī, Bārāṇasī, Kapilavatthu... Pourquoi n'iriez-vous pas dans l'un de ces lieux pour entrer en *parinibbāna* ?

— Ānandā ! Ne pensez pas que Kusinārāma est une ville sans importance ! Autrefois, il y a de nombreux *kappa*, alors que j'étais le roi du monde, ma capitale était ici même et s'appelait Kusavattī.

Le véritable hommage à Bouddha

A ce moment-là, Bouddha exposa le *sutta* (sermon) Sudassanacakkavatti, qui explique la pratique que doivent suivre ceux qui se destinent à devenir roi du monde dans une prochaine existence. Ce *sutta* raconte aussi le parcours suivi par Bouddha lui-même lorsque, autrefois, il était roi du monde. Ensuite, il s'allongea sur le côté droit, alors que tous les saules du jardin se couvrirent de fleurs, laissant tomber une multitude de pétales, comme de la neige. Des fleurs s'ouvraient de partout, malgré la saison qui ne s'y prêtait pas. Aussi,

les *deva* et les *brahmā* envoyèrent des fleurs géantes, qui tombèrent délicatement du ciel, avant d'aller joncher le sol du jardin, autour du Bienheureux qui venait de se coucher pour la dernière fois. Alors que tous rendaient un hommage resplendissant à Bouddha, à l'aide de fleurs d'une remarquable beauté, dont le parfum merveilleux envoûtait toute la ville, celui-ci expliqua à son noble serviteur Ānandā :

« Ānandā ! Ce que vous voyez là n'est pas encore le véritable hommage qui peut m'être fait. Il y a deux façons de me rendre hommage : la façon matérielle et la façon *dhamma*. Le véritable hommage que chacun peut me faire n'est pas de m'offrir de belles choses. Il est de s'efforcer noblement à la pratique du *dhamma*. Voilà le meilleur hommage qu'on peut me rendre ! »

Le *mahāthera* Upavāṇa évenait Bouddha. Pour qu'il se pousse sur le côté, Bouddha lui ordonna :

« Poussez-vous ! Ne restez pas devant moi !

— (Le Vénérable Ānandā) Ô noble Bouddha ! Avant que je ne sois votre serviteur attiré, le *mahāthera* Upavāṇa a parfois occupé cette tâche durant vos vingt premiers *vassa*. Il vous servait à manger et prenait bien soin de vous. Pourquoi aujourd'hui vous le rejetez de la sorte ?

— Ānandā ! Je n'ai rien contre le *mahāthera* Upavāṇa. Maintenant, des êtres viennent de tous les coins de l'univers afin de me voir une dernière fois et de me rendre hommage. Ce *mahāthera* a un corps imposant. Alors qu'il se tenait devant moi, il empêchait les autres de me voir. Si ces nombreuses personnes – moines et laïcs – et *deva* n'avaient pu me voir à cause du large dos du *mahāthera* Upavāṇa, ils l'auraient certainement critiqué, développant ainsi des *akusala*. Voilà pourquoi je lui ai chassé d'où il était. »

Ainsi, bien que plongé dans une grande tristesse, tout le monde eut la joie de rendre hommage au Bienheureux.

La question des moines face aux femmes

Le Vénérable Ānandā posa une question à Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Si une femme s'approche de nous (les moines), comment devons-nous nous comporter ?

— Ānandā ! Les moines sont tenus de rester dans leur *vihāra* (monastère). S'ils y restent, ils ne verront pas de femmes. Comme ils n'en verront pas, ils ne développeront pas les *kilesā* (impuretés mentales) – propres au désir provoqué à la vue d'une femme. Demeurez donc là où vous ne pourrez pas voir de femmes.

— Lorsque nous allons collecter la nourriture au village, nous pouvons en voir. Comment faire dans ce cas ?

— Si vous croisez une femme, ne lui parlez pas ! Si vous parlez à une femme, vous risquerez de développer des affinités avec elle, et de ce fait, de l'attachement pourrait apparaître. Cela endommagerait votre *sīla*.

— Il est possible qu'une femme nous adresse la parole. Si une femme nous questionne sur le *dhamma*, par exemple, que devons-nous faire ?

— Si une femme vous pose des questions, faites ainsi... Si elle a l'âge d'être votre mère, considérez-la comme votre mère ! Si elle a l'âge d'être votre sœur, considérez-la comme votre sœur ! Si elle a l'âge d'être votre fille, considérez-la comme votre fille ! »

Remarque : Bouddha ne rappela pas au Vénérable Ānandā qu'un moine est tenu d'avoir constamment les yeux vers le bas lorsqu'il se rend dans des zones habitées, car il le sait déjà, étant donné que ce point constitue une règle du *vinaya* (*sekhiya* 7 et 8).

La procédure de l'incinération

Ensuite, le Vénérable Ānandā s'enquit sur la procédure de traitement du corps de son maître une fois que celui-ci aura expiré :

« Vénérable Bouddha ! Lorsque vous aurez disparu en *parinibbāna*, comment devons-nous nous occuper de votre corps ?

— Ānandā ! Les *brahmā*, les *deva* et les gens vont probablement incinérer mon corps. Avant cela, enveloppez-le dans cinq cents tissus de grande qualité. Ensuite, faites placer mon corps dans un cercueil d'or. Dressez un bûcher fait de bois odorant. Cela est la procédure d'incinération des rois du monde, qui convient également aux bouddhas omniscients. Une fois le corps ayant été brûlé, récupérez mes reliques dans les cendres et enchâsez-les dans des *cetiya* qui seront dressés à cette occasion. Les *deva* et les gens pourront ainsi rendre hommage à ces reliques. Cela leur permettra de développer du mérite. Il y a quatre types de personnes dignes de bénéficier d'un *cetiya* pour qu'hommage leur soit rendu : un bouddha omniscient, un *pacceka buddha*, un *arahanta* et un roi du monde (bien qu'un « roi du monde » est un *puthujana* – un être ordinaire –, il n'en est pas moins un être bénéficiant d'un *kamma* exceptionnel). »

Ensuite, le Bienheureux, qui était toujours allongé, entra dans la tranquillité des *jhāna*. Dès cet instant, le Vénérable Ānandā voulut pleurer. Il songea :

« Notre noble Bouddha va s'éteindre. Demain, il ne sera plus là pour me donner des recommandations. Il n'y aura plus personne auprès de moi pour m'enseigner le *dhamma*, pour répondre à mes interrogations. Je ne pourrais plus jamais le vénérer. »

Ne parvenant plus à refouler ses larmes, il partit se cacher pour pleurer sans être vu. Comme le Vénérable Ānandā n'était encore que *sotāpana*, il avait encore tous les *kilesā* liés au chagrin.

Les qualités du Vénérable Ānandā

Quand Bouddha sortit de ses *jhāna*, il s'enquit auprès du *saṃgha* de l'absence de son noble serviteur attiré :

« Où est Ānandā ?

— Le Vénérable Ānandā s'est isolé pour pleurer, Vénérable Bouddha.

— Faites-le venir ici !

— (En larmes, le Vénérable Ānandā arriva) Me voilà, noble Bouddha !

— Ānandā ! Cessez de pleurer, il n’y a aucun avantage à pleurer ! Dans l’univers, toutes les personnes chères aux êtres doivent mourir un jour ou l’autre ; cela est inévitable. Personne ne peut empêcher son corps de périr. J’ai déjà enseigné ce *dhamma*. Ānandā ! Vous avez d’excellentes *pāramī*. Entraînez-vous au développement de la *vipassanā* ! Si vous vous y efforcez convenablement, vous deviendrez rapidement *arahanta*. »

Entendant les paroles du Bienheureux, le Vénérable Ānandā cessa de pleurer. Bouddha s’adressa ensuite à tous les moines :

« Ô moines ! Ānandā est quelqu’un de doté de quatre grandes qualités :

(1) Tous ceux qui rencontrent Ānandā l’admirent immédiatement en l’apercevant, de près comme de loin.

(2) De tous ceux qui entendent Ānandā enseigner le *dhamma*, pas un seul ne dit : “ je ne veux plus l’entendre ”, pas un seul n’en est rassasié, tout le monde l’écoute sans jamais se lasser.

(3) Tout le monde apprécie la voix d’Ānandā, chacun adore son éloquence.

(4) Tous ceux qui entendent Ānandā enseigner le *dhamma* sont très motivés pour mettre ses recommandations en pratique. Telles sont les quatre grandes qualités d’Ānandā.

(S’adressant à son serviteur attiré...) Ānandā ! Allez en ville pour chercher le gouverneur Mallā. Je vais entrer en *parinibbāna* cette nuit même, avant l’aube. Demandez-lui de l’annoncer aux habitants de la ville, de façon à permettre tous ceux qui le souhaitent de me rendre hommage de mon vivant, et qu’ainsi, personne ne puisse regretter de ne pas être venu vers moi avant. »

Quand le gouverneur Mallā arriva pour rendre respectueusement hommage au Bienheureux, s’acheva le premier tiers de la nuit.

La question de l’ascète Subhada

En suite, arriva l’ascète Subhada – pour qui Bouddha avait choisi d’effectuer son dernier voyage. Apercevant de loin le Bienheureux, l’ascète se mit à penser :

« Le renonçant Gotama va disparaître cette nuit. J’ai encore des questions à lui poser. Je vais aller vers lui. »

S’approchant du Vénérable Ānandā, il lui demanda de le conduire auprès de Bouddha, pour lui poser quelques questions. Pensant que Bouddha était très fatigué, de crainte qu’il l’opprime en l’étourdissant de questions, le serviteur attiré préféra rejeter la demande de l’ascète. En dépit de son insistance répétée trois fois consécutives, le Vénérable Ānandā ne daigna pas l’autoriser approcher Bouddha. Comme les paroles insistantes de l’ascète parvinrent à ses oreilles, le Bienheureux ordonna à son noble disciple :

« Ānandā ! Laissez venir cet ascète auprès de moi ! S’il a des questions à me poser, qu’il me les pose ! »

Lorsque l'ascète Subhada fut amené par le Vénérable Ānandā auprès du Parfait, il l'interrogea sans attendre :

« Renonçant Gotama ! J'ai rencontré les renonçants Pūraṇakassapa, Makkhali-gosāla, Ajita, Pakudhakaccāyana, Sañcaya et Nigaṇṭha (qui sont les maîtres religieux les plus célèbres du sous-continent indien du temps de Bouddha). De ces renonçants, chacun prétend être, dans ce monde, un bouddha parfaitement éveillé. Cela est-il juste ? Leurs enseignements respectifs sont-ils justes ?

— Subhada ! Renoncez à une telle question ! Je n'ai plus beaucoup de temps. Écoutez-moi bien, je vais vous enseigner... Dans un *sāsana* (un enseignement, une doctrine) qui comporte les huit *maggaṅga* (les facteurs nécessaires au développement de la connaissance de la réalité), il y a des *ariyā* (êtres ayant réalisé le *dhamma*), des êtres qui se libèrent des *kilesā* (impuretés mentales). Dans un *sāsana* qui ne comporte pas les huit *maggaṅga*, il n'y a – par définition – pas d'*ariyā*. Dans ce monde, tant qu'il y a des êtres qui mettent en application les huit *maggaṅga*, il y aura des *arahanta*. Si les huit *maggaṅga* ne sont plus appliqués, il ne peut plus y avoir d'*arahanta*. Ainsi, quand vous vous interrogez sur l'exactitude d'un enseignement, considérez plutôt la chose ainsi : “ Comporte-t-il les huit *maggaṅga* ? Ne comporte-t-il pas les huit *maggaṅga* ? ” »

Bouddha lui exposa les huit *maggaṅga* en détail.

Remarque : Les huit *maggaṅga* sont les huit facteurs qui, aussitôt qu'ils sont réunis, permettent naturellement le développement de *vipassanā*, la connaissance directe de la réalité. Cet entraînement répété de façon soutenue permet le développement des sept facteurs d'éveil jusqu'à *nibbāna* – la réalisation du *dhamma* –, unique moyen d'éradiquer les *kilesā*. Les huit *maggaṅga* : 1) la compréhension juste (à propos des quatre nobles vérités et des trois caractéristiques) ; 2) la pensée juste (pensée libre d'avidité, de jalousie, de malveillance et de cruauté) ; 3) la parole juste (s'abstenir de mensonges, de médisances, de langage vulgaire et de paroles futiles) ; 4) l'action juste (ne pas tuer, ne pas voler, ne pas avoir de méconduite sexuelle, ne pas s'intoxiquer) ; 5) le moyen d'existence juste (gagner sa vie honnêtement et dignement, en évitant de faire tout ce qui peut être néfaste) ; 6) l'effort juste (surmonter et éviter ce qui est défavorable, développer et maintenir ce qui est favorable) ; 7) l'attention juste (observation du corps, des sentiments, de l'esprit et des phénomènes) ; 8) la concentration juste (fixation de l'esprit sur un objet unique).

Enchanté des paroles du Bienheureux, l'ascète lui demanda immédiatement de le prendre comme disciple. Bien qu'il accepta, il lui précisa toutefois une condition :

« Subhada ! Les personnes ayant appartenu à une secte *titthi* (hérétique) souhaitant rejoindre le *saṃgha* doivent préliminairement observer une période de probation de quatre mois avant de pouvoir être pleinement admis par les autres membres de la communauté.

— Je préférerais une période de quatre ans si vous le permettez, car je voudrais être totalement accepté par les moines !

— Puisque tel est votre souhait, qu'il en soit ainsi ! Ānandā ! Intégrez Subhada dans le *saṃgha* ! »

Alors que le Vénérable Ānandā fit de l'ascète Subhada un moine, Bouddha lui délivra les instructions pour le développement de *vipassanā*. Impatient de se mettre à la tâche, le nouveau moine n'attendit pas un instant pour commencer son entraînement. Il parvint très vite au stade d'*arahanta*, puis développa également

les *jhāna* et les six *abhiñña*. Le Vénérable Subhada serait le dernier moine intégré et le dernier à devenir *arahanta* du temps de Bouddha.

Le maître après Bouddha

Le Vénérable Ānandā questionna Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Lorsque vous aurez disparu, il n'y aura plus personne à la tête du *saṃgha*. Comment devrons-nous nous organiser ?

— Ānandā ! Une fois que je me serai éteint en *parinibbāna*, ne considérez pas que vous n'aurez plus de maître. Le *vinaya*, le *suttanta* et l'*abhidhamma* que j'ai enseigné seront votre maître.

Parmi tous les points du *vinaya* que j'ai enseigné, beaucoup concernent des petites fautes. Si vous voulez ne pas en tenir compte, laissez-les de côté ! En faisant ainsi, cela aidera les futurs moines, pour qui celles-ci pourraient constituer une contrainte, à mener plus facilement la vie monacale.

Aujourd'hui, tous les moines s'interpellent "*avuso*" les uns envers les autres. Une fois que je me serai éteint, il conviendra de réserver ce terme à l'intention des moines moins anciens que soi (dans le nombre de *vassa*). Les plus anciens que soi devront être désignés par "*bhante*" (Vénérable). Les moines qui manqueront à cela commettront un *dukkata* (mauvais acte susceptible d'être critiqué).

Le moine Channa est difficile à sermonner. Pour lui, il conviendra d'effectuer un *brahmadaṇḍa*.

— Comment faire un *brahmadaṇḍa*, Vénérable Bouddha ?

— Pour ce faire, quoi qu'il fasse, il ne faut pas parler de lui, ni en bien, ni en mal. Il ne faut pas lui adresser la parole. Il ne faut rien entreprendre avec lui. Il doit être ignoré et laissé à l'écart du *saṃgha*. Effectuez le *brahmadaṇḍa* pour tous les moines qui refusent de se laisser sermonner et tant qu'ils ne changent pas leur comportement. »

Avant que le prince Siddhattha ne renonce à son existence princière, Channa était son serviteur attitré. Né le même jour que le Bienheureux, il était devenu un moine si orgueilleux qu'il refusait catégoriquement tout reproche de la part des autres. Après que Bouddha se soit éteint en *parinibbāna*, le *saṃgha* aurait appliqué le *brahmadaṇḍa* à l'égard du moine Channa. Celui-ci aurait eu tant de regrets, qu'après avoir supplié le *saṃgha* de lui retirer le *brahmadaṇḍa*, il se serait appliqué avec efforts à la pratique du *dhamma*, jusqu'à devenir *arahanta*.

Remarque : Quand il fut demandé au Vénérable Ānandā – lors du premier concile qui se tint trois mois après la disparition de Bouddha – de quelles fautes le Bienheureux faisait-il référence lorsqu'il autorisa les moines à « laisser de côté les petites fautes », il avoua qu'il eut oublié de le lui faire préciser. De nos jours, ce sujet fait l'objet de controverses. Généralement, les moines sérieux ont tendance à interpréter les "petites fautes" comme étant les points qui sont en dehors du *pātimokkha*, à l'exception des *thullaccaya* (fautes importantes), c'est-à-dire : les *dukkata*, les *dubbhāsita* et tous les points qui constituent un manquement non défini par un type de faute. Les moines qui ont une propension facile à négliger le *vinaya* ont, quant à eux, tendance à interpréter ces "petites fautes" comme l'intégralité des points du *vinaya* à l'exception des fautes graves que sont les *pārājika* et les *saṃghādisesa*. La première hypothèse semble toutefois plus plausible étant donné que les fautes de la plus petite catégorie du *pātimokkha*, outre le fait qu'elles n'exigent aucune complication pour qui les

applique, constituent souvent une base indispensable à la complétude de *sīla*. En revanche, les points extérieurs au *pātimokkha* (à l'exception des *thullaccaya*), souvent destinés à donner une image propre du *saṃgha* (ce qui n'est toutefois pas sans importance) plus que pour s'offrir les conditions requises pour sa pratique du *dhamma*, sont susceptibles de constituer quelques difficultés pour celui qui s'y contraint.

Remarque : Avant que Bouddha ne s'éteigne en *parinibbāna*, le terme « *bhante* » était réservé à son attention.

La dernière parole de Bouddha

Ensuite, le Bienheureux s'adressa à tout le *saṃgha* :

« Ô moines ! Si vous avez des doutes, s'il y a des choses que vous ne savez pas, demandez-moi ! N'attendez pas ! Quand je ne serai plus là, il sera trop tard. »

Bien qu'il réitéra trois fois de suite son appel, aucune question ne lui fut adressée.

« Si votre respect vous empêche de me parler directement, faites-moi connaître vos interrogations par l'intermédiaire de l'un de vos compagnons ! »

Comme le silence persistait, le Vénérable Ānandā voulut signifier la raison de ce silence à son noble maître :

« Ô noble Bouddha ! Pas un moine n'a de doutes. De tous les moines qui sont présents ici, le moins réalisé est déjà *sotāpana* (tous sont donc des *ariyā*).

— Ô moines ! Je vais prononcer ma dernière parole :

Tous les *saṅkhāra* (ensemble des phénomènes conditionnés) ont la nature de la destruction. N'oubliez jamais de vous efforcer au développement de *sīla*, de *sa-mādhī* et de *pañña*. »

Bouddha s'absorba ensuite dans le premier *jhāna*, à l'issue duquel il entra dans le deuxième *jhāna*, avant d'expérimenter successivement les troisième et quatrième *jhāna* et les *arūpa jhāna*, du premier au quatrième. De là, il s'absorba dans le *nirodha*. À ce moment-là, le Vénérable Ānandā demanda au Vénérable Anuruddhā :

« Bouddha est-il entré dans le *parinibbāna* ?

— Non, il est seulement dans le *nirodha*. »

Quand le Bienheureux sorti du *nirodha*, il entra de nouveau dans les *jhāna*, qu'il expérimenta les uns après les autres en sens inverse, du quatrième *arūpa jhāna* jusqu'au premier *rūpa jhāna*. Du premier *rūpa jhāna*, il entra successivement dans le deuxième, dans le troisième et dans le quatrième. De ce quatrième *rūpa jhāna*, il s'éteignit en *parinibbāna*, dans le début du dernier tiers de la nuit, le jour de pleine lune de mai de l'an 148 de la Grande ère, un mardi, quelques instants avant l'aube du jour suivant. À l'instant précis de l'extinction de Bouddha, la Terre s'est mise à trembler.

Les gāthā adressées en mémoire de Bouddha

Après un grand silence, le *brahmā* Sahampati prononça une *gāthā* :

« Bouddha était doté d'une connaissance illimitée de tout, il avait la plus grande sagesse et les plus puissants pouvoirs. Toutefois, il vient de disparaître. Si lui disparaît, les autres êtres, à plus forte raison, disparaîtront. Un jour ou l'autre, chaque être devra abandonner son corps. »

Sakka, le roi des *deva*, prononça à son tour une *gāthā* :

« Tous les *saṅkhāra* sont *anicca* (non-permanents). Tout ce qui apparaît est irrémédiablement destiné à disparaître. La seule chose qui permet d'échapper à cela, c'est *nibbāna*. *nibbāna* est le seul véritable bonheur. »

Ensuite, de nombreux *arahanta* prononcèrent encore des *gāthā*.

Réalisant que le Parfait venait de les quitter, tous les *puṭhujana*, tous les *sotāpana* et tous les *sakadāgāmi* présents se mirent à pleurer. Dépourvus de tout attachement, les *anāgāmi* et les *arahanta* ne pleurèrent pas.

Remarque : Aujourd'hui encore, il existe quatre grands lieux représentant les instants clés de la vie de Bouddha, destinés à lui rendre hommage, et à susciter une certaine motivation dans sa propre pratique du *dhmma* : 1) le lieu de sa naissance, à Lumbini ; 2) le lieu de son éveil, au bord de la rivière Neraṅjarā, près du village Senā (Bodh Gaya) ; 3) le lieu de son premier sermon, dans le bois de Migāvana, également connu sous le nom d'Isipatana (Sarnath) ; 4) le lieu de son *parinibbāna*, à Kusinārāma (Kusinaga).

La crémation

Le lendemain matin, le Vénérable Anuruddhā interpella le Vénérable Ānandā :

« *avuso* Ānandā ! Allez prévenir le gouverneur Mallā de l'extinction de Bouddha ! Demandez-lui de bien vouloir prendre en charge l'incinération. »

Quand le gouverneur Mallā arriva, à l'instar des autres, il sanglota de façon inconsolable. Il prévint tous les habitants de Kusinārāma, qui se rendirent sans tarder auprès du corps éteint du Bienheureux. Tous apportèrent des fleurs et diverses offrandes destinées à rendre hommage à Bouddha. Les dévotions des gens de Kusinārāma durèrent deux jours entiers, suivies de celles de gens en provenance d'autres contrées. Alors que les hommages n'avaient toujours pas cessé, commença le traitement du corps de Bouddha, selon les instructions qu'il laissa à son cousin Ānandā. Le corps fut donc enroulé dans cinq cents tissus de haute qualité, avant d'être placé dans un cercueil en or. Un grand bûcher fait de bois odorant fut dressé. Quand le temps était venu de mettre le cercueil sur le bûcher, il fut impossible de le soulever. Le gouverneur Mallā en demanda la raison au Vénérable Anuruddhā, qui lui expliqua :

« *dāyaka* ! Les *deva* ne lui ont pas encore rendu hommage. C'est pourquoi ils vous empêchent de mettre le cercueil sur le bûcher. »

Selon la volonté des *deva* (que le Vénérable Anuruddhā leur fit connaître), les gens firent circuler le cercueil – qui se trouvait au sud de Kusinārāma – selon un grand parcours, afin que tout le monde puisse convenablement lui rendre hommage. C’est ainsi que le cercueil fut transporté vers l’intérieur de la ville, avant d’en être ressorti par l’ouest, d’avoir été contourné autour de la ville jusqu’au nord, d’où il fut rentré de nouveau dans la ville, et enfin, ressorti par l’est, où il fut déposé. Là, les *deva* arrivèrent pour faire leurs dévotions. Ces nouveaux hommages durèrent les sept jours suivants.

La menace pour le *sāsana*

Pendant que le corps de Bouddha était vénéré à Kusinārāma, le Vénérable Mahā Kassapa était à Pāvā. Là, il apprit que Bouddha s’était éteint. Comme il voulut voir son corps, il se mit immédiatement en route pour Kusinārāma. Sur le chemin, il aperçut un ascète en provenance de Kusinārāma, muni d’une fleur géante. Afin de se protéger du soleil, il portait, en guise d’ombrelle, l’une des gigantesques fleurs lancées par les *deva* pour rendre hommage au Bienheureux. En la voyant, le noble moine réfléchit, avant de questionner l’ascète :

« Ce type de fleurs est inexistant dans le monde humain. Celle-ci ne peut que provenir du monde des *deva*. Je vais interroger cet ascète...

Ô ascète ! D’où venez-vous ?

— Je viens de Kusinārāma.

— Connaissez-vous Bouddha ?

— Certainement, il vient de s’éteindre en *parinibbāna*, il y a sept jours à peine. D’ailleurs, la fleur que voici, je l’ai ramassée là-bas. »

En entendant l’ascète leur raconter l’extinction de Bouddha, tous les disciples du Vénérable Mahā Kassapa se mirent à sangloter, hormis les *arahanta*, les *anāgāmi* et un vieux moine *puṭhujana*, nommé Subhada (à ne pas confondre avec le dernier moine entré dans la communauté, portant le même nom) qui lança aux moines, l’air joyeux :

« Cessez de pleurer ! Bouddha nous disait tout le temps “ faites ainsi ! ”, “ ne faites pas cela ! ”. Maintenant, qu’il n’est plus là, nous sommes libre de faire comme bon nous semble, nous n’avons plus à faire ce qui nous contraindait. »

Entendant ces paroles, le Vénérable Mahā Kassapa songea :

« Voilà à peine sept jours que Bouddha s’est éteint, il y a déjà une menace pour le *sāsana* au sein du *saṃgha*. Si d’autres moines tels que ce moine Subhada devaient apparaître, le *sāsana* disparaîtrait rapidement. Pour éviter un tel désastre, je vais réunir un concile. »

Le dernier hommage à la dépouille mortelle

A Kusinārāma, une fois que les *deva* et les gens eurent tout le loisir de rendre hommage au corps trépassé de Bouddha, ils tentèrent d'allumer le bûcher. En dépit de nombreuses tentatives, pas une seule flamme ne prit. Le gouverneur Mallā demanda pourquoi au Vénérable Anuruddhā, qui lui expliqua :

« *dāyaka* ! Le Vénérable Mahā Kassapa, ne lui a pas encore rendu hommage. C'est pourquoi les *deva* empêchent le bûcher de prendre feu, car ils ont une immense vénération pour ce noble moine. »

Entendant cela, les gens n'attendaient plus que le Vénérable Mahā Kassapa. À ce moment précis, tout le monde se retourna pour le voir arriver. S'approchant du bûcher de santal, il en fit lentement le tour. Comme la dépouille mortelle du Bienheureux était solidement entourée de cinq cents pièces de tissu et enfermé dans son cercueil d'or, il ne pouvait plus le voir. Il s'assit au bout du noble cercueil, côté pieds, et eut une intense détermination :

« Je ne peux plus apercevoir Bouddha. J'aurais cependant souhaité le revoir une dernière fois pour lui rendre hommage avant qu'il ne soit brûlé. Puissé-je apercevoir au moins ses pieds une dernière fois ! »

Après que le Vénérable Mahā Kassapa soit entré dans le quatrième *jhāna*, les pieds du Bienheureux défunt passèrent au travers et à l'extérieur du cercueil, puis vinrent se poser sur la tête du grand moine. Le Vénérable Mahā Kassapa se prosterna respectueusement devant le corps, appliquant ses mains sur les pieds du Bienheureux. Ses cinq cents disciples eurent ainsi l'occasion de lui rendre semblablement hommage. En voyant ce fait extraordinaire, les gens furent remplis de joie. Cet instant fut l'occasion d'un nombre considérable d'offrandes supplémentaires. Quand tout le monde eut terminé d'honorer la dépouille mortelle du Bienheureux, les pieds reprirent d'eux-mêmes place dans le cercueil. Le bûcher s'enflamma de lui-même, sans qu'il ne fût nécessaire de l'allumer. Dans les cendres du bûcher ne subsistèrent que les reliques du Bienheureux, intactes : ses quatre canines ; ses deux clavicules ; son os crânien du front ; des *dhātu* de trois tailles, certaines étaient grandes comme des pois, d'autres comme des grains de riz – non cuit –, et les autres comme des grains de sésame. Il se mit à pleuvoir une pluie fine, juste le temps de refroidir les cendres. Lorsque les reliques furent extraites, les gens purent leur rendre hommage sept jours durant.

Le choc du roi Ajātasatu

Dans le royaume de Rājāgaha, les gens apprirent peu à peu l'extinction de Bouddha. Quand les ministres du roi Ajātasatu prirent connaissance de la nouvelle, ils n'osaient pas l'annoncer à leur monarque, qui avait développé une vénération sans bornes pour le Bienheureux depuis huit ans. Craignant que son cœur ne pût résister à la chaleur causée par le choc en apprenant la nouvelle, ils ne surent comment s'y prendre. Finalement, ils trouvèrent une solution qu'ils

mirent aussitôt en application... Ils enjoignirent un des hommes du palais à préparer un mélange de mélasse et de divers produits médicinaux, de sorte à obtenir un liquide froid dont ils remplirent trois baignoires. Les ministres n'eurent qu'à prétexter au roi un traitement pour l'entretien de sa santé. Ravi de cette idée, le roi s'allongea dans l'une de ces trois baignoires et accepta d'y dormir d'un profond sommeil. Une fois qu'il fut bien détendu, le corps complètement apaisé et frais, l'un de ses ministres s'approcha de lui et lui glissa dans l'oreille :

« Bouddha s'est éteint en *parinibbāna*, Sire. »

Quand il entendit ça, il eut un tel choc que son corps devint instantanément bouillonnant. Le liquide médical de la baignoire vite devenue très chaude, on fit mettre le roi dans la seconde baignoire. Quelques instants après, alors que le liquide médical de la seconde baignoire devint chaud à son tour, on le mit dans celui de la troisième baignoire qui, bien que devenue tiède en peu de temps, parvint à absorber tout le reste de la chaleur provoquée par le choc du roi. Sans ce triple bain, son cœur aurait lâché sous le choc. Alors que le roi Ajātasatu se faisait rincer à sa sortie du bain, des larmes roulèrent sur son visage. Quand il se faisait rhabiller, les larmes devinrent un flot non maîtrisable. Une fois revêtu, il sortit à l'extérieur, courant comme un fou et hurlant de toutes ses forces. On aurait dit qu'il avait perdu la raison. Il courut ainsi jusqu'au jardin de manguiers que le docteur Jīvaka avait offert à Bouddha. Regardant autour de lui, sans cesser ses sanglots, il balbutia, en se rappelant du Bienheureux :

« Ici est l'endroit où il dormait. Ici est l'endroit où je lui apportais son repas. Ici est l'endroit où il m'enseignait le *dhamma* lorsque je venais lui rendre visite. »

Le partage des reliques

Une fois que les lourds sanglots du roi Ajātasatu commencèrent à s'apaiser, il pensa :

« Je dois récupérer quelque chose de ce noble Bouddha afin que l'on puisse lui rendre hommage dans notre royaume. Il faut que j'obtienne quelques-unes de ses reliques. »

Il rentra aussitôt au palais pour écrire au gouverneur de Kusinārāma une lettre dans laquelle il revendiqua des reliques de Bouddha. Il dépêcha alors un messenger pour faire rapidement connaître sa réclamation au gouverneur Mallā. Le roi Licchavī, du royaume de Vesālī, demanda également sa part de reliques au gouverneur Mallā, tout comme le roi Mahānāma du royaume de Sāvaththi, et d'autres rois et gouverneurs. Le roi Ajātasatu pensa :

« Si le gouverneur Mallā me remet des reliques du noble Bouddha, tout ira bien. Autrement, je lui déclare la guerre et lui prendrai par la force ! »

Les autres rois et gouverneurs revendiquant les reliques du Bienheureux avaient les mêmes pensées, avides de les avoir pour eux. Sept jours après l'incinération de Bouddha, tous se retrouvèrent à Kusinārāma, où ils tinrent réunion. Quand le

gouverneur Mallā arriva parmi les grands dirigeants, ces derniers lui lancèrent, d'une voix :

« Allez-vous nous donner les reliques de Bouddha, ou devons-nous vous faire la guerre ? »

Blessé dans son orgueil, le gouverneur Mallā entra dans une vive colère. Il cria à l'adresse de tous les dirigeants réunis :

« Pour qui me prenez-vous donc ? Vous ne me faites pas peur ! Nous allons voir qui est le plus courageux ! Puisque vous voulez la guerre, faisons la guerre ! »

Alors que tous les rois et gouverneurs commencèrent à se dresser contre le gouverneur Mallā, le brahmane Doṇa, qui fut le professeur de tous les rois et gouverneurs présents, arriva sur les lieux. Tous le craignaient et le respectaient. Dès son apparition, un grand silence s'était subitement imposé. Le brahmane s'exprima d'une voix grave, sermonnant tous les rois qui l'écoutèrent dans un respectueux silence :

« Je vais me charger moi-même d'effectuer le partage. Bouddha n'a jamais toléré la guerre. Vous étiez tous ses disciples. Soyez plutôt solidaires !

— (Tous les dirigeants) Oui, maître ! Partagez pour nous ! »

S'emparant de la coupe en or contenant les reliques de Bouddha que lui remit en mains le gouverneur Mallā, le brahmane Doṇa fit asseoir tout le monde en cercle, et se mit au milieu. Ouvrant le couvercle de la coupe devant les yeux ébahis des dirigeants, le vieux brahmane plaça la coupe au milieu du cercle, de sorte qu'elle soit bien visible. Là, tous prirent conscience que Bouddha n'était plus là. Ils fondirent alors tous en larmes. Profitant de l'inattention causée par leur chagrin, le brahmane se saisit de la canine supérieure droite du Bienheureux, de peur qu'il ne lui restât rien de Bouddha pour lui rendre hommage, et la cacha dans son chignon. Ensuite, il partagea toutes les reliques entre les rois et les gouverneurs. Le roi *deva* Sakka, qui observait le partage des nobles reliques, remarqua l'absence de la canine :

« Où est passée l'incisive supérieure droite de Bouddha ? »

Comme il la trouva aisément dans les cheveux du brahmane Doṇa, il se demanda si celui-ci avait les moyens d'honorer convenablement la relique dont il s'était emparée. Comme il vit qu'il était pauvre, il retira la dent de son chignon à son insu, avant de l'enchâsser dans le monde des *deva*, dans un *cetiya* appelé Cūlāmaṇi, pour l'honorer dignement. Quand le vieux brahmane voulut tâter sa dent qu'il croyait toujours dans son chignon, il s'aperçut avec effroi qu'elle avait disparu. Honteux de son escamotage, il n'osa rien en dire. En guise de consolation, il demanda simplement qu'on lui laisse la coupe d'or ayant contenu toutes les reliques, néanmoins vide. Heureux d'avoir obtenu leur part de reliques, les rois et les gouverneurs ne lui refusèrent pas cette modeste faveur.

Le gouverneur Moriya, de la ville Pippalivana, arriva après le partage, auprès du gouverneur Mallā, pour réclamer des reliques du Bienheureux. Comme il venait trop tard, il se contenta de récupérer les cendres, mélange de bois du bûcher et du

corps de Bouddha. Ainsi, toutes les reliques et les cendres de Bouddha furent partagées le vingt et unième jour après son *parinibbāna*.

Remarque : On distingue quatre types de *cetiya* : 1) *dhātu cetiya*. Reliquaire dans lequel sont enchâssées une ou plusieurs reliques, qui peuvent d'être de deux types. A) Reliques de type « *dhātu* ». Elles se présentent sous la forme de petites boules irrégulières, dans des tons divers, possèdent de nombreuses particularités, comme celle de se multiplier avec le temps ou celle d'émettre les six couleurs propres aux bouddhas omniscients. Ces reliques restent dans les cendres (après incinération) des bouddhas ou des *arahanta* qui font une détermination particulière avant leur *parinibbāna*. B) Reliques de type corporel. Les os, les cheveux et les dents. (Sur les quatre dents laissées par Bouddha, seulement deux demeurent sur Terre. L'une est dans le monde des *deva*, une est dans le monde des *nāga*, une autre est en Chine, et la dernière est à Sri Lanka. Les autres, qui sont cependant appelées « dents de Bouddha », ne sont en fait que des fausses, qui n'ont qu'été attachées durant un certain temps avec une vraie). 2) *dhamma cetiya*. Reliquaire dans lequel sont enchâssés des textes sur le *dhamma* (livres, feuilles de palme, gravures, etc.). 3) *pariboga cetiya*. Reliquaire dans lequel sont enchâssés des affaires qui furent utilisées par un bouddha (un bol, une robe, un éventail, un bâton, etc.). 4) *uddissa cetiya*. Reliquaire dans lequel rien n'est enchâssé, mais qui a été consacré dans le but de lui conférer le même rôle que tous les autres *cetiya* : se rappeler Bouddha, son *sāsana*, et ainsi, ne pas oublier sa pratique quotidienne du *dhamma*. En ce sens, un *cetiya* tient lieu de rappel.

Le premier concile

Le Vénérable Mahā Kassapa rapporta au *saṃgha* (la communauté des moines) les paroles du moine Subhada, en expliquant que ce moine se réjouissait de la disparition de Bouddha pour faire comme bon lui semble, sans avoir à se contraindre avec ce qu'il établit. Ensuite, il exposa la pensée qu'il avait eue à ce moment :

« Voilà peu de temps que Bouddha s'est éteint, il y a déjà une menace pour le *sāsana* (l'enseignement de Bouddha) au sein du *saṃgha*. Si d'autres moines tels que ce moine Subhada devaient apparaître, le *sāsana* disparaîtrait rapidement. Pour éviter un tel désastre, il convient de réunir un concile afin de constituer un canon du *vinaya*, du *suttanta* et de l'*abhidhamma*. Tant que ces trois parties (dites aussi « corbeilles ») seront intactes, subsistera le *sāsana*. Quand il y a ces trois volets, c'est comme s'il y avait Bouddha lui-même. Avant que se répandent les enseignements des gens irraisonnés, avant que ne disparaissent ceux des gens raisonnés, avant que ne se répandent les moines irrespectueux du *vinaya* et ceux qui agissent à l'opposé du *dhamma*, avant que ne disparaissent les moines respectueux du *vinaya* et ceux qui agissent dans le sens du *dhamma*, réunissons un concile !

— Très bien ! Désignez le *saṃgha* qui y participera ! »

Le Vénérable Mahā Kassapa sélectionna 499 moines – dont il faisait partie –, évitant de choisir le Vénérable Ānandā, qu'il aurait cependant voulu faire participer au concile ; il craignait qu'on lui fasse des reproches, car le cousin de Bouddha n'était que *sotāpana*. Néanmoins, les autres moines l'enjoignirent de le prendre :

« Vénérable ! Le moine Ānandā connaît la parole de Bouddha mieux que quiconque, sélectionnez-le ! »

Une fois qu'il l'eut pris, le Vénérable Mahā Kassapa réfléchit au lieu où serait organisé le concile, et déclara :

« Au royaume de Rājāgaha, il est facile de collecter la nourriture quotidienne, il y a beaucoup de monastères, et la population est très bien établie dans *saddhā* (foi et confiance dans le *dhamma*). Comme cet endroit s'y prête parfaitement, nous y ferons le concile. »

Il réunit le *saṃgha*, et décréta, à l'aide de la procédure adéquate en accord avec les règles monastiques :

« Vénérables ! À présent, les moines qui vont participer au concile ont été sélectionnés. Que les autres moines ne demeurent pas à Rājāgaha pour passer le *vasa* ! »

Comme il restait encore quelque temps avant le concile, le Vénérable Ānandā se rendit à Sāvattthi. Lorsque les gens le virent arriver seul, lui qui habituellement ne quitte jamais Bouddha, ils prirent pleinement conscience de la mort du Bienheu-

reux, dont la nouvelle ne leur était que parvenue de la bouche d'un messenger. Nombreux furent ceux qui se mirent à sangloter. Le Vénérable Ānandā leur délivra un enseignement, avant d'aller s'isoler pour pleurer, lui aussi. Lorsqu'un *deva* chargé de surveiller le monastère le vit pleurer, il lui dit :

« Vénérable ! Si vous, qui êtes un *sotāpana*, vous mettez à pleurer, qu'en sera-t-il des *puthujana* ? Cessez donc de vous laisser aller ! »

Honteux, le Vénérable Ānandā finit par se ressaisir. Peu avant le *vassa*, il se rendit à Rājāgaha. À la pleine lune de juillet, le Vénérable Mahā Kassapa réunit les cinq cents moines qu'il avait sélectionnés pour le concile. Dès que le roi Ajātasatru en fut averti, il demanda :

« Que puis-je faire pour vous aider ?

— Nous avons besoin d'un grand abri sous lequel nous réunir. »

Le lieu précis du concile fut choisi devant une grotte nommée Sattipaṇṇi. Dès lors, débuta la construction d'un *maṇḍapa* (grand abri), dont le roi inspecta lui-même le bon déroulement du chantier. Peu de temps après, le jour de pleine lune du mois d'août de l'an 148 de la Grande ère, fut inauguré le concile, qui serait le tout premier.

À la veille de l'inauguration, le Vénérable Ānandā était le seul à n'être pas encore *arahanta*. Pour l'inciter à le devenir vite, des moines disaient, sans s'adresser à lui, mais cependant à voix haute pour qu'il entende :

« Certains se promènent dans les parages avec tous leurs *kilesā*, encore ! »

Un autre, plus direct, s'adressa à lui :

« Ānandā ! Demain va commencer le concile. Vous êtes encore *sotāpana*. Efforcez-vous à réduire les *kilesā* qui vous restent ! »

Le Vénérable Ānandā décida alors de s'efforcer ardemment au *satipaṭṭhāna* (établissement dans la vision directe de la réalité). Alternant les assises et les marches, il s'entraîna toute la journée à l'observation attentive des phénomènes physiques et mentaux. Quand le soleil se coucha, il se demanda pourquoi il ne parvenait toujours pas au stade d'*arahanta*, alors que Bouddha lui-même lui précisa qu'il était près d'y parvenir, en raison de ses fortes *pāramī*. Il ne relâcha toutefois pas ses efforts. Une fois le milieu de la nuit passé, lorsque la fatigue commençait à se faire fortement ressentir, il éprouva le besoin d'aller se reposer. Parvenant devant sa couche, bien qu'il fut épuisé, il observa la posture debout, ainsi que tous les mouvements de la procédure d'abaissement et d'allongement du corps. Alors qu'il était en train d'observer attentivement le mouvement du corps qui s'étendait sur la couche, avant même que sa tête et ses pieds n'entrèrent en contact avec la couche, il réalisa successivement les stades de *sakadāgāmi*, d'*anāgāmi* et d'*arahanta*. Il devint par la même occasion, le seul être à avoir atteint le stade d'*arahanta* en dehors des quatre postures – en marche, debout, assise et allongée.

Quand il prenait son repas du matin (l'habituelle bouillie de riz), tous les autres moines étaient déjà réunis sous l'abri, prêts à commencer le concile ; ils n'attendaient que lui. Certains remarquèrent la place non encore occupée :

« Cette place est à qui ? »

— C'est la place du Vénérable Ānandā.

— Où est-il ? »

Juste à ce moment-là, de dessous terre, apparut le Vénérable Ānandā, à l'endroit exact de sa place, le teint clair, l'apparence majestueuse, et le visage lumineux. Tout le monde comprit donc qu'il était devenu *arahanta*. Heureux, tous s'écrièrent « *sādhu ! sādhu ! sādhu !* »

Lors de ce concile, le Vénérable Mahā Kassapa posa les questions pour les trois corbeilles (l'intégralité de l'enseignement de Bouddha). Pour le *vinaya*, ce fut le Vénérable Upāli qui répondait. Pour le *suttanta* et pour l'*abhidhamma*, ce fut le Vénérable Ānandā qui répondait. Chaque fois qu'une corbeille était achevée, les cinq cents moines la récitaient tous en cœur, afin de s'assurer d'être parfaitement en accord sur sa validité. Le concile dura sept mois, de la pleine lune d'août à celle de mars de l'année 148 de la Grande ère.

Remarque : La plupart des moines étaient capables de mémoriser de tête l'intégralité de la parole de Bouddha. Comme il n'y eut pas le moindre écrit de ce concile, les moines étudièrent le *dhmma* selon la tradition de l'époque : par voie orale. C'est ainsi que, durant les premiers siècles, tous les enseignements furent transmis de génération en génération. Ce n'est que lors du quatrième concile, en 96 avant J.C., à Tambapanni (actuel Sri Lanka), que le *ti-pitaka* fut couché par écrit, sur feuilles de palmes. Au cinquième concile, en 1871 et 1872 à Mandalé (Myanmar), il fut gravé sur 729 plaques de marbre (en bonne conservation aujourd'hui encore). Au sixième concile (dernier en date), de 1954 à 1956 à Yangon (Myanmar), il fut imprimé. Depuis, il a bien entendu été informatisé.
